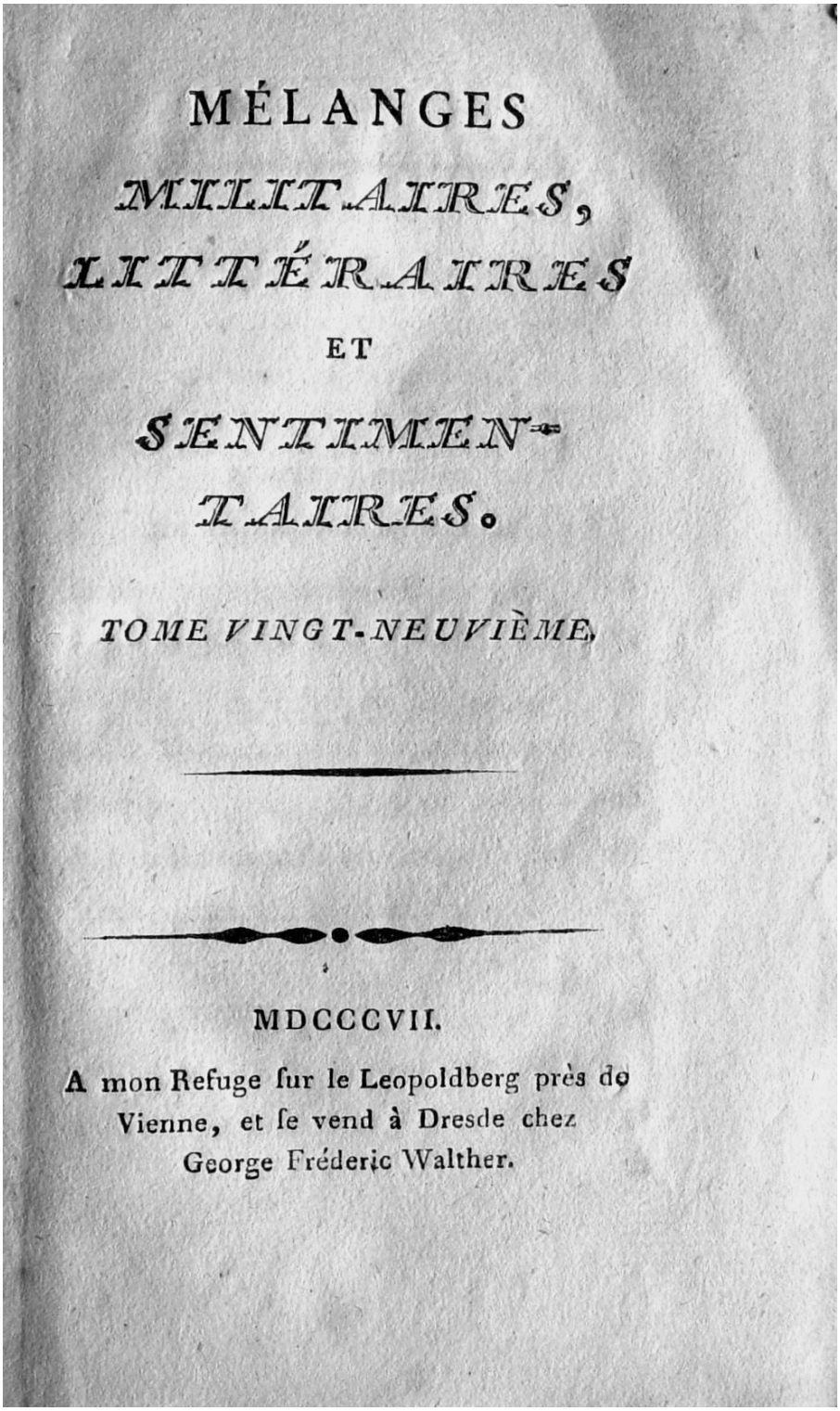


MÉLANGES

MILITAIRES,

LITTÉRAIRES

ET

SENTIMEN-

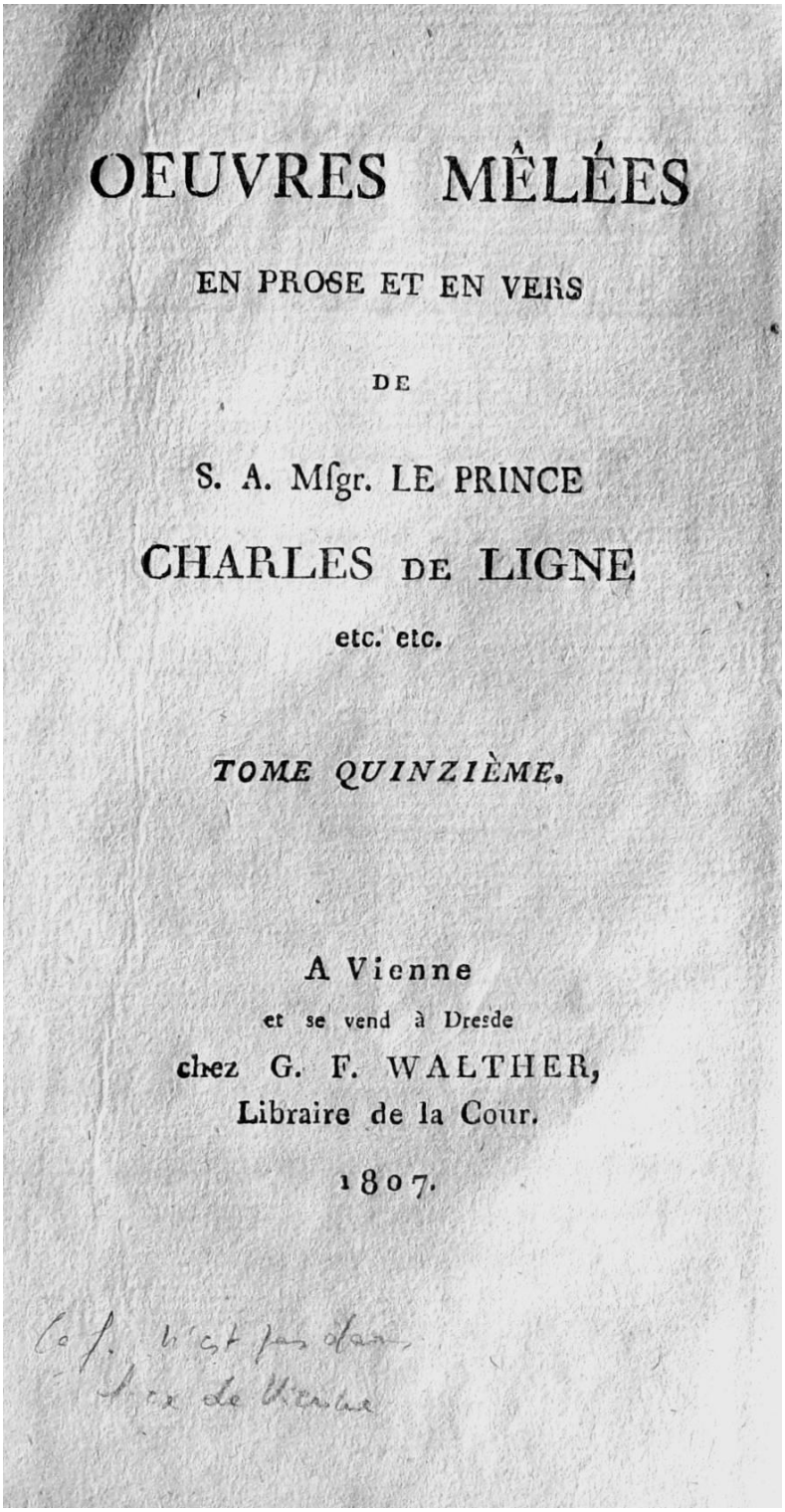
TAIRES.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

MDCCCVII.

A mon Refuge ſur le Leopoldberg près de Vienne, et ſe vend à Dresde chez George Fréderic Walther.

XXIX-[I] titre général Mélanges



OEUVRES MÊLÉES

EN PROSE ET EN VERS

DE

S. A. Mſgr. LE PRINCE

CHARLES DE LIGNE

etc. etc.

TOME QUINZIÈME.

A Vienne

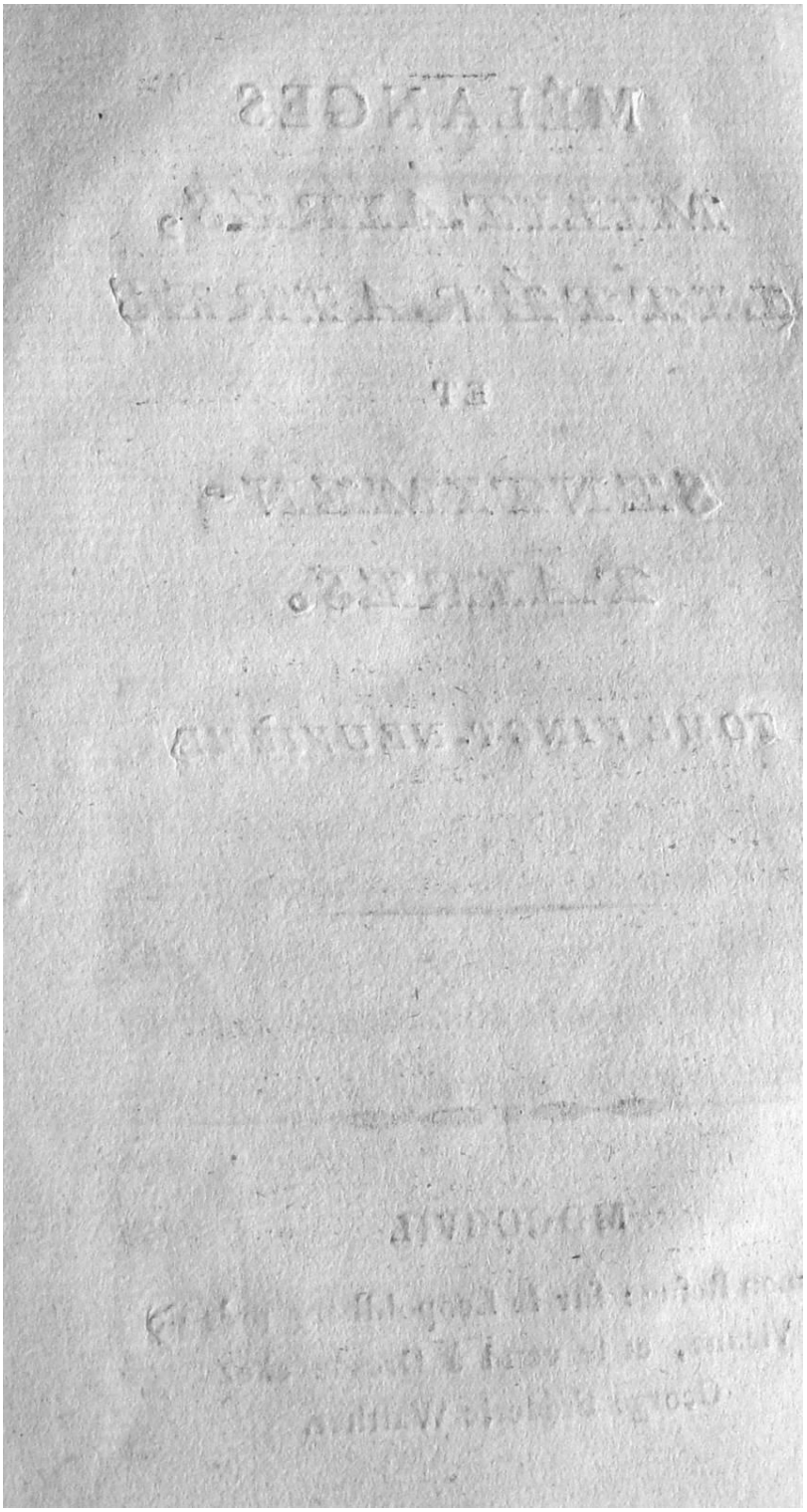
et se vend à Dresde

chez G. F. WALTHER,

Libraire de la Cour.

1807.

XXIX-[II] titre général O. mêlées



XXIX-[III] blanche

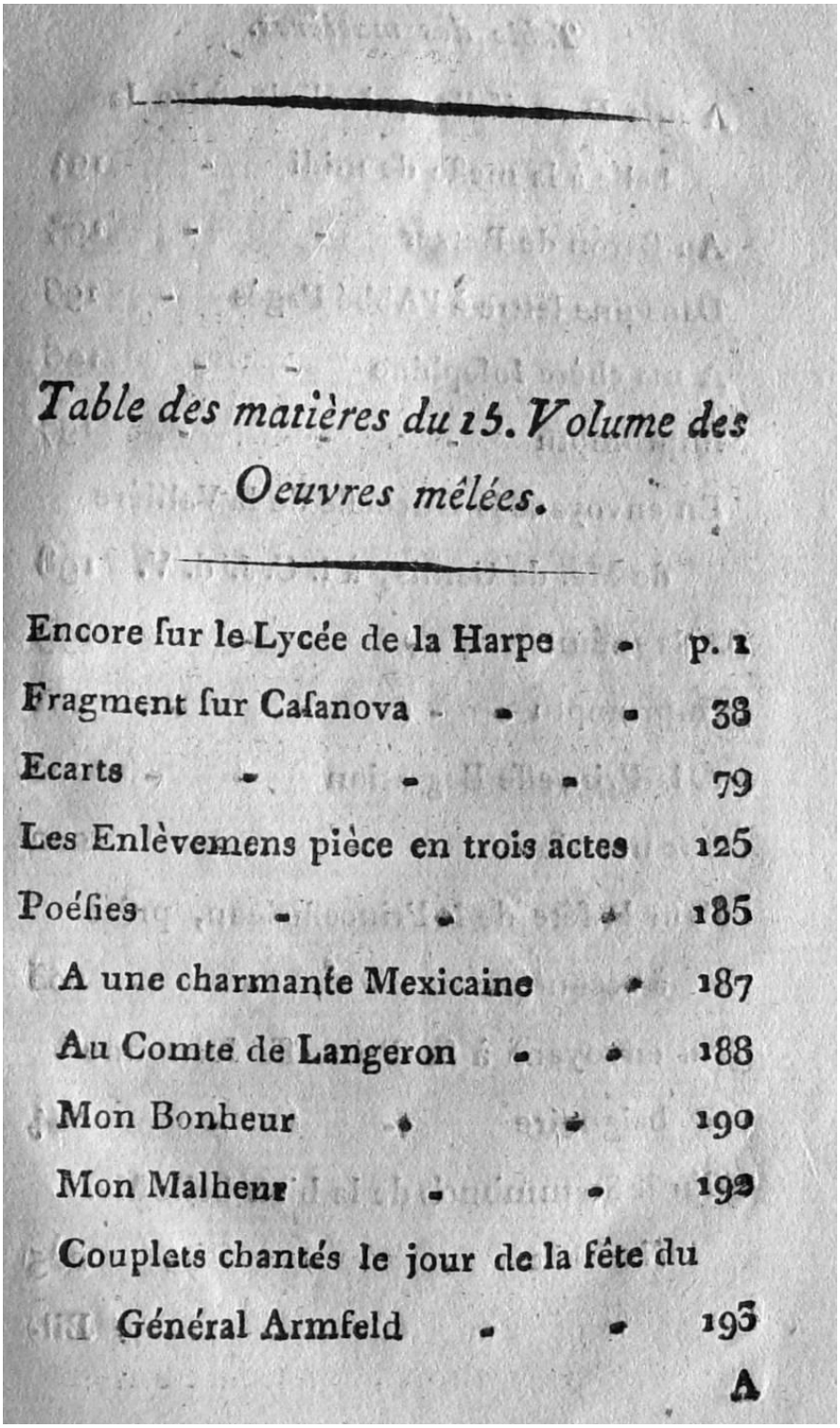


Table des matières du 15. Volume des Oeuvres mêlées.

Encore ſur le Lycée de la Harpe - p. 1
Fragment ſur Caſanova - - - 38
Ecarts - - - - 79
Les Enlèvemens pièce en trois actes 125
Poéſies - - - 185
A une charmante Mexicaine - 187
Au Comte de Langeron - - 188
Mon Bonheur - - 190
Mon Malheur - - 192
Couplets chantés le jour de la fête du Général Armfeld - - 193

A

XXIX- table I

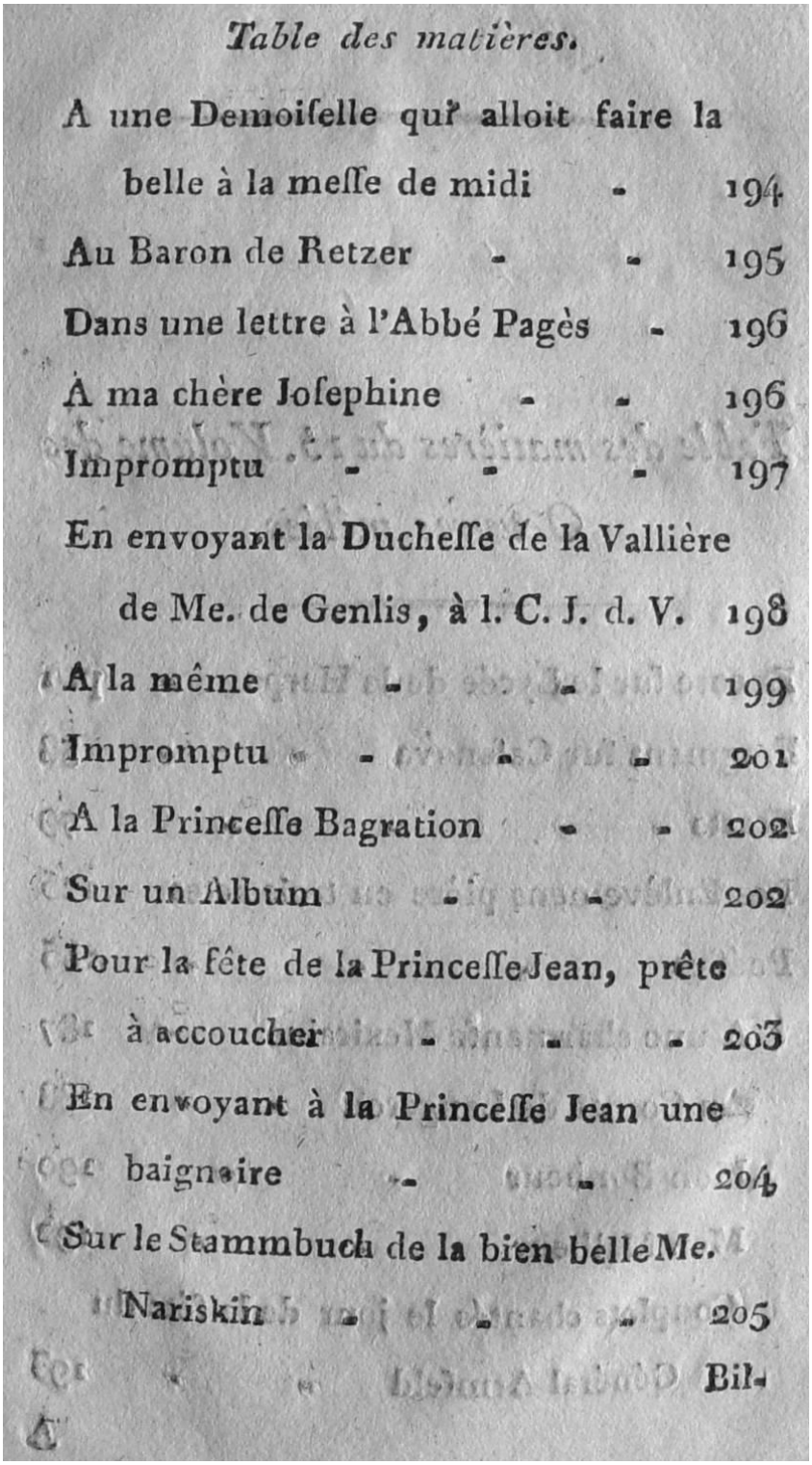


Table des matières.

A une Demoiſelle qui alloit faire la belle à la meſſe de midi - 194

Au Baron de Retzer - - 195

Dans une lettre à l'Abbé Pagès - 196

A ma chère Joſephine - - 196

Impromptu - - - 197

En envoyant la Ducheſſe de la Vallière de Me. de Genlis, à l. C. J. d. V. 198

A la même - - 199

Impromptu - - - 201

A la Princeſſe Bagration - - 202

Sur un Album - - 202

Pour la fête de la Princeſſe Jean, prête à accoucher - - - 203

En envoyant à la Princeſſe Jean une baignoire - - 204

Sur le Stammbuch de la bien belle Me. Nariskin - - - 205

Bil-

XXIX- table II

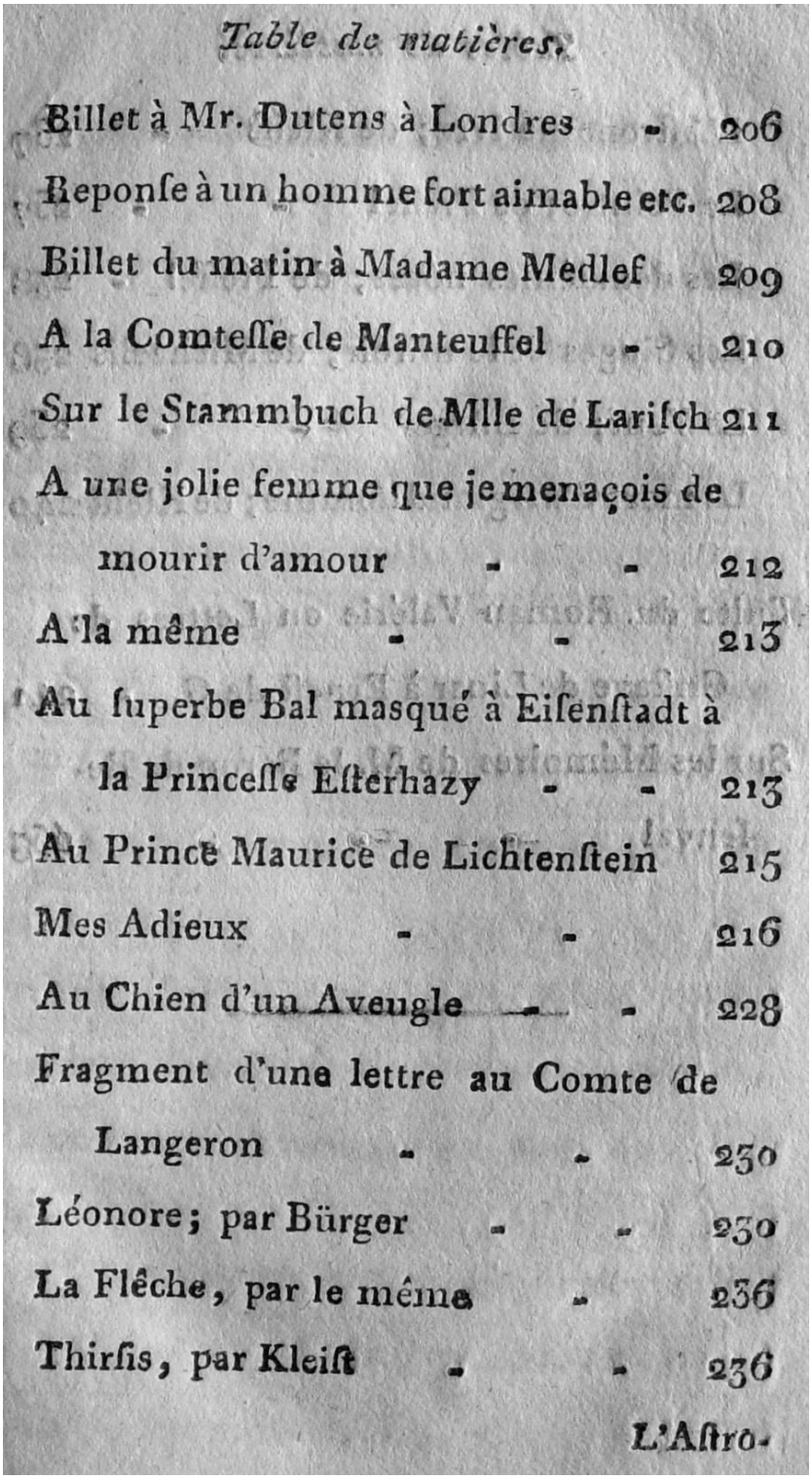
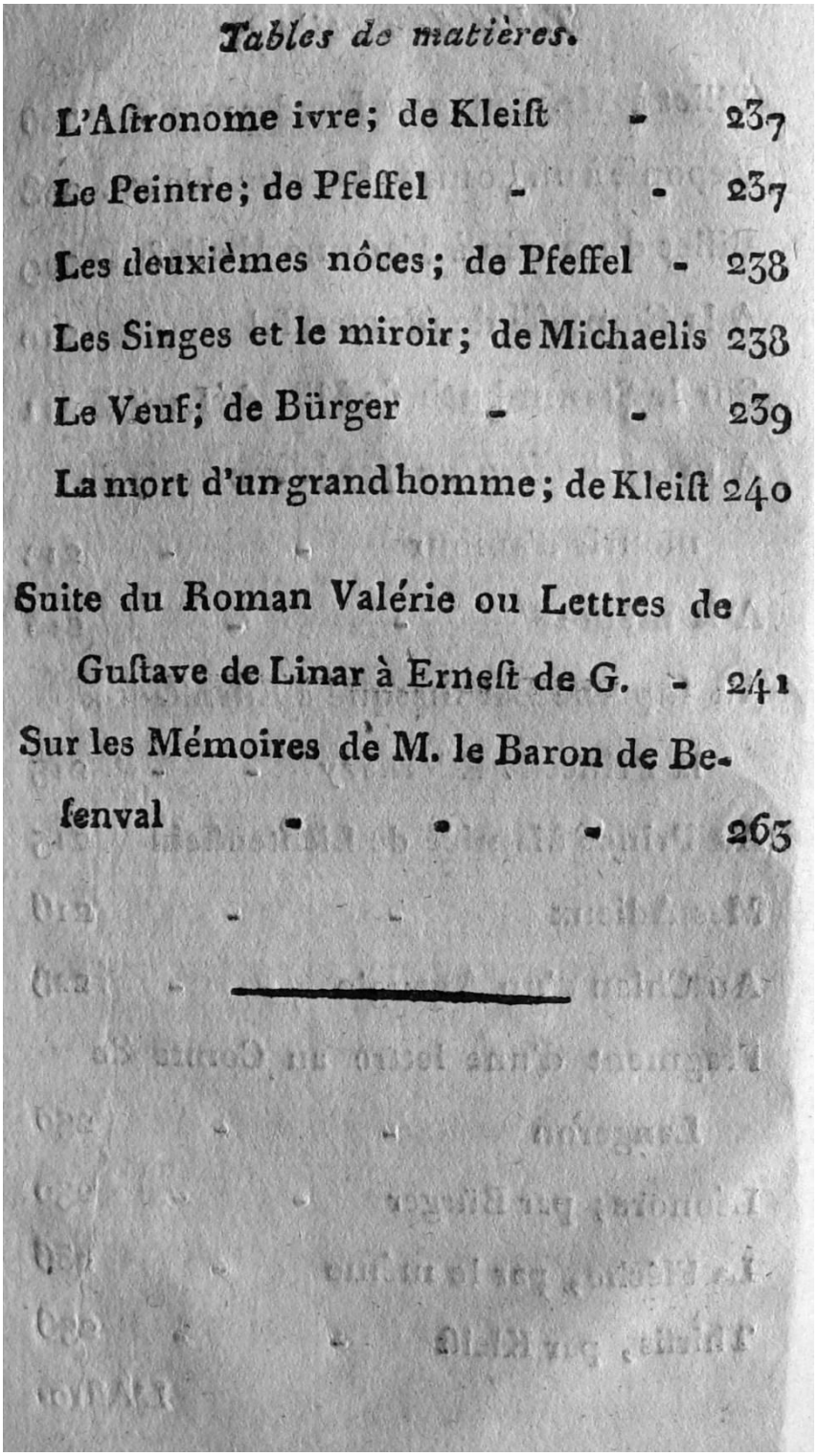


Table de matières.

Billet à Mr. Dutens à Londres - 206
Reponſe à un homme fort aimable etc. 208
Billet du matin à Madame Medlef 209
A la Comteſſe de Manteuffel - 210
Sur le Stammbuch de Mlle de Lariſch 211
A une jolie femme que je menaçois de mourir d'amour - - 212
A la même - - 213
Au ſuperbe Bal masqué à Eiſenſtadt à la Princeſſe Eſterhazy - - 213
Au Prince Maurice de Lichtenſtein 215
Mes Adieux - - 216
Au Chien d'un Aveugle - - 228
Fragment d'une lettre au Comte de Langeron - - 230
Léonore; par Bürger - - 230
La Flêche, par le même - 236
Thirſis, par Kleiſt - - 236

L'Aſtro-

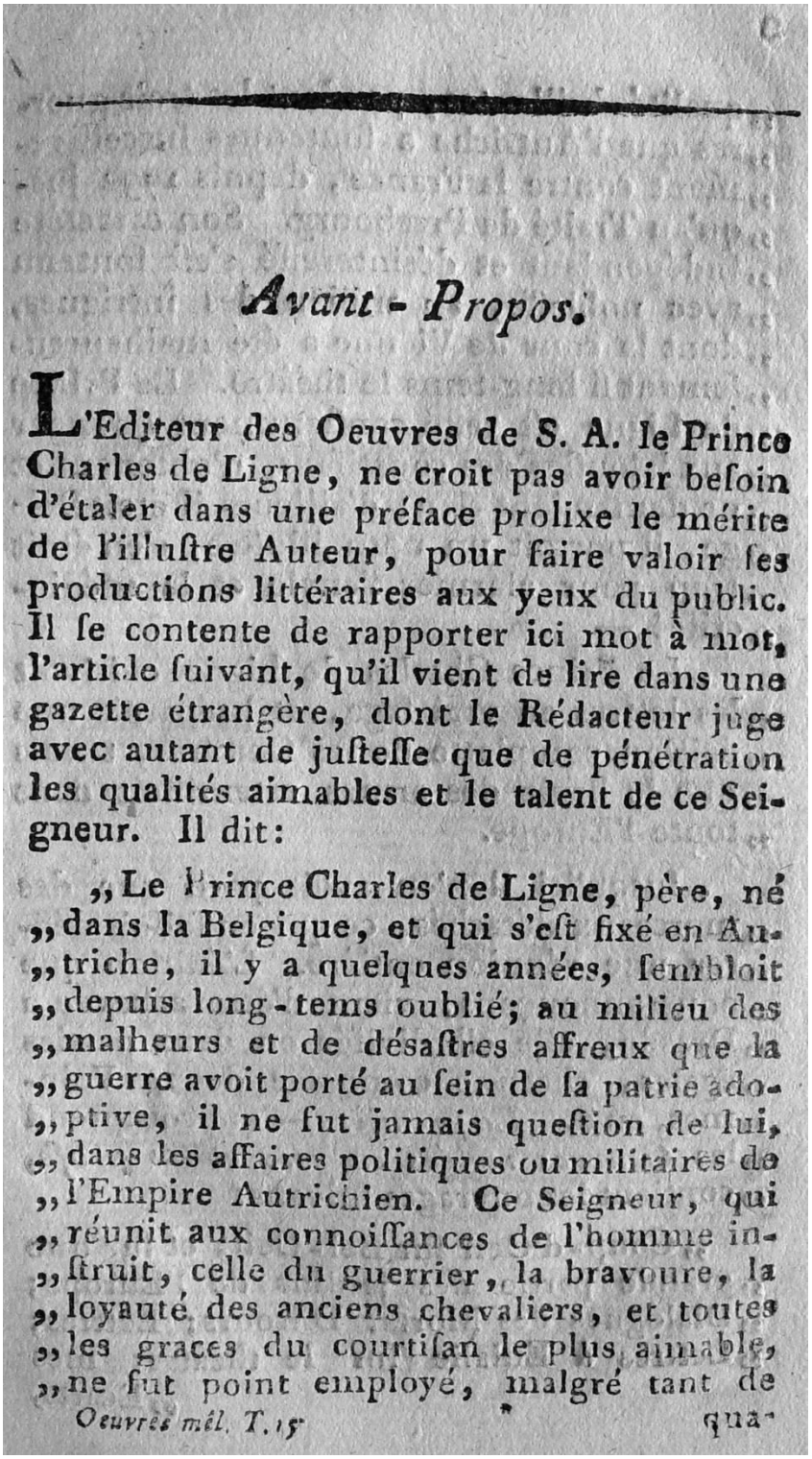
XXIX- table III



Tables de matières.

L'Aſtronome ivre; de Kleiſt - 237
Le Peintre; de Pfeffel - - 237
Les deuxièmes nôces; de Pfeffel - 238
Les Singes et le miroir; de Michaelis 238
Le Veuf; de Bürger - - 239
La mort d'un grand homme; de Kleiſt 240
Suite du Roman Valérie ou Lettres de Guſtave de Linar à Erneſt de G. - 241
Sur les Mémoires de M. le Baron de Befenval - - - 263

XXIX- table IV

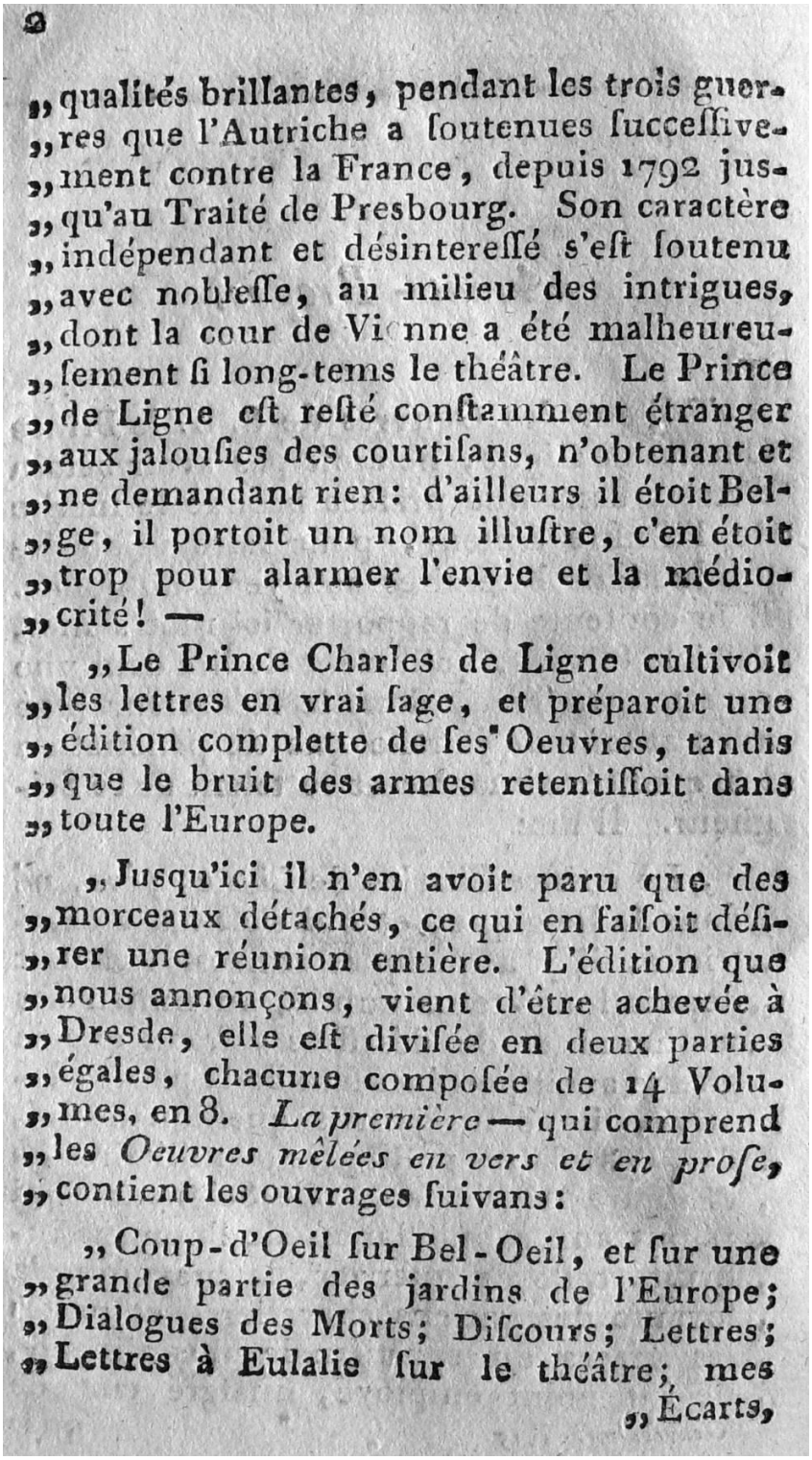


Avant - Propos.

L'Editeur des Oeuvres de S. A. le Prince Charles de Ligne, ne croit pas avoir beſoin d'étaler dans une préface prolixe le mérite de l'illuſtre Auteur, pour faire valoir ſes productions littéraires aux yeux du public. Il ſe contente de rapporter ici mot à mot, l'article ſuivant, qu'il vient de lire dans une gazette étrangère, dont le Rédacteur juge avec autant de juſteſſe que de pénétration les qualités aimables et le talent de ce Seigneur. Il dit:

„Le Prince Charles de Ligne, père, né „dans la Belgique, et qui s'eſt fixé en Au„triche, il y a quelques années, ſembloit „depuis long-tems oublié; au milieu des „malheurs et de déſaſtres affreux que la „guerre avoit porté au ſein de ſa patrie ado„ptive, il ne fut jamais queſtion de lui, „dans les affaires politiques ou militaires de „l'Empire Autrichien. Ce Seigneur, qui „réunit aux connoiſſances de l'homme in„ſtruit, celle du guerrier, la bravoure, la „loyauté des anciens chevaliers, et toutes „les graces du courtiſan le plus aimable, „ne fut point employé, malgré tant de

XXIX- Avant propos I



2

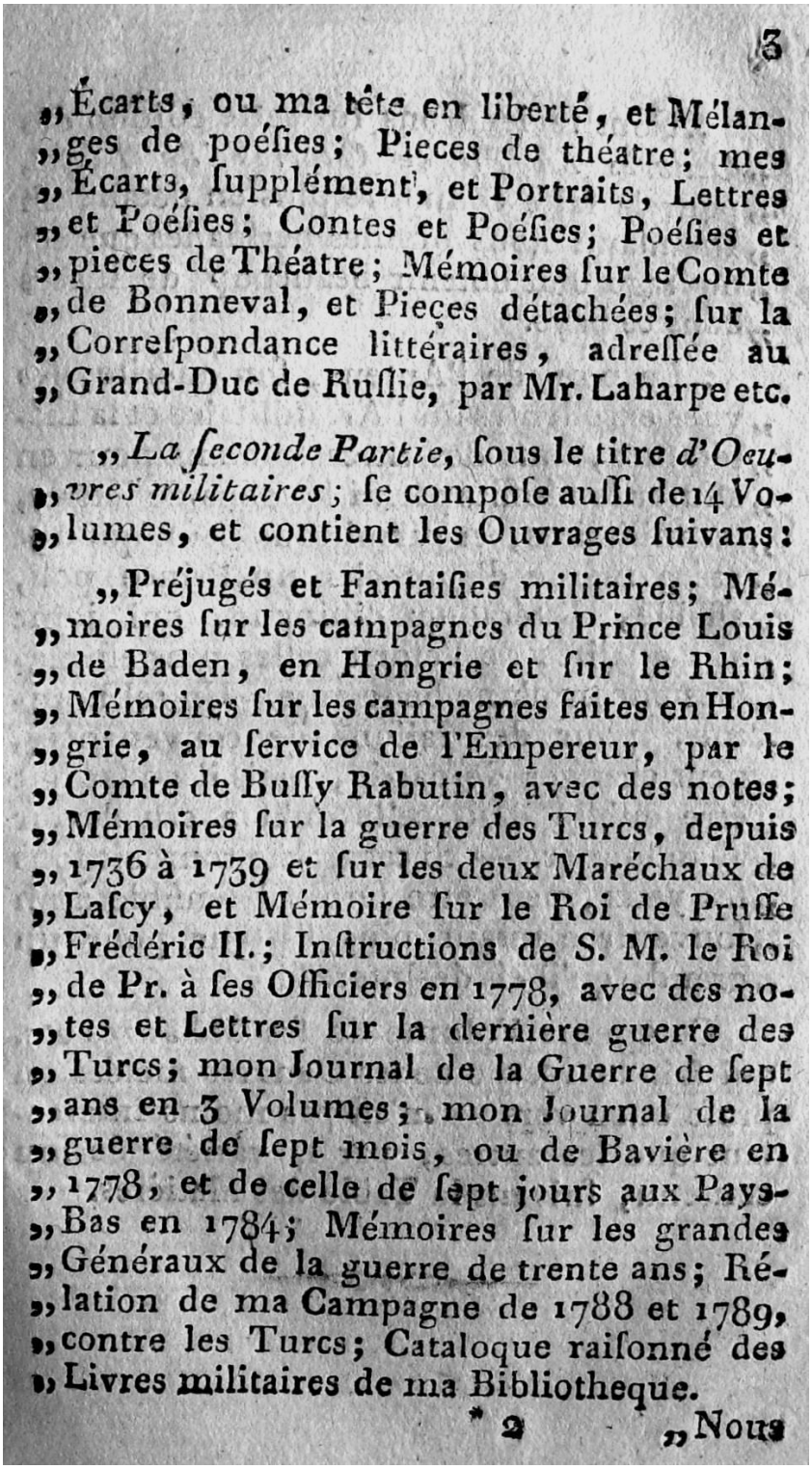
„qualités brillantes, pendant les trois guer-
„res que l'Autriche a ſoutenues ſucceſſive-
„ment contre la France, depuis 1792 jus-
„qu'au Traité de Presbourg. Son caractère
„indépendant et déſintereſſé s'eſt ſoutenu
„avec nobleſſe, au milieu des intrigues,
„dont la cour de Vienne a été malheureu-
„ſement ſi long-tems le théâtre. Le Prince
„de Ligne eſt reſté conſtamment étranger
„aux jalouſies des courtiſans, n'obtenant et
„ne demandant rien: d'ailleurs il étoit Bel-
„ge, il portoit un nom illuſtre, c'en étoit
„trop pour alarmer l'envie et la médio-
„crité! —

„Le Prince Charles de Ligne cultivoit
„les lettres en vrai ſage, et préparoit une
„édition complette de ſes Oeuvres, tandis
„que le bruit des armes retentiſſoit dans
„toute l'Europe.

„Jusqu'ici il n'en avoit paru que des
„morceaux détachés, ce qui en faiſoit déſi-
„rer une réunion entière. L'édition que
„nous annonçons, vient d'être achevée à
„Dresde, elle eſt diviſée en deux parties
„égales, chacune compoſée de 14 Volu-
„mes, en 8. *La première* — qui comprend
„les *Oeuvres mêlées en vers et en proſe*,
„contient les ouvrages ſuivans:

„Coup-d'Oeil ſur Bel-Oeil, et ſur une
„grande partie des jardins de l'Europe;
„Dialogues des Morts; Diſcours; Lettres;
„Lettres à Eulalie ſur le théâtre; mes
„Écarts,

XXIX- Avant propos II



3

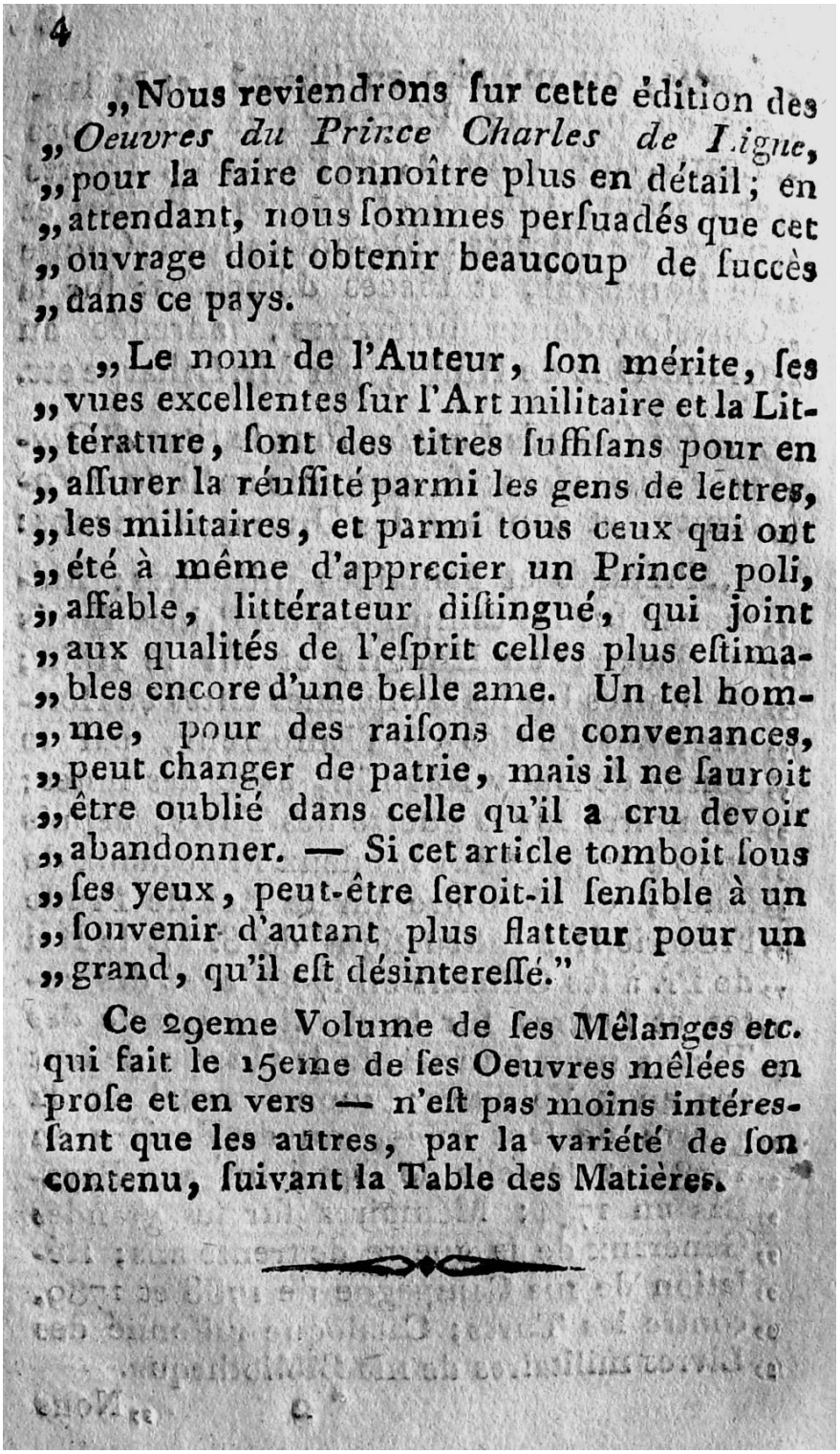
„Écarts, ou ma tête en liberté, et Mélan-
„ges de poéſies; Pieces de théatre; mes
„Écarts, ſupplément, et Portraits, Lettres
„et Poéſies; Contes et Poéſies; Poéſies et
„pieces de Théatre; Mémoires ſur le Comte
„de Bonneval, et Pieces détachées; ſur la
„Correſpondance littéraires, adreſſée au
„Grand-Duc de Ruſſie, par Mr. Laharpe etc.

„*La ſeconde Partie*, ſous le titre *d'Oeu-
„*vres militaires*; ſe compoſe auſſi de 14 Vo-
„lumes, et contient les Ouvrages ſuivans:

„Préjugés et Fantaiſies militaires; Mé-
„moires ſur les campagnes du Prince Louis
„de Baden, en Hongrie et ſur le Rhin;
„Mémoires ſur les campagnes faites en Hon-
„grie, au ſervice de l'Empereur, par le
„Comte de Buſſy Rabutin, avec des notes;
„Mémoires ſur la guerre des Turcs, depuis
„1736 à 1739 et ſur les deux Maréchaux de
„Laſcy, et Mémoire ſur le Roi de Pruſſe
„Frédéric II.; Inſtructions de S. M. le Roi
„de Pr. à ſes Officiers en 1778, avec des no-
„tes et Lettres ſur la dernière guerre des
„Turcs; mon Journal de la Guerre de ſept
„ans en 3 Volumes; mon Journal de la
„guerre de ſept mois, ou de Bavière en
„1778, et de celle de ſept jours aux Pays-
„Bas en 1784; Mémoires ſur les grandes
„Généraux de la guerre de trente ans; Ré-
„lation de ma Campagne de 1788 et 1789,
„contre les Turcs; Cataloque raiſonné des
„Livres militaires de ma Bibliotheque.

* 2 „Nous

XXIX- Avant propos III



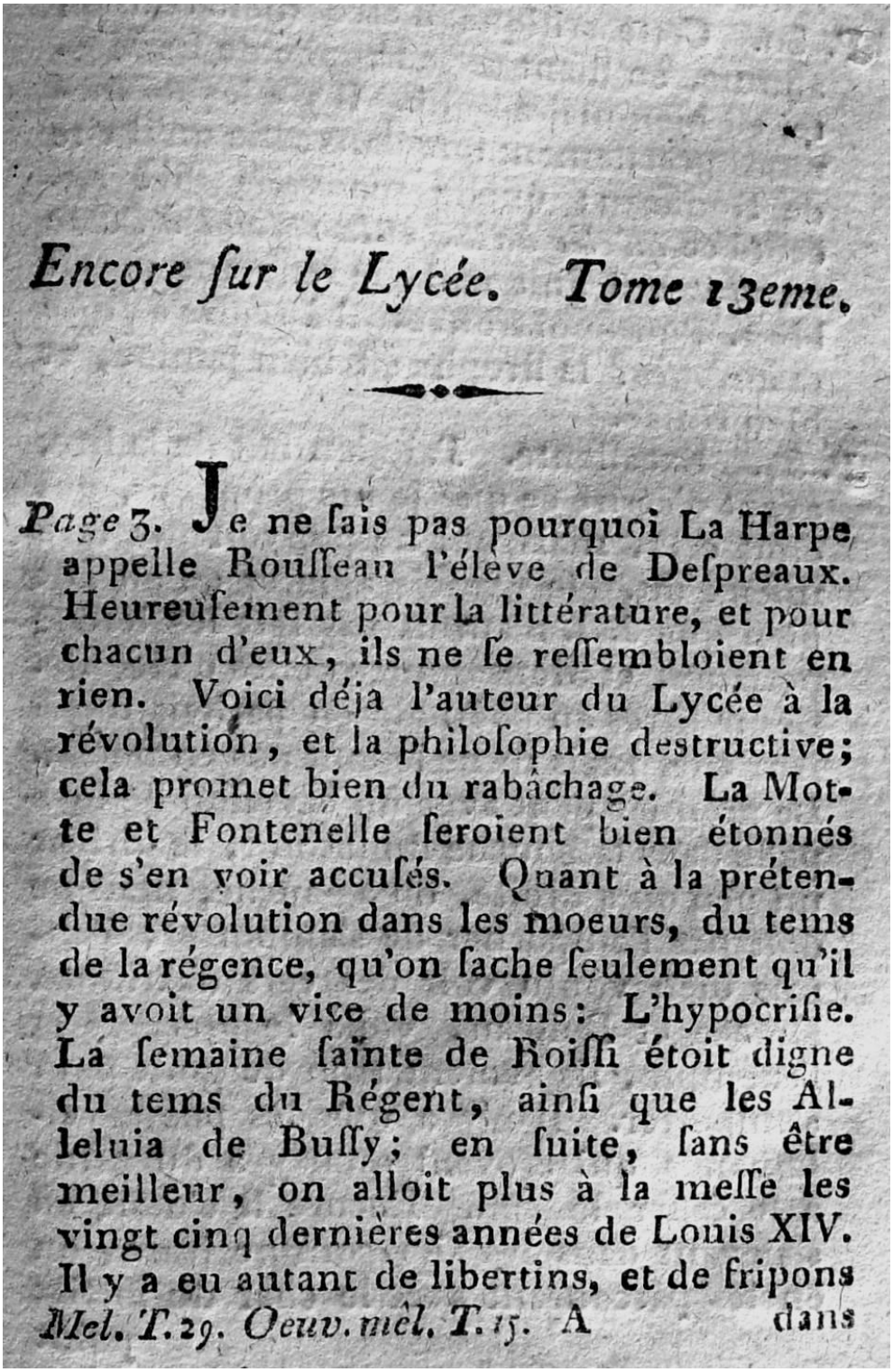
4

„Nous reviendrons ſur cette édition des „*Oeuvres du Prince Charles de Ligne*, „pour la faire connoître plus en détail; en „attendant, nous ſommes perſuadés que cet „ouvrage doit obtenir beaucoup de ſuccès „dans ce pays.

„Le nom de l'Auteur, ſon mérite, ſes „vues excellentes ſur l'Art militaire et la Lit„térature, ſont des titres ſuffiſans pour en „aſſurer la réuſſité parmi les gens de lettres, „les militaires, et parmi tous ceux qui ont „été à même d'apprecier un Prince poli, „affable, littérateur diſtingué, qui joint „aux qualités de l'eſprit celles plus eſtima„bles encore d'une belle ame. Un tel hom„me, pour des raiſons de convenances, „peut changer de patrie, mais il ne ſauroit „être oublié dans celle qu'il a cru devoir „abandonner. — Si cet article tomboit ſous „ſes yeux, peut-être ſeroit-il ſenſible à un „ſouvenir d'autant plus flatteur pour un „grand, qu'il eſt déſintereſſé."

Ce 29eme Volume de ſes Mêlanges etc. qui fait le 15eme de ſes Oeuvres mêlées en proſe et en vers — n'eſt pas moins intéreſſant que les autres, par la variété de ſon contenu, ſuivant la Table des Matières.

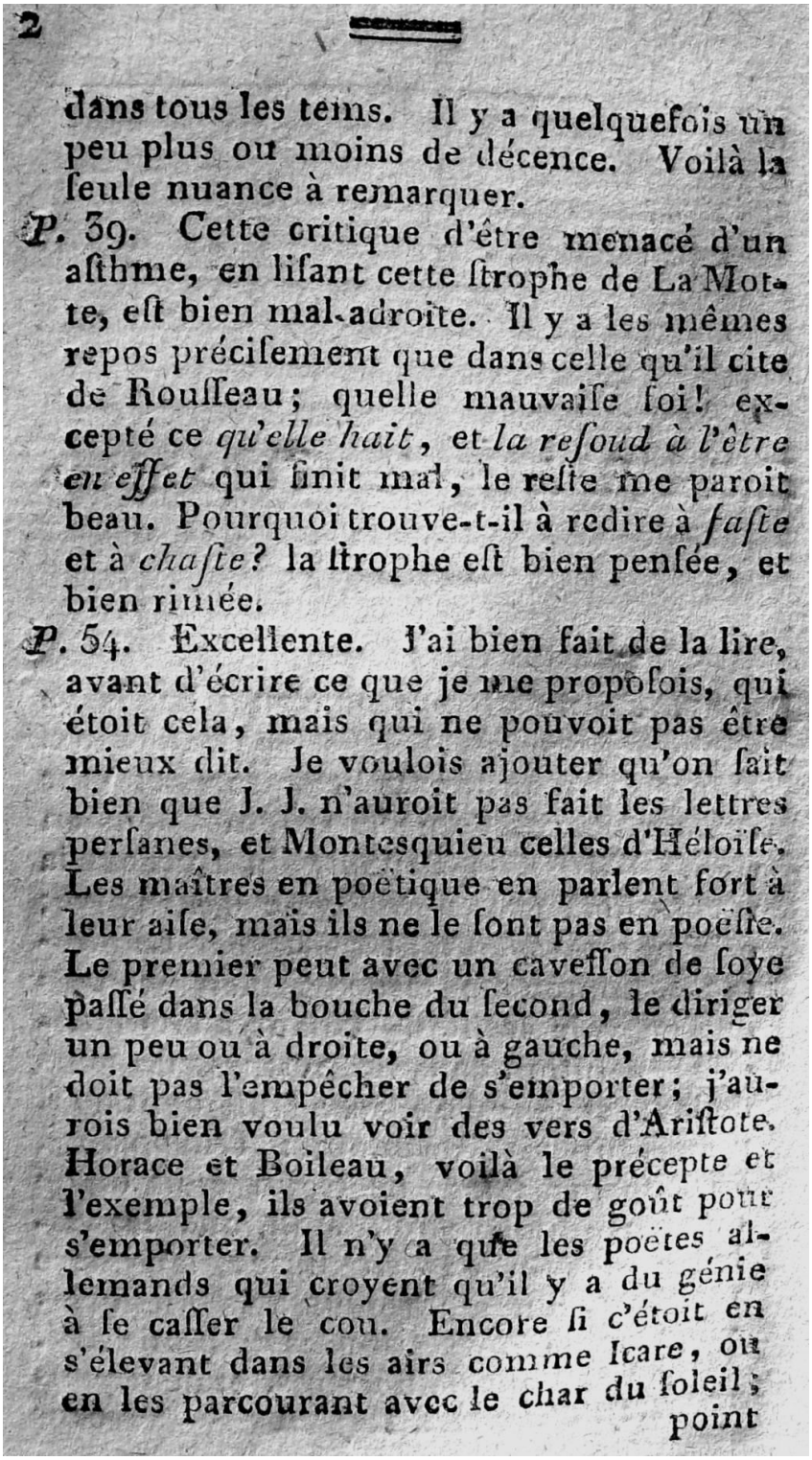
XXIX- Avant propos IV



Encore ſur le Lycée. Tome 13eme.

Page 3. Je ne ſais pas pourquoi La Harpe appelle Rouſſeau l'élève de Deſpreaux. Heureuſement pour la littérature, et pour chacun d'eux, ils ne ſe reſſembloient en rien. Voici déja l'auteur du Lycée à la révolution, et la philoſophie destructive; cela promet bien du rabâchage. La Motte et Fontenelle ſeroient bien étonnés de s'en voir accuſés. Quant à la prétendue révolution dans les moeurs, du tems de la régence, qu'on ſache ſeulement qu'il y avoit un vice de moins: L'hypocriſie. La ſemaine ſaïnte de Roiſſi étoit digne du tems du Régent, ainſi que les Alleluia de Buſſy; en ſuite, ſans être meilleur, on alloit plus à la meſſe les vingt cinq dernières années de Louis XIV. Il y a eu autant de libertins, et de fripons

XXIX-[1]



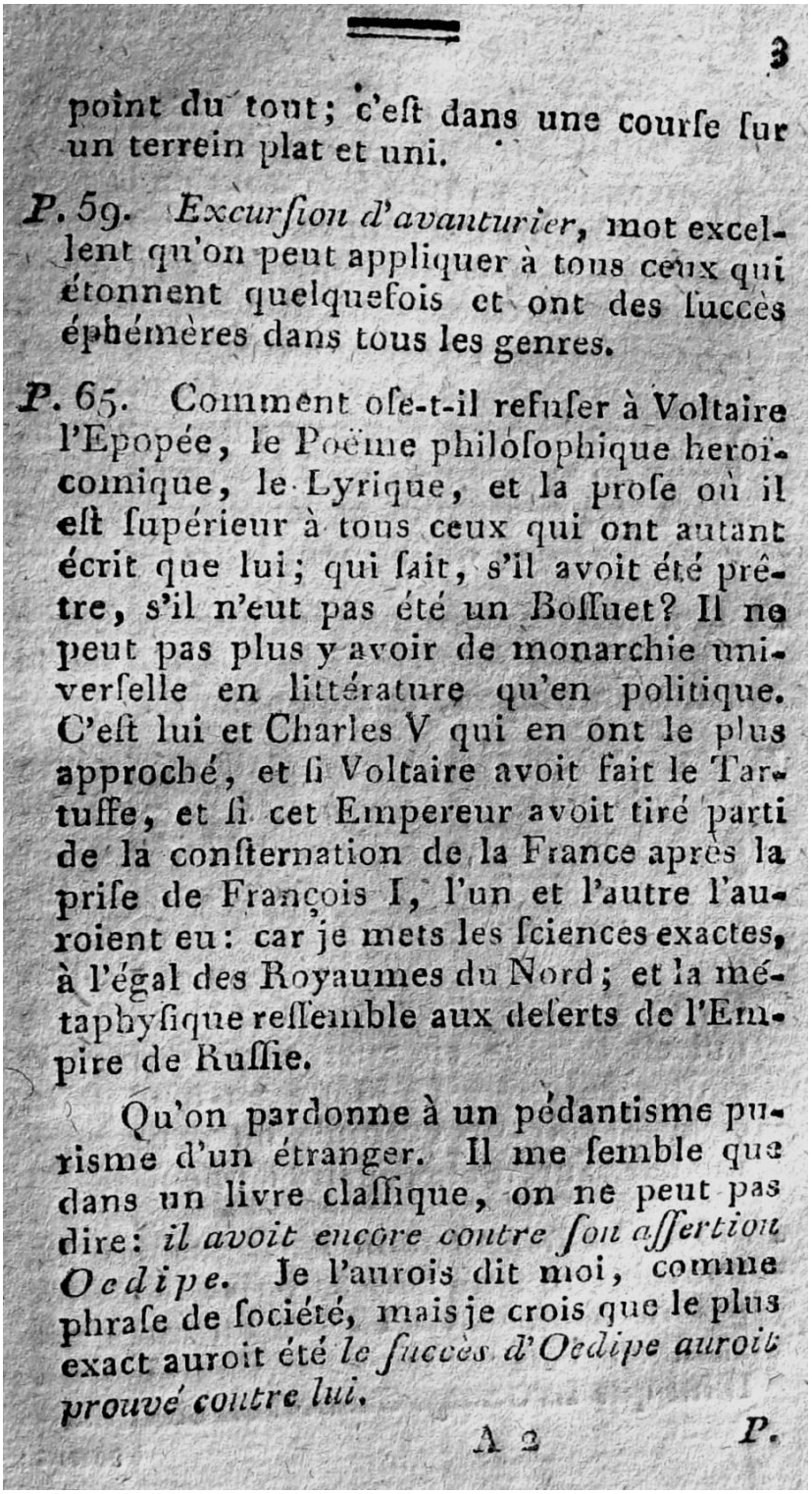
2

dans tous les tems. Il y a quelquefois un peu plus ou moins de décence. Voilà la ſeule nuance à remarquer.

P. 39. Cette critique d'être menacé d'un aſthme, en liſant cette ſtrophe de La Motte, eſt bien mal-adroite. Il y a les mêmes repos préciſement que dans celle qu'il cite de Rouſſeau; quelle mauvaiſe foi! excepté ce *qu'elle hait*, et *la reſoud à l'être en effet* qui finit mal, le reſte me paroit beau. Pourquoi trouve-t-il à redire à *faſte* et à *chaſte?* la ſtrophe eſt bien penſée, et bien rimée.

P. 54. Excellente. J'ai bien fait de la lire, avant d'écrire ce que je me propoſois, qui étoit cela, mais qui ne pouvoit pas être mieux dit. Je voulois ajouter qu'on ſait bien que J. J. n'auroit pas fait les lettres perſanes, et Montesquieu celles d'Héloïſe. Les maîtres en poëtique en parlent fort à leur aiſe, mais ils ne le ſont pas en poëſie. Le premier peut avec un caveſſon de ſoye paſſé dans la bouche du ſecond, le diriger un peu ou à droite, ou à gauche, mais ne doit pas l'empêcher de s'emporter; j'aurois bien voulu voir des vers d'Ariſtote. Horace et Boileau, voilà le précepte et l'exemple, ils avoient trop de goût pour s'emporter. Il n'y a que les poëtes allemands qui croyent qu'il y a du génie à ſe caſſer le cou. Encore ſi c'étoit en s'élevant dans les airs comme Icare, ou en les parcourant avec le char du ſoleil; point

XXIX-2



3

point du tout; c'eſt dans une courſe ſur un terrein plat et uni.

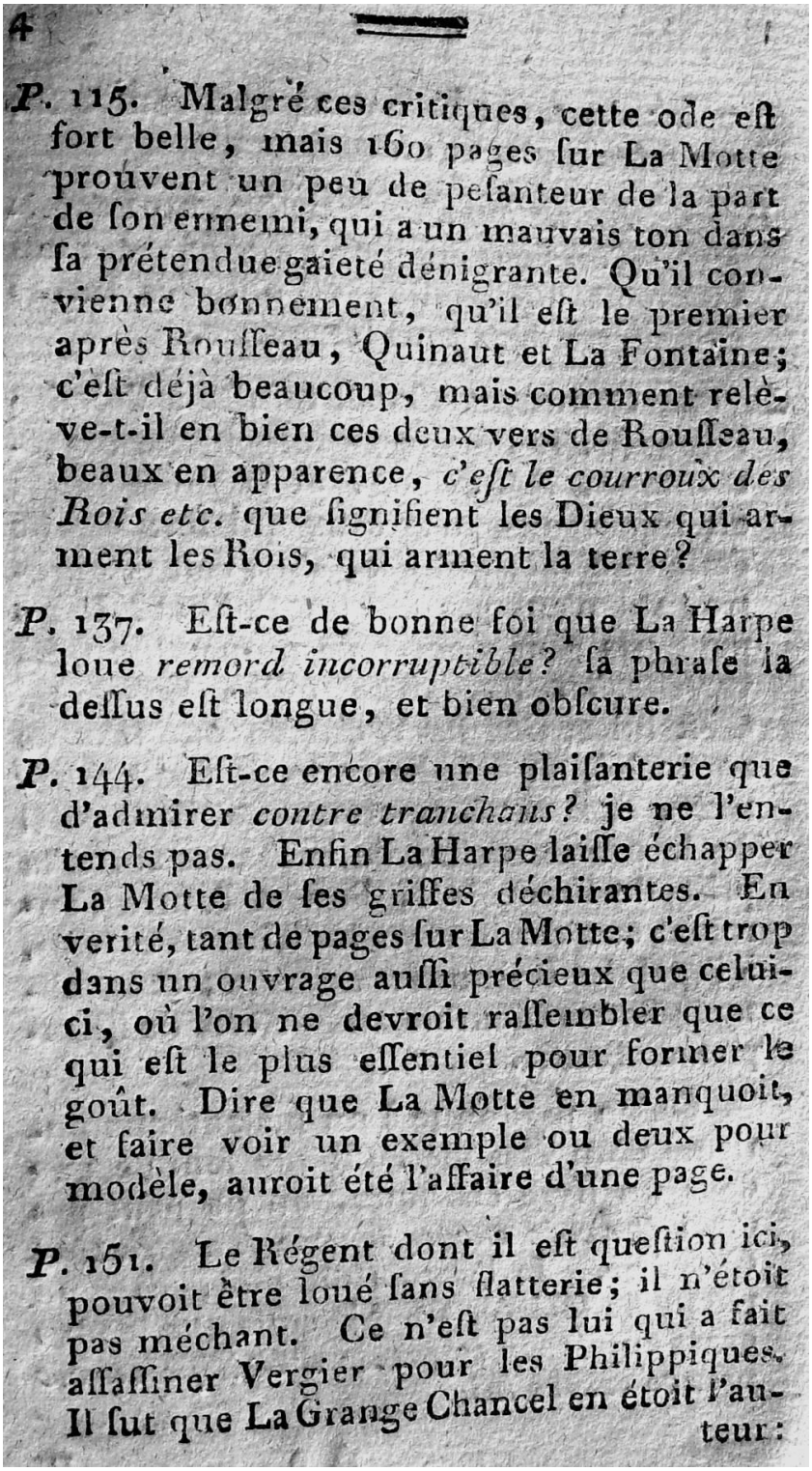
P. 59. *Excurſion d'avanturier*, mot excellent qu'on peut appliquer à tous ceux qui étonnent quelquefois et ont des ſuccès éphémères dans tous les genres.

P. 65. Comment oſe-t-il refuſer à Voltaire l'Epopée, le Poëme philoſophique heroï-comique, le Lyrique, et la proſe où il eſt ſupérieur à tous ceux qui ont autant écrit que lui; qui ſait, s'il avoit été prêtre, s'il n'eut pas été un Boſſuet? Il ne peut pas plus y avoir de monarchie univerſelle en littérature qu'en politique. C'eſt lui et Charles V qui en ont le plus approché, et ſi Voltaire avoit fait le Tartuffe, et ſi cet Empereur avoit tiré parti de la conſternation de la France après la priſe de François I, l'un et l'autre l'auroient eu: car je mets les ſciences exactes, à l'égal des Royaumes du Nord; et la métaphyſique reſſemble aux deſerts de l'Empire de Ruſſie.

Qu'on pardonne à un pédantisme purisme d'un étranger. Il me ſemble que dans un livre claſſique, on ne peut pas dire: *il avoit encore contre ſon aſſertion Oedipe.* Je l'aurois dit moi, comme phraſe de ſociété, mais je crois que le plus exact auroit été *le ſuccès d'Oedipe auroit prouvé contre lui.*

A 2 *P.*

XXIX-3



4

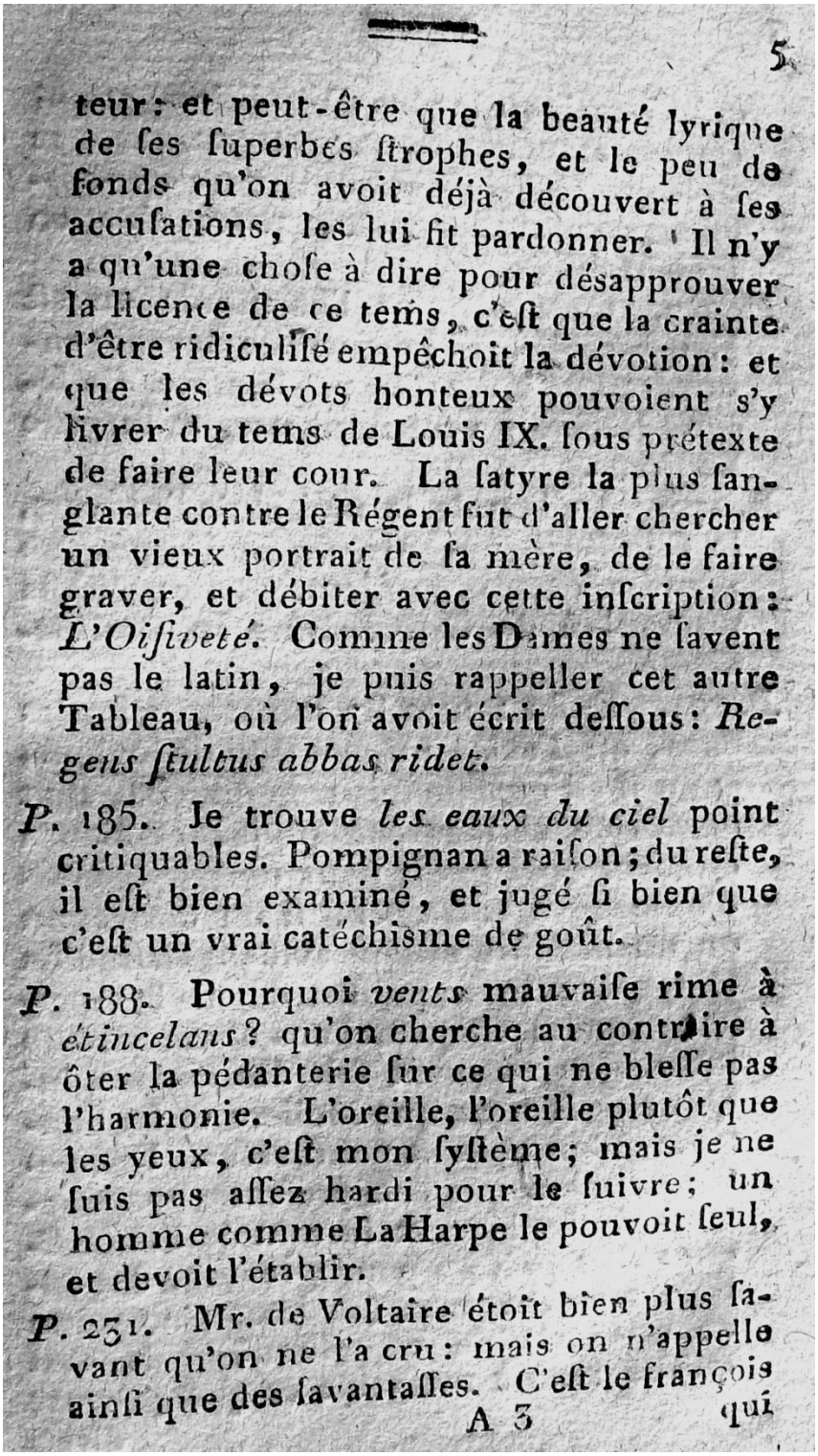
P. 115. Malgré ces critiques, cette ode eſt fort belle, mais 160 pages ſur La Motte prouvent un peu de peſanteur de la part de ſon ennemi, qui a un mauvais ton dans ſa prétendue gaieté dénigrante. Qu'il convienne bonnement, qu'il eſt le premier après Rouſſeau, Quinaut et La Fontaine; c'eſt déjà beaucoup, mais comment relève-t-il en bien ces deux vers de Rouſſeau, beaux en apparence, *c'eſt le courroux des Rois etc.* que ſignifient les Dieux qui arment les Rois, qui arment la terre?

P. 137. Eſt-ce de bonne foi que La Harpe loue *remord incorruptible?* ſa phraſe là deſſus eſt longue, et bien obſcure.

P. 144. Eſt-ce encore une plaiſanterie que d'admirer *contre tranchans?* je ne l'entends pas. Enfin La Harpe laiſſe échapper La Motte de ſes griffes déchirantes. En verité, tant de pages ſur La Motte; c'eſt trop dans un ouvrage auſſi précieux que celui-ci, où l'on ne devroit raſſembler que ce qui eſt le plus eſſentiel pour former le goût. Dire que La Motte en manquoit, et faire voir un exemple ou deux pour modèle, auroit été l'affaire d'une page.

P. 151. Le Régent dont il eſt queſtion ici, pouvoit être loué ſans flatterie; il n'étoit pas méchant. Ce n'eſt pas lui qui a fait aſſaſſiner Vergier pour les Philippiques. Il ſut que La Grange Chancel en étoit l'auteur:

XXIX-4



5

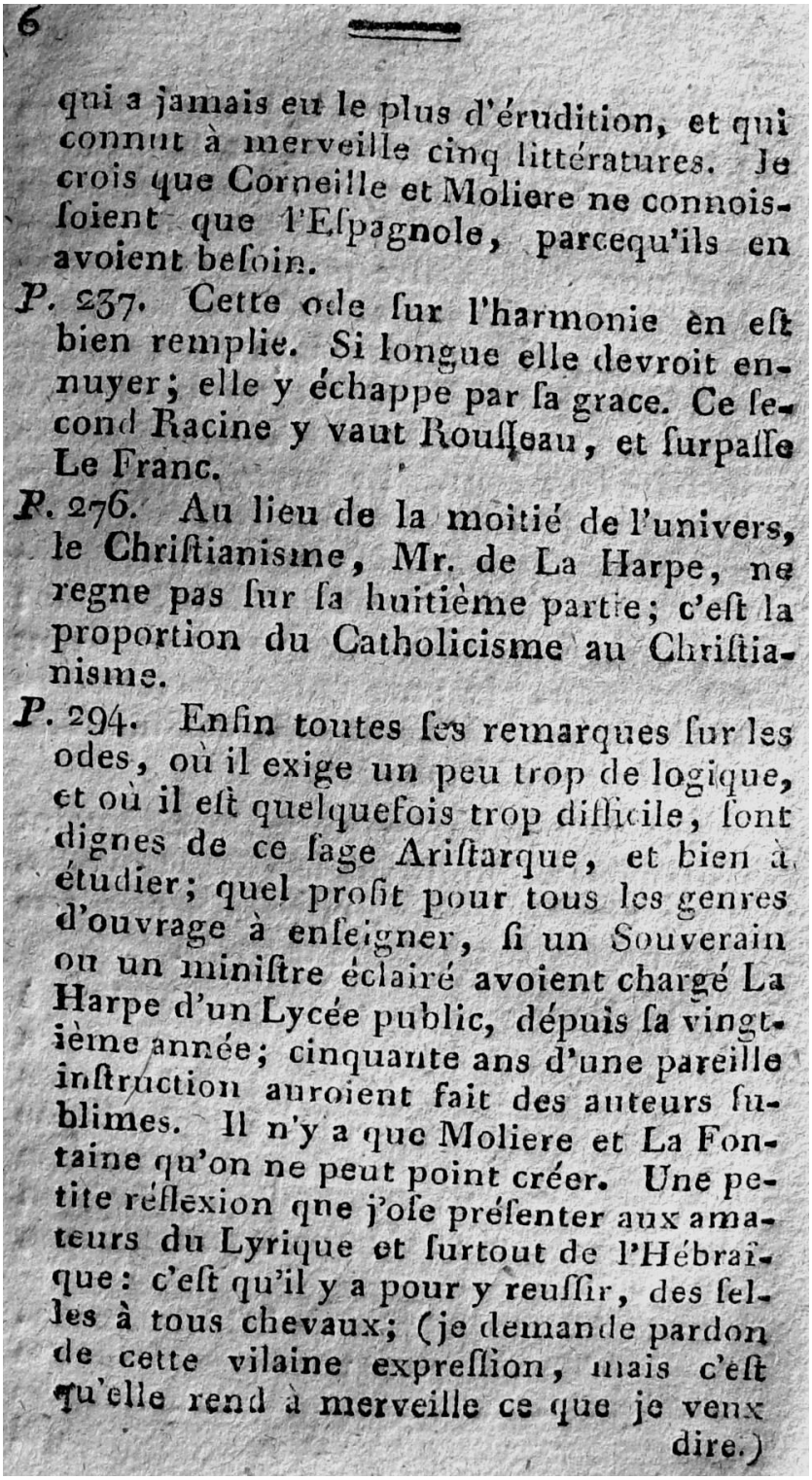
teur: et peut-être que la beauté lyrique de ſes ſuperbes ſtrophes, et le peu de fonds qu'on avoit déjà découvert à ſes accuſations, les lui fit pardonner. Il n'y a qu'une choſe à dire pour désapprouver la licence de ce tems, c'eſt que la crainte d'être ridiculiſé empêchoit la dévotion: et que les dévots honteux pouvoient s'y livrer du tems de Louis IX. ſous prétexte de faire leur cour. La ſatyre la plus ſanglante contre le Régent fut d'aller chercher un vieux portrait de ſa mère, de le faire graver, et débiter avec cette inſcription: *L'Oiſiveté.* Comme les Dames ne ſavent pas le latin, je puis rappeller cet autre Tableau, où l'on avoit écrit deſſous: *Regens ſtultus abbas ridet.*

P. 185. Je trouve *les eaux du ciel* point critiquables. Pompignan a raiſon; du reſte, il eſt bien examiné, et jugé ſi bien que c'eſt un vrai catéchisme de goût.

P. 188. Pourquoi *vents* mauvaiſe rime à *étincelans*? qu'on cherche au contraire à ôter la pédanterie ſur ce qui ne bleſſe pas l'harmonie. L'oreille, l'oreille plutôt que les yeux, c'eſt mon ſyſtème; mais je ne ſuis pas aſſez hardi pour le ſuivre; un homme comme La Harpe le pouvoit ſeul, et devoit l'établir.

P. 231. Mr. de Voltaire étoit bien plus ſavant qu'on ne l'a cru: mais on n'appelle ainſi que des ſavantaſſes. C'eſt le françois

XXIX-5



6

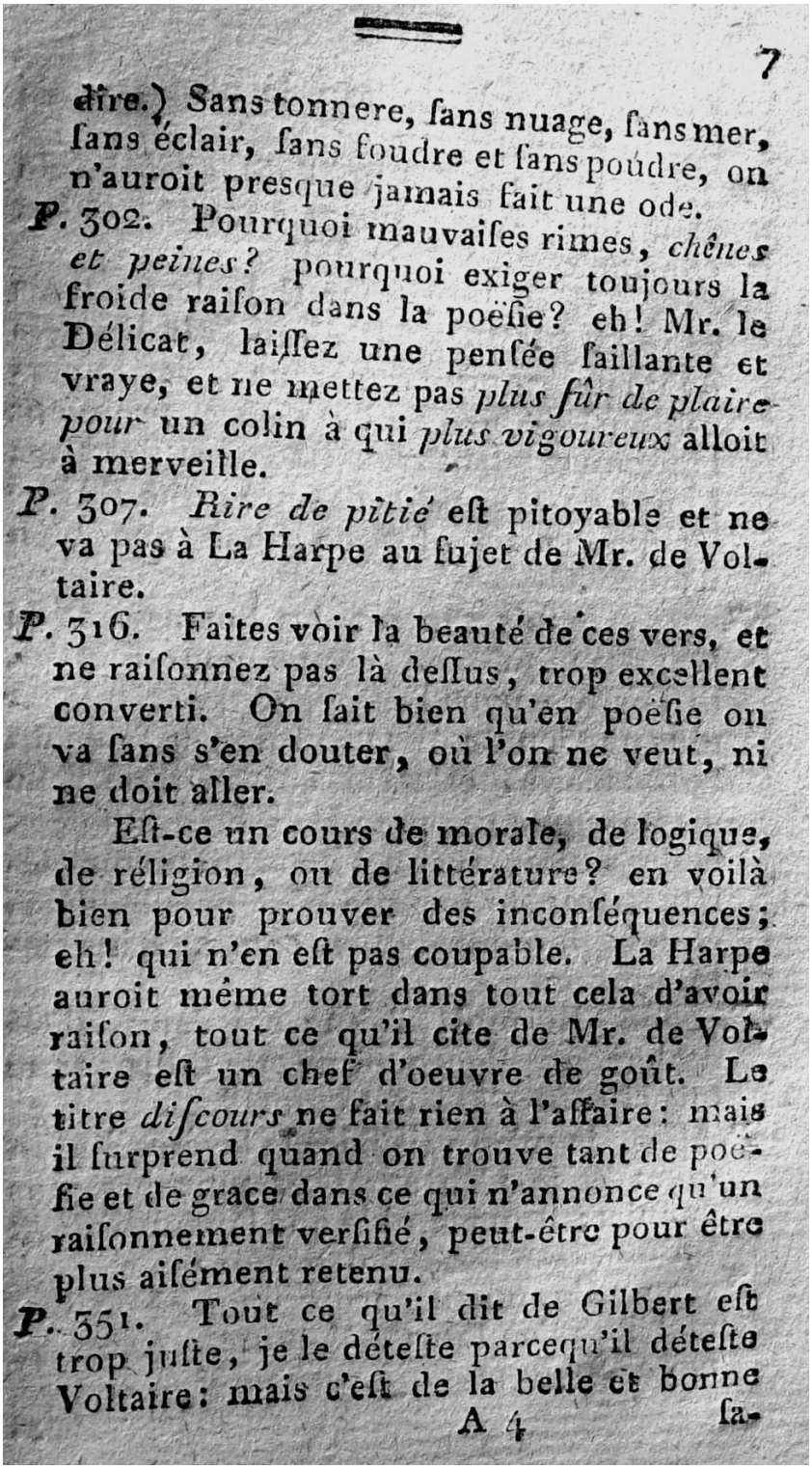
qui a jamais eu le plus d'érudition, et qui connut à merveille cinq littératures. Je crois que Corneille et Moliere ne connoissoient que l'Eſpagnole, parcequ'ils en avoient beſoin.

P. 237. Cette ode ſur l'harmonie en eſt bien remplie. Si longue elle devroit ennuyer; elle y échappe par ſa grace. Ce ſecond Racine y vaut Rouſſeau, et ſurpaſſe Le Franc.

P. 276. Au lieu de la moitié de l'univers, le Chriſtianisme, Mr. de La Harpe, ne regne pas ſur ſa huitième partie; c'eſt la proportion du Catholicisme au Chriſtianisme.

P. 294. Enfin toutes ſes remarques ſur les odes, où il exige un peu trop de logique, et où il eſt quelquefois trop difficile, ſont dignes de ce ſage Ariſtarque, et bien à étudier; quel profit pour tous les genres d'ouvrage à enſeigner, ſi un Souverain ou un miniſtre éclairé avoient chargé La Harpe d'un Lycée public, dépuis ſa vingtième année; cinquante ans d'une pareille inſtruction auroient fait des auteurs ſublimes. Il n'y a que Moliere et La Fontaine qu'on ne peut point créer. Une petite réflexion qne j'oſe préſenter aux amateurs du Lyrique et ſurtout de l'Hébraïque: c'eſt qu'il y a pour y reuſſir, des ſelles à tous chevaux; (je demande pardon de cette vilaine expreſſion, mais c'eſt qu'elle rend à merveille ce que je veux dire.)

XXIX-6



7

dire.) Sans tonnere, ſans nuage, ſans mer, ſans éclair, ſans foudre et ſans poudre, on n'auroit presque jamais fait une ode.

P. 302. Pourquoi mauvaiſes rimes, *chênes et peines?* pourquoi exiger toujours la froide raiſon dans la poëſie? eh! Mr. le Délicat, laiſſez une penſée ſaillante et vraye, et ne mettez pas *plus fûr de plaire pour* un colin à qui *plus vigoureux* alloit à merveille.

P. 307. *Rire de pitié* eſt pitoyable et ne va pas à La Harpe au ſujet de Mr. de Voltaire.

P. 316. Faites voir la beauté de ces vers, et ne raiſonnez pas là deſſus, trop excellent converti. On ſait bien qu'en poëſie on va ſans s'en douter, où l'on ne veut, ni ne doit aller.

Eſt-ce un cours de morale, de logique, de réligion, ou de littérature? en voilà bien pour prouver des inconſéquences; eh! qui n'en eſt pas coupable. La Harpe auroit même tort dans tout cela d'avoir raiſon, tout ce qu'il cite de Mr. de Voltaire eſt un chef d'oeuvre de goût. Le titre *diſcours* ne fait rien à l'affaire: mais il ſurprend quand on trouve tant de poëſie et de grace dans ce qui n'annonce qu'un raiſonnement verſifié, peut-être pour être plus aiſément retenu.

P. 351. Tout ce qu'il dit de Gilbert eſt trop juſte, je le déteſte parcequ'il déteſte Voltaire: mais c'eſt de la belle et bonne

A 4 ſa-

XXIX-7

ſatyre; et après Boileau je n'en connois pas de meilleur.

P. 358. Que tout ce qu'il dit au ſujet de Desmahis, et des autres eſt juſte, et fin. Quel précepteur de goût!

P. 374. Il eſt ſévère ſur Colardeau: mais cette ſévérité fait ſon éloge, car les vers qu'il cite, et où il remarque (avec ſa permiſſion) de bien petites tâches, prouvent le premier talent après Racine et Voltaire; moins de charme peut-être, que l'Abbé Delille, mais plus de force que bien d'autres.

P. 381. Je ſuis content des louanges et de la raiſon qu'il en donne pour Florian, mais grace pour l'excellent trait, qui eſt plus que jeu de mots qui finit la fable du Dromadaire, et celui qui termine celle du Roſſignol, je prendrois bien ces deux fables à moi, avec ces deux prétendus défauts; trop de logique n'eſt plus logique, et devient même fauſſe, comme dans cette occaſion.

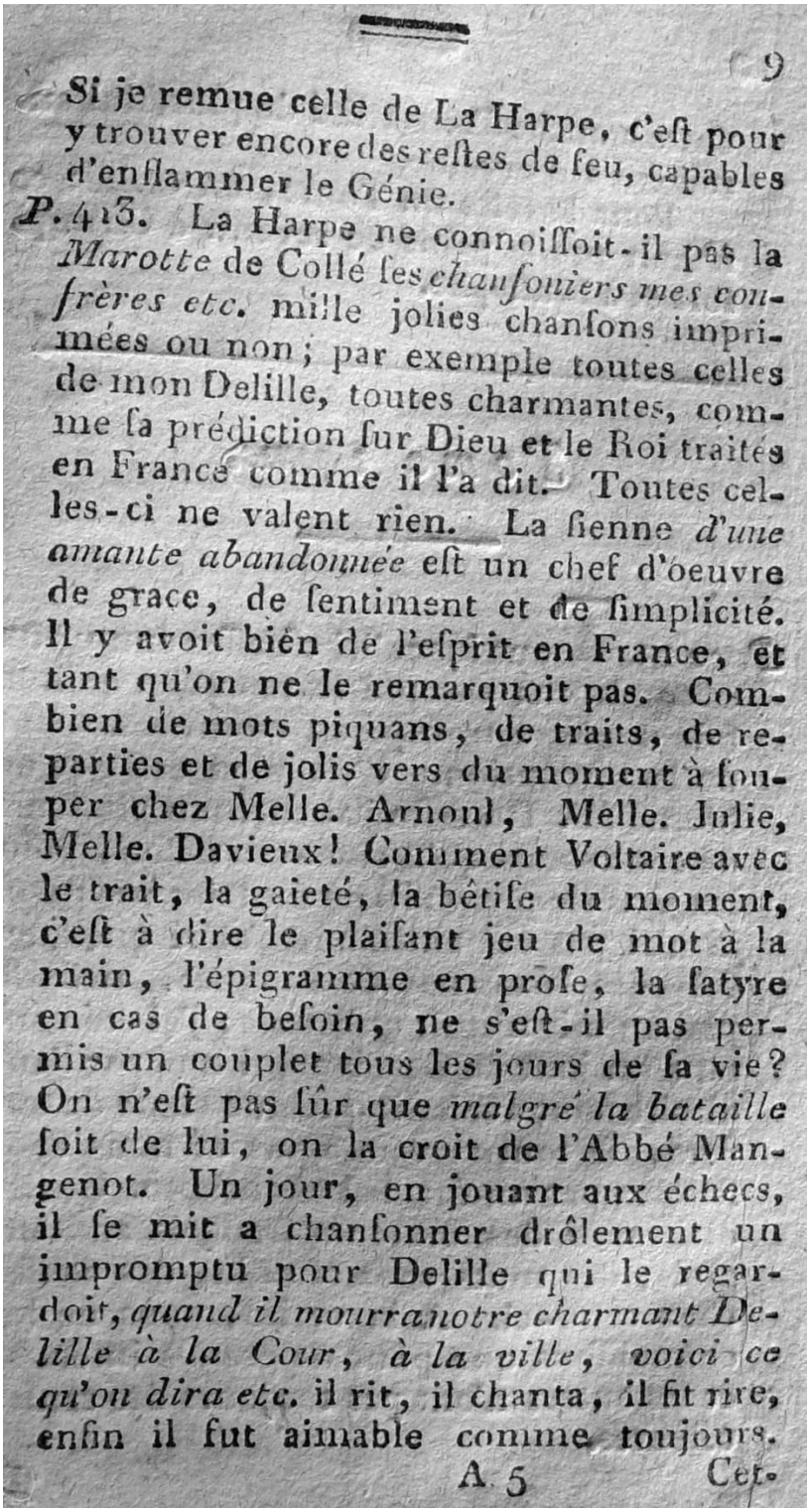
P. 383. Et moi, j'aime ces deux fables également. Pourquoi ne crie t'il pas cette fois ci contre le jeu de mots?

P. 385. Je m'en vais faire le ſévère, à mon tour: et je n'en aurai presque pas plus de ſujet; il me ſemble que ſanguinaire eſt un mot trop ſérieux dans une fable.

P. 400. Comment encore du mal de Dorat! jusqu'en ſon 13e Volume. *Laïus eſt mort, Seigneur, laiſſés en paix ſa cendre.*

Si

XXIX-8



9

Si je remue celle de La Harpe, c'eſt pour y trouver encore des reſtes de feu, capables d'enflammer le Génie.

P. 413. La Harpe ne connoiſſoit-il pas la *Marotte* de Collé ſes *chanſoniers mes confrères etc.* mille jolies chanſons imprimées ou non; par exemple toutes celles de mon Delille, toutes charmantes, comme ſa prédiction ſur Dieu et le Roi traités en France comme il l'a dit. Toutes celles-ci ne valent rien. La ſienne *d'une amante abandonnée* eſt un chef d'oeuvre de grace, de ſentiment et de ſimplicité. Il y avoit bien de l'eſprit en France, et tant qu'on ne le remarquoit pas. Combien de mots piquans, de traits, de reparties et de jolis vers du moment à ſouper chez Melle. Arnoul, Melle. Julie, Melle. Davieux! Comment Voltaire avec le trait, la gaieté, la bêtiſe du moment, c'eſt à dire le plaiſant jeu de mot à la main, l'épigramme en proſe, la ſatyre en cas de beſoin, ne s'eſt-il pas permis un couplet tous les jours de ſa vie? On n'eſt pas ſûr que *malgré la bataille* ſoit de lui, on la croit de l'Abbé Mangenot. Un jour, en jouant aux échecs, il ſe mit a chanſonner drôlement un impromptu pour Delille qui le regardoit, *quand il mourra notre charmant Delille à la Cour, à la ville, voici ce qu'on dira etc.* il rit, il chanta, il fit rire, enfin il fut aimable comme toujours.

A 5 Cet-

XXIX-9

Cette branche d'amabilité de plus, lui auroit été à merveille.

Pour le reſte du Tome, en verité: ce n'étoit pas la peine de revenir à Champfort et à Muſtaphe.

Tome 14eme.

Page 25. Tout jusqu'ici eſt aſſez ennuyeux et commun: excepté le reproche qu'il ſe fait de s'être trompé au commencement de la révolution. C'eſt bien écrit et de bonne foi. Du reſte j'ai entendu pluſieurs de ces avocats qu'il cite avec raiſon, pour les plus éloquens; ils ne me l'ont pas paru, je n'ai pas été entrainé, j'ai ri quelquefois des ſarcasmes de Linguet, mais ſa plaiſanterie n'étoit qu'amère; j'ai été content un jour de Gerbier qui hué par l'auditoire pour avoir dit quelque choſe de travers, ſe tourna vers nous et nous apoſtropha par un fort bel ex abrupto. Quelle différence des orateurs françois aux anglois; des mots chez ceux-là, des choſes chez ceux-ci. A la verité, nous ne les connoiſſons que pour de grands intérets: et les autres n'ont pas toujours des cauſes célèbres.

P.

XXIX-10

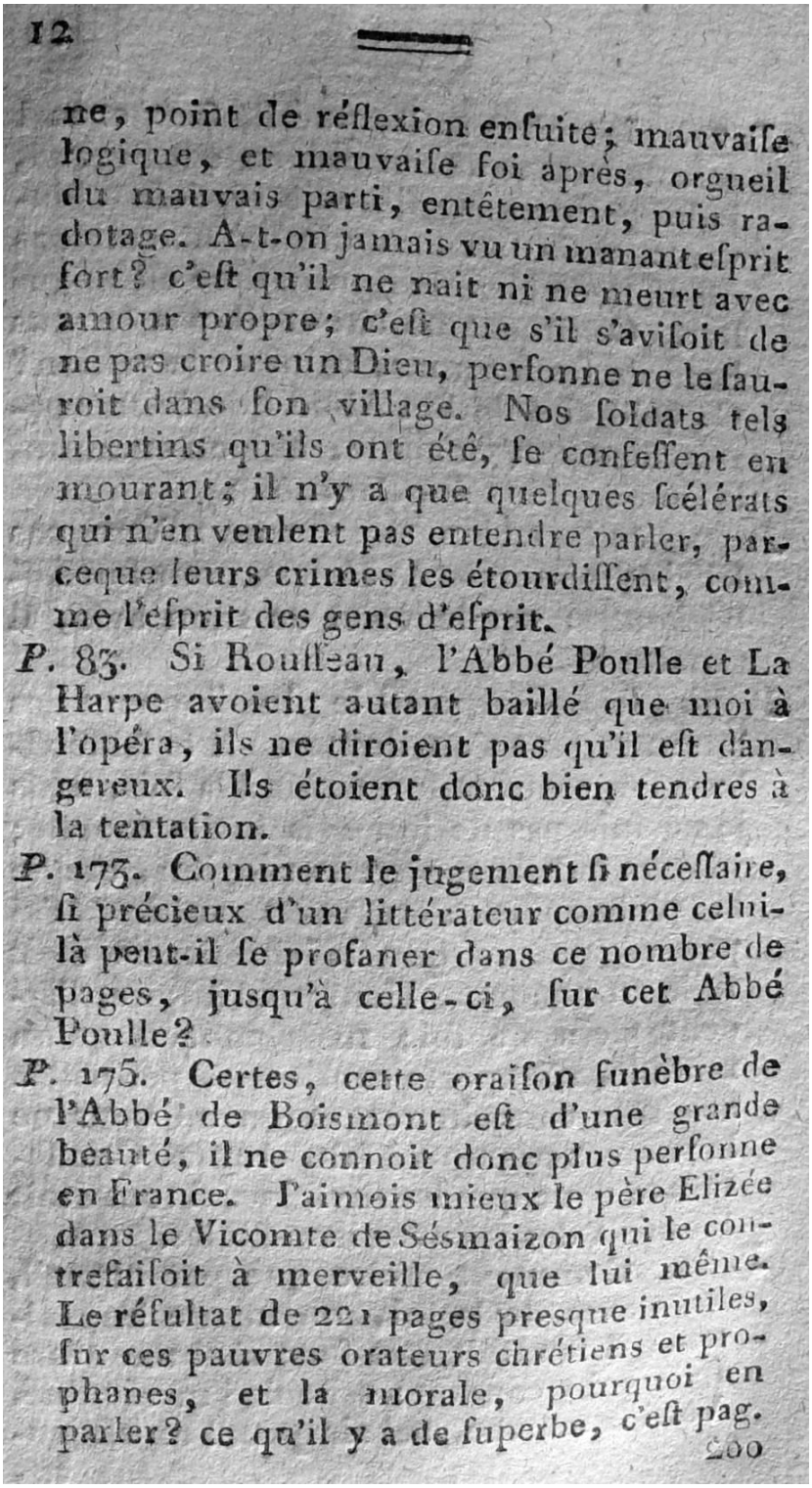
P. 51. Je trouve petit, puéril, faux et mal écrit le paſſage de ſon prédicateur Segaud, je lui permets ſa palinodie répétée ſi ſouvent: mais ſon ſcrupule de n'avoir pas dit aſſez de bien de Bourdaloue eſt ſingulier. Comment ne cite-t-il pas le plus beau de ſes ſermons, celui de la paſſion? Ce qu'il cite de ſon Abbé Poulle me paroit bien peu de choſe, et bien enfantin, je l'aime mieux ſur l'aumône.

P. 52. Je ſuis bien aiſe de ne m'être pas laiſſé entrainer par La Harpe, pour ſon Abbé Poulle: car le voici de mon avis, il retracte le ſien.

P. 56. Ici La Harpe eſt le plus éloquent des hommes ſans s'en douter. Il ſe laiſſe aller à ſon coeur et ſon eſprit à la fois, mais je ne ſuis pas de ſon avis ſur la morale; je veux qu'elle appuye la réligion, et que la philoſophie s'en mêle auſſi. J'ai prouvé ailleurs que la chrètienne étoit utile au bonheur. Heureux l'inſpiré, l'ardent plein de foi; mais pourvu qu'on reuſſiſſe, n'importe comment, perſuadez avant de convaincre: et quand vous ne le pourrez pas tout à fait, croyez. Que ſeroit-ce donc que les myſtères, ſi tout étoit ſoumis à des preuves irreſiſtibles.

P. 69. Comment croire que par orgueil, mais avec de la foi, on meure impénitent? il faudroit être fou; c'eſt une autre folie qui y conduit; celle de l'incrédulité. Voici ſa marche, bel air quand on eſt jeune,

XXIX-11



12

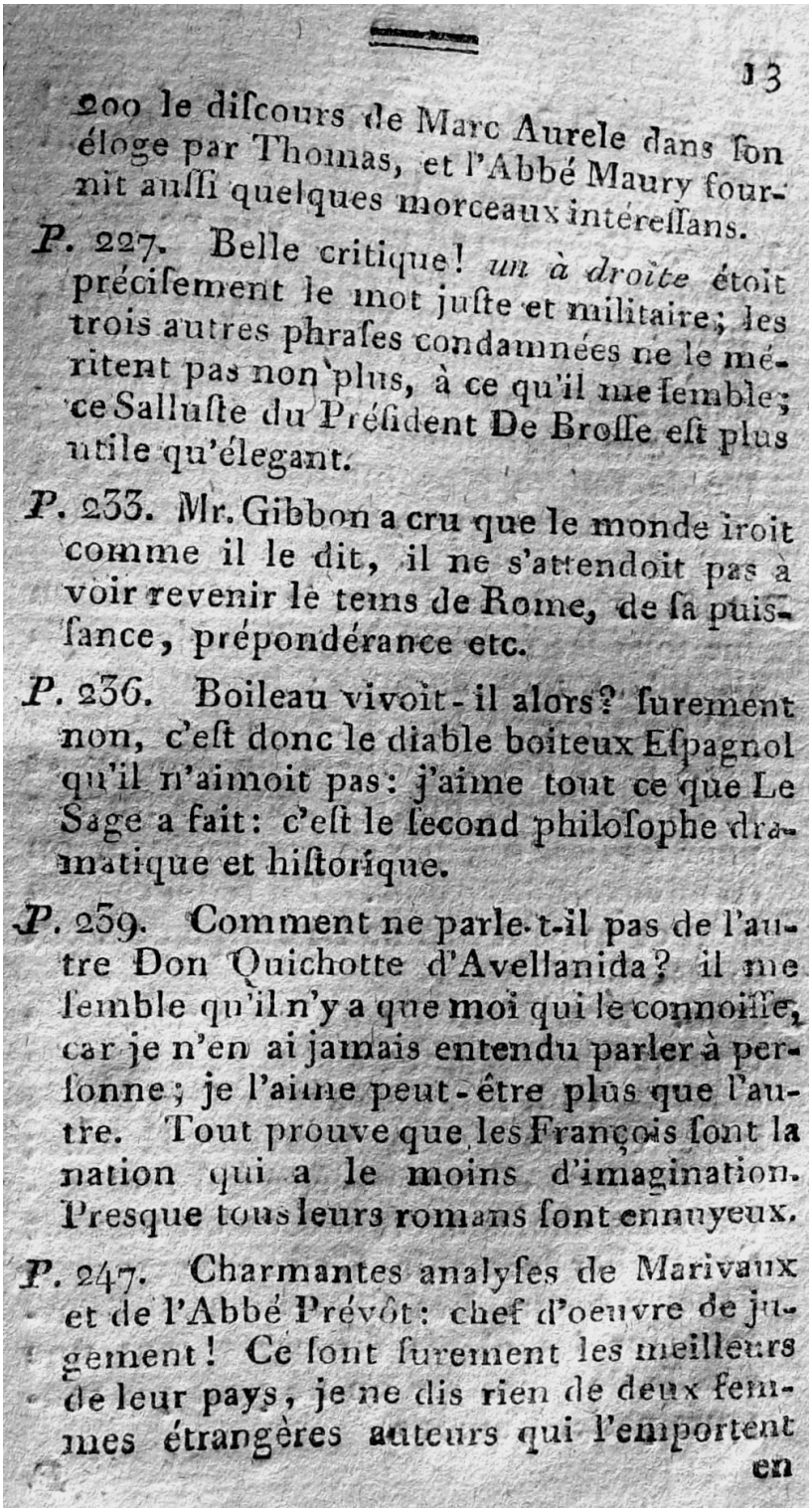
ne, point de réflexion enſuite; mauvaiſe logique, et mauvaiſe foi après, orgueil du mauvais parti, entêtement, puis radotage. A-t-on jamais vu un manant eſprit fort? c'eſt qu'il ne nait ni ne meurt avec amour propre; c'eſt que s'il s'aviſoit de ne pas croire un Dieu, perſonne ne le ſauroit dans ſon village. Nos ſoldats tels libertins qu'ils ont été, ſe confeſſent en mourant; il n'y a que quelques ſcélérats qui n'en veulent pas entendre parler, parceque leurs crimes les étourdiſſent, comme l'eſprit des gens d'eſprit.

P. 83. Si Rouſſeau, l'Abbé Poulle et La Harpe avoient autant baillé que moi à l'opéra, ils ne diroient pas qu'il eſt dangereux. Ils étoient donc bien tendres à la tentation.

P. 173. Comment le jugement ſi néceſſaire, ſi précieux d'un littérateur comme celui-là peut-il ſe profaner dans ce nombre de pages, jusqu'à celle-ci, ſur cet Abbé Poulle?

P. 175. Certes, cette oraiſon funèbre de l'Abbé de Boismont eſt d'une grande beauté, il ne connoit donc plus perſonne en France. J'aimois mieux le père Elizée dans le Vicomte de Sésmaizon qui le contrefaiſoit à merveille, que lui même. Le réſultat de 221 pages presque inutiles, ſur ces pauvres orateurs chrétiens et profanes, et la morale, pourquoi en parler? ce qu'il y a de ſuperbe, c'eſt pag. 200

XXIX-12



13

200 le diſcours de Marc Aurele dans ſon éloge par Thomas, et l'Abbé Maury fournit auſſi quelques morceaux intéreſſans.

P. 227. Belle critique! *un à droite* étoit préciſement le mot juſte et militaire; les trois autres phraſes condamnées ne le méritent pas non plus, à ce qu'il me ſemble; ce Salluſte du Préſident De Broſſe eſt plus utile qu'élegant.

P. 233. Mr. Gibbon a cru que le monde iroit comme il le dit, il ne s'attendoit pas à voir revenir le tems de Rome, de ſa puiſſance, prépondérance etc.

P. 236. Boileau vivoit-il alors? ſurement non, c'eſt donc le diable boiteux Eſpagnol qu'il n'aimoit pas: j'aime tout ce que Le Sage a fait: c'eſt le ſecond philoſophe dramatique et hiſtorique.

P. 239. Comment ne parle-t-il pas de l'autre Don Quichotte d'Avellanida? il me ſemble qu'il n'y a que moi qui le connoiſſe, car je n'en ai jamais entendu parler à perſonne; je l'aime peut-être plus que l'autre. Tout prouve que les François ſont la nation qui a le moins d'imagination. Presque tous leurs romans ſont ennuyeux.

P. 247. Charmantes analyſes de Marivaux et de l'Abbé Prévôt: chef d'oeuvre de jugement! Ce ſont ſurement les meilleurs de leur pays, je ne dis rien de deux femmes étrangères auteurs qui l'emportent en

XXIX-13

en françois ſur les François. Me. de Stael et Me. de Krudner. J'ai rendu juſtice ailleurs à Delphine et Valérie.

P. 250. Crébillon eſt mieux que ne dit La Harpe; il eſt charmant à lire une fois, on peut l'oublier ſi l'on veut, mais c'étoit le tems de la Maréchale de Luxembourg, d'une Ducheſſe de la Valiere, qui n'eſt pas celle que Me. de Genlis pouvoit ſe diſpenſer de rendre plus intéreſſante etc. des Richelieu, Fimarcon, Bouteville qu'on appelloit Bacha etc.

P. 256. Mr. de La Harpe, je crois, a raiſon ſur tous les romans dont il parle: mais ils m'ont tous ennuyés; heureuſement qu'il n'a jamais lu, à ce qu'il me ſemble, ceux des chevaliers de Mouhy et de La Morliere, qui travailloient ſurtout pour les îles, où, par chaque vaiſſeau, on en envoyoit des balots. Du reſte, chacun a dit ce que dit Mr. de La Harpe de Tom Jones, Clariſſe etc.

P. 266. Non Mr. Julie n'eſt pas prêcheuſe comme Clariſſe, qui eſt plus pédante que tendre. Oui, Mr. vous avez raiſon ſur les imperfections de la nouvelle Héloïſe; mais ce ſont elles peut-être qui font reſſortir les choſes adorables qu'on ne peut s'empêcher de retenir. C'eſt l'ouvrage claſſique du coeur. Les diſſertations de Rouſſeau ſur les objets étrangers ſont une adreſſe de plus, car on ne peut pas toujours parler d'amour,

P.

XXIX-14

P. 270. Je ne vois de changement à l'éducation des enfans, ſi prononcé par un chacun, que de ne pas les emmaillotter; quelquefois on les enrhume et puis c'eſt tout. On a eſtropié, grace à Jean Jacques, des oreilles qu'on arrangeoit en ailes de pigeons, ou en cornets de poſte, pour mieux recevoir et garder les ſons; heureuſement il n'a pas fait de mauvais menuiſiers. Tout ce que dit La Harpe ſur les contes de Voltaire, eſt dit par tout le monde.

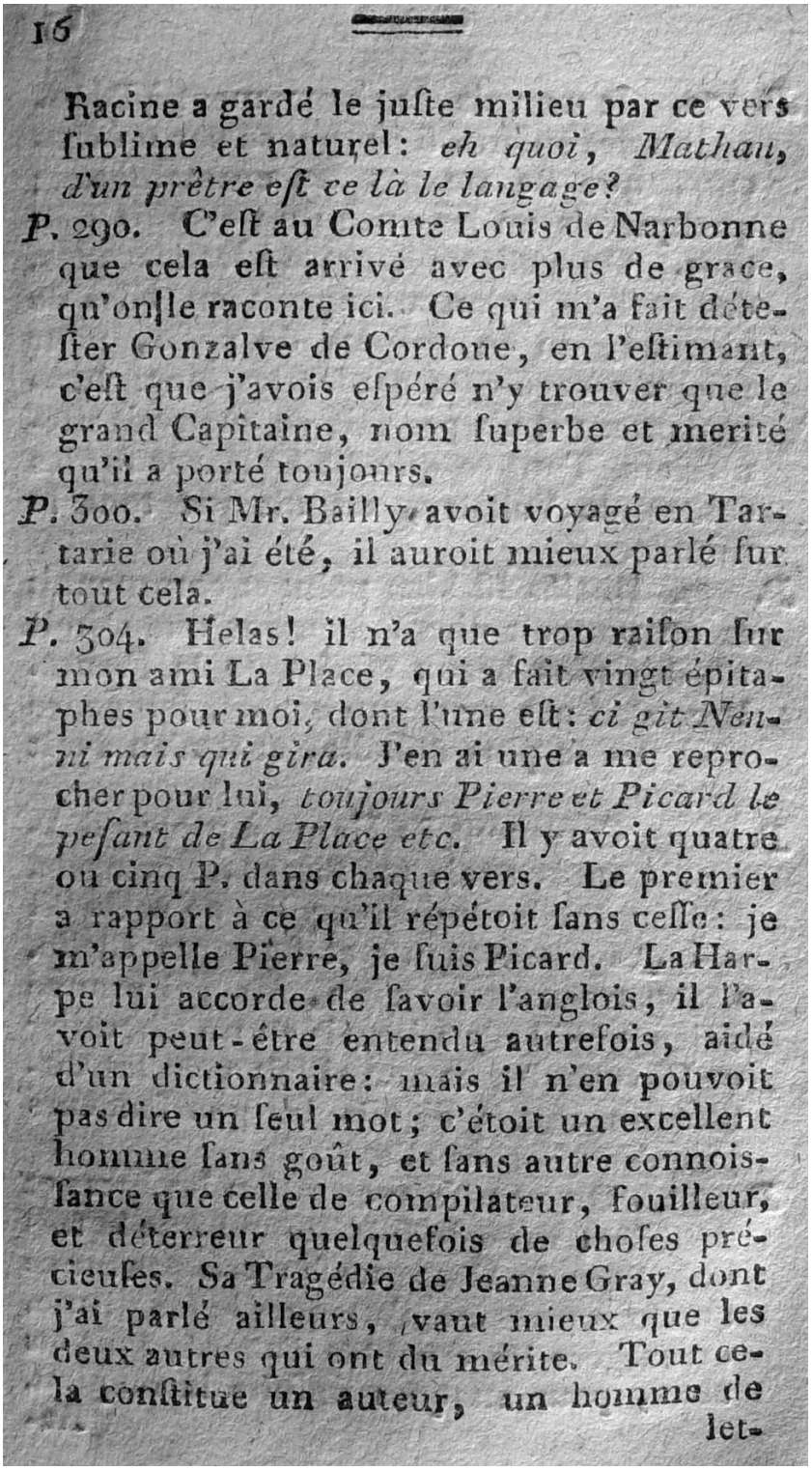
P. 277. Duclos eſt bien peint et commenté; et on pouvoit dire ſeulement que c'étoit un des plus beaux eſprits de la France. Il ne s'eſt pas beaucoup expoſé, ſon genre n'eſt pas le plus difficile, et il n'en avoit qu'un.

P. 280. Comment La Harpe à propos d'Amadis après avoir été Picard, Portugais, Eſpagnol redevenu François, ne parle t'il pas des extravagants et fatigants Clelie, Cleopatre etc. etc. Non, Mr. j'ai prouvé ailleurs qu'il n'y a jamais eu un Chevalier de Chevalerie; et j'en ai fait voir les différentes claſſes depuis les pourfendeurs jusqu'aux Barons allemands.

P. 288. On admire avec raiſon les Incas et Bélifaire, mais je ſuis étonné que le très catholique La Harpe ne ſe récrie pas ſur ce que ſous prétexte d'attaquer le fanatiſme, on exagère les cruautés d'abord, puis les abus, pour attaquer enſuite la réligion.

Ra-

XXIX-15



16

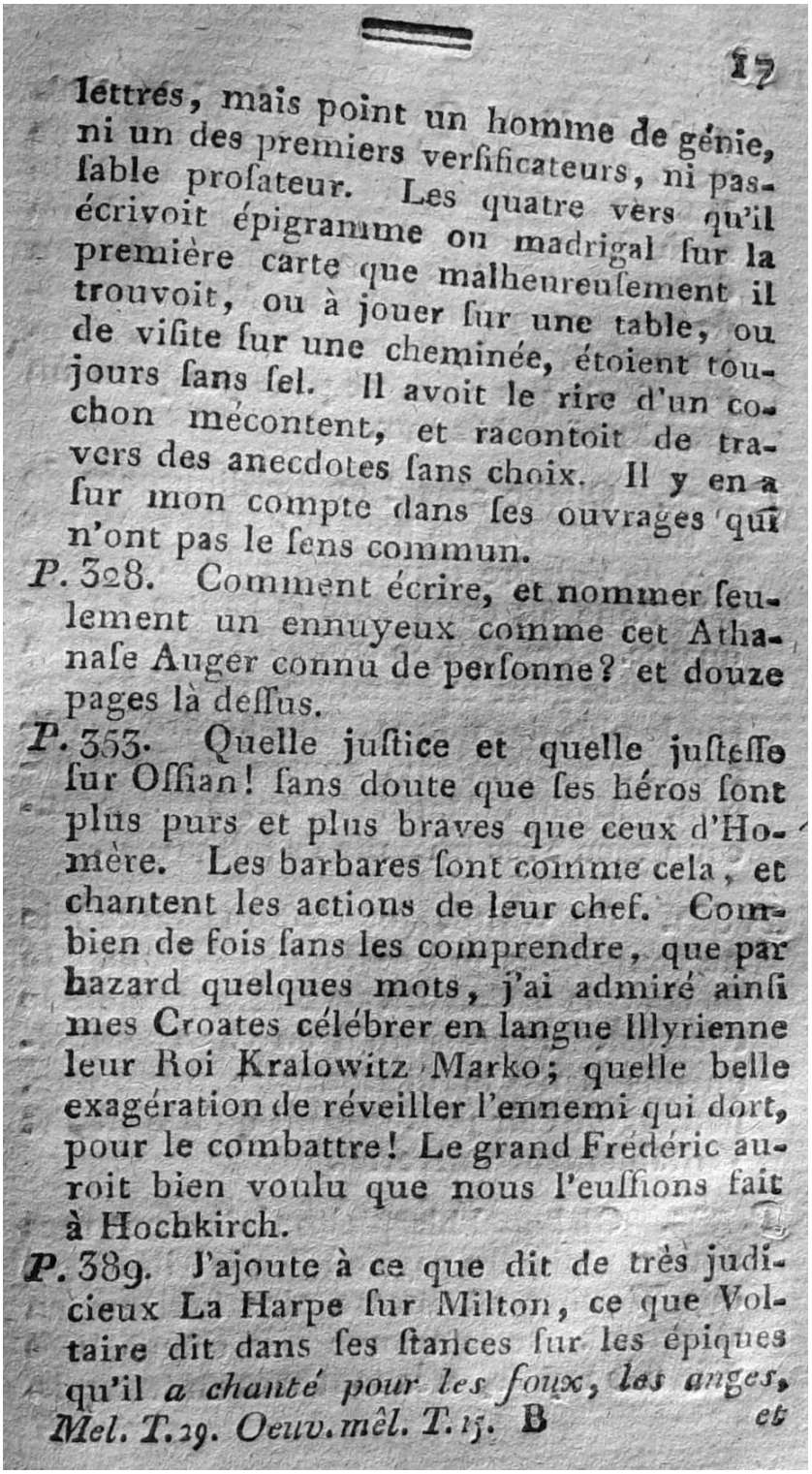
Racine a gardé le juſte milieu par ce vers ſublime et naturel: *eh quoi, Mathan, d'un prêtre eſt ce là le langage?*

P. 290. C'eſt au Comte Louis de Narbonne que cela eſt arrivé avec plus de grace, qu'on ſle raconte ici. Ce qui m'a fait déteſter Gonzalve de Cordoue, en l'eſtimant, c'eſt que j'avois eſpéré n'y trouver que le grand Capitaine, nom ſuperbe et merité qu'il a porté toujours.

P. 300. Si Mr. Bailly avoit voyagé en Tartarie où j'ai été, il auroit mieux parlé ſur tout cela.

P. 304. Helas! il n'a que trop raiſon ſur mon ami La Place, qui a fait vingt épitaphes pour moi, dont l'une eſt: *ci gît Nenni mais qui gira.* J'en ai une à me reprocher pour lui, *toujours Pierre et Picard le peſant de La Place etc.* Il y avoit quatre ou cinq P. dans chaque vers. Le premier a rapport à ce qu'il répétoit ſans ceſſe: je m'appelle Pierre, je ſuis Picard. La Harpe lui accorde de ſavoir l'anglois, il l'avoit peut-être entendu autrefois, aidé d'un dictionnaire: mais il n'en pouvoit pas dire un ſeul mot; c'étoit un excellent homme ſans goût, et ſans autre connoiſſance que celle de compilateur, fouilleur, et déterreur quelquefois de choſes précieuſes. Sa Tragédie de Jeanne Gray, dont j'ai parlé ailleurs, vaut mieux que les deux autres qui ont du mérite. Tout cela conſtitue un auteur, un homme de let-

XXIX-16



17

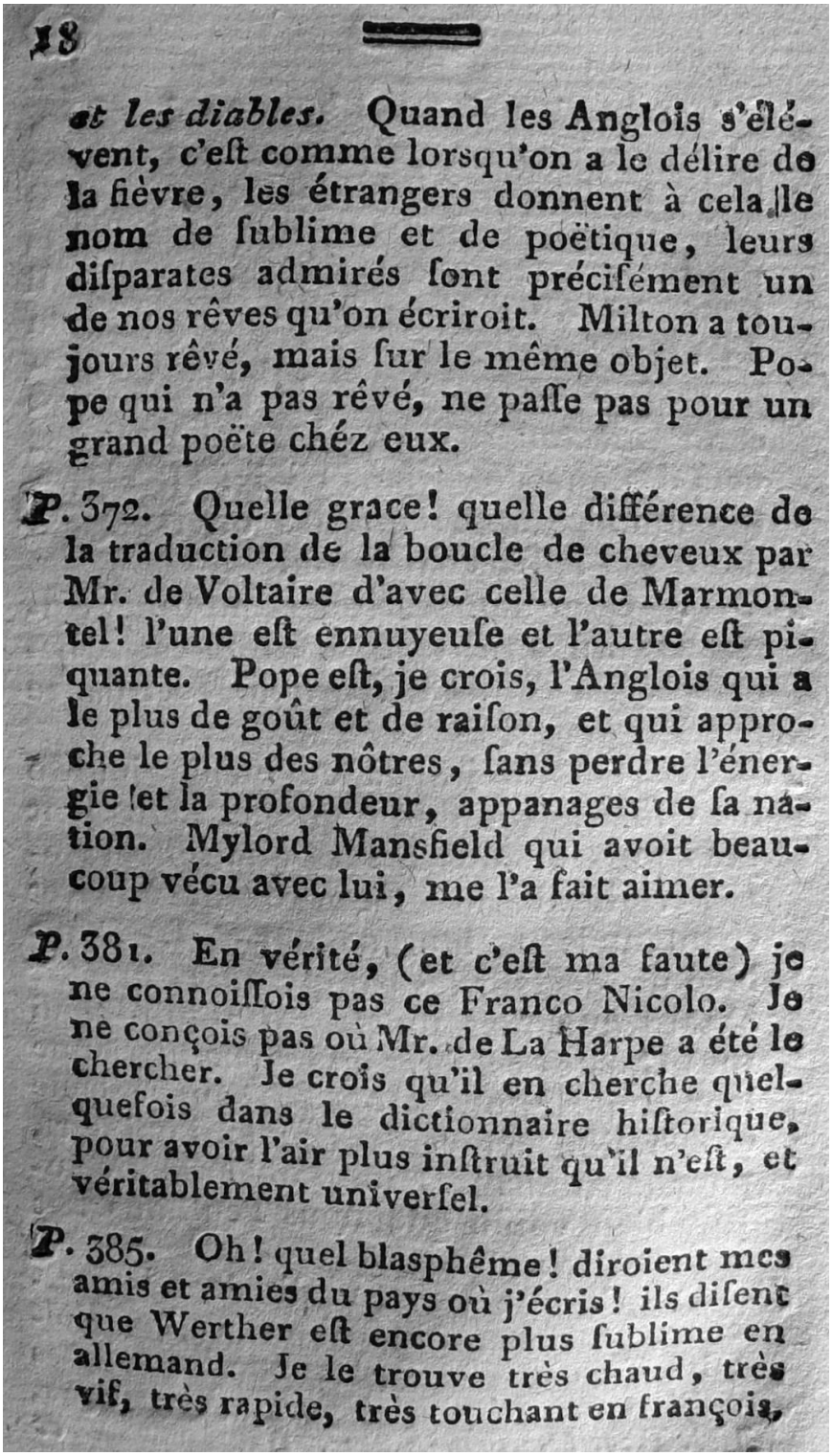
lettres, mais point un homme de génie, ni un des premiers verſificateurs, ni paſable proſateur. Les quatre vers qu'il écrivoit épigramme ou madrigal ſur la première carte que malheureuſement il trouvoit, ou à jouer ſur une table, ou de viſite ſur une cheminée, étoient toujours ſans ſel. Il avoit le rire d'un cochon mécontent, et racontoit de travers des anecdotes ſans choix. Il y en a ſur mon compte dans ſes ouvrages qui n'ont pas le ſens commun.

P. 328. Comment écrire, et nommer ſeulement un ennuyeux comme cet Athanaſe Auger connu de perſonne? et douze pages là deſſus.

P. 353. Quelle juſtice et quelle juſteſſe ſur Oſſian! ſans doute que ſes héros ſont plus purs et plus braves que ceux d'Homère. Les barbares ſont comme cela, et chantent les actions de leur chef. Combien de fois ſans les comprendre, que par hazard quelques mots, j'ai admiré ainſi mes Croates célébrer en langue Illyrienne leur Roi Kralowitz Marko; quelle belle exagération de réveiller l'ennemi qui dort, pour le combattre! Le grand Frédéric auroit bien voulu que nous l'euſſions fait à Hochkirch.

P. 389. J'ajoute à ce que dit de très judicieux La Harpe ſur Milton, ce que Voltaire dit dans ſes ſtances ſur les épiques qu'il *a chanté pour les ſoux, les anges,*

XXIX-17



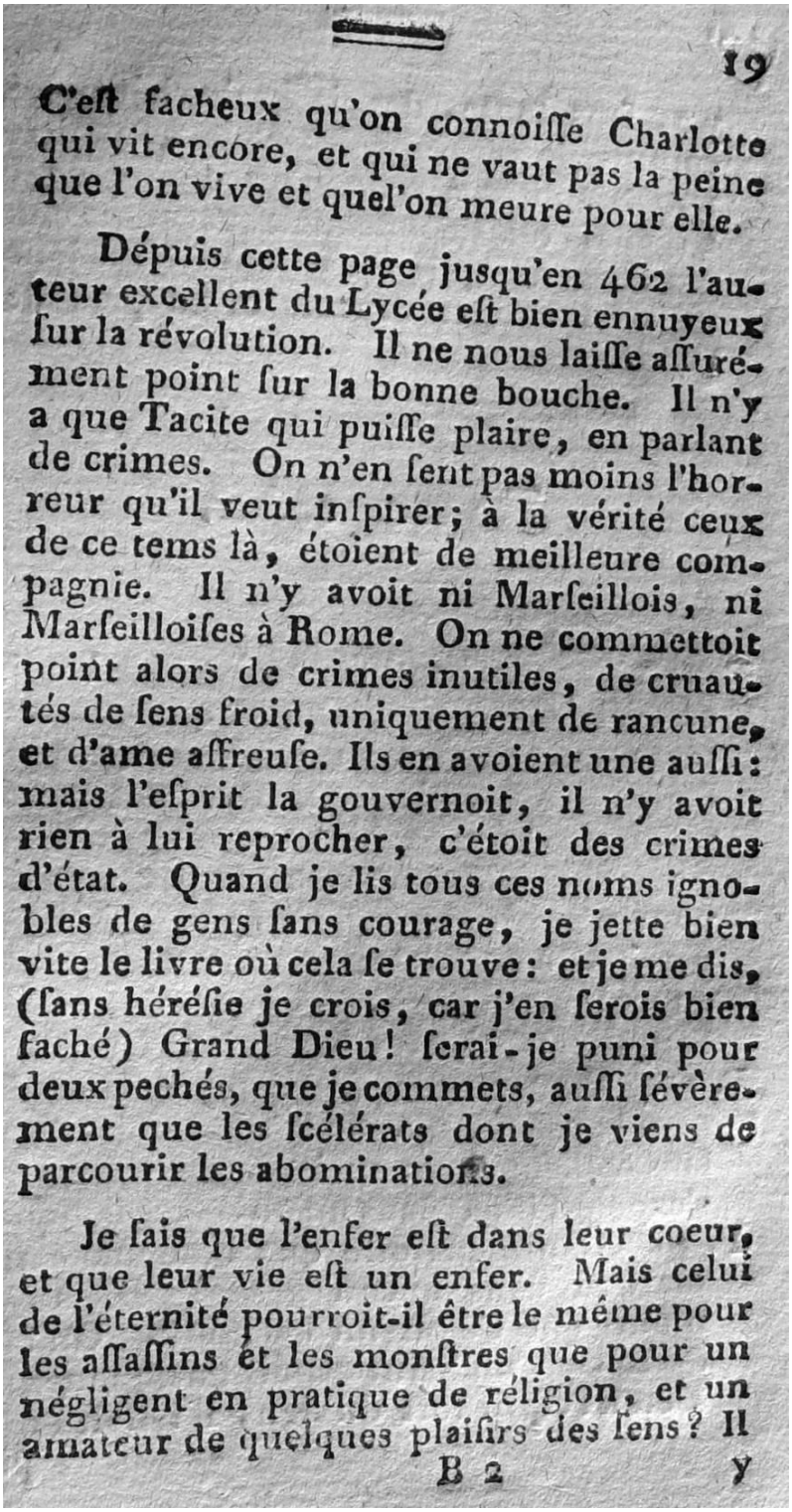
18

et les diables. Quand les Anglois s'élévent, c'eſt comme lorsqu'on a le délire de la fièvre, les étrangers donnent à cela le nom de ſublime et de poëtique, leurs diſparates admirés ſont préciſément un de nos rêves qu'on écriroit. Milton a toujours rêvé, mais ſur le même objet. Pope qui n'a pas rêvé, ne paſſe pas pour un grand poëte chéz eux.

P. 372. Quelle grace! quelle différence de la traduction de la boucle de cheveux par Mr. de Voltaire d'avec celle de Marmontel! l'une eſt ennuyeuſe et l'autre eſt piquante. Pope eſt, je crois, l'Anglois qui a le plus de goût et de raiſon, et qui approche le plus des nôtres, ſans perdre l'énergie et la profondeur, appanages de ſa nation. Mylord Mansfield qui avoit beaucoup vécu avec lui, me l'a fait aimer.

P. 381. En vérité, (et c'eſt ma faute) je ne connoiſſois pas ce Franco Nicolo. Je ne conçois pas où Mr. de La Harpe a été le chercher. Je crois qu'il en cherche quelquefois dans le dictionnaire hiſtorique, pour avoir l'air plus inſtruit qu'il n'eſt, et véritablement univerſel.

P. 385. Oh! quel blasphême! diroient mes amis et amies du pays où j'écris! ils diſent que Werther eſt encore plus ſublime en allemand. Je le trouve très chaud, très vif, très rapide, très touchant en françois,



C'eſt facheux qu'on connoiſſe Charlotte qui vit encore, et qui ne vaut pas la peine que l'on vive et quel'on meure pour elle.

Dépuis cette page jusqu'en 462 l'auteur excellent du Lycée eſt bien ennuyeux ſur la révolution. Il ne nous laiſſe aſſurément point ſur la bonne bouche. Il n'y a que Tacite qui puiſſe plaire, en parlant de crimes. On n'en ſent pas moins l'horreur qu'il veut inſpirer; à la vérité ceux de ce tems là, étoient de meilleure compagnie. Il n'y avoit ni Marſeillois, ni Marſeilloiſes à Rome. On ne commettoit point alors de crimes inutiles, de cruautés de ſens froid, uniquement de rancune, et d'ame affreuſe. Ils en avoient une auſſi: mais l'eſprit la gouvernoit, il n'y avoit rien à lui reprocher, c'étoit des crimes d'état. Quand je lis tous ces noms ignobles de gens ſans courage, je jette bien vite le livre où cela ſe trouve: et je me dis, (ſans héréſie je crois, car j'en ſerois bien faché) Grand Dieu! ſerai-je puni pour deux pechés, que je commets, auſſi ſévèrement que les ſcélérats dont je viens de parcourir les abominations.

Je ſais que l'enfer eſt dans leur coeur, et que leur vie eſt un enfer. Mais celui de l'éternité pourroit-il être le même pour les aſſaſſins et les monſtres que pour un négligent en pratique de réligion, et un amateur de quelques plaiſirs des ſens? Il

XXIX-19

y a, ſans doute, des claſſes de châtiment, comme de récompenſe: et je ne pourrai jamais aſpirer à celle d'un moine de la Trappe, ou de quelques perſonnes du grand monde qui paſſent toutes leurs journées en bonnes oeuvres et au pied des autels.

Tome 15ème.

Page 3. Qui a baptiſé, et où a-t on baptiſé ce ſiècle ci philoſophique? quelques auteurs qui ont voulu faire croire qu'ils étoient les premiers qui n'avoient pas de réligion; il y en avoit eu avant eux. 4 ou 5 encyclopédiſtes ne valoient pas la peine, pour n'avoir rien dit de neuf, d'être les pareins de ce Siècle; comme il n'y a pas eu de grand Pape, ne pourroit on pas l'appeller: Siècle de Fréderic le Grand?

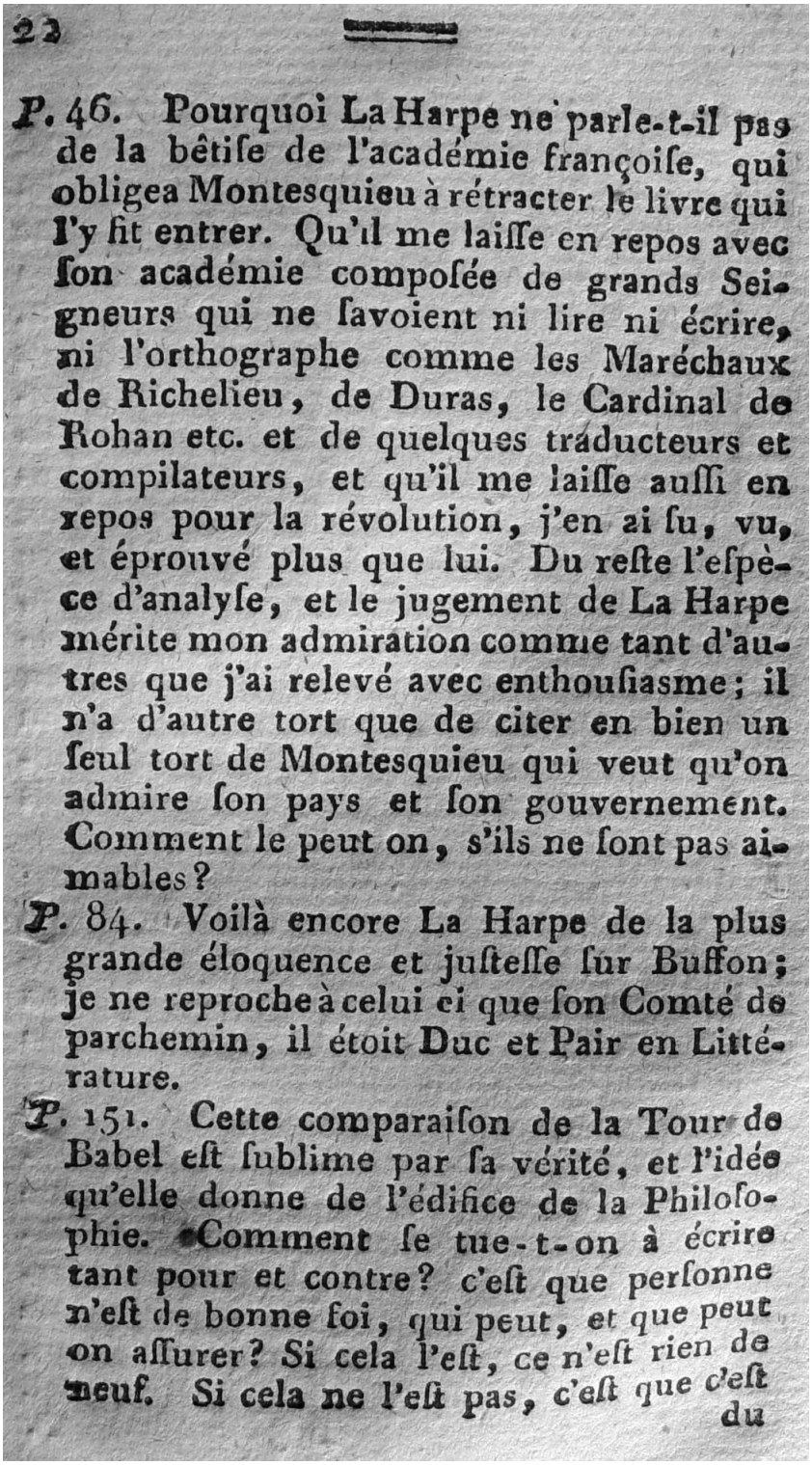
P. 15. Peut on dire *la presque?* Je ne demande pas mieux. Je le risquerois, moi, ſans conſéquence: mais M. de La Harpe ne s'expoſe-t'il pas dans un ouvrage claſſique?

P. 19. Comment dire que Fontenelle n'a marqué dans aucun genre? Dites au moins que c'étoit un bel eſprit. On fait de Lucien un Saint depuis quelque tems, c'étoit l'eſprit fort du ſien, il faiſoit l'impie

pie pour être piquant. Dieu ſait ce qu'il croyoit. Ses railleries ſur ſes Dieux ne m'amuſent pas d'avantage que nos ouvrages irréligieux; tout cela eſt fort aiſé. J'aime mieux les morts de Fontenelle; voici La Harpe qui, pour dire du mal, croit, voit, et ſe peint (philoſophiquement même dit il) les Démons. Comment dit-il que Voltaire n'a fait qu'effleurer la ſcience? on l'a cru parcequ'il n'étoit ni pédant, ni ennuyeux. Qui a connu l'hiſtoire, deux littératures étrangères comme lui! eſt ce Boileau, Rouſſeau, Racine, Montesquieu, excepté pour le premier article? perſonne n'a été moins ſuperficiel que lui, en aucun genre, même en mathématique. Du reſte La Harpe eſt presque juſte et bienveillant en faveur de Montesquieu. Mais qu'il l'eſt peu, en diſant de mal.

P. 41. Du Temple de Gnide? c'eſt comme s'il diſoit, je n'aime pas un bouquet de roſe. Je déteſte le jasmin, le lilas, l'oeillet, un bosquet d'arbuſtes odoriférans exotiques, avec les plus belles couleurs de la riche et harmonieuſe palette de la nature. Ce petit ouvrage eſt un vrai chef d'oeuvre de goût, de ton, de grace, de ſtyle, et n'a jamais pu être imité. Quelle rondeur, tournure, et briéveté de phraſes ſans être hachées; c'eſt le ſeul feu d'artifice qui ne ſoit pas fatiguant, et qui ne finiſſe pas, comme les autres, par l'ennui, le vuide, et l'obſcur, car il paroit naturel.

XXIX-21



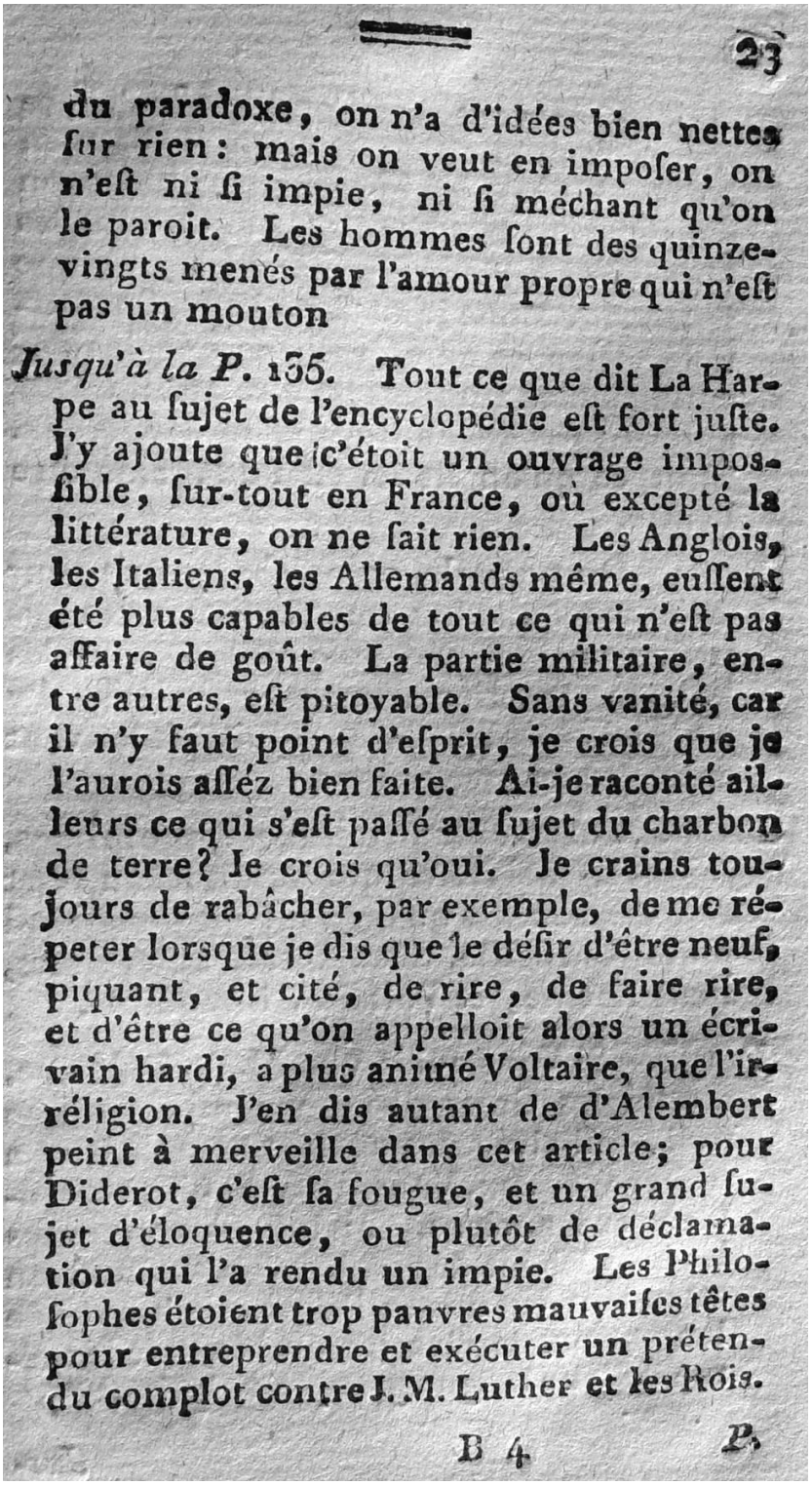
22

P. 46. Pourquoi La Harpe ne parle-t-il pas de la bêtiſe de l'académie françoiſe, qui obligea Montesquieu à rétracter le livre qui l'y fit entrer. Qu'il me laiſſe en repos avec ſon académie compoſée de grands Seigneurs qui ne ſavoient ni lire ni écrire, ni l'orthographe comme les Maréchaux de Richelieu, de Duras, le Cardinal de Rohan etc. et de quelques traducteurs et compilateurs, et qu'il me laiſſe auſſi en repos pour la révolution, j'en ai ſu, vu, et éprouvé plus que lui. Du reſte l'eſpèce d'analyſe, et le jugement de La Harpe mérite mon admiration comme tant d'autres que j'ai relevé avec enthouſiasme; il n'a d'autre tort que de citer en bien un ſeul tort de Montesquieu qui veut qu'on admire ſon pays et ſon gouvernement. Comment le peut on, s'ils ne ſont pas aimables?

P. 84. Voilà encore La Harpe de la plus grande éloquence et juſteſſe ſur Buffon; je ne reproche à celui ci que ſon Comté de parchemin, il étoit Duc et Pair en Littérature.

P. 151. Cette comparaiſon de la Tour de Babel eſt ſublime par ſa vérité, et l'idée qu'elle donne de l'édifice de la Philoſophie. «Comment ſe tue-t-on à écrire tant pour et contre? c'eſt que perſonne n'eſt de bonne foi, qui peut, et que peut on aſſurer? Si cela l'eſt, ce n'eſt rien de neuf. Si cela ne l'eſt pas, c'eſt que c'eſt du

XXIX-22



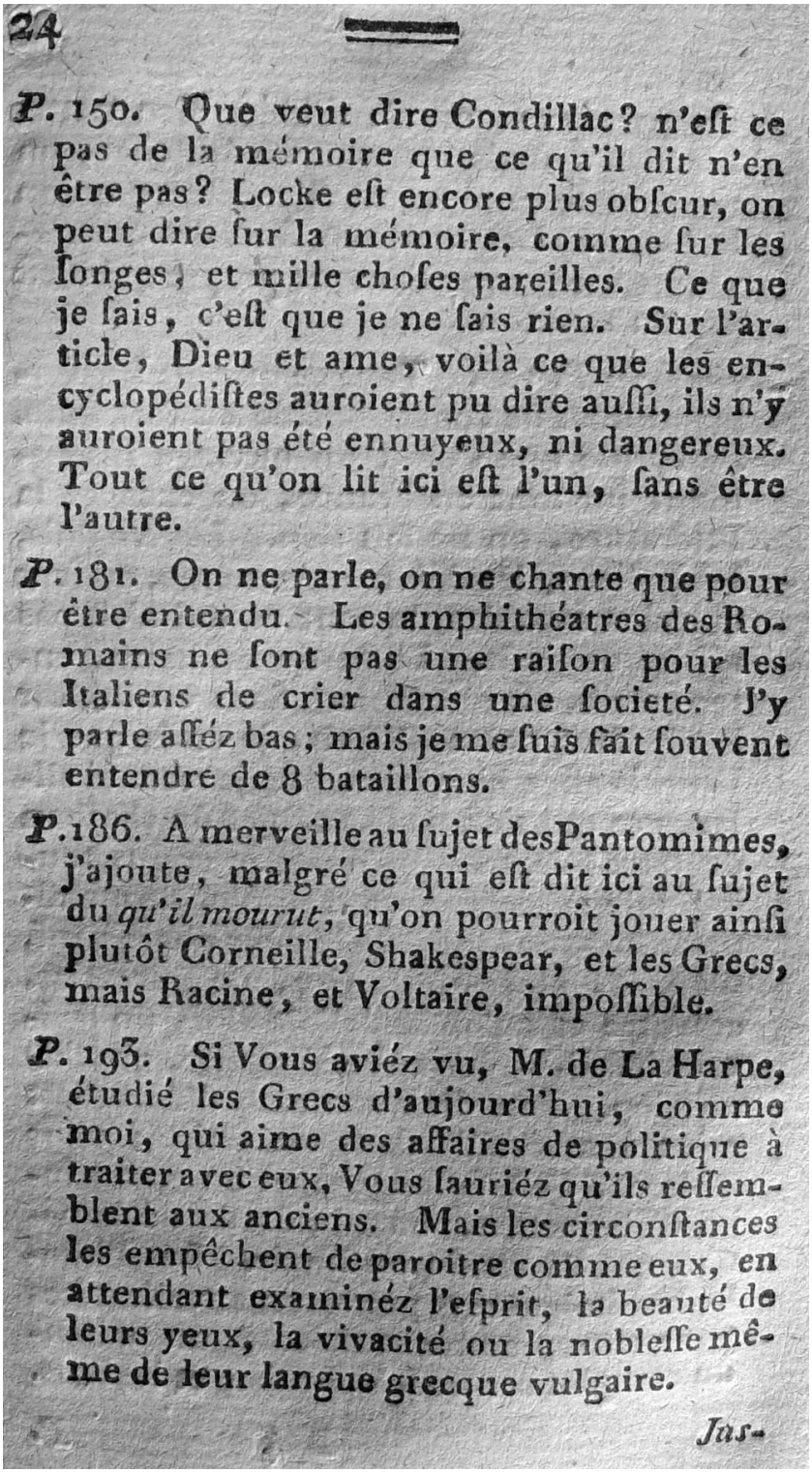
23

du paradoxe, on n'a d'idées bien nettes ſur rien : mais on veut en impoſer, on n'eſt ni ſi impie, ni ſi méchant qu'on le paroit. Les hommes ſont des quinze-vingts menés par l'amour propre qui n'eſt pas un mouton

Jusqu'à la P. 135. Tout ce que dit La Harpe au ſujet de l'encyclopédie eſt fort juſte. J'y ajoute que c'étoit un ouvrage impoſſible, ſur-tout en France, où excepté la littérature, on ne ſait rien. Les Anglois, les Italiens, les Allemands même, euſſent été plus capables de tout ce qui n'eſt pas affaire de goût. La partie militaire, entre autres, eſt pitoyable. Sans vanité, car il n'y faut point d'eſprit, je crois que je l'aurois aſſéz bien faite. Ai-je raconté ailleurs ce qui s'eſt paſſé au ſujet du charbon de terre? Je crois qu'oui. Je crains toujours de rabâcher, par exemple, de me répeter lorsque je dis que le déſir d'être neuf, piquant, et cité, de rire, de faire rire, et d'être ce qu'on appelloit alors un écrivain hardi, a plus animé Voltaire, que l'irréligion. J'en dis autant de d'Alembert peint à merveille dans cet article; pour Diderot, c'eſt ſa fougue, et un grand ſujet d'éloquence, ou plutôt de déclamation qui l'a rendu un impie. Les Philoſophes étoient trop pauvres mauvaiſes têtes pour entreprendre et exécuter un prétendu complot contre J. M. Luther et les Rois.

B 4 P.

XXIX-23



24

P. 150. Que veut dire Condillac? n'eſt ce pas de la mémoire que ce qu'il dit n'en être pas? Locke eſt encore plus obſcur, on peut dire ſur la mémoire, comme ſur les ſonges, et mille choſes pareilles. Ce que je ſais, c'eſt que je ne ſais rien. Sur l'article, Dieu et ame, voilà ce que les encyclopédiſtes auroient pu dire auſſi, ils n'y auroient pas été ennuyeux, ni dangereux. Tout ce qu'on lit ici eſt l'un, ſans être l'autre.

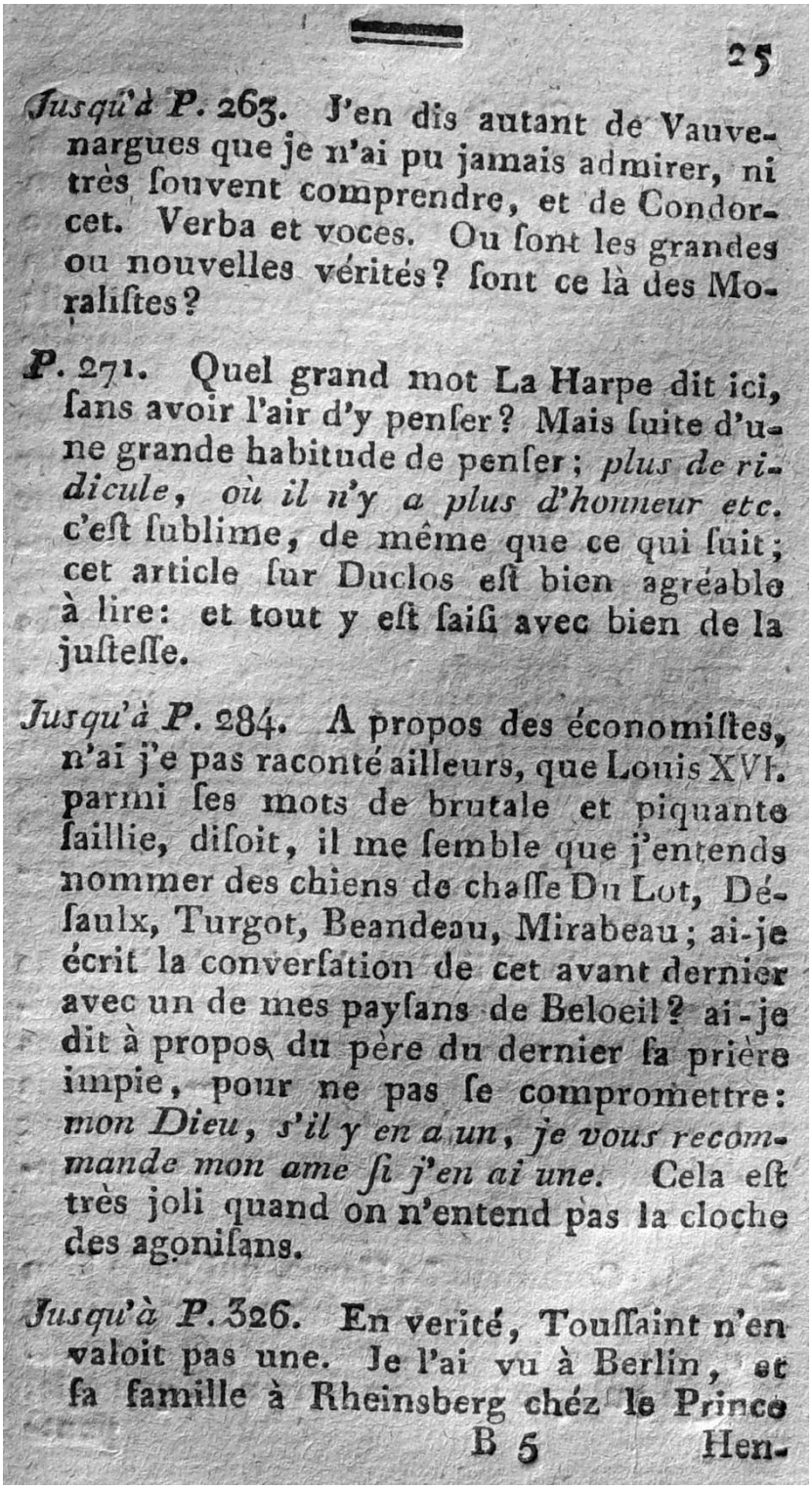
P. 181. On ne parle, on ne chante que pour être entendu. Les amphithéatres des Romains ne ſont pas une raiſon pour les Italiens de crier dans une ſocieté. J'y parle aſſéz bas; mais je me ſuis fait ſouvent entendre de 8 bataillons.

P. 186. A merveille au ſujet des Pantomimes, j'ajoute, malgré ce qui eſt dit ici au ſujet du *qu'il mourut*, qu'on pourroit jouer ainſi plutôt Corneille, Shakespear, et les Grecs, mais Racine, et Voltaire, impoſſible.

P. 193. Si Vous aviéz vu, M. de La Harpe, étudié les Grecs d'aujourd'hui, comme moi, qui aime des affaires de politique à traiter avec eux, Vous ſauriéz qu'ils reſſemblent aux anciens. Mais les circonſtances les empêchent de paroitre comme eux, en attendant examinéz l'eſprit, la beauté de leurs yeux, la vivacité ou la nobleſſe même de leur langue grecque vulgaire.

Jus-

XXIX-24



25

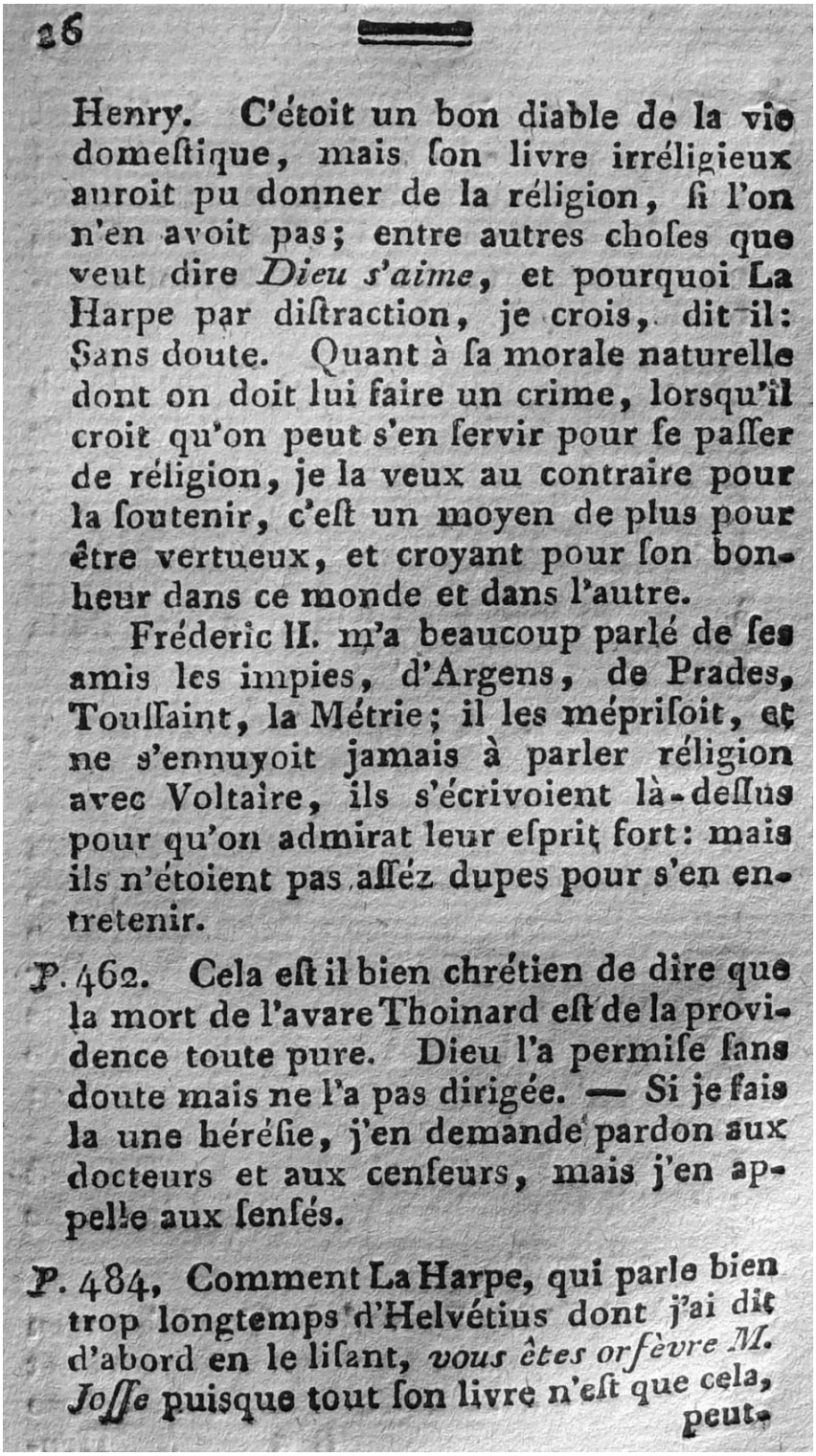
Jusqu'à P. 263. J'en dis autant de Vauvenargues que je n'ai pu jamais admirer, ni très ſouvent comprendre, et de Condorcet. Verba et voces. Ou ſont les grandes ou nouvelles vérités? ſont ce là des Moraliſtes?

P. 271. Quel grand mot La Harpe dit ici, ſans avoir l'air d'y penſer? Mais ſuite d'une grande habitude de penſer; *plus de ridicule, où il n'y a plus d'honneur etc.* c'eſt ſublime, de même que ce qui ſuit; cet article ſur Duclos eſt bien agréable à lire: et tout y eſt ſaiſi avec bien de la juſteſſe.

Jusqu'à P. 284. A propos des économiſtes, n'ai j'e pas raconté ailleurs, que Louis XVI. parmi ſes mots de brutale et piquante ſaillie, diſoit, il me ſemble que j'entends nommer des chiens de chaſſe Du Lot, Déſaulx, Turgot, Beandeau, Mirabeau; ai-je écrit la converſation de cet avant dernier avec un de mes payſans de Beloeil? ai-je dit à propos du père du dernier ſa prière impie, pour ne pas ſe compromettre: *mon Dieu, s'il y en a un, je vous recommande mon ame ſi j'en ai une.* Cela eſt très joli quand on n'entend pas la cloche des agoniſans.

Jusqu'à P. 326. En verité, Touſſaint n'en valoit pas une. Je l'ai vu à Berlin, et ſa famille à Rheinsberg chéz le Prince

XXIX-25



26

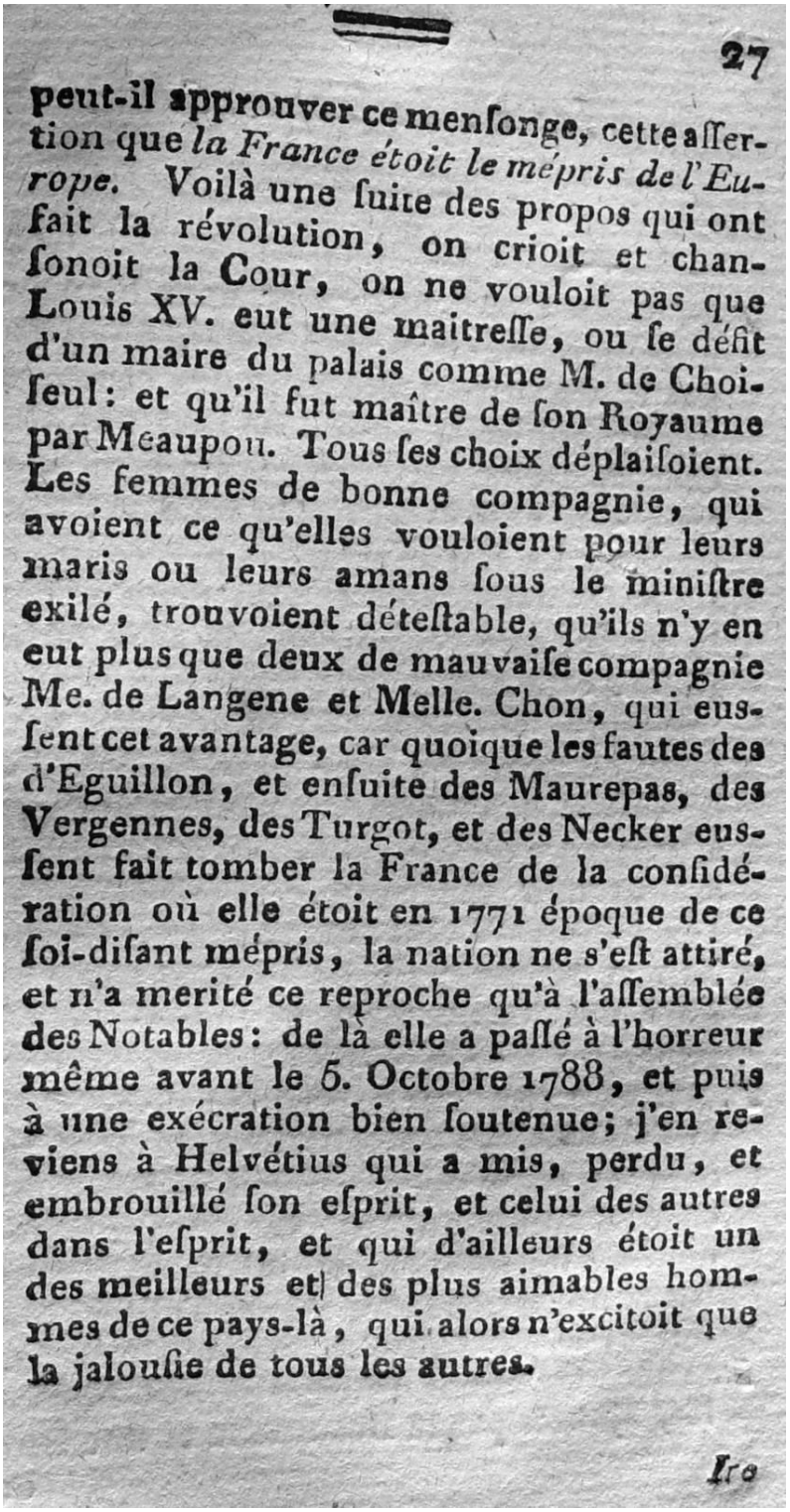
Henry. C'étoit un bon diable de la vie domeſtique, mais ſon livre irréligieux auroit pu donner de la réligion, ſi l'on n'en avoit pas; entre autres choſes que veut dire *Dieu s'aime*, et pourquoi La Harpe par diſtraction, je crois, dit il: Sans doute. Quant à ſa morale naturelle dont on doit lui faire un crime, lorsqu'il croit qu'on peut s'en ſervir pour ſe paſſer de réligion, je la veux au contraire pour la ſoutenir, c'eſt un moyen de plus pour être vertueux, et croyant pour ſon bonheur dans ce monde et dans l'autre.

Fréderic II. m'a beaucoup parlé de ſes amis les impies, d'Argens, de Prades, Touſſaint, la Métrie; il les mépriſoit, et ne s'ennuyoit jamais à parler réligion avec Voltaire, ils s'écrivoient là-deſſus pour qu'on admirat leur eſprit fort: mais ils n'étoient pas aſſéz dupes pour s'en entretenir.

P. 462. Cela eſt il bien chrétien de dire que la mort de l'avare Thoinard eſt de la providence toute pure. Dieu l'a permiſe ſans doute mais ne l'a pas dirigée. — Si je fais la une héréſie, j'en demande pardon aux docteurs et aux cenſeurs, mais j'en appelle aux ſenſés.

P. 484, Comment La Harpe, qui parle bien trop longtemps d'Helvétius dont j'ai dit d'abord en le liſant, *vous êtes orfèvre M. Joſſe* puisque tout ſon livre n'eſt que cela, peut-

XXIX-26

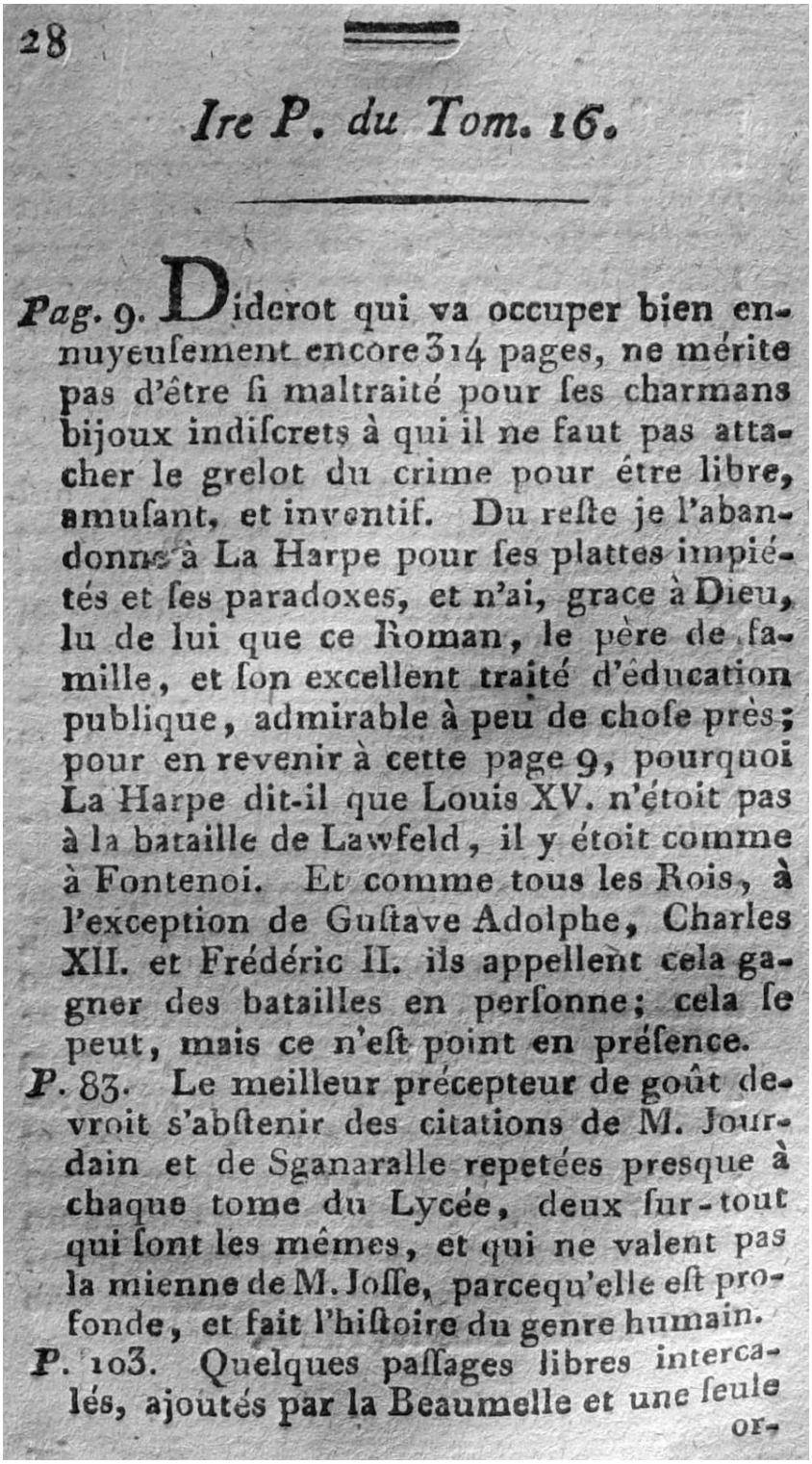


27

peut-il approuver ce menſonge, cette aſſertion que *la France étoit le mépris de l'Europe.* Voilà une ſuite des propos qui ont fait la révolution, on crioit et chanſonoit la Cour, on ne vouloit pas que Louis XV. eut une maitreſſe, ou ſe défit d'un maire du palais comme M. de Choiſeul: et qu'il fut maître de ſon Royaume par Meaupou. Tous ſes choix déplaiſoient. Les femmes de bonne compagnie, qui avoient ce qu'elles vouloient pour leurs maris ou leurs amans ſous le miniſtre exilé, trouvoient déteſtable, qu'ils n'y en eut plus que deux de mauvaiſe compagnie Me. de Langene et Melle. Chon, qui euſſent cet avantage, car quoique les fautes des d'Eguillon, et enſuite des Maurepas, des Vergennes, des Turgot, et des Necker euſſent fait tomber la France de la conſidération où elle étoit en 1771 époque de ce ſoi-diſant mépris, la nation ne s'eſt attiré, et n'a merité ce reproche qu'à l'aſſemblée des Notables: de là elle a paſſé à l'horreur même avant le 5. Octobre 1788, et puis à une exécration bien ſoutenue; j'en reviens à Helvétius qui a mis, perdu, et embrouillé ſon eſprit, et celui des autres dans l'eſprit, et qui d'ailleurs étoit un des meilleurs et des plus aimables hommes de ce pays-là, qui alors n'excitoit que la jalouſie de tous les autres.

Ire

XXIX-27



28

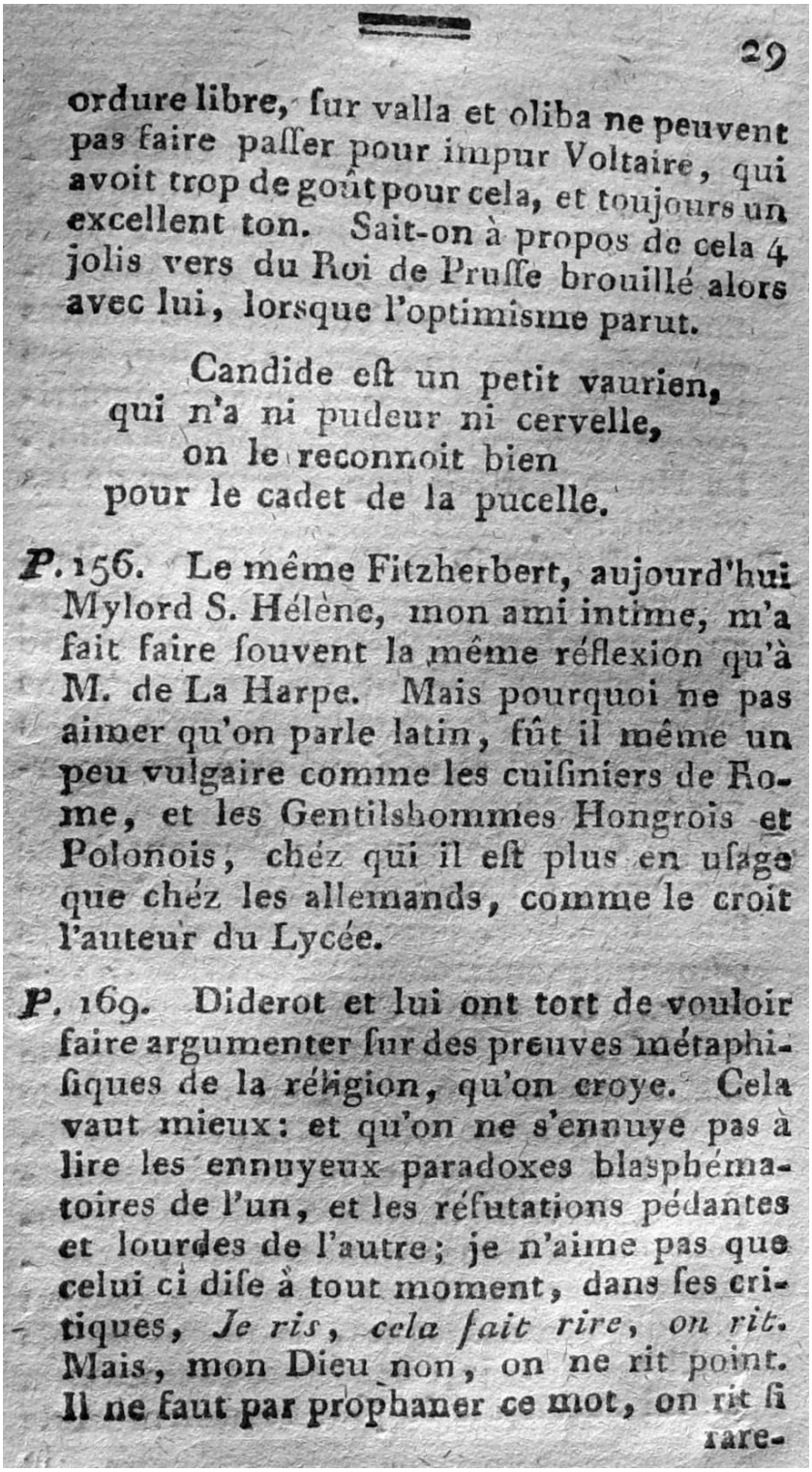
Ire P. du Tom. 16.

Pag. 9. Diderot qui va occuper bien ennuyeuſement encore 314 pages, ne mérite pas d'être ſi maltraité pour ſes charmans bijoux indiſcrets à qui il ne faut pas attacher le grelot du crime pour être libre, amuſant, et inventif. Du reſte je l'abandonne à La Harpe pour ſes plattes impiétés et ſes paradoxes, et n'ai, grace à Dieu, lu de lui que ce Roman, le père de famille, et ſon excellent traité d'éducation publique, admirable à peu de choſe près; pour en revenir à cette page 9, pourquoi La Harpe dit-il que Louis XV. n'étoit pas à la bataille de Lawfeld, il y étoit comme à Fontenoi. Et comme tous les Rois, à l'exception de Guſtave Adolphe, Charles XII. et Frédéric II. ils appellent cela gagner des batailles en perſonne; cela ſe peut, mais ce n'eſt point en préſence.

P. 83. Le meilleur précepteur de goût devroit s'abſtenir des citations de M. Jourdain et de Sganaralle repetées presque à chaque tome du Lycée, deux ſur-tout qui ſont les mêmes, et qui ne valent pas la mienne de M. Joſſe, parcequ'elle eſt profonde, et fait l'hiſtoire du genre humain.

P. 103. Quelques paſſages libres intercalés, ajoutés par la Beaumelle et une ſeule or-

XXIX-28



29

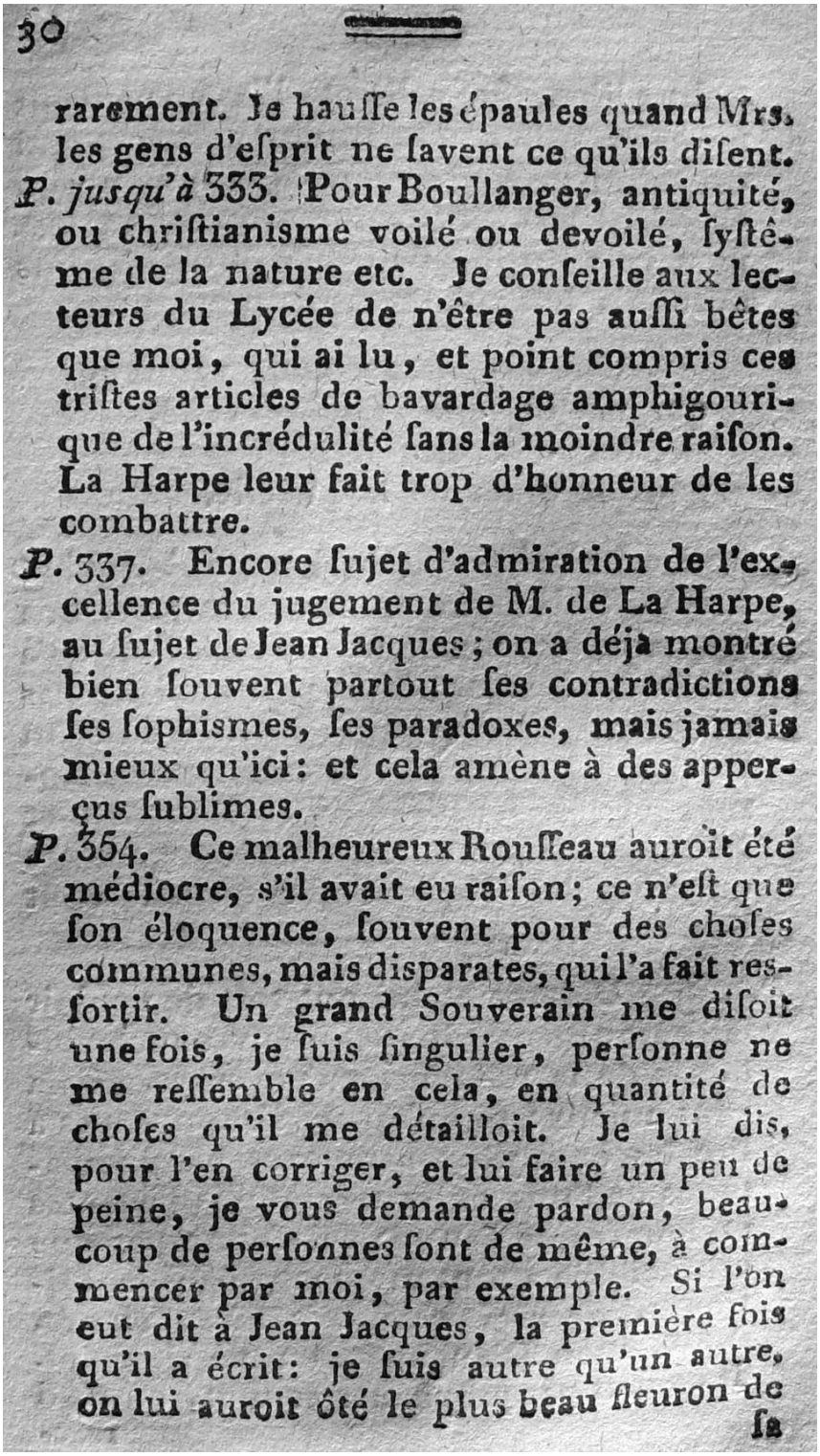
ordure libre, ſur valla et oliba ne peuvent pas faire paſſer pour impur Voltaire, qui avoit trop de goût pour cela, et toujours un excellent ton. Sait-on à propos de cela 4 jolis vers du Roi de Pruſſe brouillé alors avec lui, lorsque l'optimisme parut.

Candide eſt un petit vaurien,
qui n'a ni pudeur ni cervelle,
on le reconnoit bien
pour le cadet de la pucelle.

P. 156. Le même Fitzherbert, aujourd'hui Mylord S. Hélène, mon ami intime, m'a fait faire ſouvent la même réflexion qu'à M. de La Harpe. Mais pourquoi ne pas aimer qu'on parle latin, fût il même un peu vulgaire comme les cuiſiniers de Rome, et les Gentilshommes Hongrois et Polonois, chéz qui il eſt plus en uſage que chéz les allemands, comme le croit l'auteur du Lycée.

P. 169. Diderot et lui ont tort de vouloir faire argumenter ſur des preuves métaphiſiques de la réligion, qu'on croye. Cela vaut mieux: et qu'on ne s'ennuye pas à lire les ennuyeux paradoxes blaſphématoires de l'un, et les réfutations pédantes et lourdes de l'autre; je n'aime pas que celui ci diſe à tout moment, dans ſes critiques, *Je ris, cela fait rire, on rit.* Mais, mon Dieu non, on ne rit point. Il ne faut par prophaner ce mot, on rit ſi rare-

XXIX-29



30

rarement. Je hauſſe les épaules quand Mrs. les gens d'eſprit ne ſavent ce qu'ils diſent.

P. jusqu'à 333. Pour Boullanger, antiquité, ou chriſtianisme voilé ou devoilé, ſyſtême de la nature etc. Je conſeille aux lecteurs du Lycée de n'être pas auſſi bêtes que moi, qui ai lu, et point compris ces triſtes articles de bavardage amphigourique de l'incrédulité ſans la moindre raiſon. La Harpe leur fait trop d'honneur de les combattre.

P. 337. Encore ſujet d'admiration de l'excellence du jugement de M. de La Harpe, au ſujet de Jean Jacques; on a déjà montré bien ſouvent partout ſes contradictions ſes ſophismes, ſes paradoxes, mais jamais mieux qu'ici: et cela amène à des apperçus ſublimes.

P. 354. Ce malheureux Rouſſeau auroit été médiocre, s'il avait eu raiſon; ce n'eſt que ſon éloquence, ſouvent pour des choſes communes, mais disparates, qui l'a fait reſſortir. Un grand Souverain me diſoit une fois, je ſuis ſingulier, perſonne ne me reſſemble en cela, en quantité de choſes qu'il me détailloit. Je lui dis, pour l'en corriger, et lui faire un peu de peine, je vous demande pardon, beaucoup de perſonnes ſont de même, à commencer par moi, par exemple. Si l'on eut dit à Jean Jacques, la première fois qu'il a écrit: je ſuis autre qu'un autre, on lui auroit ôté le plus beau fleuron de

ſa

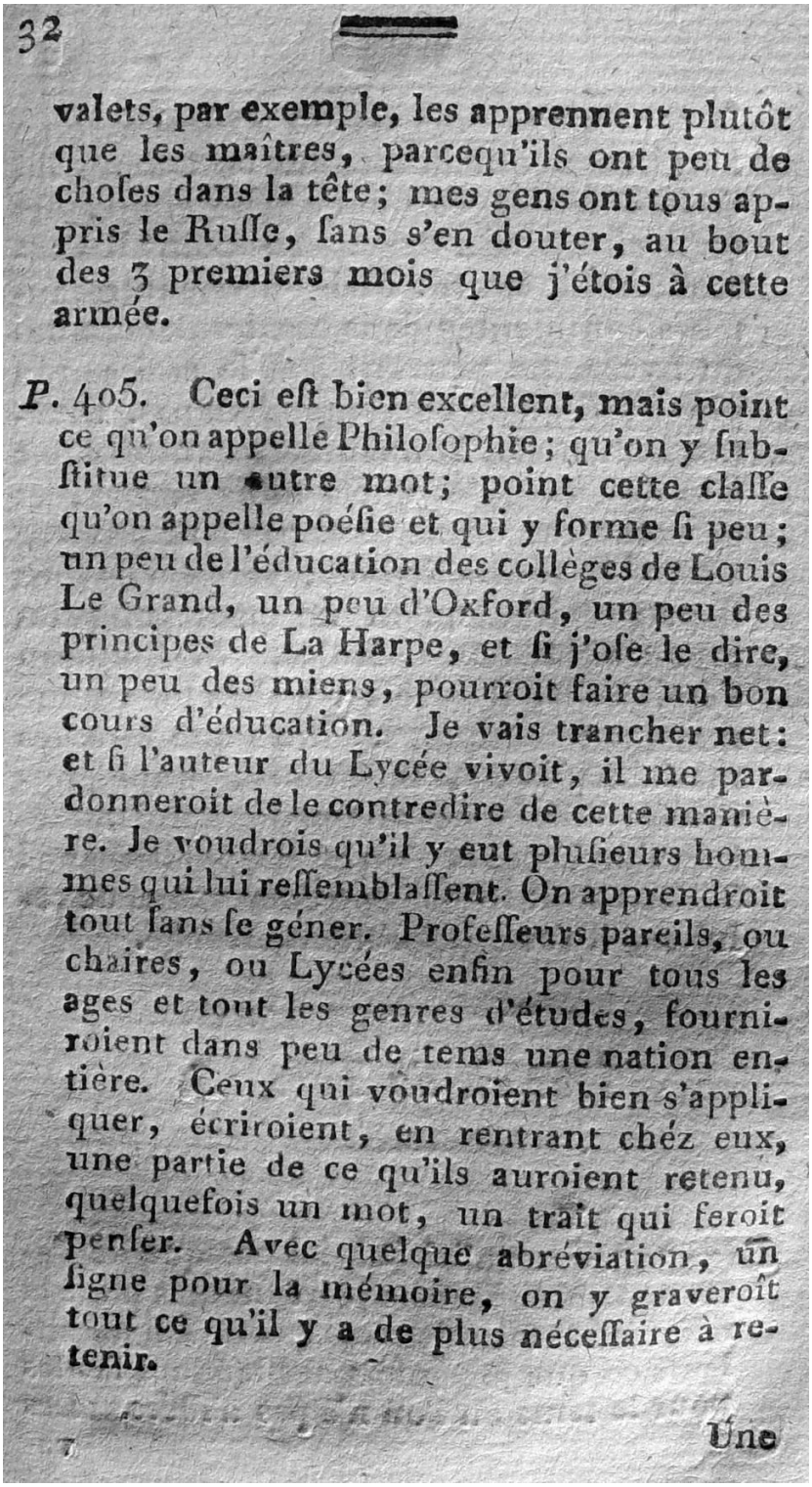
XXIX-30

ſa couronne, on a ri, on a admiré, on a flatté celui qui diſoit que la flatterie lui étoit odieuſe: et on l'a gâté enfin, dès qu'il eſt arrivé à Paris. Au moins il s'entend, ſans ſe croire: Mais tous les autres auteurs commentés dans ces derniers tomes du Lycée, ne peuvent pas ſe croire non plus: puisqu'ils ne s'entendent pas. Diderot, Boulanger, Touſſaint et les autres n'ont que des mots, et quels mots encore, et des phraſes; on ne peut pas leur prouver autant de contradictions, parcequ'ils ſont ſi peu clairs, qu'on ne peut point les prendre par leurs paroles. Si Rouſſeau s'étoit relu, il auroit vu chéz lui ce que nous y remarquons. Mais que Mrs. les mathématiciens, novateurs, amphigouriment philoſophes allemands auroient beſoin d'un Lycée et d'un La Harpe allemand! Si Kant étoit tombé entre les mains de celui-ci, il l'auroit joliment arrangé.

IIde P. du Tom. 16.

Page 393. Jusqu'ici j'ai été presque de l'avis de l'auteur, mais je ne ſuis pas pour la néceſſité de faire des vers latins. J'ai dit ailleurs ce que je penſois des langues faciles pour le tems où l'on n'a pas d'idées. Les va-

XXIX-31



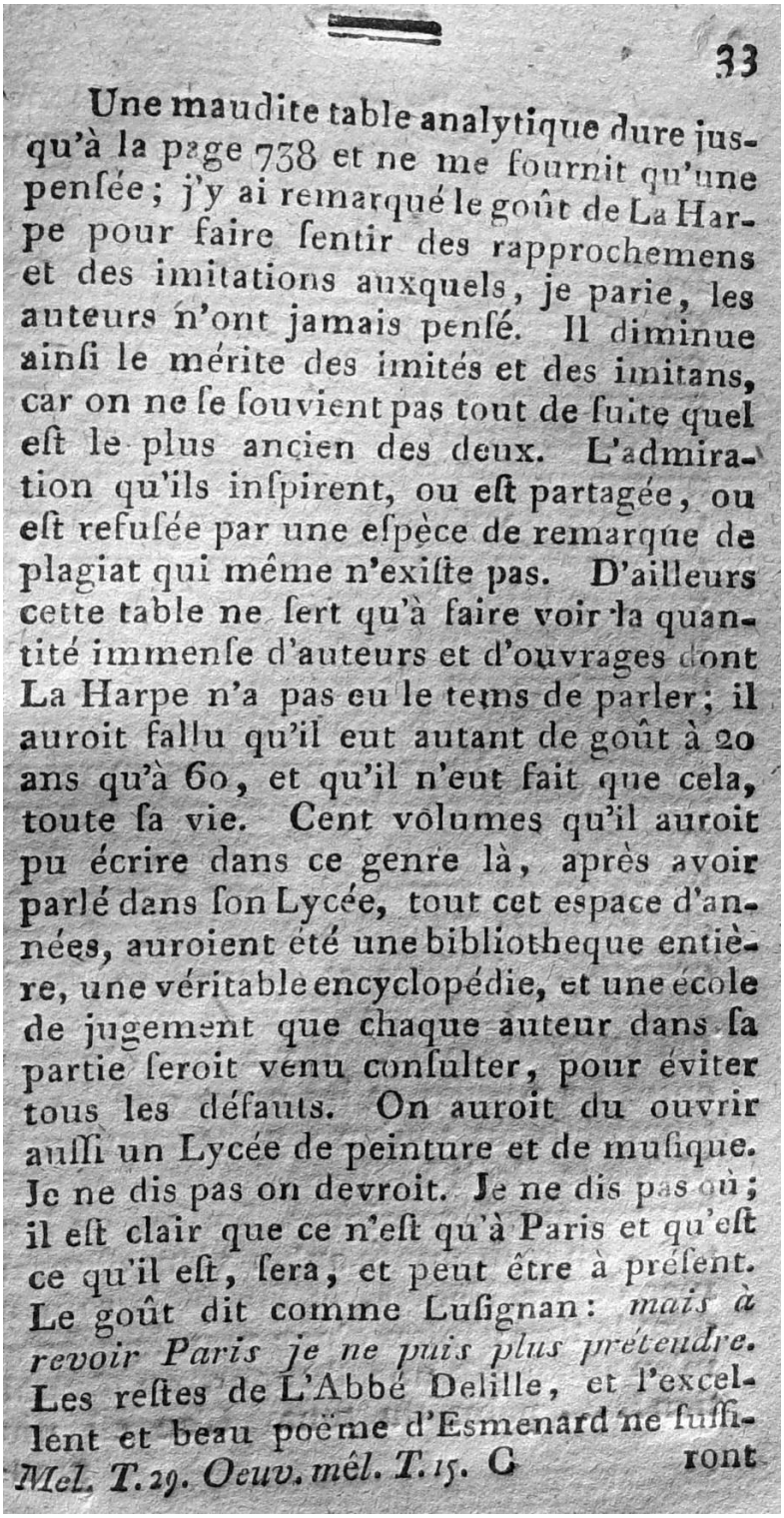
32

valets, par exemple, les apprennent plutôt que les maîtres, parcequ'ils ont peu de choſes dans la tête; mes gens ont tous appris le Ruſſe, ſans s'en douter, au bout des 3 premiers mois que j'étois à cette armée.

P. 405. Ceci eſt bien excellent, mais point ce qu'on appelle Philoſophie; qu'on y ſubſtitue un autre mot; point cette claſſe qu'on appelle poéſie et qui y forme ſi peu; un peu de l'éducation des collèges de Louis Le Grand, un peu d'Oxford, un peu des principes de La Harpe, et ſi j'oſe le dire, un peu des miens, pourroit faire un bon cours d'éducation. Je vais trancher net: et ſi l'auteur du Lycée vivoit, il me pardonneroit de le contredire de cette manière. Je voudrois qu'il y eut pluſieurs hommes qui lui reſſemblaſſent. On apprendroit tout ſans ſe géner. Profeſſeurs pareils, ou chaires, ou Lycées enfin pour tous les ages et tout les genres d'études, fourniroient dans peu de tems une nation entière. Ceux qui voudroient bien s'appliquer, écriroient, en rentrant chéz eux, une partie de ce qu'ils auroient retenu, quelquefois un mot, un trait qui feroit penſer. Avec quelque abréviation, un ſigne pour la mémoire, on y graveroit tout ce qu'il y a de plus néceſſaire à retenir.

7 Une

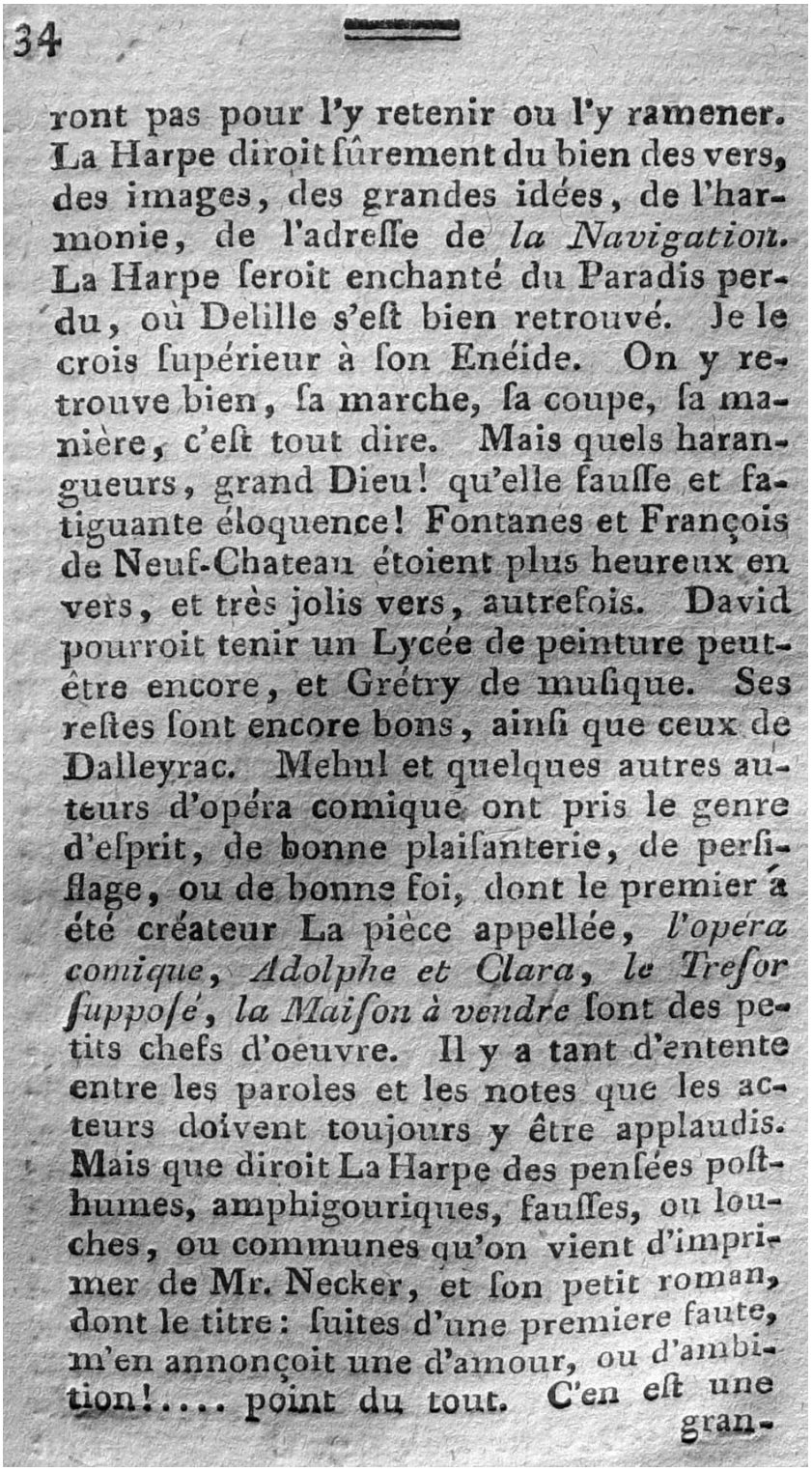
XXIX-32



33

Une maudite table analytique dure jusqu'à la page 738 et ne me fournit qu'une penſée; j'y ai remarqué le goût de La Harpe pour faire ſentir des rapprochemens et des imitations auxquels, je parie, les auteurs n'ont jamais penſé. Il diminue ainſi le mérite des imités et des imitans, car on ne ſe ſouvient pas tout de ſuite quel eſt le plus ancien des deux. L'admiration qu'ils inſpirent, ou eſt partagée, ou eſt refuſée par une eſpèce de remarque de plagiat qui même n'exiſte pas. D'ailleurs cette table ne ſert qu'à faire voir la quantité immenſe d'auteurs et d'ouvrages dont La Harpe n'a pas eu le tems de parler; il auroit fallu qu'il eut autant de goût à 20 ans qu'à 60, et qu'il n'eut fait que cela, toute ſa vie. Cent volumes qu'il auroit pu écrire dans ce genre là, après avoir parlé dans ſon Lycée, tout cet espace d'années, auroient été une bibliotheque entière, une véritable encyclopédie, et une école de jugement que chaque auteur dans ſa partie ſeroit venu conſulter, pour éviter tous les défauts. On auroit du ouvrir auſſi un Lycée de peinture et de muſique. Je ne dis pas on devroit. Je ne dis pas où; il eſt clair que ce n'eſt qu'à Paris et qu'eſt ce qu'il eſt, ſera, et peut être à préſent. Le goût dit comme Luſignan: *mais à revoir Paris je ne puis plus prétendre.* Les reſtes de L'Abbé Delille, et l'excellent et beau poëme d'Esmenard ne ſuffi-

XXIX-33



34

ront pas pour l'y retenir ou l'y ramener. La Harpe diroit ſûrement du bien des vers, des images, des grandes idées, de l'harmonie, de l'adreſſe de *la Navigation*. La Harpe ſeroit enchanté du Paradis perdu, où Delille s'eſt bien retrouvé. Je le crois ſupérieur à ſon Enéide. On y retrouve bien, ſa marche, ſa coupe, ſa manière, c'eſt tout dire. Mais quels harangueurs, grand Dieu! qu'elle fauſſe et fatiguante éloquence! Fontanes et François de Neuf-Chateau étoient plus heureux en vers, et très jolis vers, autrefois. David pourroit tenir un Lycée de peinture peut-être encore, et Grétry de muſique. Ses reſtes ſont encore bons, ainſi que ceux de Dalleyrac. Mehul et quelques autres auteurs d'opéra comique ont pris le genre d'eſprit, de bonne plaiſanterie, de perſiflage, ou de bonne foi, dont le premier a été créateur La pièce appellée, *l'opéra comique*, *Adolphe et Clara*, *le Treſor ſuppoſé*, *la Maiſon à vendre* ſont des petits chefs d'oeuvre. Il y a tant d'entente entre les paroles et les notes que les acteurs doivent toujours y être applaudis. Mais que diroit La Harpe des penſées poſthumes, amphigouriques, fauſſes, ou louches, ou communes qu'on vient d'imprimer de Mr. Necker, et ſon petit roman, dont le titre: ſuites d'une premiere faute, m'en annonçoit une d'amour, ou d'ambition!.... point du tout. C'en eſt une gran-

XXIX-34

grande certainement; et elle eſt faite pour être jugée telle par un financier; c'eſt de donner ſon blanc ſeing à une eſpèce de fripon qui en abuſe. Je déteſte les ouvrages où il n'y a que de *l'intérêt* d'argent comme des petites comédies de ce tems-ci, comme par exemple un Ambroiſe etc. de meurs de faim où avec une 20aine de louis on veut arracher des larmes aux ſpectateurs. Ce Roman de Mr. Necker: Tour de force, puisque c'eſt *la ſuite d'un déſi*, qu'il auroit du l'intituler, eſt d'ailleurs écrit à merveille, mais il n'y a pas de quoi ſe tuer. Le héros étoit aſſez jeune, pour labourer; l'héroine pour être blanchiſſeuſe; s'ils s'aimoient, que faut il de plus. Avec l'amour un grabat et un demi florin par jour, qu'on gagne aiſément en travaillant, deux époux peuvent ſe diſpenſer de ſe donner un coup de piſtolet. Mais on a la rage de vouloir faire pleurer. Eh! Mrs. les auteurs, faites moi rire. Mais c'eſt que l'un eſt très facile, et l'autre, on ne peut pas plus difficile.

P. 739. Ici commence la notice hiſtorique aſſez peu intéreſſante pour ceux qui connoiſſent les ouvrages de La Harpe, et pour ceux qui ne le connoiſſent pas, puisqu'il y a apparence. qu'il étoit bâtard de je ne ſais qui, né dans la rue de La Harpe dont on lui avoit donné le nom. J'avois beau dire que je connoiſſois le couſin du même nom qu'il avoit donné à Paul I. ou plutôt

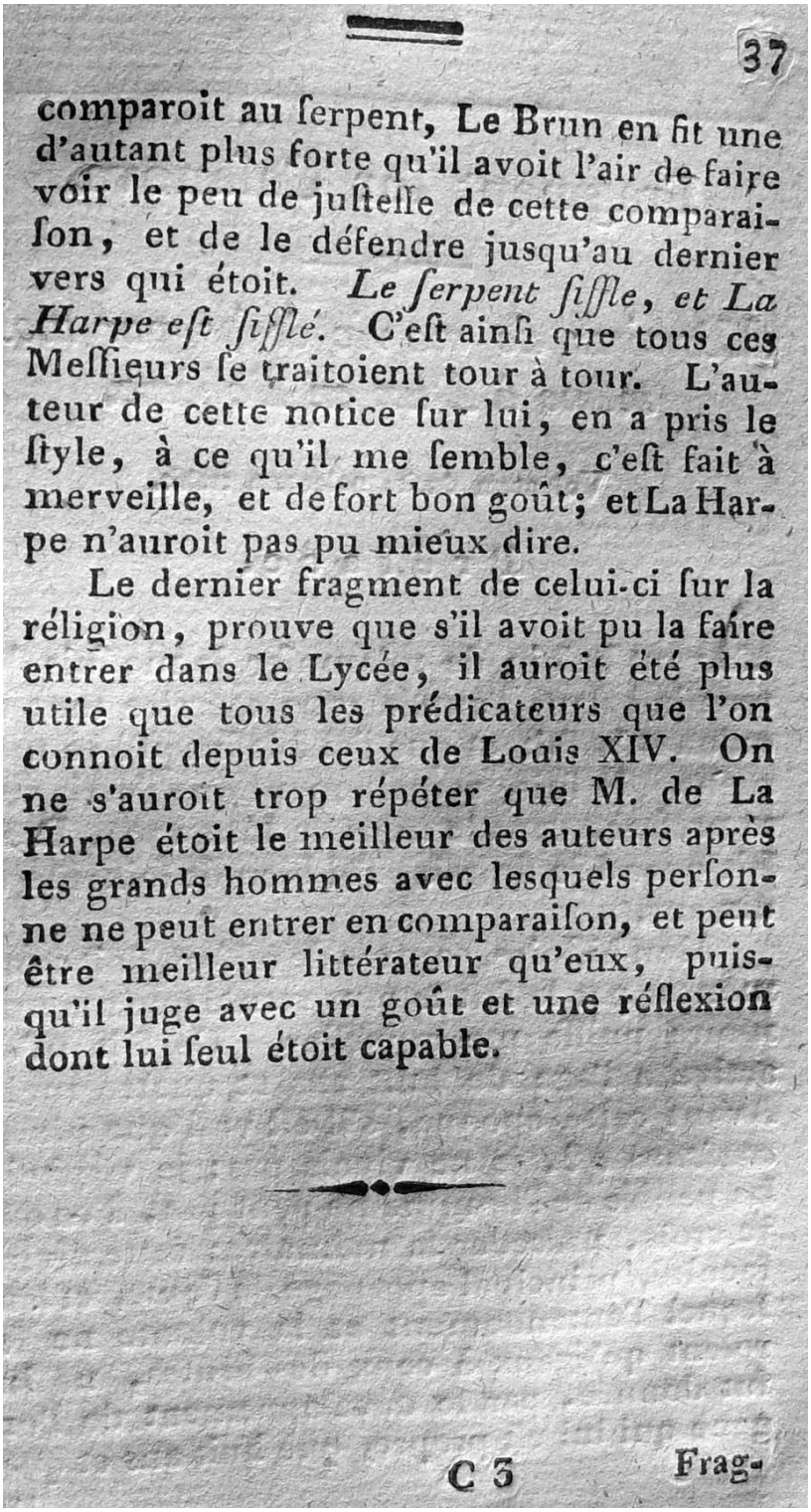
XXIX-35

à Catherine II. pour l'éducation des deux Grands Ducs. Je l'y ai vu excellent, modeſte, moderé. C'eſt dommage qu'une petite vengeance l'ait fait paroitre autrement dans la révolution de ſon pays. Mais on lui a fait tort de croire qu'il en portât l'eſprit au delà de ſes très peu louables cantons; il l'auroit empêché en Ruſſie, s'il avoit voulu s'y répandre.

P. 770. Je ne crois pas que La Harpe eut écrit Olgorucky; c'eſt Dolgorucki qu'on doit dire, qui ſignifie en Ruſſe longue main.

P. 778. Je crois avoir déjà parlé des lectures que faiſoit Mr. de La Harpe, et des déjeuners du Vicomte de Ségur; il ne m'a point paru aimable. Ai-je parlé de ſes vers ſur Dorat, et de la réponſe de celui-ci qui croyoit qu'ils étoient de Voltaire? Cela ſeul ſuffit pour faire voir qu'il en faiſoit de charmans et dignes de ſon maître qui a bien prouvé par ſon amitié conſtante pour lui, qu'il en étoit auſſi ſuſceptible qu'éloigné de l'envie.

P. 829. Quoique cet ami ſoit un peu maltraité dans ſon portrait, je ne vois rien de ſi bien fait, et de plus rempli de piquant et d'harmonie, de ſel, de trait, de force et de caractère. Le portrait de Jean Jacques eſt auſſi un chef d'oeuvre et plein de vérité et de poëſie. On le paya quelquefois de la ſéverité de ſes critiques. Après une épigramme ſanglante contre lui, où on le com-



37

comparoit au ſerpent, Le Brun en fit une d'autant plus forte qu'il avoit l'air de faire voir le peu de juſteſſe de cette comparaiſon, et de le défendre jusqu'au dernier vers qui étoit. *Le ſerpent ſiffle, et La Harpe eſt ſifflé.* C'eſt ainſi que tous ces Meſſieurs ſe traitoient tour à tour. L'auteur de cette notice ſur lui, en a pris le ſtyle, à ce qu'il me ſemble, c'eſt fait à merveille, et de fort bon goût; et La Harpe n'auroit pas pu mieux dire.

Le dernier fragment de celui-ci ſur la réligion, prouve que s'il avoit pu la faire entrer dans le Lycée, il auroit été plus utile que tous les prédicateurs que l'on connoit depuis ceux de Louis XIV. On ne s'auroit trop répéter que M. de La Harpe étoit le meilleur des auteurs après les grands hommes avec lesquels perſonne ne peut entrer en comparaiſon, et peut être meilleur littérateur qu'eux, puisqu'il juge avec un goût et une réflexion dont lui ſeul étoit capable.

C 3 Frag-

XXIX-37

Fragment ſur Caſanova.

Mémoires de ma vie écrits par moi-même à Dux en Bohème.

Volentem ducit: nolentem trahit.

Préface.

Ayant beſoin de m'amuſer je me ſuis déterminé dans l'année 1790 a écrire tout ce qu'on m'a fait et que j'ai fait jusqu'à ce moment. Je ſuis, actuellement que j'écris cette préface, dans le mois de Juin 1794, Dieu ſait quand je finirai. J'ai bientôt ſoixante et dix ans.

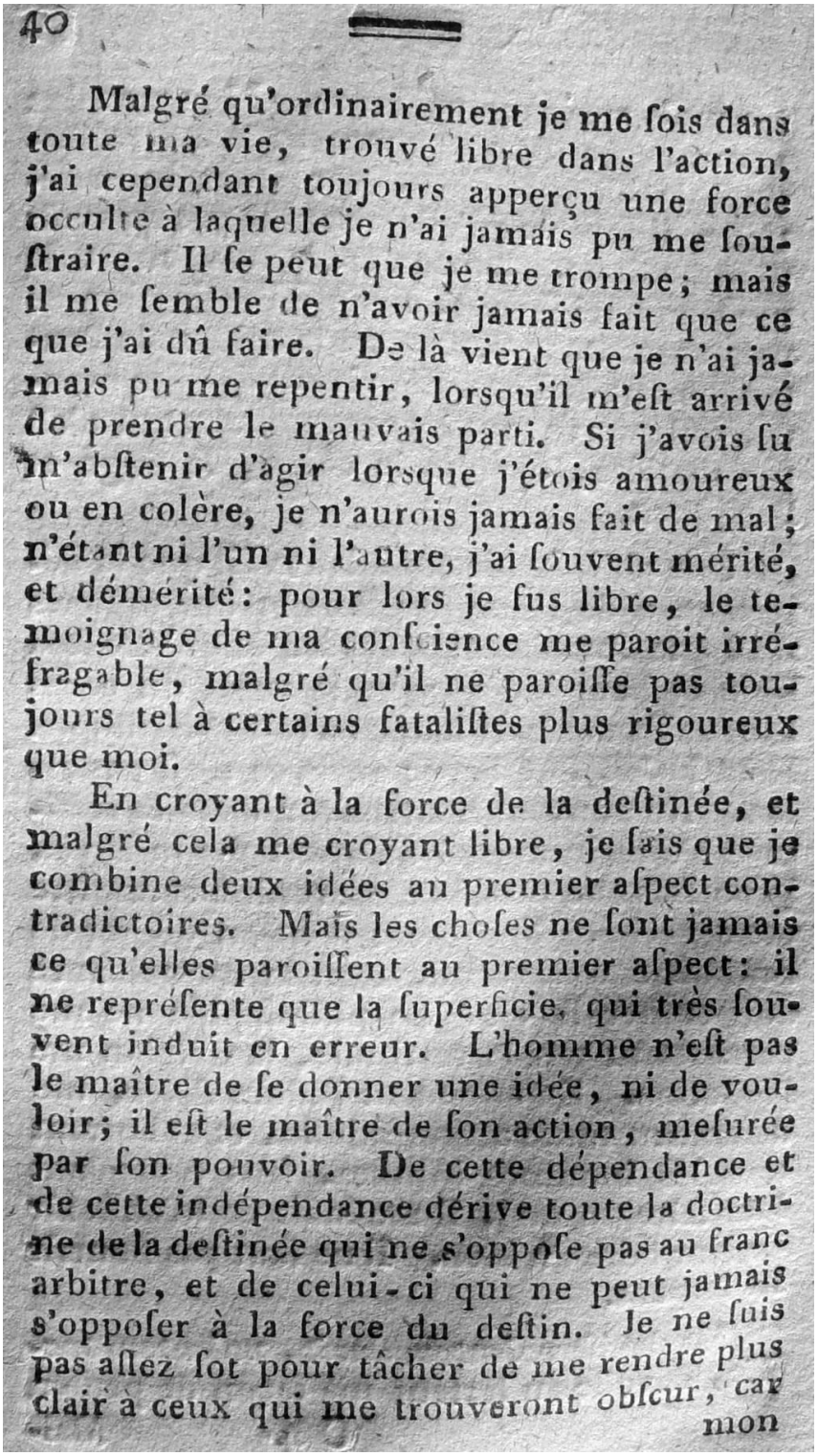
Mon hiſtoire, comme de raiſon, doit commencer par le fait le plus reculé que ma mémoire puiſſe me rappeller. Ce fait m'eſt arrivé à l'age de huit ans et quatre mois. Avant cette epoque, s'il eſt vrai que *vivere cogitare eſt*, je ne vivois pas: je végétois. La penſée de l'homme ne peut pas, à ce que je crois, préceder ſa mémoire; cette divine faculté, principal appanage de l'ame, et ſans lequel l'entendement et la volonté ne ſeroient qu'égaux à ceux des brutes, ne lui fut donnée, par le développement de l'organe qui lui eſt propre, que huit ans et quatre

tre mois après ma naiſſance. Mon ame dut commencer dans ce moment là à être ſuſceptible d'impreſſions, car étant immatérielle, il ſemble qu'elle ne puiſſe pas en avoir d'immediates. Lorsqu'après ma mort je me trouverai ſavant, malgré l'extinction de mes organes, je déplorerai la miſère de l'entendement de l'homme vivant dans ce monde, qui trouve tout inconcevable et qui n'eſt pas matière, comme le chien, le ſinge et l'éléphant.

Une philoſophie conſolante dit que la dépendance de l'ame des ſens et des organes n'eſt que fortuite et paſſagère et qu'elle ſera libre et heureuſe lorsque la mort du corps l'aura affranchie de leur pouvoir tyrannique. Helas! c'eſt fort beau; mais ce n'eſt pas aſſez. Ne pouvant me trouver dans la certitude d'être immortel qu'ayant perdu la vie, je ne ſuis pas preſſé de parvenir à connoître cette verité. Comment peut-on déſirer de connoître une verité, dont la connoiſſance doit couter la vie? La philoſophie ne me permettant pas la certitude, la réligion me l'ordonne. En attendant j'adore *Dieu*, me défendant toute action injuſte, et abhorrant tous les hommes injuſtes, ſans cependant leur faire du mal, il me ſuffit de m'abſtenir de leur faire du bien. Il ne faut pas nourrir les ſerpens.

Ma deviſe *volentem ducit*, *nolentem trahit*, dévoile au lecteur ma façon de penſer.

XXIX-39

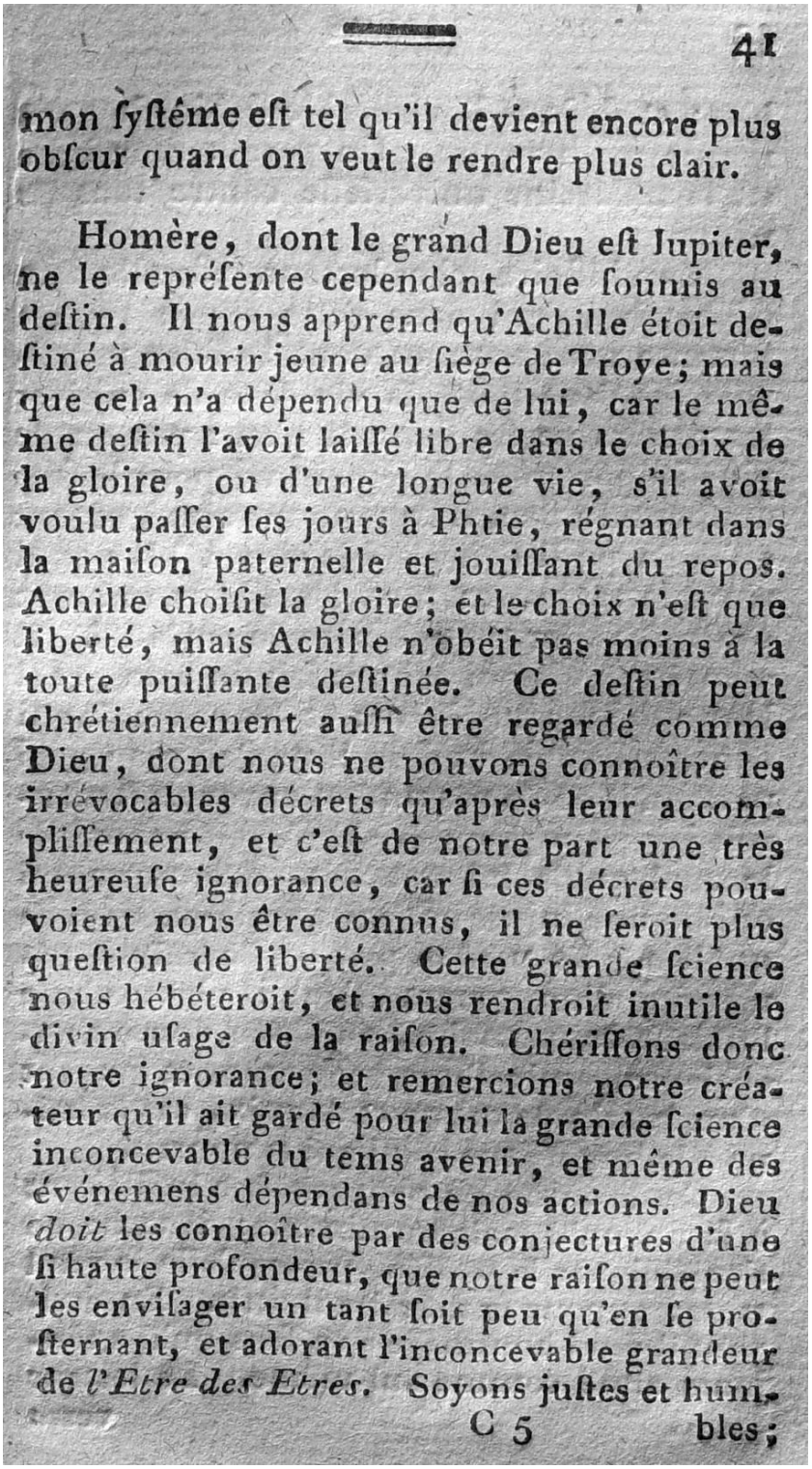


40

Malgré qu'ordinairement je me ſois dans toute ma vie, trouvé libre dans l'action, j'ai cependant toujours apperçu une force occulte à laquelle je n'ai jamais pu me ſouſtraire. Il ſe peut que je me trompe; mais il me ſemble de n'avoir jamais fait que ce que j'ai dû faire. De là vient que je n'ai jamais pu me repentir, lorsqu'il m'eſt arrivé de prendre le mauvais parti. Si j'avois ſu m'abſtenir d'agir lorsque j'étois amoureux ou en colère, je n'aurois jamais fait de mal; n'étant ni l'un ni l'autre, j'ai ſouvent mérité, et démérité: pour lors je fus libre, le temoignage de ma conſcience me paroit irréfragable, malgré qu'il ne paroiſſe pas toujours tel à certains fataliſtes plus rigoureux que moi.

En croyant à la force de la deſtinée, et malgré cela me croyant libre, je ſais que je combine deux idées au premier aſpect contradictoires. Mais les choſes ne ſont jamais ce qu'elles paroiſſent au premier aſpect: il ne repréſente que la ſuperficie, qui très ſouvent induit en erreur. L'homme n'eſt pas le maître de ſe donner une idée, ni de vouloir; il eſt le maître de ſon action, meſurée par ſon pouvoir. De cette dépendance et de cette indépendance dérive toute la doctrine de la deſtinée qui ne s'oppoſe pas au franc arbitre, et de celui-ci qui ne peut jamais s'oppoſer à la force du deſtin. Je ne ſuis pas aſſez ſot pour tâcher de me rendre plus clair à ceux qui me trouveront obſcur, car mon

XXIX-40



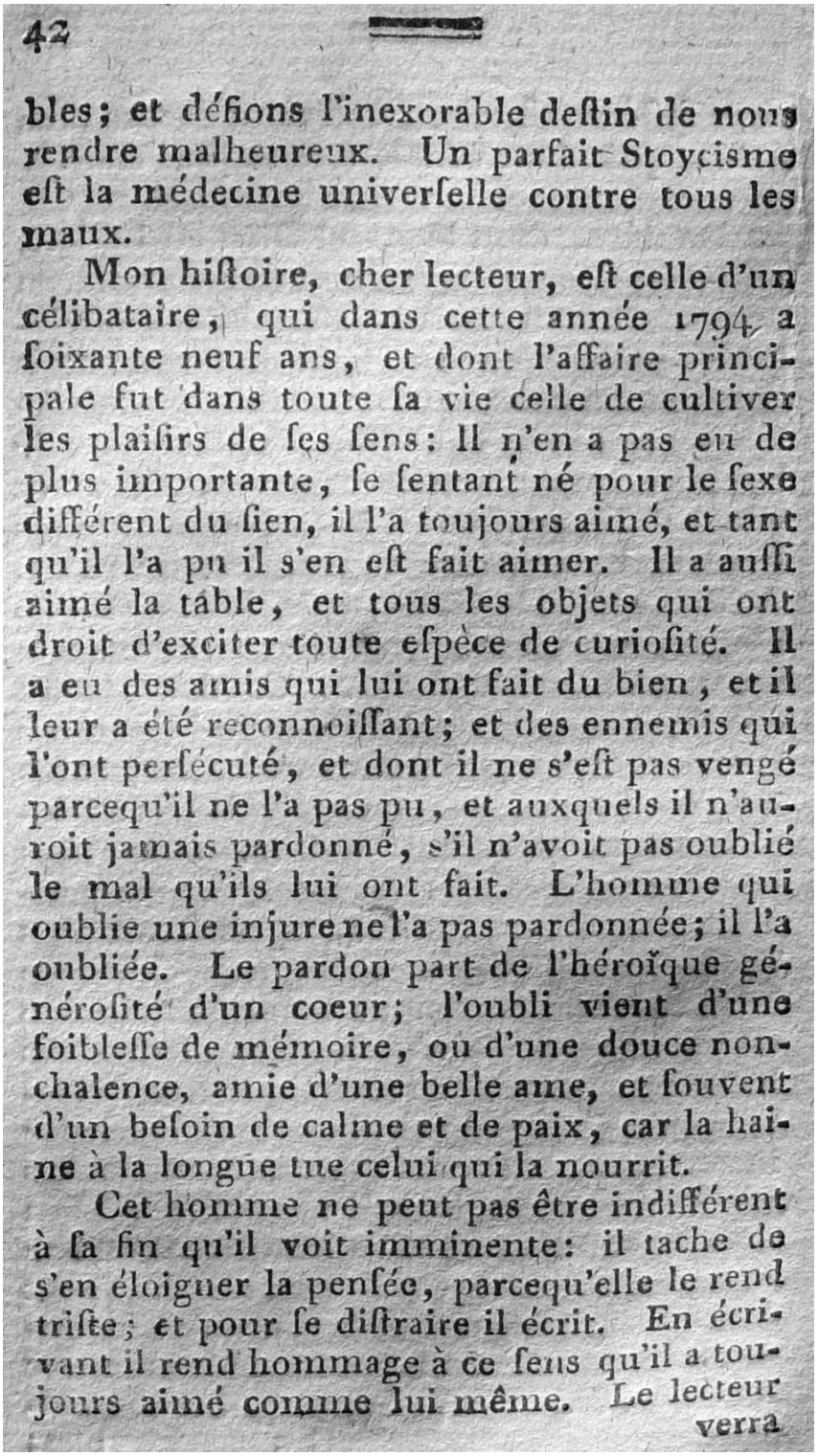
41

mon ſyſtéme eſt tel qu'il devient encore plus obſcur quand on veut le rendre plus clair.

Homère, dont le grand Dieu eſt Jupiter, ne le repréſente cependant que ſoumis au deſtin. Il nous apprend qu'Achille étoit deſtiné à mourir jeune au ſiège de Troye; mais que cela n'a dépendu que de lui, car le même deſtin l'avoit laiſſé libre dans le choix de la gloire, ou d'une longue vie, s'il avoit voulu paſſer ſes jours à Phtie, régnant dans la maiſon paternelle et jouiſſant du repos. Achille choiſit la gloire; et le choix n'eſt que liberté, mais Achille n'obéit pas moins à la toute puiſſante deſtinée. Ce deſtin peut chrétiennement auſſi être regardé comme Dieu, dont nous ne pouvons connoître les irrévocables décrets qu'après leur accompliſſement, et c'eſt de notre part une très heureuſe ignorance, car ſi ces décrets pouvoient nous être connus, il ne ſeroit plus queſtion de liberté. Cette grande ſcience nous hébéteroit, et nous rendroit inutile le divin uſage de la raiſon. Chériſſons donc notre ignorance; et remercions notre créateur qu'il ait gardé pour lui la grande ſcience inconcevable du tems avenir, et même des événemens dépendans de nos actions. Dieu *doit* les connoître par des conjectures d'une ſi haute profondeur, que notre raiſon ne peut les enviſager un tant ſoit peu qu'en ſe proſternant, et adorant l'inconcevable grandeur de *l'Etre des Etres*. Soyons juſtes et humbles;

C 5

XXIX-41



42

bles; et défions l'inexorable deſtin de nous rendre malheureux. Un parfait Stoycisme eſt la médecine univerſelle contre tous les maux.

Mon hiſtoire, cher lecteur, eſt celle d'un célibataire, qui dans cette année 1794 a ſoixante neuf ans, et dont l'affaire principale fut dans toute ſa vie celle de cultiver les plaiſirs de ſes ſens: Il n'en a pas eu de plus importante, ſe ſentant né pour le ſexe différent du ſien, il l'a toujours aimé, et tant qu'il l'a pu il s'en eſt fait aimer. Il a auſſi aimé la table, et tous les objets qui ont droit d'exciter toute eſpèce de curioſité. Il a eu des amis qui lui ont fait du bien, et il leur a été reconnoiſſant; et des ennemis qui l'ont perſécuté, et dont il ne s'eſt pas vengé parcequ'il ne l'a pas pu, et auxquels il n'auroit jamais pardonné, s'il n'avoit pas oublié le mal qu'ils lui ont fait. L'homme qui oublie une injure ne l'a pas pardonnée; il l'a oubliée. Le pardon part de l'héroïque généroſité d'un coeur; l'oubli vient d'une foibleſſe de mémoire, ou d'une douce nonchalence, amie d'une belle ame, et ſouvent d'un beſoin de calme et de paix, car la haine à la longue tue celui qui la nourrit.

Cet homme ne peut pas être indifférent à ſa fin qu'il voit imminente: il tache de s'en éloigner la penſée, parcequ'elle le rend triſte; et pour ſe diſtraire il écrit. En écrivant il rend hommage à ce ſens qu'il a toujours aimé comme lui même. Le lecteur verra

XXIX-42

verra que ce fut un ſenſuel; mais, s'il eſt humain, il lui pardonnera quand il trouvera qu'il ne s'en vante pas. Veut-on porter en triomphe ſes propres égaremens?

Cet homme avoit été théiſte; mais de la bonne eſpèce, et toujours certain de l'action jamais discontinuée de la providence d'un *Dieu* infini, immatériel, tout-puiſſant, auteur de toutes les formes, et maître de la nature, ſachant que ſon eſſence eſt incompréhenſible, il ne l'a jamais ſoumiſe à l'examen de ſon foible entendement. Il n'a jamais oſé que le contempler. Il ſait qu'il n'eſt pas matière, et que quoiqu'il ſoit par tout comme elle, il ne peut cependant avoir rien de commun avec elle: il ſait qu'il s'en ſert comme il veut; et quoiqu'il ne ſache pas comment, il n'en doute pas, il lui rend hommage en l'adorant: et il l'adore dans tous les momens où il lui adreſſe la prière mentale, qu'il a trouvée toujours conſolante et efficace. Il croit qu'on ne peut adorer Dieu qu'en le priant, qu'on ne peut le prier qu'en l'adorant, et qu'on ne peut le remercier qu'étant juſte. Pour la poſture du corps dans laquelle il faut être pour adorer dignement *l'être ſuprème*, il dit avec Petrarque

Cor le ginocchia della mente incline.

Cet homme écrit ſon hiſtoire pour s'amuſer, pour renouveller les plaiſirs qu'il a eu en ſe les rappellant et pour rire des peines

nes qu'il a ſouffertes et qu'il ne ſent plus. Il écrit ſa vie actuellement qu'il croit avoir fini de la faire. Il l'écrit comme un maître d'hôtel préſente à ſon Seigneur un compte rendu avant que de partir pour aller vivre ailleurs, ou pour diſparoitre. Il croit avoir exiſté parcequ'il a ſenti; par conſequent il eſt ſûr qu'il n'exiſtera plus quand il aura fini de ſentir. S'il lui arrive après ſa mort de ſentir encore; ſans la réligion catholique, qui l'aſſure et que je crois à préſent, après avoir eu la bêtiſe d'en douter: il donneroit un dementi à tous ceux qui iront lui dire qu'il eſt mort.

Les lecteurs qui me trouvant prolixe dans les deſcriptions de mes ſenſualités diront avec Horace.

Laudibus arguitur vini, vinoſus Homerus

ne ſe tromperont pas; et ceux qui diront que j'aurois dû être honteux de les publier, auront tort, car le ſentiment de la honte n'eſt pas volontaire. Je leur permet de m'appeller cochon; mais le ſerois-je moins ſi je me cachois? Quand j'examine un vrai cochon, je me ſens plus incliné à le félicíter de ce qu'il n'a pas les qualités de l'eſprit de l'homme, qu'à plaindre un homme qui a les qualités d'un cochon, car avec l'eſprit qu'il a, il peut les purger de toutes les ſaletés qui dégoutent: or ſi elles ne dégoutent pas, le nom de ſaletés ne leur convient plus. Il reſte à voir ſi les choſes qu'on trouvera dans

XXIX-44

dans ces mémoires ſeront dégoutantes au moins pour le plus grand nombre, car il n'y a pas au monde un goût général.

Note de l'Editeur.

Je fais grace du reſte; et on voit bien que j'ai raiſon. Cet article *cochon* prouve que ce ſavant ſingulier et aimable père d'Epicure n'a pas été délicat dans les détails de ſes penſées, que je ſupprime, quoique le feu le plus impur qui les anime, les rende bien piquans.

Fragment ſur Caſanova,

Frère du fameux peintre de ce nom.

C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit de caractère et de connoiſſances, il s'avoue dans ſes mémoires un avanturier, fils d'un père inconnu et d'une mauvaiſe comédienne de Veniſe. On trouvera ſon portrait dans mes ouvrages ſous le nom d'avanturos; je ferai ce que je pourrai pour me reſſouvenir de ſes mémoires auxquels le cynisme entre autres choſes met le plus grand prix, mais empêchera de voir le jour. Il y a du dramatique, de la rapidité, du comique, de la philoſophie, des choſes neuves, ſublimes et inimitables, je m'en rappellerai tout ce que je pourrai. Il eut dans ſa patrie des avantures de bonne heure. La plus illuſtre en étoit une au même couvent où l'Abbé de Ber-

XXIX-45

Bernis, alors, *Ambaſſadeur de France à Veniſe* avoit auſſi une réligieuſe. Leurs parties quarrées étoient des aſſauts d'eſprit et de volupté; j'ai vu des vers du Pontife qui la reſpiroient tout au moins, et qui inſpiroient beaucoup plus.

Caſanova eſt en priſon à Corfou, je ne ſais plus pourquoi, il s'échappe pendant la nuit, court les plus grands risques ſur mer et à terre pour une de ſes bonnes fortunes: donne des coups de bâton à un rival qui le reconnoit, revient ſur la même petite barque qu'il avoit détachée, et à la faveur de la nuit ſe gliſſe à quatre pattes au pied de la chambre où il étoit enfermé, appelle du monde à ſon ſecours, fait ſemblant d'avoir la jambe caſſée, et dit que dans un accès de fièvre chaude, il avoit ſauté par la fenêtre. Le battu, les parens de la demoiſelle inſtruits de cette équipée, ont beau ſe plaindre. L'Alibi eſt prouvé; il crioit comme un diable: et le chirurgien lui dit: raſſurés vous ce n'eſt qu'une entorſe.

Il enlève à Rome la maitreſſe du neveu du Pape et près d'être aſſaſſiné, il ſe ſauve dans une petite ville, où étoit le quartier général de l'armée françoiſe: il eſt près d'être pendu. Ses reponſes trop ſpirituelles aux queſtions des ſentinelles et des officiers qu'on appelle pour l'interroger, le font paſſer pour eſpion. Plus il fait de l'eſprit mal à propos, plus on le croit coupable, il eſt renfermé à la grande garde. Il y fait rire tout le monde.

Il

Il fait une banque, il gagne l'argent de toute la garniſon. Pendéz moi, dit-il, ſi le Cardinal Aquaviva qui m'aime beaucoup ne repond pas de moi, écrivéz à Rome.

Un ſoir qu'en veſte blanche et en pantoufles, à cauſe de la chaleur, laiſſant ſon argent ſur la table, il reſpiroit à la porte du corps de garde, il lui prend fantaiſie de monter ſur le cheval d'un officier qui venoit d'y arriver, pour voir s'il ſavoit s'y tenir, car il ne l'avoit jamais eſſayé. A peine deſſus, le cheval qui ſent que c'eſt un maladroit, s'inquiette, en ſe remuant les étriers pendans le chatouillent, il prend le mors au dent, traverſe la ville, paſſe les portes, et les poſtes françois qui tirent ſur lui, traverſe les poſtes autrichiens a trois lieues de-là, eſſuie les coups de carabines des vedettes qui courent enſuite après lui, et arrive à leur tête, toujours emporté, à Rimini au quartier général du Prince de Lobkovitz qui commandoit l'armée. Il faiſoit nuit; cette galoppade ſur le pavé de la ville, et cette ſuite de houzards qui n'avoient pas pu le joindre, la met en allarme; on croit que c'eſt une attaque: ou bat la générale, on court aux armes. Le Prince Feld-Maréchal demande ſon cheval. Les généraux arrivent avec les leurs. On entoure Caſanova et ſa troupe, on reconnoit les houzars. Ils racontent qu'ils ont voulu arrêter un deſerteur, un homme ſuſpect, on l'interroge; ſon air de frayeur et de verité dont elle étoit le cachet

XXIX-47

chet fait croire ce qu'il raconte. Il dine chez le Prince de Lobkowitz, l'amuſe, attend des lettres de ſon protecteur le Cardinal Aquaviva qui lui en envoye une pour Conſtantinople. Voici ce qu'il en raconte.

Extrait de mes capitulaires,

traduit de l'Italien.

Hier 2. Juin 1741 après diner, Bacha Osman, cidevant Comte de Bonneval, dans un Kiosque de ſon jardin a Bujoudkéré, ſeul avec moi, me parla ainſi en bonne langue italienne. *Il étoit Bacha à trois queues, ce qui eſt la même choſe que Lieutenant Général.*

Bon. Quand vous avez demandé au Cardinal Aquaviva une lettre de recommandation pour Conſtantinople, Vous ſaviez certainement que ce ſeroit à moi qu'il vous addreſſeroit?

Moi. Je vous demande pardon, mon Général, je n'en ſavois rien; mais je n'ignorois pas que Votre Excellence étoit ici, car à Veniſe tout le monde parle encore aujourd'hui de Vous, comme de Monſieur Lavus. Vos amis ſont au deſeſpoir que Vous Vous ſoyez fait mahométan.

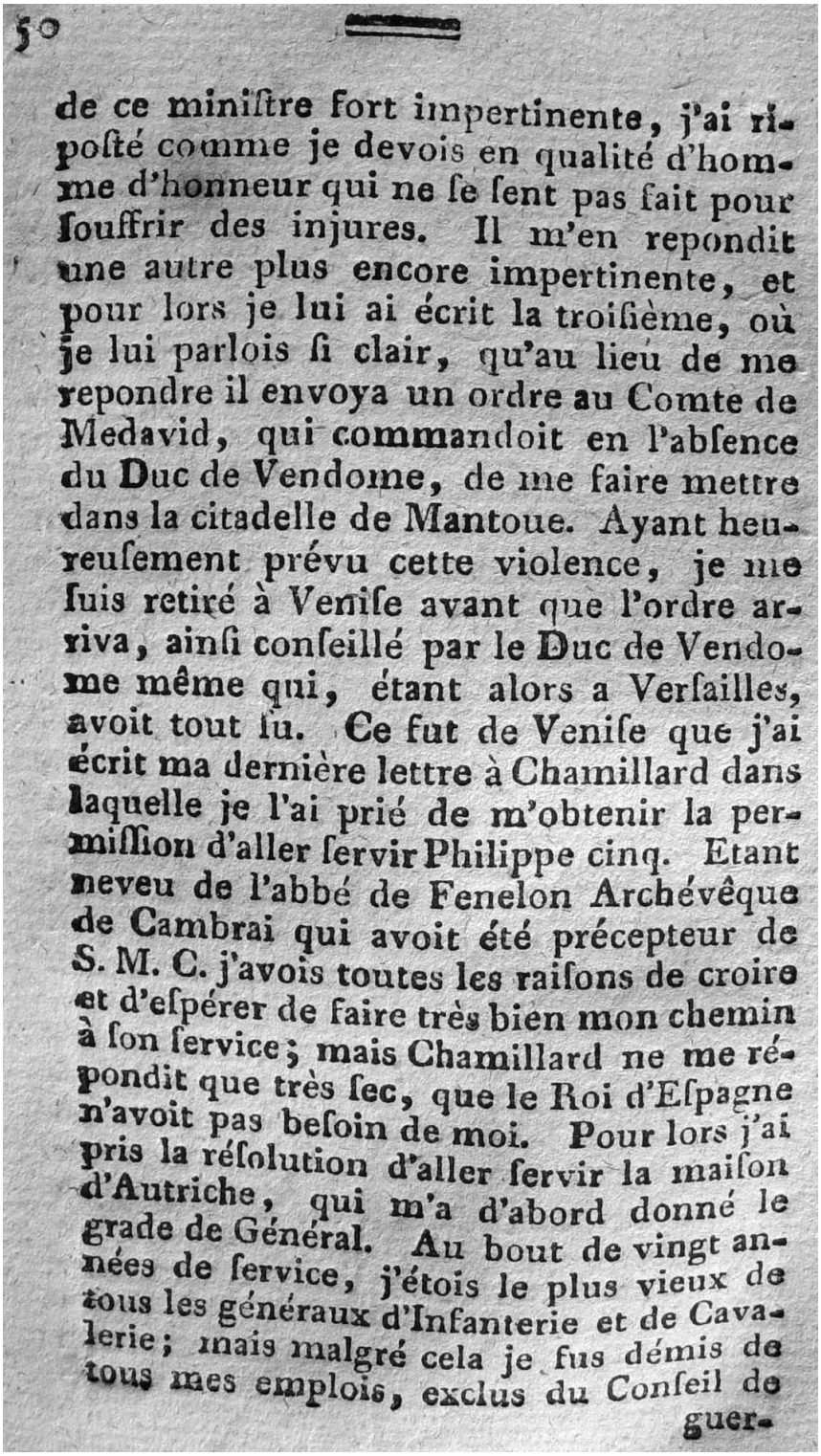
Bon. Je ſuis Mahométan comme j'étois Chrétien. Je porte l'uniforme de mon maitre, et je crois au Koran comme je croyois a l'Evangile. Je n'ai appris qu'à faire la guerre et à être honnête homme. Aſſu-

Aſſurez de cela les Bailes de Véniſe. Mais pour ce qui regarde le Cardinal Aquaviva, je l'ai beaucoup connu à Vienne, il y a trente ans, et même l'an 1704 avant d'entrer au ſervice de la maiſon d'Autriche, où j'ai paſſé vingt ans.

Moi. Oſerai-je Vous demander pourquoi Vous avez quitté le ſervice de France après la gloire que Vous Vous êtes acquiſe en Piémont ſous Monſieur de Vendome?

Bon. C'eſt une longue hiſtoire. Je voulois aller au ſervice d'Eſpagne; mais tous mes projets de ce tems là me furent traverſés par la perſécution de Madame de Chamillard, qui fit agir ſon mari, qui faiſoit parler le Roi comme il vouloit. Je ſuis allé au ſervice de l'Empereur après avoir payé de ma poche cinq cent ſequins à *l'impretaire Ventura* qui les avoit dépenſé par mon ordre pour l'établiſſement d'un hôpital que Mr. de Vendome qui commandoit l'armée, avoit reconnu pour neceſſaire. L'Intendant Brigni, malgré cela, trouva bon de ne pas me rembourſer. En moins de trois ſemaines j'ai conquis tout le Bielois, et par là j'ai rendu libre le paſſage de France au Milanois. J'étois alors colonel: c'étoit dans l'année 1704 après la priſe d'Ivrée. Ce fut après cette conquête que j'ai rejoint le Duc de Vendome au ſiége de Civaſco. C'eſt de là que j'ai écrit à Chamillard d'ordonner a l'Intendant de me rembourſer. Ayant trouvé la reponſe

XXIX-49



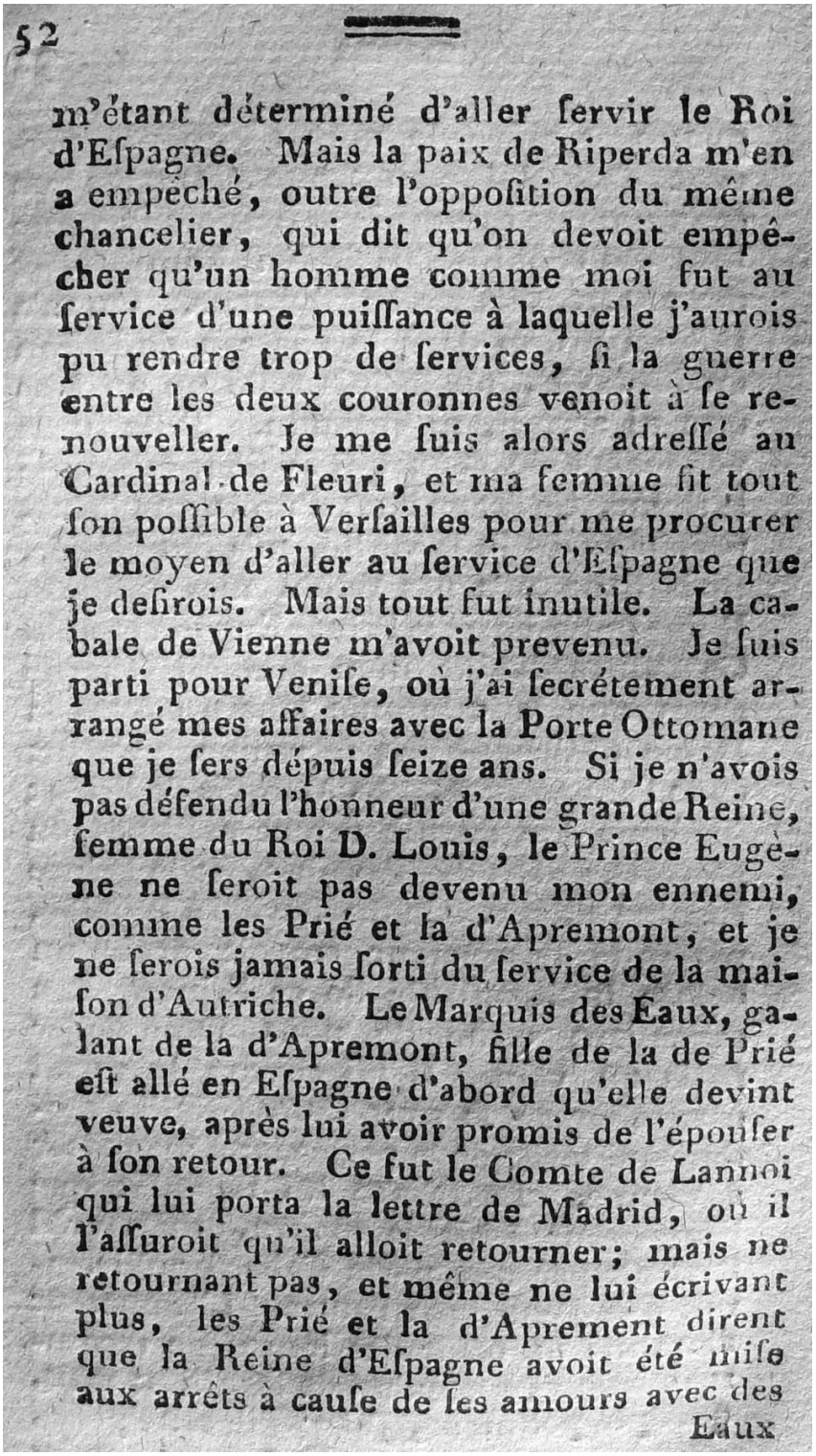
50

de ce miniſtre fort impertinente, j'ai ripoſté comme je devois en qualité d'homme d'honneur qui ne ſe ſent pas fait pour ſouffrir des injures. Il m'en repondit une autre plus encore impertinente, et pour lors je lui ai écrit la troiſième, où je lui parlois ſi clair, qu'au lieu de me repondre il envoya un ordre au Comte de Medavid, qui commandoit en l'abſence du Duc de Vendome, de me faire mettre dans la citadelle de Mantoue. Ayant heureuſement prévu cette violence, je me ſuis retiré à Veniſe avant que l'ordre arriva, ainſi conſeillé par le Duc de Vendome même qui, étant alors a Verſailles, avoit tout ſu. Ce fut de Veniſe que j'ai écrit ma dernière lettre à Chamillard dans laquelle je l'ai prié de m'obtenir la permiſſion d'aller ſervir Philippe cinq. Etant neveu de l'abbé de Fenelon Archévêque de Cambrai qui avoit été précepteur de S. M. C. j'avois toutes les raiſons de croire et d'eſpérer de faire très bien mon chemin à ſon ſervice; mais Chamillard ne me répondit que très ſec, que le Roi d'Eſpagne n'avoit pas beſoin de moi. Pour lors j'ai pris la réſolution d'aller ſervir la maiſon d'Autriche, qui m'a d'abord donné le grade de Général. Au bout de vingt années de ſervice, j'étois le plus vieux de tous les généraux d'Infanterie et de Cavalerie; mais malgré cela je fus démis de tous mes emplois, exclus du Conſeil de guer-

XXIX-50

guerre et privé de mon régiment, parceque j'ai osé dire en pleine assemblée que ceux qui ont calomnié la Reine d'Espagne sont des coquins s'ils étoient hommes, et des put.... s'ils étoient femmes. On m'a mis en prison dans le chateau de Brünn en Moravie, où je suis resté un an sans être ni accusé, ni entendu. Telle fut la vengeance de ceux qui avoient calomnié la Reine. Ce fut au bout d'un an que l'Empereur ayant su la vérité, m'a fait élargir, mais il ne m'a pas rendu mes emplois. Il dut opter entre le Prince Eugène et moi. Ce Prince devint mon ennemi acharné après que la calomnie lancée contre la Reine d'Espagne fut reconnue. Ce fut dans l'année 1724. Le Marquis de Prié et Madame son épouse furent destitués du gouvernement des Pays-bas, et le Prince Eugène même. Je fus sacrifié à sa haine, parceque l'Empereur croyoit avoir un besoin indispensable de ce Prince. Il a cependant taché de nous raccomoder mais en vain. Il lui envoya le grand chancelier de sa cour Comte de Sinzendorf qui tacha de le persuader à me revoir à Vienne. Le Prince lui répondit que l'Empereur étoit le maître, mais qu'il sortiroit par une porte d'abord qu'il sauroit que j'entre par l'autre. L'Empereur alors me fit offrir des lettres de recommandation à quelqu'un de ses alliés; mais, quoique poliment, j'ai refusé cette grace,

XXIX-51

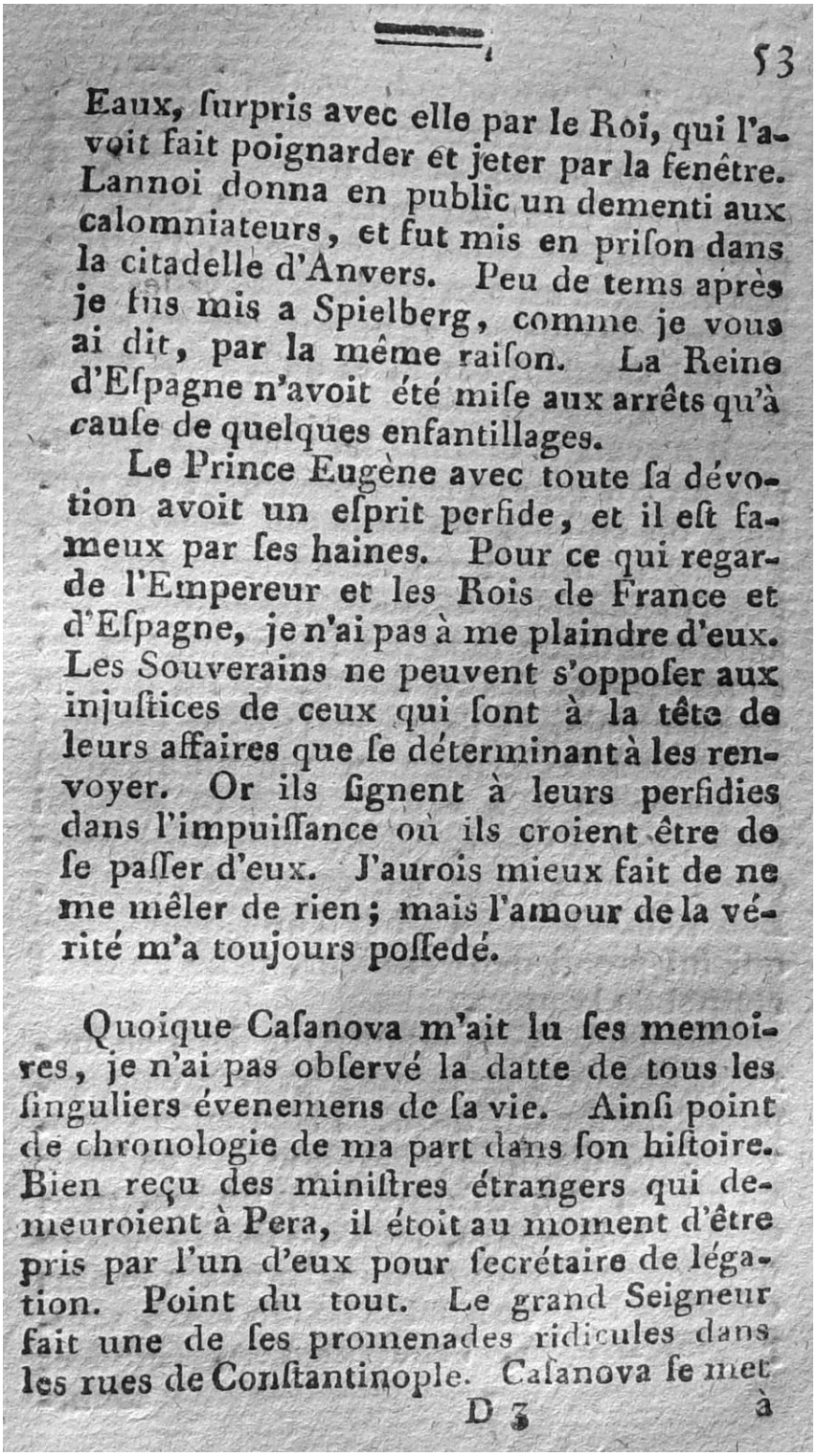


52

m'étant déterminé d'aller ſervir le Roi d'Eſpagne. Mais la paix de Riperda m'en a empêché, outre l'oppoſition du même chancelier, qui dit qu'on devoit empêcher qu'un homme comme moi fut au ſervice d'une puiſſance à laquelle j'aurois pu rendre trop de ſervices, ſi la guerre entre les deux couronnes venoit à ſe renouveller. Je me ſuis alors adreſſé au Cardinal de Fleuri, et ma femme fit tout ſon poſſible à Verſailles pour me procurer le moyen d'aller au ſervice d'Eſpagne que je deſirois. Mais tout fut inutile. La cabale de Vienne m'avoit prevenu. Je ſuis parti pour Veniſe, où j'ai ſecrétement arrangé mes affaires avec la Porte Ottomane que je ſers depuis ſeize ans. Si je n'avois pas défendu l'honneur d'une grande Reine, femme du Roi D. Louis, le Prince Eugène ne ſeroit pas devenu mon ennemi, comme les Prié et la d'Apremont, et je ne ſerois jamais ſorti du ſervice de la maiſon d'Autriche. Le Marquis des Eaux, galant de la d'Apremont, fille de la de Prié eſt allé en Eſpagne d'abord qu'elle devint veuve, après lui avoir promis de l'épouſer à ſon retour. Ce fut le Comte de Lannoi qui lui porta la lettre de Madrid, où il l'aſſuroit qu'il alloit retourner; mais ne retournant pas, et même ne lui écrivant plus, les Prié et la d'Aprement dirent que la Reine d'Eſpagne avoit été miſe aux arrêts à cauſe de ſes amours avec des

Eaux

XXIX-52



53

Eaux, ſurpris avec elle par le Roi, qui l'avoit fait poignarder et jeter par la fenêtre. Lannoi donna en public un dementi aux calomniateurs, et fut mis en priſon dans la citadelle d'Anvers. Peu de tems après je fus mis a Spielberg, comme je vous ai dit, par la même raiſon. La Reine d'Eſpagne n'avoit été miſe aux arrêts qu'à cauſe de quelques enfantillages.

Le Prince Eugène avec toute ſa dévotion avoit un eſprit perfide, et il eſt fameux par ſes haines. Pour ce qui regarde l'Empereur et les Rois de France et d'Eſpagne, je n'ai pas à me plaindre d'eux. Les Souverains ne peuvent s'oppoſer aux injuſtices de ceux qui ſont à la tête de leurs affaires que ſe déterminant à les renvoyer. Or ils ſignent à leurs perfidies dans l'impuiſſance où ils croient être de ſe paſſer d'eux. J'aurois mieux fait de ne me mêler de rien; mais l'amour de la vérité m'a toujours poſſedé.

Quoique Caſanova m'ait lu ſes memoires, je n'ai pas obſervé la datte de tous les ſinguliers évenemens de ſa vie. Ainſi point de chronologie de ma part dans ſon hiſtoire. Bien reçu des miniſtres étrangers qui demeuroient à Pera, il étoit au moment d'être pris par l'un d'eux pour ſecrétaire de légation. Point du tout. Le grand Seigneur fait une de ſes promenades ridicules dans les rues de Conſtantinople. Caſanova ſe met

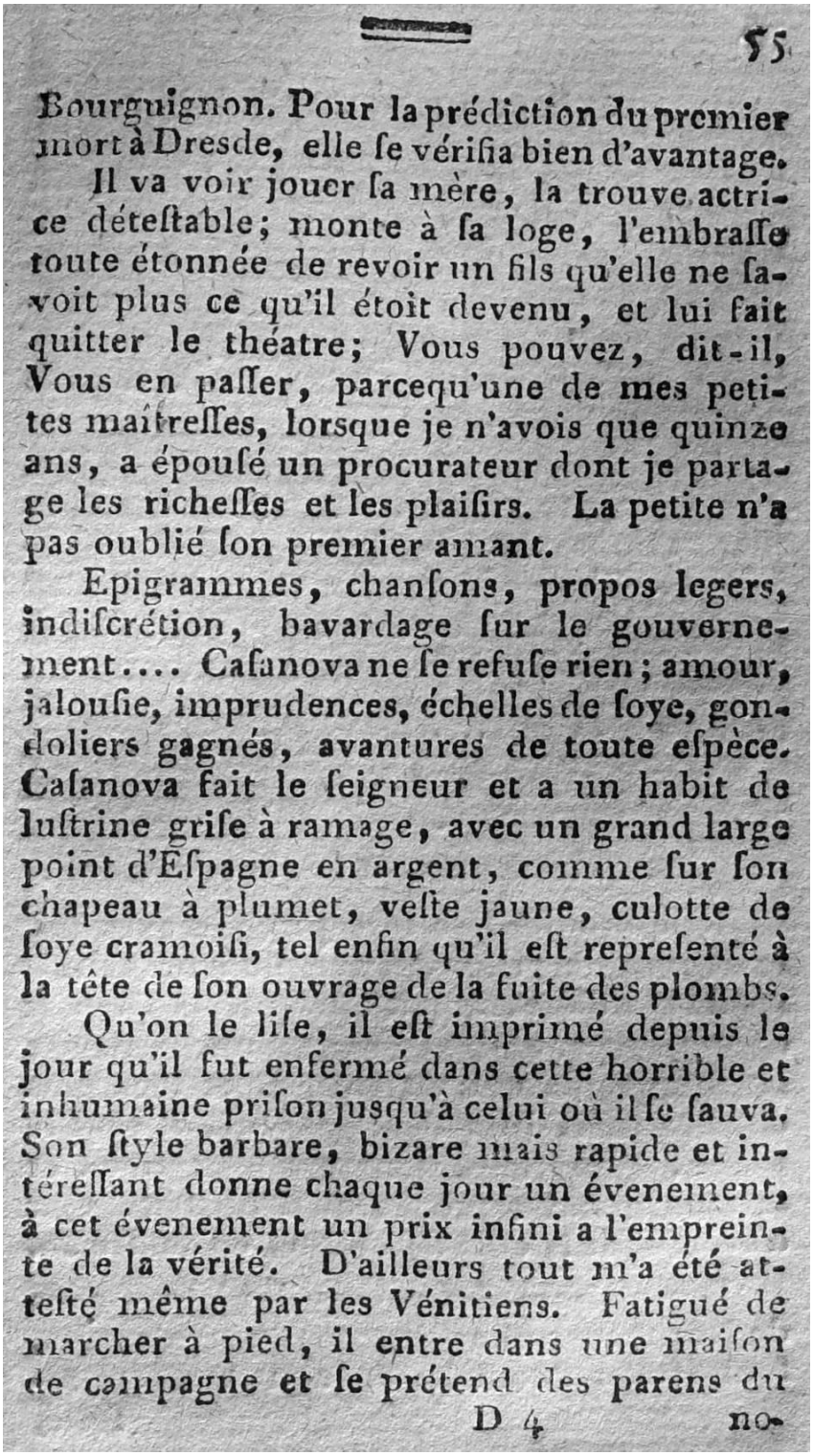
XXIX-53

à rire, il eſt empoigné par des janiſſaires. On parle de l'empaler, il eſt leſte. Les Turcs ſont lents; avant d'être garotté, il s'echappe, court au port, ſaute dans un navire qui fait voile pour Véniſe, y arrive très vite avec un bon vent, et eſt careſſé par ſes amis de collège, et ſurtout par les Jéſuites qui l'avoient elevé, et qu'il avoit pourtant bien fait enrager.

Il n'avoit pas oublié ſes tours d'eſpièglerie, en voici un de la grande force: on parloit, on croioit, on racontoit apparitions, revenans, lutins; un de ſes amis qui faiſoit l'incrédule ſe môquoit des autres. Caſanova ſe cache ſous ſon lit, et lui tira ſes couvertures. Il s'en doute, et lui dit, je te reconnois, et t'attraperai; dans l'inſtant il ſe met à l'affût pour lui ſaiſir un bras. Il s'en empare à la vérité: mais ce bras lui reſte dans la main, c'étoit celui d'un mort que Caſanova avoit fait couper à l'hôpital. L'incrédule jette un cri et d'une ſueur froide qui lui prend dans l'inſtant, paſſe au froid éternel de la mort.

Ses deux frères retournent dans ce moment des pays étrangers; qu'avez vous appris, leur dit Caſanova? à la première converſation, dit-il, je jugeai que l'un ne ſeroit qu'un ſot, et que l'autre ſeroit un fou, mais cette folie ſe trouva, le génie de la peinture qui ſe developpant enſuite, l'a rendu le plus celèbre peintre de bataille de ſon tems, remplaçant Lebrun, Vandermeulen, Hond et Bour-

XXIX-54



55

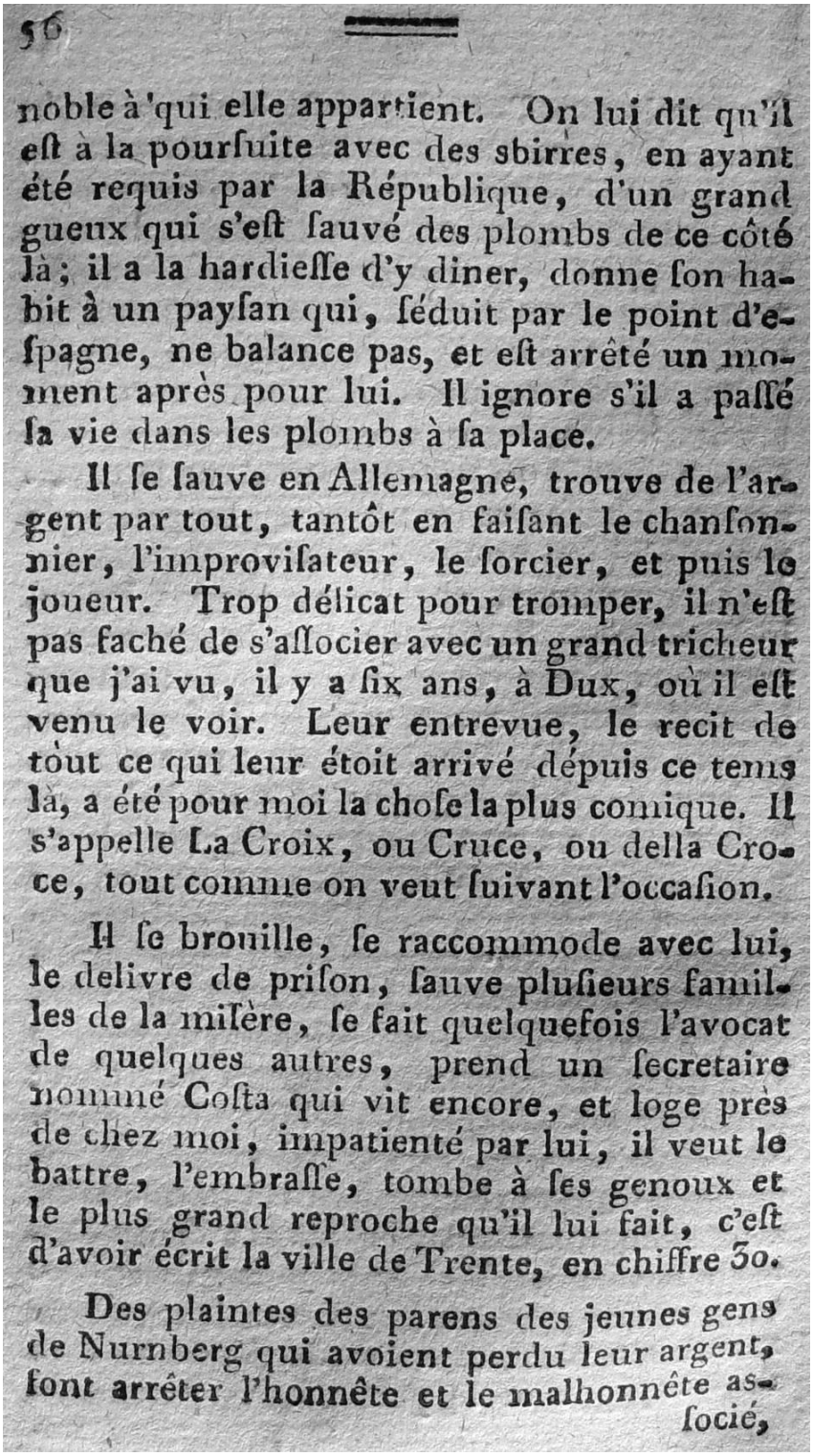
Bourguignon. Pour la prédiction du premier mort à Dresde, elle se vérifia bien d'avantage.

Il va voir jouer sa mère, la trouve actrice détestable; monte à sa loge, l'embrasse toute étonnée de revoir un fils qu'elle ne savoit plus ce qu'il étoit devenu, et lui fait quitter le théatre; Vous pouvez, dit-il, Vous en passer, parcequ'une de mes petites maîtresses, lorsque je n'avois que quinze ans, a épousé un procurateur dont je partage les richesses et les plaisirs. La petite n'a pas oublié son premier amant.

Epigrammes, chansons, propos legers, indiscrétion, bavardage sur le gouvernement.... Casanova ne se refuse rien; amour, jalousie, imprudences, échelles de soye, gondoliers gagnés, avantures de toute espèce. Casanova fait le seigneur et a un habit de lustrine grise à ramage, avec un grand large point d'Espagne en argent, comme sur son chapeau à plumet, veste jaune, culotte de soye cramoisi, tel enfin qu'il est representé à la tête de son ouvrage de la fuite des plombs.

Qu'on le lise, il est imprimé depuis le jour qu'il fut enfermé dans cette horrible et inhumaine prison jusqu'à celui où il se sauva. Son style barbare, bizare mais rapide et intéressant donne chaque jour un évenement, à cet évenement un prix infini a l'empreinte de la vérité. D'ailleurs tout m'a été attesté même par les Vénitiens. Fatigué de marcher à pied, il entre dans une maison de campagne et se prétend des parens du

XXIX-55



56

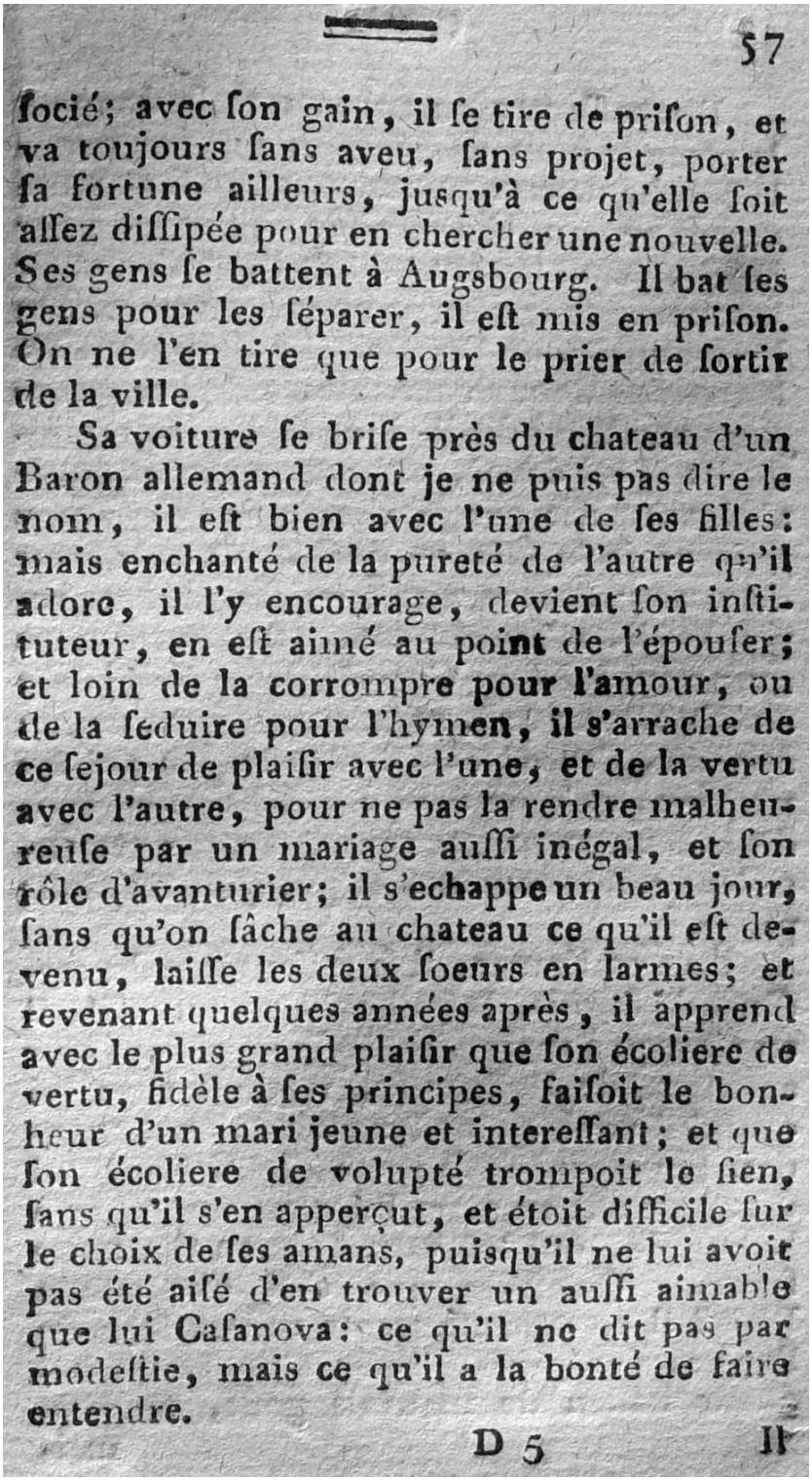
noble à qui elle appartient. On lui dit qu'il eſt à la pourſuite avec des sbirres, en ayant été requis par la République, d'un grand gueux qui s'eſt ſauvé des plombs de ce côté là; il a la hardieſſe d'y diner, donne ſon habit à un payſan qui, ſéduit par le point d'eſpagne, ne balance pas, et eſt arrêté un moment après pour lui. Il ignore s'il a paſſé ſa vie dans les plombs à ſa place.

Il ſe ſauve en Allemagne, trouve de l'argent par tout, tantôt en faiſant le chanſonnier, l'improviſateur, le ſorcier, et puis le joueur. Trop délicat pour tromper, il n'eſt pas faché de s'aſſocier avec un grand tricheur que j'ai vu, il y a ſix ans, à Dux, où il eſt venu le voir. Leur entrevue, le recit de tout ce qui leur étoit arrivé depuis ce tems là, a été pour moi la choſe la plus comique. Il s'appelle La Croix, ou Cruce, ou della Croce, tout comme on veut ſuivant l'occaſion.

Il ſe brouille, ſe raccommode avec lui, le delivre de priſon, ſauve pluſieurs familles de la miſère, ſe fait quelquefois l'avocat de quelques autres, prend un ſecretaire nommé Coſta qui vit encore, et loge près de chez moi, impatienté par lui, il veut le battre, l'embraſſe, tombe à ſes genoux et le plus grand reproche qu'il lui fait, c'eſt d'avoir écrit la ville de Trente, en chiffre 30.

Des plaintes des parens des jeunes gens de Nurnberg qui avoient perdu leur argent, font arrêter l'honnête et le malhonnête aſſocié,

XXIX-56

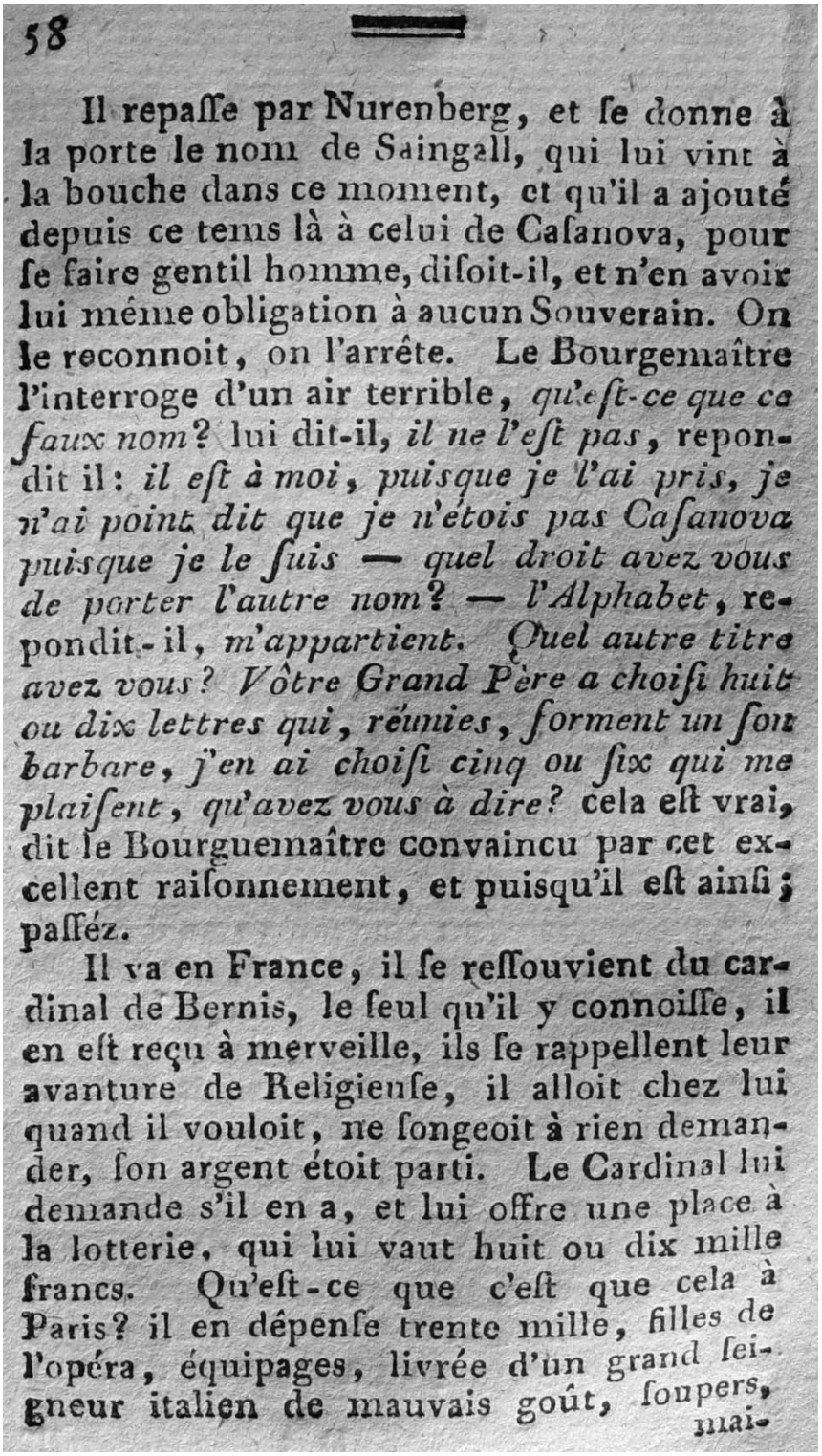


57

ſocié; avec ſon gain, il ſe tire de priſon, et va toujours ſans aveu, ſans projet, porter ſa fortune ailleurs, jusqu'à ce qu'elle ſoit aſſez diſſipée pour en chercher une nouvelle. Ses gens ſe battent à Augsbourg. Il bat ſes gens pour les ſéparer, il eſt mis en priſon. On ne l'en tire que pour le prier de ſortir de la ville.

Sa voiture ſe briſe près du chateau d'un Baron allemand dont je ne puis pas dire le nom, il eſt bien avec l'une de ſes filles: mais enchanté de la pureté de l'autre qu'il adore, il l'y encourage, devient ſon inſtituteur, en eſt aimé au point de l'épouſer; et loin de la corrompre pour l'amour, ou de la ſeduire pour l'hymen, il s'arrache de ce ſejour de plaiſir avec l'une, et de la vertu avec l'autre, pour ne pas la rendre malheureuſe par un mariage auſſi inégal, et ſon rôle d'avanturier; il s'echappe un beau jour, ſans qu'on ſâche au chateau ce qu'il eſt devenu, laiſſe les deux ſoeurs en larmes; et revenant quelques années après, il apprend avec le plus grand plaiſir que ſon écoliere de vertu, fidèle à ſes principes, faiſoit le bonheur d'un mari jeune et intereſſant; et que ſon écoliere de volupté trompoit le ſien, ſans qu'il s'en apperçut, et étoit difficile ſur le choix de ſes amans, puisqu'il ne lui avoit pas été aiſé d'en trouver un auſſi aimable que lui Caſanova: ce qu'il ne dit pas par modeſtie, mais ce qu'il a la bonté de faire entendre.

XXIX-57



58

Il repaſſe par Nurenberg, et ſe donne à la porte le nom de Saingall, qui lui vint à la bouche dans ce moment, et qu'il a ajouté depuis ce tems là à celui de Caſanova, pour ſe faire gentil homme, diſoit-il, et n'en avoir lui même obligation à aucun Souverain. On le reconnoit, on l'arrête. Le Bourgemaître l'interroge d'un air terrible, *qu'eſt-ce que ce faux nom?* lui dit-il, *il ne l'eſt pas*, repondit il: *il eſt à moi, puisque je l'ai pris, je n'ai point dit que je n'étois pas Caſanova puisque je le ſuis — quel droit avez vous de porter l'autre nom? — l'Alphabet*, repondit-il, *m'appartient. Quel autre titre avez vous? Vôtre Grand Père a choiſi huit ou dix lettres qui, réunies, forment un ſon barbare, j'en ai choiſi cinq ou ſix qui me plaiſent, qu'avez vous à dire?* cela eſt vrai, dit le Bourguemaître convaincu par cet excellent raiſonnement, et puisqu'il eſt ainſi; paſſéz.

Il va en France, il ſe reſſouvient du cardinal de Bernis, le ſeul qu'il y connoiſſe, il en eſt reçu à merveille, ils ſe rappellent leur avanture de Religieuſe, il alloit chez lui quand il vouloit, ne ſongeoit à rien demander, ſon argent étoit parti. Le Cardinal lui demande s'il en a, et lui offre une place à la lotterie, qui lui vaut huit ou dix mille francs. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela à Paris? il en dépenſe trente mille, filles de l'opéra, équipages, livrée d'un grand ſeigneur italien de mauvais goût, ſoupers, mai-

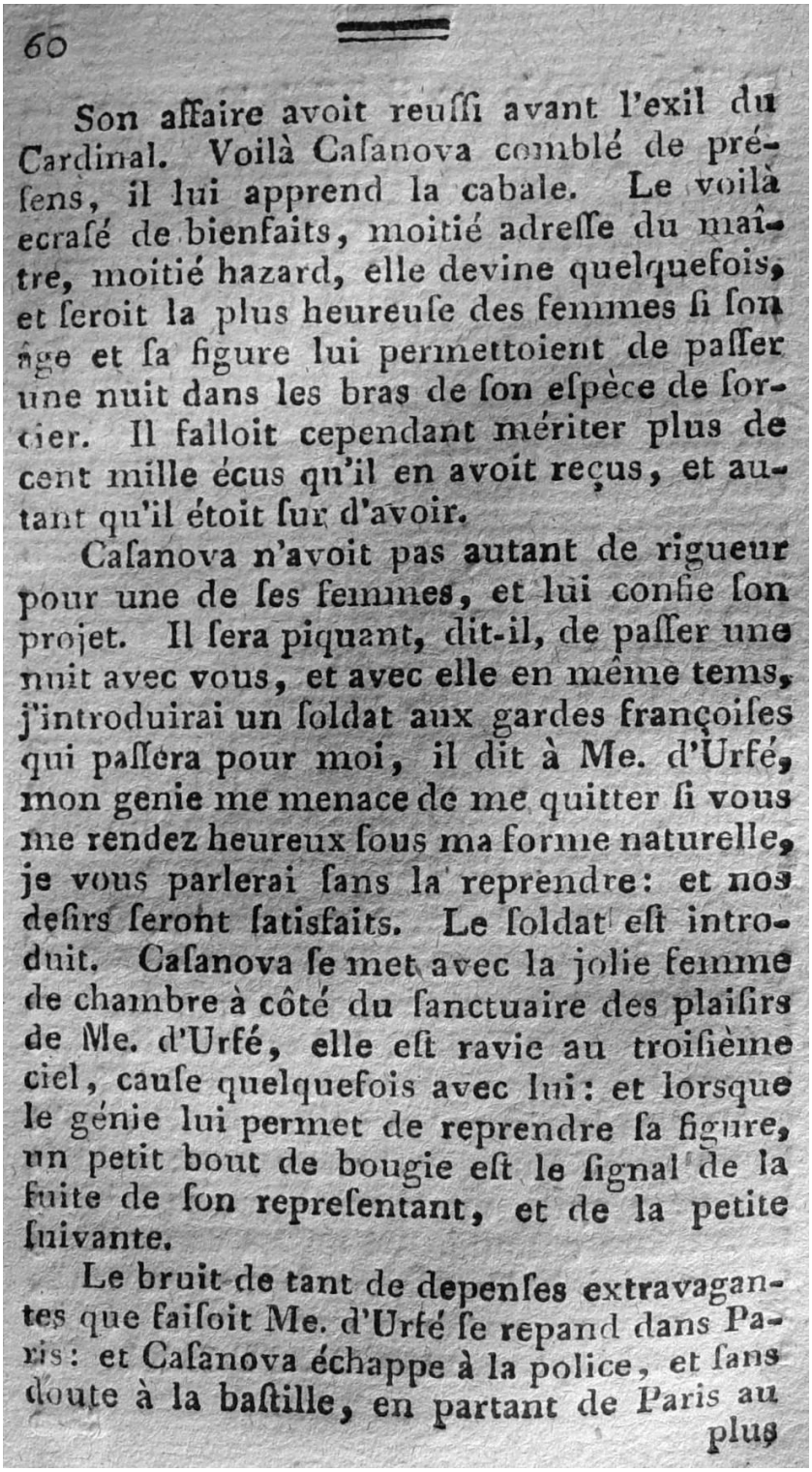
XXIX-58

maiſon montée etc. il falloit bien que l'on ſe chargeât de païer tout cela. Il rencontre par hazard une des plus grandes Dames du Royaume, Me. d'Urfé, à qui ſes grands yeux, ſon nez ſingulier, et le tein rembruni de ſon pays, plaiſent. Il ſoupe chez elle, on parle magie, aſtrologie, cabale, avec un air raiſonnable il combat les deux premiers, et dit qu'il eſt fort dans la troiſième; en voulez vous une preuve dit-il? avez vous quelque choſe à demander à la cour? je parie de vous dire ce que le miniſtre vous répondra, il fait des chiffres, calculs, écritures, cercles etc. et l'aſſure que le Cardinal de Bernis lui promettra de parler au Roi de ſon affaire, et de la faire réuſſir, malgré les difficultés que lui même lui en préſentera. Caſanova court chez lui, l'en previent, lui conte ſon hiſtoire. Le Cardinal en rit comme un fou, et attend Me. d'Urfé avec impatience.

Caſanova lui dit, Monſeigneur, douze ambaſſadeurs ou miniſtres vous attendent dans votre antichambre, je m'en vais, parlons encore de Véniſe, lui repond-il. Caſanova lui rappelle les vers les mieux faits, et les plus lascifs qu'on ait jamais fait, qu'il fit un jour, à une de leurs orgyes; oubliés les, mon ami, dit le miniſtre, je ſuis en train d'être culbuté. Si on les connoiſſoit, cela avanceroit les affaires de mes ennemis, il eſt renvoyé quelques jours après. Caſanova perd ſa place, mais Me. d'Urfé lui reſte.

Son

XXIX-59



60

Son affaire avoit reuſſi avant l'exil du Cardinal. Voilà Caſanova comblé de préſens, il lui apprend la cabale. Le voilà ecraſé de bienfaits, moitié adreſſe du maître, moitié hazard, elle devine quelquefois, et ſeroit la plus heureuſe des femmes ſi ſon âge et ſa figure lui permettoient de paſſer une nuit dans les bras de ſon eſpèce de ſorcier. Il falloit cependant mériter plus de cent mille écus qu'il en avoit reçus, et autant qu'il étoit ſur d'avoir.

Caſanova n'avoit pas autant de rigueur pour une de ſes femmes, et lui confie ſon projet. Il ſera piquant, dit-il, de paſſer une nuit avec vous, et avec elle en même tems, j'introduirai un ſoldat aux gardes françoiſes qui paſſera pour moi, il dit à Me. d'Urfé, mon genie me menace de me quitter ſi vous me rendez heureux ſous ma forme naturelle, je vous parlerai ſans la reprendre: et nos deſirs ſeront ſatisfaits. Le ſoldat eſt introduit. Caſanova ſe met avec la jolie femme de chambre à côté du ſanctuaire des plaiſirs de Me. d'Urfé, elle eſt ravie au troiſième ciel, cauſe quelquefois avec lui: et lorsque le génie lui permet de reprendre ſa figure, un petit bout de bougie eſt le ſignal de la fuite de ſon repreſentant, et de la petite ſuivante.

Le bruit de tant de depenſes extravagantes que faiſoit Me. d'Urfé ſe repand dans Paris: et Caſanova échappe à la police, et ſans doute à la baſtille, en partant de Paris au plus

XXIX-60

plus vite. Il voyage en grand Seigneur, et eſt traité à merveille par tout. Il fait quelquefois une banque pour doubler ſa fortune, et en perd la moitié. Il doit être arreté à Stuttgard pour du train qu'il a fait dans les rues, et je crois, un défi qu'il a donné à l'officier de garde. Il ſe ſauve. Il va à Ferney.

La première choſe qu'il fait, c'eſt de ſe brouiller avec Mr. de Voltaire pour lui faire entendre que la Henriade eſt autant au deſſous de la Jeruſalem delivrée, et qu'il eſt au deſſous de l'Arioſte dans la Pucelle. Il l'intereſſe malgré cela un moment: mais il lui vante Jean Jacques dans le moment où celui-ci avoit ſoulevé Genève contre lui: et ils ſe ſéparent tous les deux très mécontens l'un de l'autre. Il paroit ſuſpect aux deux partis qui ont toujours diviſé cette petite republique, et part pour l'Angleterre. Il y a la plus piquante avanture d'amour et de bienfaiſance que je connoiſſe, mais je ne m'en ſouviens pas aſſez pour la raconter. Il arrache une famille malheureuſe aux priſons, eſt couvert de benedictions, et ſonge à remettre ſa fortune, dont il n'avoit presque plus rien. Quoi de plus innocent que d'aller en refaire une autre ailleurs? Il n'y a pas bien loin de Londres à Amſterdam. Il y voit la fille du riche banquier Hop, elle lui plait. Il lui plait, va chez ſon père à qui il plait également. Pour les amuſer il fait la cabale, le hazard les fait toutes ſi bien réuſſir, qu'on

XXIX-61

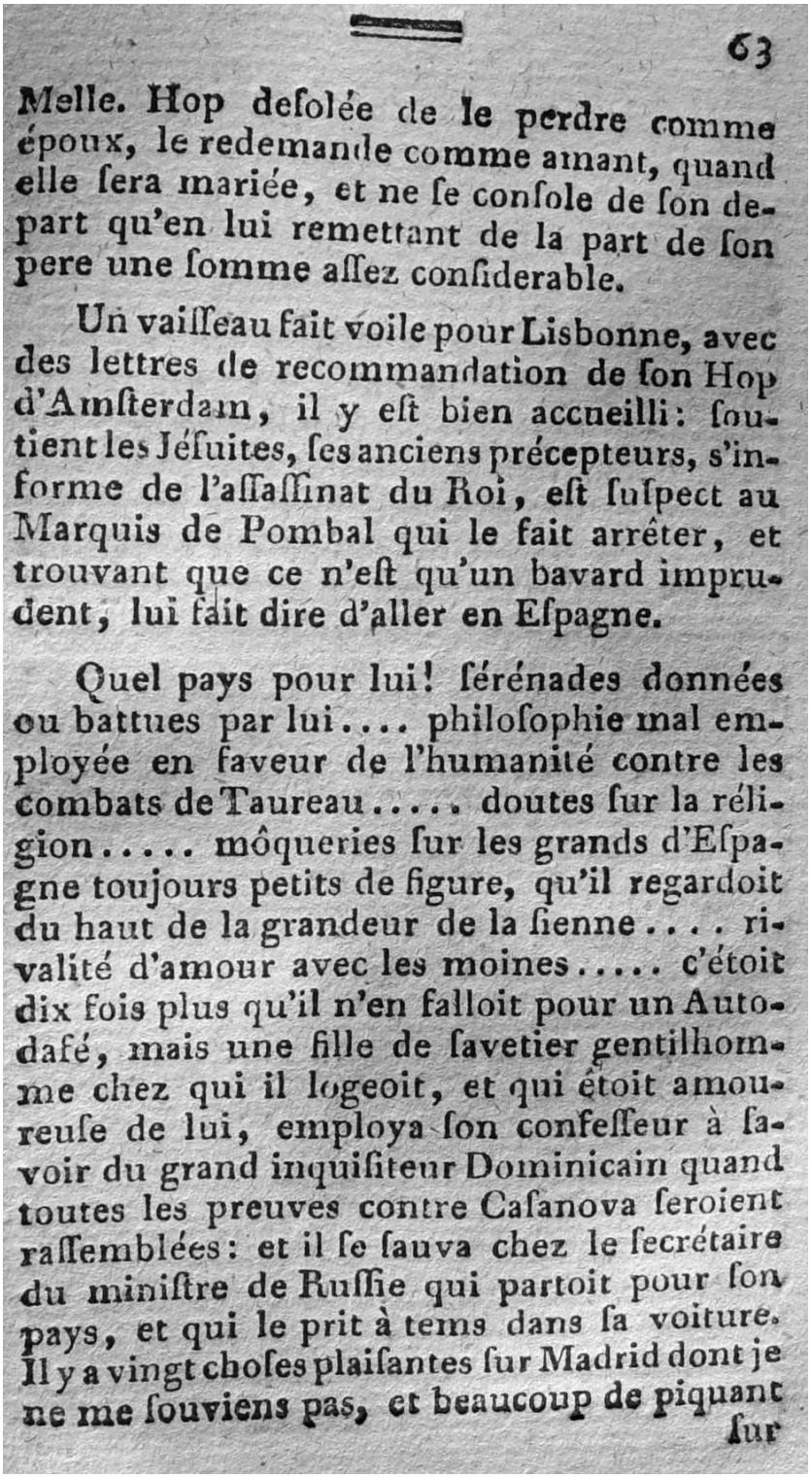
qu'on crie au prodige. Mr. Hop ne dit rien, mais ſans faire ſemblant d'y croire, demande ſi un tel vaiſſeau, qu'il nomme, reviendra des Indes, où on le croyoit perdu. Caſanova chiffre, calcule, penſe et predit, *dans la ſemaine.* Mr. Hop ſort et va l'aſſurer pour deux cents mille florins: c'eſt a dire que s'il périt il en perd la cargaiſon qui étoit de pluſieurs millions.

Les intereſſés l'acceptent avec le plus grand plaiſir. Mr. Hop rentre et court embraſſer Caſanova. *Vous m'avez fait gagner, mon ami*, lui-dit-il *aujourd'hui deux cent mille florins, dans deux minutes.* Comment, dit celui-ci qui ne le comprenoit pas, *c'eſt votre cabale: je viens de la chambre d'aſſurance.* Caſanova effrayé lui dit, *revenez en s'il en eſt tems, je ſuis peut-être cauſe de votre ruine: et ce ſera là votre recompenſe pour votre excellent accueil. Je ſuis l'homme du monde le plus malheureux. Ma cabale eſt un jeu d'eſprit et d'hazard. Il n'exiſte point d'art cabaliſtique .... oh! que ſi* lui dit finement Mr. Hop; *effet de votre modeſtie. Je ſuis ſûr de mon fait.* Heureuſement pour eux deux, le vaiſſeau arrive le lendemain dans le port.

Mr. Hop veut l'aſſocier à ſon commerce. La fille veut l'épouſer. Caſanova ne veut pas faire leur malheur, et s'enlève à l'amour et l'amitié pour ne pas leur faire, dit-il, l'acquiſition d'un avanturier dans leur famille.

Mlle.

XXIX-62



63

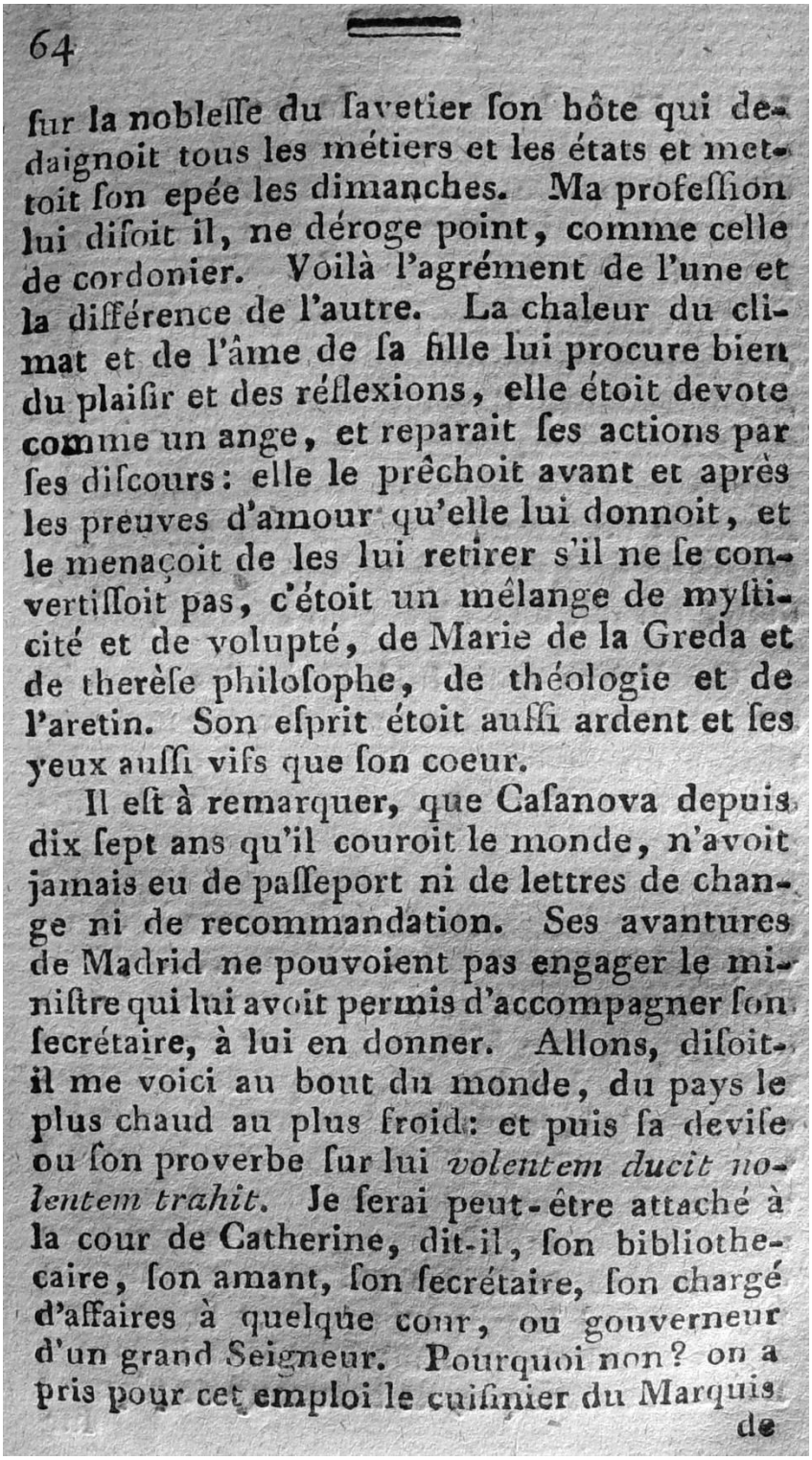
Melle. Hop deſolée de le perdre comme époux, le redemande comme amant, quand elle ſera mariée, et ne ſe conſole de ſon depart qu'en lui remettant de la part de ſon pere une ſomme aſſez conſiderable.

Un vaiſſeau fait voile pour Lisbonne, avec des lettres de recommandation de ſon Hop d'Amſterdam, il y eſt bien accueilli: ſoutient les Jéſuites, ſes anciens précepteurs, s'informe de l'aſſaſſinat du Roi, eſt ſuſpect au Marquis de Pombal qui le fait arrêter, et trouvant que ce n'eſt qu'un bavard imprudent, lui fait dire d'aller en Eſpagne.

Quel pays pour lui! ſérénades données ou battues par lui.... philoſophie mal employée en faveur de l'humanité contre les combats de Taureau..... doutes ſur la réligion..... môqueries ſur les grands d'Eſpagne toujours petits de figure, qu'il regardoit du haut de la grandeur de la ſienne.... rivalité d'amour avec les moines..... c'étoit dix fois plus qu'il n'en falloit pour un Autodafé, mais une fille de ſavetier gentilhomme chez qui il logeoit, et qui étoit amoureuſe de lui, employa ſon confeſſeur à ſavoir du grand inquiſiteur Dominicain quand toutes les preuves contre Caſanova ſeroient raſſemblées: et il ſe ſauva chez le ſecrétaire du miniſtre de Ruſſie qui partoit pour ſon pays, et qui le prit à tems dans ſa voiture. Il y a vingt choſes plaiſantes ſur Madrid dont je ne me ſouviens pas, et beaucoup de piquant

ſur

XXIX-63

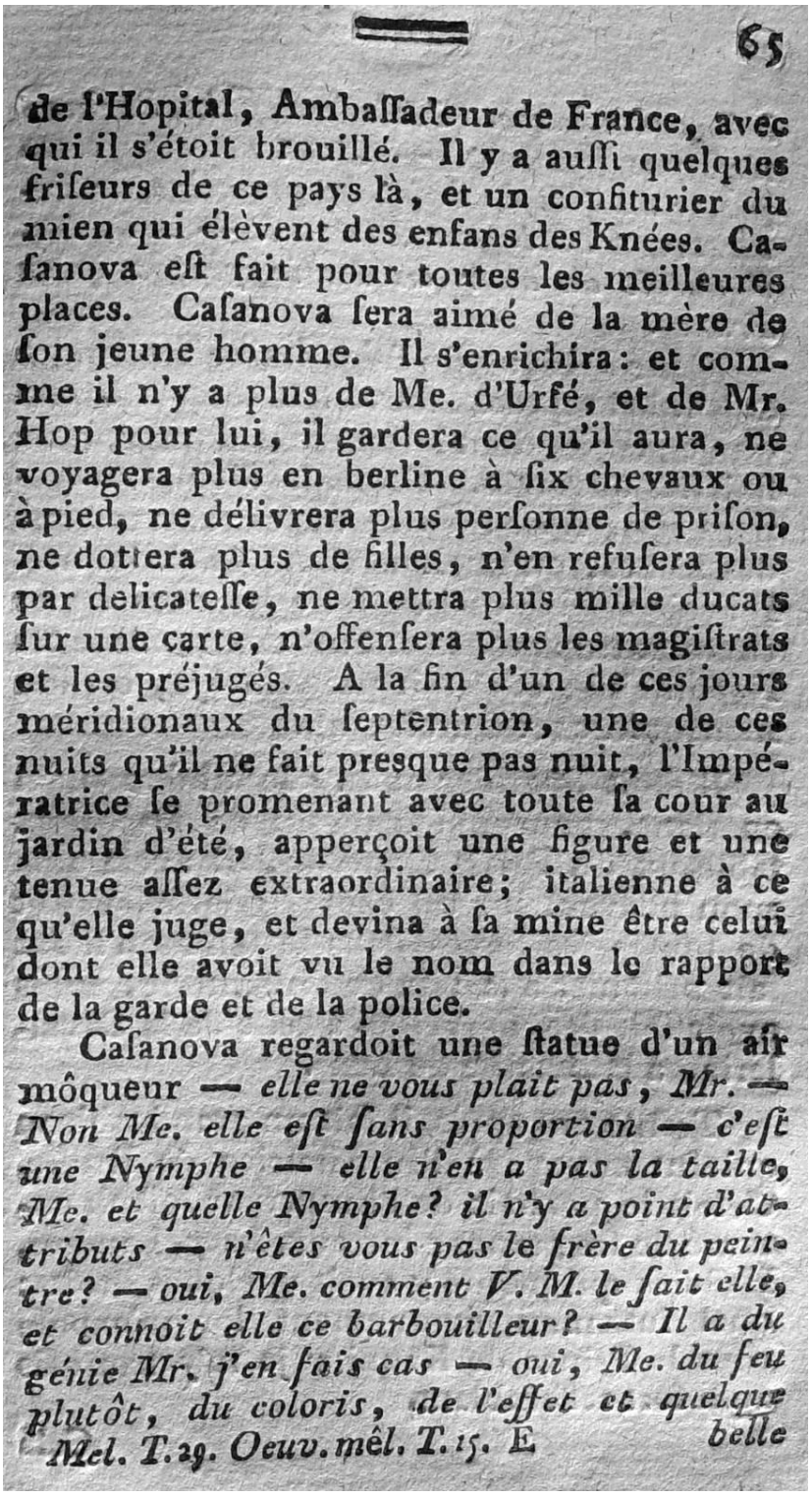


64

ſur la nobleſſe du ſavetier ſon hôte qui dedaignoit tous les métiers et les états et mettoit ſon epée les dimanches. Ma profeſſion lui diſoit il, ne déroge point, comme celle de cordonier. Voilà l'agrément de l'une et la différence de l'autre. La chaleur du climat et de l'âme de ſa fille lui procure bien du plaiſir et des réflexions, elle étoit devote comme un ange, et reparait ſes actions par ſes diſcours: elle le prêchoit avant et après les preuves d'amour qu'elle lui donnoit, et le menaçoit de les lui retirer s'il ne ſe convertiſſoit pas, c'étoit un mêlange de myſticité et de volupté, de Marie de la Greda et de therèſe philoſophe, de théologie et de l'aretin. Son eſprit étoit auſſi ardent et ſes yeux auſſi vifs que ſon coeur.

Il eſt à remarquer, que Caſanova depuis dix ſept ans qu'il couroit le monde, n'avoit jamais eu de paſſeport ni de lettres de change ni de recommandation. Ses avantures de Madrid ne pouvoient pas engager le miniſtre qui lui avoit permis d'accompagner ſon ſecrétaire, à lui en donner. Allons, diſoit-il me voici au bout du monde, du pays le plus chaud au plus froid: et puis ſa deviſe ou ſon proverbe ſur lui *volentem ducit nolentem trahit.* Je ſerai peut-être attaché à la cour de Catherine, dit-il, ſon bibliothecaire, ſon amant, ſon ſecrétaire, ſon chargé d'affaires à quelque cour, ou gouverneur d'un grand Seigneur. Pourquoi non? on a pris pour cet emploi le cuiſinier du Marquis de

XXIX-64



65

de l'Hopital, Ambaſſadeur de France, avec qui il s'étoit brouillé. Il y a auſſi quelques friſeurs de ce pays là, et un confiturier du mien qui élèvent des enfans des Knées. Caſanova eſt fait pour toutes les meilleures places. Caſanova ſera aimé de la mère de ſon jeune homme. Il s'enrichira: et comme il n'y a plus de Me. d'Urfé, et de Mr. Hop pour lui, il gardera ce qu'il aura, ne voyagera plus en berline à ſix chevaux ou à pied, ne délivrera plus perſonne de priſon, ne dottera plus de filles, n'en refuſera plus par delicateſſe, ne mettra plus mille ducats ſur une carte, n'offenſera plus les magiſtrats et les préjugés. A la fin d'un de ces jours méridionaux du ſeptentrion, une de ces nuits qu'il ne fait presque pas nuit, l'Impératrice ſe promenant avec toute ſa cour au jardin d'été, apperçoit une figure et une tenue aſſez extraordinaire; italienne à ce qu'elle juge, et devina à ſa mine être celui dont elle avoit vu le nom dans le rapport de la garde et de la police.

Caſanova regardoit une ſtatue d'un air môqueur — *elle ne vous plait pas, Mr.* — *Non Me. elle eſt ſans proportion* — *c'eſt une Nymphe* — *elle n'en a pas la taille, Me. et quelle Nymphe? il n'y a point d'attributs* — *n'êtes vous pas le frère du peintre?* — *oui, Me. comment V. M. le ſait elle, et connoit elle ce barbouilleur?* — *Il a du génie Mr. j'en fais cas* — *oui, Me. du feu plutôt, du coloris, de l'effet et quelque*

XXIX-65

belle ordonnance. Mais le deſſein, l'achevé n'eſt pas ſon fort. — Avez vous vu cette petite maiſon de bois, la première de Petersbourg bâtie par Pierre I. — oui, Me. il auroit du aller en Italie plutôt qu'en France.

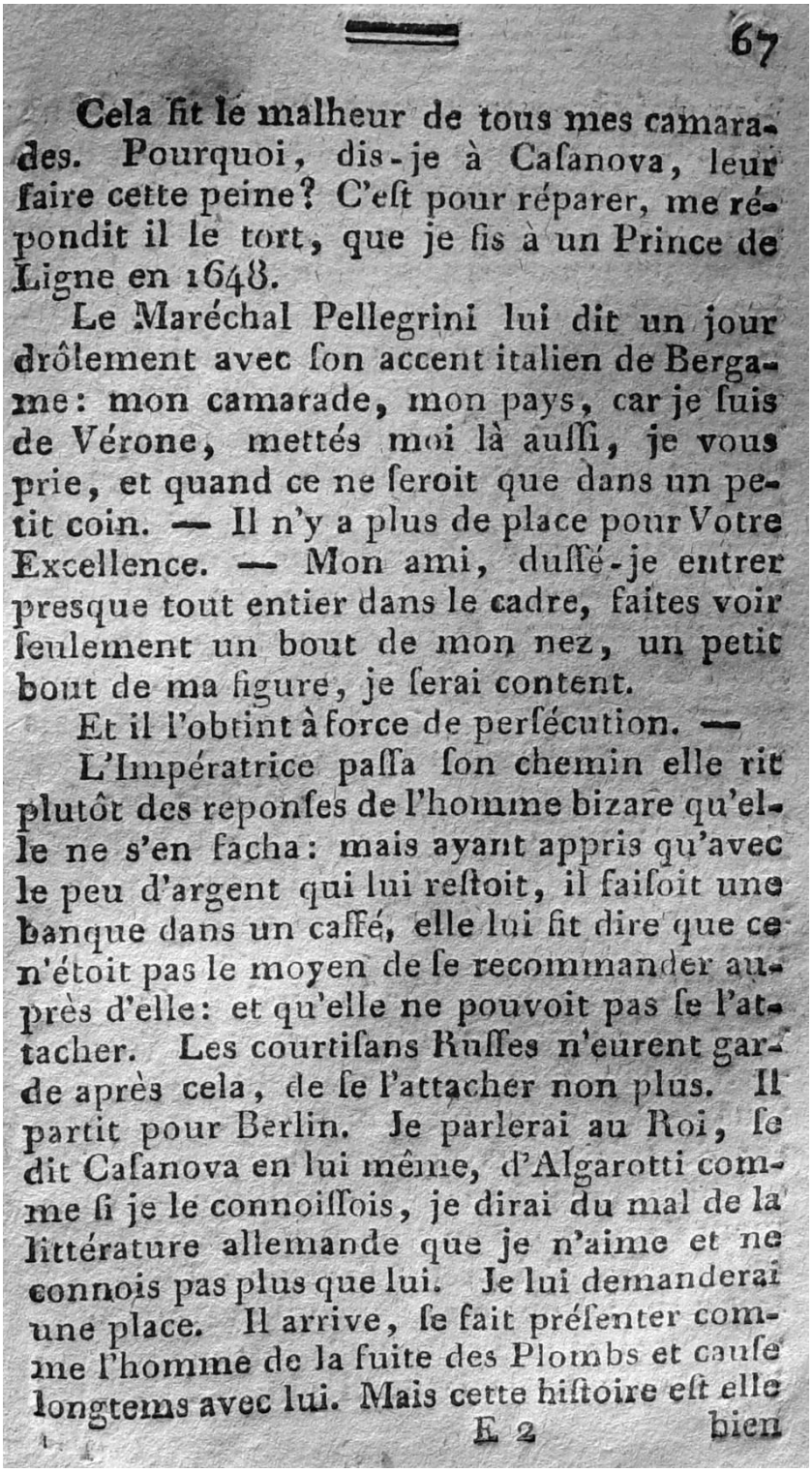
Cette critique du frère étoit aſſez fondée et je lui ai reproché ſouvent le coup de canon ou de piſtolet dont la fumée le diſpenſoit de finir ſes ouvrages. On ne ſavoit pas moyenant cela, ſi les turbans de ſes turcs étoient des taches, ou quelque choſe de prononcé. Il avoit auſſi le tort de faire les têtes de ſes chevaux trop petites et busquées comme les Napolitains; et c'étoit par principe, car ſon manequin cheval étoit ainſi.

Il étoit ſingulier auſſi. Je lui demandai en riant, pourquoi dans un de ſes beaux tableaux du Palais Bourbon, il avoit mis mon biſayeul ſur un cheval gris ſe ſauvant de toutes ſes forces dans le tems qu'il fut ait priſonier à la tête de l'infanterie, après avoir fait des merveilles à celle de la Cavallerie, à la Bataille de Lens.

Trente ans après, il fait un grand tableau qui fut envoyé à l'Impératrice de Ruſſie. C'étoit le portrait de l'Empereur Joſeph entouré de ſes grands généraux, Lacy, Laudon, Haddick qui même y avoit quelques droits: quel fut mon étonnement lorsqu'expoſé chez le Prince de Kaunitz je m'y trouvais auſſi fort reſſemblant.

Cela

XXIX-66



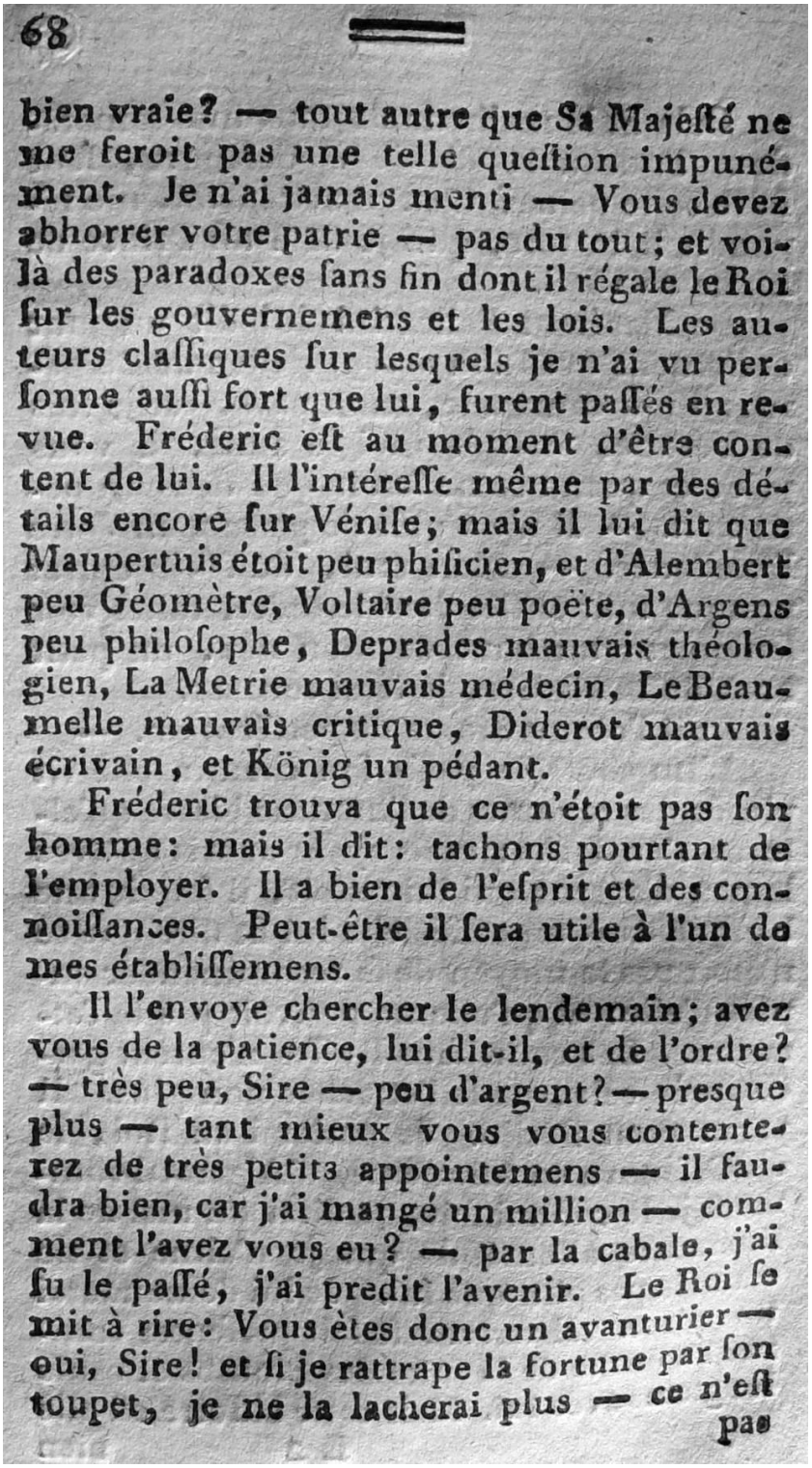
Cela fit le malheur de tous mes camarades. Pourquoi, dis-je à Caſanova, leur faire cette peine? C'eſt pour réparer, me répondit il le tort, que je fis à un Prince de Ligne en 1648.

Le Maréchal Pellegrini lui dit un jour drôlement avec ſon accent italien de Bergame: mon camarade, mon pays, car je ſuis de Vérone, mettés moi là auſſi, je vous prie, et quand ce ne ſeroit que dans un petit coin. — Il n'y a plus de place pour Votre Excellence. — Mon ami, duſſé-je entrer presque tout entier dans le cadre, faites voir ſeulement un bout de mon nez, un petit bout de ma figure, je ſerai content.

Et il l'obtint à force de perſécution. —

L'Impératrice paſſa ſon chemin elle rit plutôt des reponſes de l'homme bizare qu'elle ne s'en facha: mais ayant appris qu'avec le peu d'argent qui lui reſtoit, il faiſoit une banque dans un caffé, elle lui fit dire que ce n'étoit pas le moyen de ſe recommander auprès d'elle: et qu'elle ne pouvoit pas ſe l'attacher. Les courtiſans Ruſſes n'eurent garde après cela, de ſe l'attacher non plus. Il partit pour Berlin. Je parlerai au Roi, ſe dit Caſanova en lui même, d'Algarotti comme ſi je le connoiſſois, je dirai du mal de la littérature allemande que je n'aime et ne connois pas plus que lui. Je lui demanderai une place. Il arrive, ſe fait préſenter comme l'homme de la fuite des Plombs et cauſe longtems avec lui. Mais cette hiſtoire eſt elle

XXIX-67



68

bien vraie? — tout autre que Sa Majeſté ne me feroit pas une telle queſtion impunément. Je n'ai jamais menti — Vous devez abhorrer votre patrie — pas du tout; et voilà des paradoxes ſans fin dont il régale le Roi ſur les gouvernemens et les lois. Les auteurs claſſiques ſur lesquels je n'ai vu perſonne auſſi fort que lui, furent paſſés en revue. Fréderic eſt au moment d'être content de lui. Il l'intéreſſe même par des détails encore ſur Véniſe; mais il lui dit que Maupertuis étoit peu phiſicien, et d'Alembert peu Géomètre, Voltaire peu poëte, d'Argens peu philoſophe, Deprades mauvais théologien, La Metrie mauvais médecin, Le Beaumelle mauvais critique, Diderot mauvais écrivain, et König un pédant.

Fréderic trouva que ce n'étoit pas ſon homme: mais il dit: tachons pourtant de l'employer. Il a bien de l'eſprit et des connoiſſances. Peut-être il ſera utile à l'un de mes établiſſemens.

Il l'envoye chercher le lendemain; avez vous de la patience, lui dit-il, et de l'ordre? — très peu, Sire — peu d'argent? — presque plus — tant mieux vous vous contenterez de très petits appointemens — il faudra bien, car j'ai mangé un million — comment l'avez vous eu? — par la cabale, j'ai ſu le paſſé, j'ai predit l'avenir. Le Roi ſe mit à rire: Vous êtes donc un avanturier — oui, Sire! et ſi je rattrape la fortune par ſon toupet, je ne la lacherai plus — ce n'eſt pas

XXIX-68

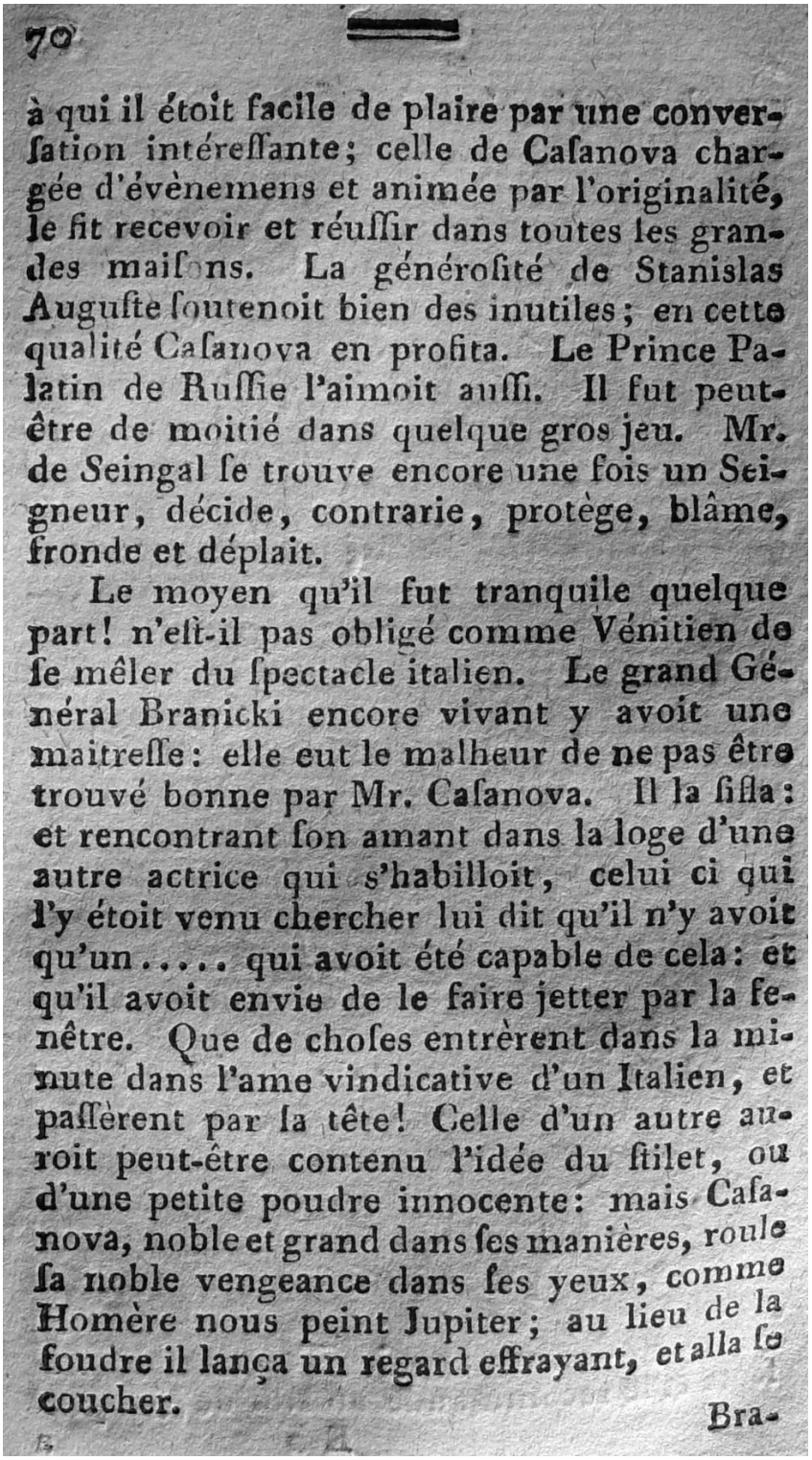
pas chez moi qu'on la trouve. Suivez moi à l'établiſſement des cadets. J'y ai une quantité de miſérables, de cochons, de bêtes pour gouverneurs, précepteurs, inſtituteurs, je ne ſais comment les appeller moi même. Je voudrois les mieux compoſer, venez. Caſanova l'accompagne.

Il demande au premier qu'il rencontre, quels ſont vos gages? trois cent écus, lui repond-il; miſéricorde, dit Caſanova, ce n'eſt pas mon fait, mais voyons pourtant ce qu'il y à faire ici. Le Roi paſſe en revue ſur une ligne les gouverneurs, les trouve cochons comme il les avoit annoncés, mal peignés et mal tenus. Il lève la canne ſur une couple qui répondent de travers à ſes queſtions. Il viſite toutes les chambres, les trouve dans un état dégoutant, les jeunes gens mal rangés et le regardant d'un air bête: et dans une de leurs ſalles, un pot de chambre ſur une table. Il fait prendre par la tête le gouverneur qui en étoit le chef, et le fait mettre au Staab Stockhaus, c'eſt à dire au prêvot.

Caſanova tremble de toutes ſes forces d'y aller s'il refuſe une place auſſi agréable, et lorsque le Roi ſe retourne pour la lui propoſer, il ne le trouve plus. Il part le même jour pour Varſovie et fait dire à Fréderic qu'il n'aime pas mieux les fers que les plombs.

Il y trouve un appui. Thomatis le préſente et le recommande au Roi de Pologne,

XXIX-69



70

à qui il étoit facile de plaire par une conversation intéreſſante; celle de Caſanova chargée d'évènemens et animée par l'originalité, le fit recevoir et réuſſir dans toutes les grandes maiſons. La généroſité de Stanislas Auguſte ſoutenoit bien des inutiles; en cette qualité Caſanova en profita. Le Prince Palatin de Ruſſie l'aimoit auſſi. Il fut peut-être de moitié dans quelque gros jeu. Mr. de Seingal ſe trouve encore une fois un Seigneur, décide, contrarie, protège, blâme, fronde et déplait.

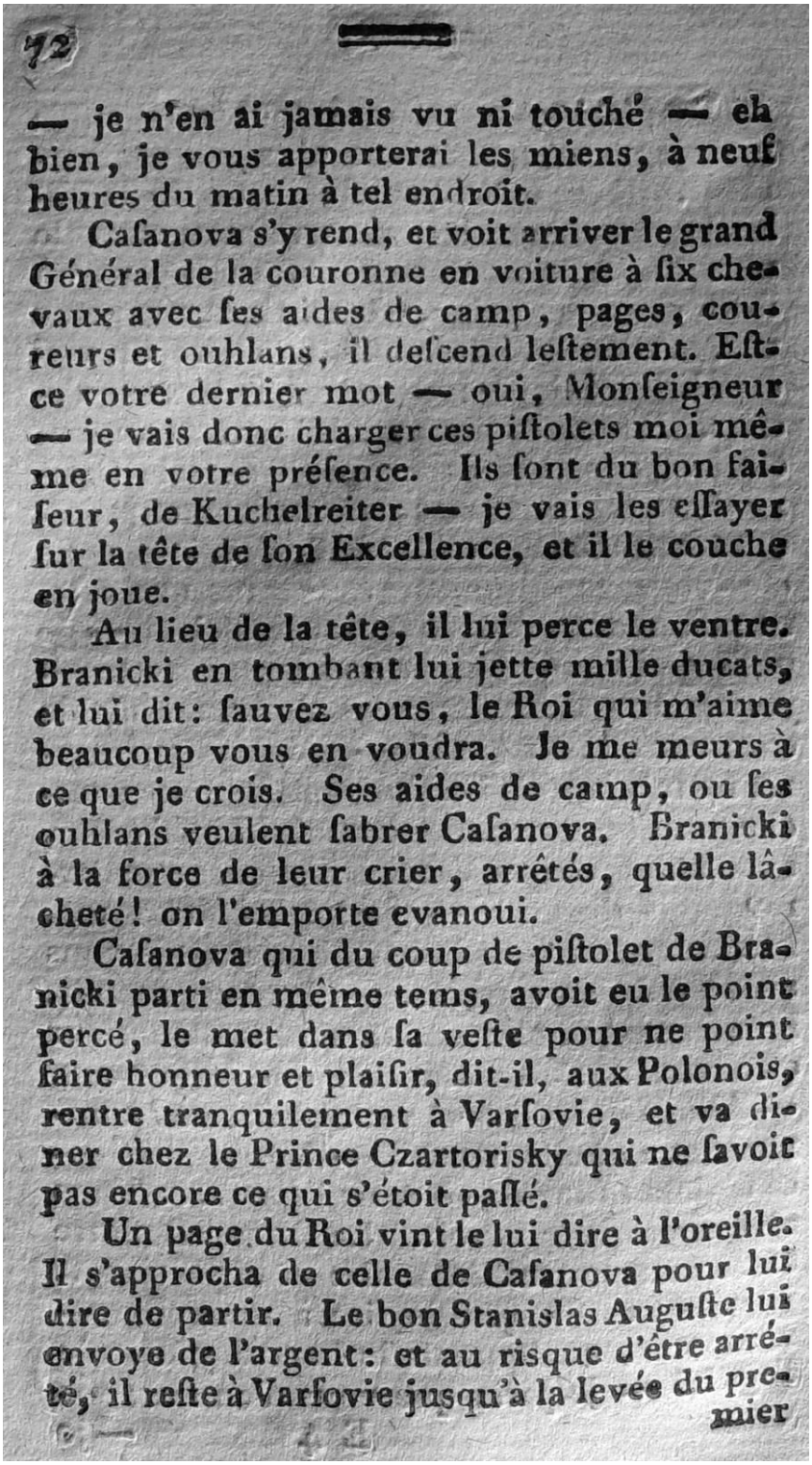
Le moyen qu'il fut tranquile quelque part! n'eſt-il pas obligé comme Vénitien de ſe mêler du ſpectacle italien. Le grand Général Branicki encore vivant y avoit une maitreſſe: elle eut le malheur de ne pas être trouvé bonne par Mr. Caſanova. Il la ſifla: et rencontrant ſon amant dans la loge d'une autre actrice qui s'habilloit, celui ci qui l'y étoit venu chercher lui dit qu'il n'y avoit qu'un ..... qui avoit été capable de cela: et qu'il avoit envie de le faire jetter par la fenêtre. Que de choſes entrèrent dans la minute dans l'ame vindicative d'un Italien, et paſſèrent par la tête! Celle d'un autre auroit peut-être contenu l'idée du ſtilet, ou d'une petite poudre innocente: mais Caſanova, noble et grand dans ſes manières, roule ſa noble vengeance dans ſes yeux, comme Homère nous peint Jupiter; au lieu de la foudre il lança un regard effrayant, et alla ſe coucher.

Bra-

XXIX-70

Branicki m'a raconté tout cela auſſi: mais je ne m'en ſouviens plus que confuſément. Il reçoit le lendemain matin le billet le plus bizare, le plus reſpectueux, le plus impertinent, careſſant, menaçant où il ne comprend rien. Il en rit et n'y penſe plu. Arrive un ſecond plus clair: un vrai cartel. Branicki aime mieux ſe battre qu'écrire. Il lui fait dire qu'il lui parlera au ſpectacle. Les révérences que ſans cela Caſanova ne faiſoit guères, annoncent et précédent ſa propoſition. Eh bien volontiers, mais êtes-vous gentilhomme? — Plus que cela, Monſeigneur, je ſuis de votre ſociété — je parie que vous ne vous êtes jamais battu — jamais ſon Excellence — Pourquoi diable commencer par moi? — Parceque perſonne ne m'a jamais inſulté — l'affaire ne peut-elle pas s'arranger? — eh quoi, Monſeigneur, avec un autre que Votre Excellence, je l'arrangerois d'abord — je ne les évite pas, Mr. Caſanova pour l'ordinaire, mais je vous avoue qu'avec vous.... — Je vous entends, Monſeigneur, elle me ſera plus d'honneur qu'à vous, c'eſt pour cela que je le veux. — Allons donc il faut vous obéir, où? comment et à quelle heure? — Votre Excellence réglera tout cela — mais l'épée.... Vous n'avez pas l'air adroit. Le ſabre eſt notre fort à nous autres Polonois: et le piſtolet... je vous avertis que je tire à merveille — n'importe, quelquefois le hazard y met de l'égalité — je parie que vous n'en avez pas

XXIX-71



72

— je n'en ai jamais vu ni touché — eh bien, je vous apporterai les miens, à neuf heures du matin à tel endroit.

Caſanova s'y rend, et voit arriver le grand Général de la couronne en voiture à ſix chevaux avec ſes aides de camp, pages, coureurs et ouhlans, il deſcend leſtement. Eſt-ce votre dernier mot — oui, Monſeigneur — je vais donc charger ces piſtolets moi même en votre préſence. Ils ſont du bon faiſeur, de Kuchelreiter — je vais les eſſayer ſur la tête de ſon Excellence, et il le couche en joue.

Au lieu de la tête, il lui perce le ventre. Branicki en tombant lui jette mille ducats, et lui dit: ſauvez vous, le Roi qui m'aime beaucoup vous en voudra. Je me meurs à ce que je crois. Ses aides de camp, ou ſes ouhlans veulent ſabrer Caſanova. Branicki à la force de leur crier, arrêtés, quelle lâcheté! on l'emporte evanoui.

Caſanova qui du coup de piſtolet de Branicki parti en même tems, avoit eu le point percé, le met dans ſa veſte pour ne point faire honneur et plaiſir, dit-il, aux Polonois, rentre tranquilement à Varſovie, et va diner chez le Prince Czartorisky qui ne ſavoit pas encore ce qui s'étoit paſſé.

Un page du Roi vint le lui dire à l'oreille. Il s'approcha de celle de Caſanova pour lui dire de partir. Le bon Stanislas Auguſte lui envoye de l'argent: et au risque d'être arrêté, il reſte à Varſovie jusqu'à la levée du premier

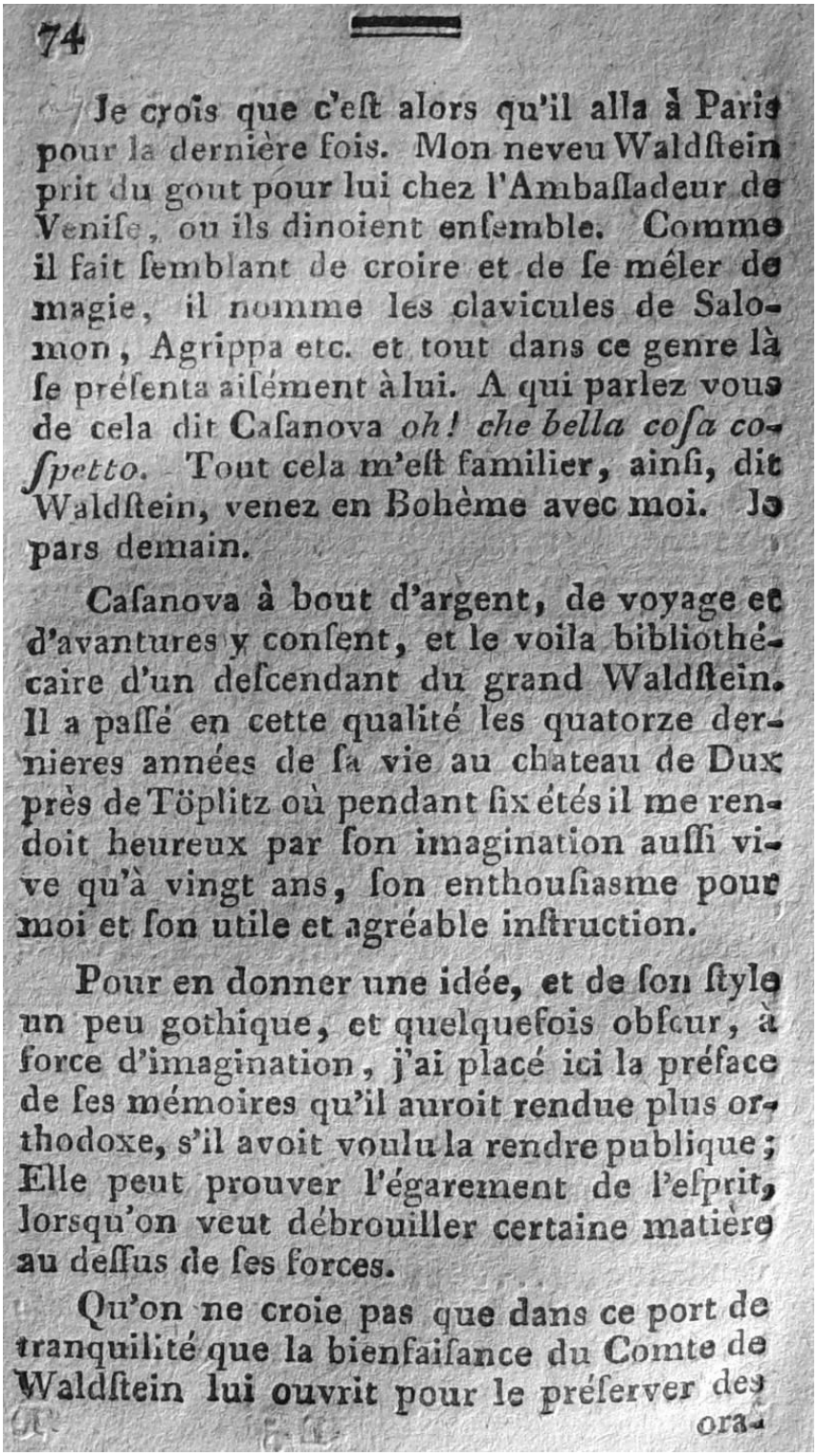
XXIX-72

mier appareil, qu'il eſt décidé que le coup n'eſt pas mortel. Avant cette déciſion un ami un peu trop chaud de Branicki, ſur la nouvelle qu'il eſt tué par un Italien, court chez Thomatis, lui donne un coup de ſabre dans le viſage, et ſort en lui en demandant pardon, ayant appris que ce n'étoit pas lui.

Je ne me ſouviens plus où Caſanova alla faire le chevalier ou le juif errant, car il tenoit de l'un et de l'autre. Toutes les portes des villes, cours et chateaux lui étoient presque fermées: mais je ſais bien qu'il paſſa par Vienne avant que ſon frère y fut établi. Il profita de la complaiſance que l'Empereur Joſeph avoit de recevoir tout le monde. Je n'aime pas cela, dit-il, dans ſes mémoires. Un Souverain ſort de ſa chambre dans l'intention de refuſer, car il s'attend à des demandes indiſcrètes. Si l'on parvenoit autrefois à en voir un, dans le tems qu'ils étoient presque inacceſſibles, il s'empreſſoit d'accorder, bien aiſe de faire quelque choſe par lui même.

L'Empereur qui n'oublioit jamais rien, et ſavoit tout ſur un chacun, lui dit: il me ſemble que vous avez été l'ami de Mr. Saugouri. Oui, dit Caſanova, noble Venitien — je n'aime pas trop ſa nobleſſe, je n'eſtime pas ceux qui l'achètent — et ceux qui la vendent Sire.... Joſeph II. changea de converſation, ne voulut pas s'engager dans celle là, et ſe retira aſſez mécontent de cette réponſe.

XXIX-73



74

Je crois que c'eſt alors qu'il alla à Paris pour la dernière fois. Mon neveu Waldſtein prit du gout pour lui chez l'Ambaſſadeur de Veniſe, ou ils dinoient enſemble. Comme il fait ſemblant de croire et de ſe méler de magie, il nomme les clavicules de Salomon, Agrippa etc. et tout dans ce genre là ſe préſenta aiſément à lui. A qui parlez vous de cela dit Caſanova *oh! che bella coſa coſpetto.* Tout cela m'eſt familier, ainſi, dit Waldſtein, venez en Bohème avec moi. Je pars demain.

Caſanova à bout d'argent, de voyage et d'avantures y conſent, et le voila bibliothécaire d'un deſcendant du grand Waldſtein. Il a paſſé en cette qualité les quatorze dernieres années de ſa vie au chateau de Dux près de Töplitz où pendant ſix étés il me rendoit heureux par ſon imagination auſſi vive qu'à vingt ans, ſon enthouſiasme pour moi et ſon utile et agréable inſtruction.

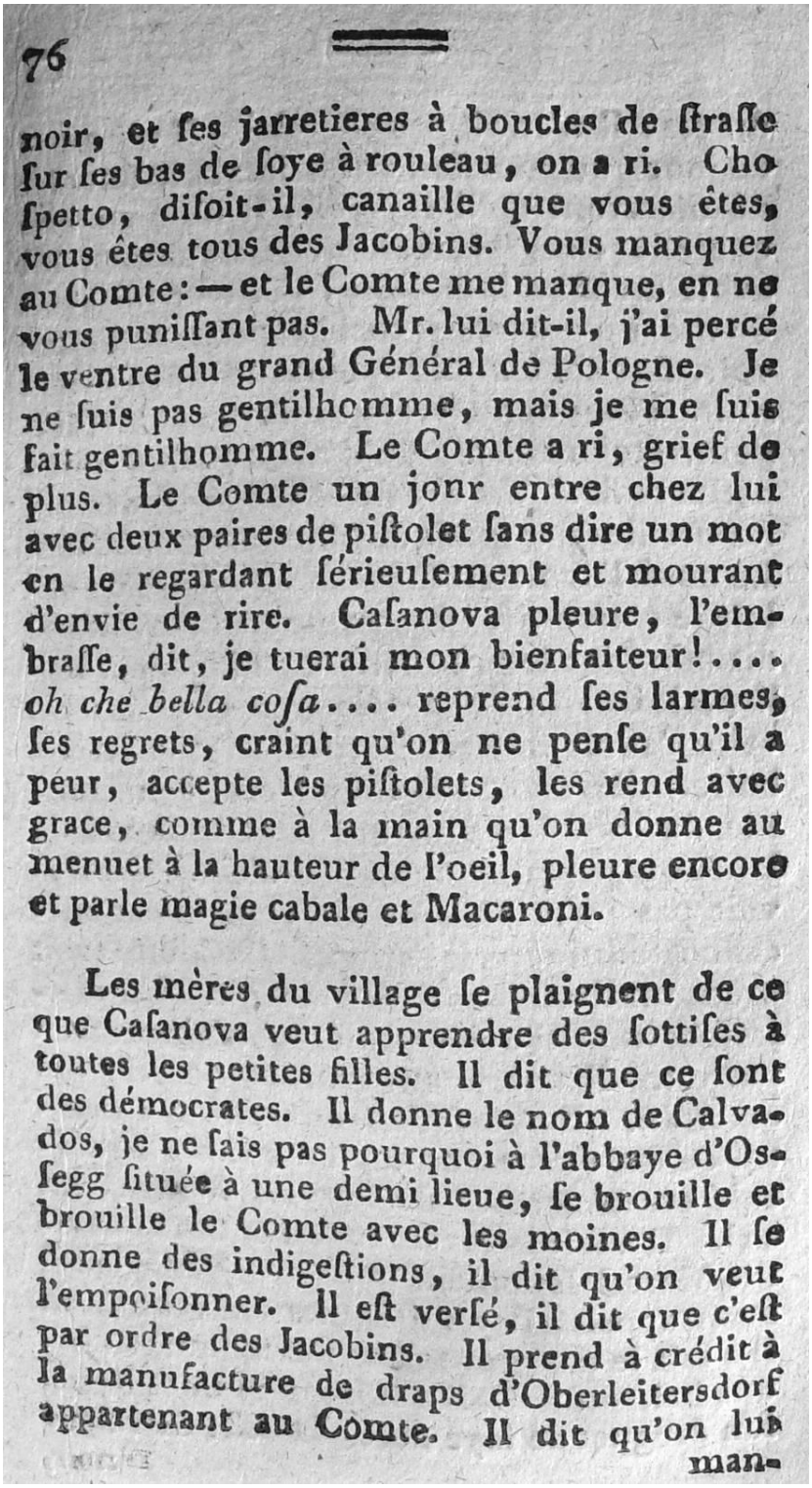
Pour en donner une idée, et de ſon ſtyle un peu gothique, et quelquefois obſcur, à force d'imagination, j'ai placé ici la préface de ſes mémoires qu'il auroit rendue plus orthodoxe, s'il avoit voulu la rendre publique; Elle peut prouver l'égarement de l'eſprit, lorsqu'on veut débrouiller certaine matière au deſſus de ſes forces.

Qu'on ne croie pas que dans ce port de tranquilité que la bienfaiſance du Comte de Waldſtein lui ouvrit pour le préſerver des ora-

XXIX-74

orages, il n'en ait pas cherché. Il n'y a pas de jour que pour ſon caffé, ſon lait, ſon plat de macaroni qu'il exigeoit, il n'ait eu une querelle dans la maiſon. Le cuiſinier lui avoit manqué la polinta, l'écuyer lui avoit donné un mauvais cocher pour venir me voir. Les chiens qui avoient aboyé pendant la nuit. Plus de convives que n'attendoit Waldſtein, étoient cauſe qu'il avoit mangé à une petite table. Un cor de chaſſe avoit déchiré ſes oreilles par quelques ſons aigres ou faux. Le curé l'avoit ennuyé en s'aviſant de vouloir le convertir. Le comte ne lui avoit pas dit bon jour le premier. La ſoupe, par malice, lui avoit été ſervie trop chaude. Un valet l'avoit fait attendre pour lui donner à boire. Il n'avoit pas été préſenté à un homme de conſidération qui étoit venu voir la lance qui perça le grand Waldſtein. On n'avoit pas pu, faute de clef, mais par méchanceté lui ouvrir l'arſenal. Le Comte avoit preté un livre ſans l'en prévenir. Un palefrenier ne lui avoit pas ôté ſon chapeau en paſſant. Il a parlé allemand, on ne l'a pas entendu. Il s'eſt faché, on a ri. Il a montré de ſes vers françois, on a ri. Il a geſticulé en déclamant de ſes vers italiens, on a ri. Il a fait la révérence en entrant, comme Marcel le fameux maître de danſe le lui avoit appris, il y a ſoixante ans, on a ri. Il a fait le pas grave dans ſon menuet à chaque bal, on a ri. Il a mis ſon plumet blanc, ſon droguet de ſoye doré, ſa veſte de velours noir,

XXIX-75



76

noir, et ſes jarretieres à boucles de ſtraſſe ſur ſes bas de ſoye à rouleau, on a ri. Choſpetto, diſoit-il, canaille que vous êtes, vous êtes tous des Jacobins. Vous manquez au Comte: — et le Comte me manque, en ne vous puniſſant pas. Mr. lui dit-il, j'ai percé le ventre du grand Général de Pologne. Je ne ſuis pas gentilhomme, mais je me ſuis fait gentilhomme. Le Comte a ri, grief de plus. Le Comte un jour entre chez lui avec deux paires de piſtolet ſans dire un mot en le regardant ſérieuſement et mourant d'envie de rire. Caſanova pleure, l'embraſſe, dit, je tuerai mon bienfaiteur!.... *oh che bella coſa*.... reprend ſes larmes, ſes regrets, craint qu'on ne penſe qu'il a peur, accepte les piſtolets, les rend avec grace, comme à la main qu'on donne au menuet à la hauteur de l'oeil, pleure encore et parle magie cabale et Macaroni.

Les mères du village ſe plaignent de ce que Caſanova veut apprendre des ſottiſes à toutes les petites filles. Il dit que ce ſont des démocrates. Il donne le nom de Calvados, je ne ſais pas pourquoi à l'abbaye d'Oſſegg ſituée à une demi lieue, ſe brouille et brouille le Comte avec les moines. Il ſe donne des indigeſtions, il dit qu'on veut l'empoiſonner. Il eſt verſé, il dit que c'eſt par ordre des Jacobins. Il prend à crédit à la manufacture de draps d'Oberleitersdorf appartenant au Comte. Il dit qu'on lui man-

XXIX-76

manque de reſpect quand on vient lui demander de l'argent.

Le moyen de reſiſter à tant de perſecutions! Dieu lui ordonne de quitter Dux. Sans y croire autant qu'à ſa mort, dont il ne doutoit plus, il prétendoit que chaque choſe qu'il avoit faite, c'étoit par l'ordre de Dieu, et citoit ſa deviſe. Dieu lui ordonne de me demander des lettres de recommandation pour le Duc de Weymar, qui m'aime beaucoup, pour la Ducheſſe de Saxe Gotha qui ne me connoit pas, et pour des Juifs de Berlin. Il part en cachette, laiſſe une lettre de congé à Waldſtein, tendre, fière, honnête et irritée. Waldſtein rit et dit qu'il reviendra. On le fait attendre dans les antichambres. On ne peut lui donner de place ni de gouverneur, ni de bibliothécaire, ni de chambellan. Il dit par tout que les allemands ſont bien bêtes. L'excellent et très aimable Duc de Weymar le reçoit à merveille. Mais dans l'inſtant il devient jaloux de Göthe et de Wieland ſes protégés à juſte titre. Il déclame contre eux, et la littérature du pays: à Berlin contre l'ignorance, la ſuperſtition, la friponnerie des hébreux, à qui je l'avois adreſſé, tire cependant, pour l'argent qu'ils lui prêtent, des lettres de change ſur le Comte, qui rit, paye et l'embraſſe quand il revient. Caſanova rit, pleure: et lui dit que Dieu lui avoit ordonné de faire ce voyage de ſix ſemaines, de partir ſans le lui dire, et de rentrer dans ſa chambre de Dux.

En-

XXIX-77

Enchanté de nous revoir, il nous raconte plaiſament toutes les contrariétés qu'il a éprouvées, et à qui ſa ſuſceptibilité donne le nom d'humiliations. Je ſuis fier, diſoit-il, parceque je ne ſuis rien. Mais huit jours après ſon retour que de nouveaux malheurs. On ſert des fraiſes à tout le monde avant lui. Il ne lui en reſte pas, et pour comble de chagrin, ſon portrait qu'il avoit dans ſa chambre et qu'il croyoit enlevé par un de ſes admirateurs, ſe trouve dans un de ces cabinets qu'on appelle en allemand retirade.

Il paſſe ainſi cinq ans à s'agiter ſe déſoler, à gémir ſurtout de la conquête de ſon ingrate patrie et à nous parler de la ligne de Cambray et de la gloire de ſon ancienne et ſuperbe Veniſe qui avoit réſiſté à l'Europe et l'Aſie. Son appétit diminuant tous les jours, il regretta aſſez peu la vie: mais il la finit noblement vis à vis de Dieu et des hommes. Il reçut avec de grands geſtes et quelques ſentences les ſacremens: et dit, Grand Dieu, et vous temoins de ma mort, j'ai vecu en philoſophe et je meurs en chrétien.

XXIX-78

Ecarts.

Comme on prononce amoureuſement ou faſtueuſement le mot d'Energie! il remplit la bouche, et ſi avec cela on fait des yeux vifs et enfle ſon diapazon, les ſots diſent que celui qui dit et ſe montre ſi bien, eſt un homme plein d'énergie. On en trouve moins que de génie. L'une eſt encore plus rare que l'autre.

Il y a quelquefois un mot, un mouvement qui y feroit croire; mais qu'on l'éprouve. On en a ſuppoſé à Louis XIV. un peu entre la Bataille de Malplaquet et celle de Denain; il y auroit penſé à deux fois. Peut-être que Catherine II. en eût eu, ſi Pugatſchew ou Guſtave III. avoient réuſſi et qu'elle eut été enſé velie ſous les décombres de ſon trône. Je ne vois de clairs et de marquans dans ce genre-là, que Céſar, Alexandre, Guſtave-Adolphe, Charles XII. et Fréderic II.

Je les juge ainſi parcequ'ils ont été à deux doigts de leur perte. Eugène, qui ne s'eſt jamais trouvé dans de pareilles circonſtances, eſt celui qui, je crois, auroit eu le plus d'énergie, et plus que le grand Condé.

Sait-

XXIX-79

Sait-on à quoi l'on s'engage quand on prend ce genre-là. Il faut s'attendre à périr avec tout ſon Royaume et dépenſer ſon dernier Soldat et ſon dernier Florin et faire pendre le premier qui parlera de la paix. Mais le Miniſtre dans ſon cabinet, un folliculaire à ſon bureau, un courtiſan à ſouper ne courent pas grand risque en prêchant l'énergie.

Un moment de fermentation, de la vivacité dans le ſang fait courir aux armes quelques millions de fainéans qui penſent peut-être à piller. Mais voyons une Nation, dont chaque individu veut courir à la mort ou au triomphe. Je n'en ai point trouvé encore ni dans l'Hiſtoire ancienne, ni dans l'Hiſtoire moderne.

Tout tient à un ſeul homme. Le Prince d'Orange tué ou battu, il n'y avoit pas de République en Hollande. Où étoit l'énergie des Anglois, lorsqu'ils ont obéi à Cromwel.

On juge toujours par les événemens et on ne calcule pas ce qui ſeroit arrivé ſans telle et telle circonſtance.

Il n'y en a pas qui ne ſoit ſoumiſe à l'énergie. Elle force tout, elle eſt au-deſſus de

de tout; elle eſt tant qu'elle n'eſt rien, puiſqu'elle n'éxiſte pas. Si l'on a peine à compter un homme qui en a, comment peut-on dire qu'une Nation en eſt remplie? En a-t-on vu de détruites? Elles ſont vaincues, changent de maîtres, de loix et de nom; mais perſonne ne périt que dans les premiers temps qu'on fait un peu de reſiſtance.

Que de choſes il faut, pour mériter ce mot! un grand caractère, un génie, une témérité de corps et d'eſprit: car il y faut plus que de l'audace; mépris de la vie, oubli total de ſoi-même, déſeſpoir, en cas de beſoin. Organiſation prodigieuſe, morale et phyſique, pour la ſoutenir. Et un petit têtu, ignorant, croit avoir de l'énergie, en diſant ou écrivant qu'il en faut. On voit des gazettes qui la diſtribuent, des Orateurs qui s'imaginent en avoir. Mais au fait et au prendre je n'en trouve jamais, je le répéte.

Celui qui en a, eſt au moral, ce qu'eſt un géant au phyſique; on n'en voit guères qu'un à la Foire de temps en temps; mais qu'on y mêne un Patagon de coeur et d'eſprit, je payerai bien cher mon entrée!

XXIX-81

Dites du bien d'un de vos ſoi-diſans amis; faites lui en; gênez-vous pour lui; donnez-lui votre temps, vos ſoins, votre argent. Refuſez-lui une ſeule fois l'un au l'autre, même ſans lui faire appercevoir une indiſcrétion qui, à la longue eſt fatiguante: et écoutez aux portes cet ami, quand il parlera de vous.

Un autre vient vous dire le mal qu'il a entendu de vous; un autre vous interrompt quand vous travaillez; un autre vous ennuye par ſa correſpondance, un autre par ſon mauvais dîner; un autre gagne votre argent; un autre vous compromet, vous brouille avec des gens en place et ſe brouille avec vous, ſi vous ne ſuivez pas ſes ſots conſeils.

Pourquoi les hommes ne ſont-ils pas unis entre eux, comme les animaux? c'eſt qu'ils ont de l'amour propre. Comptez 150 moutons ſur la prairie; point de diſſention entre eux. Voyez 20 Moines ou 20 Religieuſes enſemble, ſix perſonnes de la même ſociété; aucune ne s'entend, ne s'aime, ni ne s'eſtime.

Ne demandez pas pour vous plaire, s'il y a des gens d'eſprit, mais s'il y a des gens qui

qui ont moins d'amour propre que les autres. Ils ſeront plus aimables que les premiers.

On croit aimer les femmes: point du tout. C'eſt qu'on n'eſt pas ſur la même ligne qu'elles, et qu'on n'aime pas les hommes parce qu'ils y ſont.

Il y a une différence entre les ſots et les gens qui n'ont pas d'eſprit. Ceux-ci ſont moins gênans et ont moins d'inconvéniens. Ils comprennent peut-être moins bien; mais il parlent et écrivent bien très ſouvent. Le ſot aura peut-être plus d'idées. L'homme qui n'a pas d'eſprit, aura plus de juſteſſe dans le peu qu'il en a.

Les animaux ont cinq ſens, comme les hommes. L'ouïe de ceux-ci les diſtingue un peu. La forme de leurs oreilles qui eſt différente, les force à être plus ou moins ſenſibles à un bruit, ou à un ſon. Le chien a ce ſens en négatif; il n'en reçoit pas de plaiſir; mais il en reçoit du déſagrement, qu'il annonçe, par exemple, entendant un violon qui le fait ſouvent hurler.

XXIX-83

Le cheval et le ſeul qui en reçoit des impreſſions en bien; il s'anime au bruit du cor et des trompettes.

L'harmonie eſt le partage de l'homme, et de la femme ſur-tout; et bien plus encore, c'eſt que ſans connoître les règles de la poëſie celles qui croient quelquefois faire des vers, attrapent, ſans s'en douter, quelque hémiſtiche, et une rime juſte, quoique tout cela ſoit rempli de fautes, et toujours trop long, ou trop court.

Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir un homme impartial dans le monde.

Louis le Grand auroit été petit à Londres, à Presbourg et à Varſovie. Il auroit été grand en Ruſſie, encore plus qu'en France. Stanislas-Auguſte qui étoit petit à Varſovie, auroit été grand à Verſailles. On ne peut pas faire un Royaume à la taille comme un habit.

Roſcius, Baron, du Fresne, Grandval et le Kain ont bien joué leurs rôles; mais on les faiſoit pour eux. Ainſi le dernier faiſoit les Rois à merveille; ainſi Molé jouoit les Fats dans la perfection.

On

XXIX-84

On devroit retrancher le mot de *Tantôt* et de *Nous verrons*; avec cela rien ne ſe fait, et ces deux reſſources des irréſolus gâtent toutes les affaires. Voilà des choſes, dont il faut faire ſentir le danger aux jeunes gens dans leur éducation. Mais qu'y apprennent-ils? tout, hormis à réfléchir. Soit plaiſir, ſoit choſe eſſentielle, fête, promenade, Bataille, qu'on diſe *non* ou dans une demie-heure, ſi tout eſt prêt, ou *dans l'inſtant, marchons.*

Ai-je dit que les imprudens ſont nuiſibles, mais point méchans? S'ils l'étoient, ils ne ſe compromettroient, ni ne s'avantureroient point. Les méchans prennent garde à leurs propos et à leurs actions.

Mon Dieu! qn'on m'impatiente en parlant mal de l'amour, n'en ſachant marquer, ni remarquer toutes les nuances ſi fines; ſi différentes entre elles, et puis les ſottes conjectures des gens fins ....

Que de degrés entre la paſſade et la paſſion! entre la ſenſibilité et la tendreſſe, l'occupation et le ſentiment, le platonique et la jouiſſance, le plaiſir et le bonheur!

Il y a encore des intermédiaires dans tout cela. Si j'avois un bon peintre, au lieu de l'Amour connu et corps nud du Corrège et

XXIX-85

de tous les tableaux et ſtatues, j'en ferois faire une douzaine qui ne ſeroient pas enfans comme celui-là. L'amour par maintien, par reconnoiſſance, par oiſiveté, coquetterie, libertinage ou par air; l'amour faux, ou impertinent, exagéré ou jaloux, tendre, reſpectueux, malheureux, content, emporté, et enfin paſſionné.

Une laide eſt plutôt coquette qu'une belle; elle agace les hommages et l'autre les attend. Si celle-ci eſt ſouvent entourée d'hommes qui la recherchent et qui ont envie de lui plaire, et ſi, comme de raiſon, elle ne fait pas la mal élevée à force de l'être bien, et des malhonnêtetés pour les repouſſer, peut-elle être taxée pour cela de coquetterie?

C'eſt la vengeance des femmes qui ne ſavent pas plaire et des hommes de mauvaiſe humeur, de leur donner cette réputation. De même qu'il eſt aiſé d'être honnête femme, quand on eſt laide ou mauſſade.

Il y en a qui font des yeux amoureux, comptant que c'eſt de la politeſſe, et les rieuſes, les aimables, donnent des eſpérances aux ſots qui n'ont pas beaucoup vu et examiné le monde; elles ne penſent ſeulement pas à avoir un amant.

Le

XXIX-86

Le ſoir eſt la vieilleſſe du jour, l'hiver la vielleſſe de l'année, l'inſenſibilité la vielleſſe du coeur, la raiſon la vielleſſe de l'eſprit, la maladie celle du corps, et l'âge enfin la vielleſſe de la vie. Chaque inſtant apporte avec lui l'idée du décroiſſement. Tout eſt mobilité, mais bien plus longtems en mal qu'en bien. On n'eſt pas ſi gai à quinze ans qu'à dix, à trente qu'à vingt, ainſi du reſte juſqu'à la mort. Que de bleſſure, d'accidens, de chûtes, de chagrins, de dérangemens d'eſtomac, n'a-t-on pas déja eprouvé à trente ans! on en ſouffre tout le reſte de ſa vie. Les emplois, les rubans, la gloire même, font-ils autant de plaiſir que la première poupée, le premier habit de matelot? L'enfaut mange quatre fois par jour, le héros ſouvent ne ſoupe point. Heureux celui qui, par le prix qu'il met et le goût qu'il prend aux plus petites choſes, prolonge ſon enfance. Les jours les plus heureux ſont ceux qui ont une grande matinée et une petite ſoirée.

Vertu ſur vertu, eſt ſolide peut-être, mais peu brillant; mais vertu ſur une teinte de foibleſſe, eſt piquant et va à merveille. Qui a plus de vertu? Madame De*** que je ne veux pas nommer, qui a aimé, peut-être, Mr. De*** lorsqu'il ſe porte bien, et qui lui a tenu compagnie pendant deux ans, dans un village, où il ſeroit mort ſans elle

XXIX-87

d'ennui, ou de défaut de ſoins; ou Mdlle. De** ſa ſoeur, qui ne veut pas le voir à cauſe de cette femme, ni même envoyer chez lui pour ſavoir, comment il ſe porte.

Ah! que le Dieu Philoſophe, que les faux Philoſophes ont attaqué, n'étant pas dignes de l'entendre, et qui a dit le mot ſublime ſur la Femme adultère, décideroit bien vite la queſtion.

Le dirai-je? oui; mais me croira-t-on? non. La pudeur n'eſt-elle pas au-deſſus de la vertu. Je vois des Femmes mariées, qui bravent l'une à l'ombre de l'autre, ſauter au cou de leurs maris, les couvrir de baiſers devant tout le monde, et annoncer, le ſoir, en quittant une ſociété, par leurs transports, tous ceux que ſous les auſpices d'un Sacrement, la vivacité de leur conſtitution va prodiguer à deux époux.

Je vois Eulalie qui, par défaut d'éducation, mauvais exemple, manquement de principes et beſoin de fortune, s'eſt attachée à quatre amans dans le petit cours de ſa vie. Elle en parle, comme ſi cela devoit être; et ſans connoiſſance du monde et des hommes, elle leur fait l'honneur de croire, que ce qu'ils lui demandent eſt de l'amour (mot qui réſonne à ſes oreilles et presque à ſon coeur, de puis qu'elle eſt au monde). Elle croit

croit presque en avoir eu peut-être pour un des quatre, et sait bien n'en pas avoir pour les autres. Mais reconnoissante pour deux, complaisante pour un troisième qu'elle n'a pris même que par ennui, elle tient son serment de fidélité, dont même celui-ci la dispenseroit.

Eulalie le met en possession de ses charmes au-dessus de tous ceux qu'on connoît; mais elle les dérobe à sa vue; elle augmente ceux qui sont visibles, par son application à cacher les autres. Elle ne veut pas qu'on s'apperçoive du partage des plaisirs qu'elle procure. Ses belles mains sur ses beaux yeux empêchent de les y lire. L'absence de morale et de biens, est, de la part de ses parens, la première cause de ses erreurs. La corruption des premiers séducteurs y a attaché ce qu'on appelle un crime. La vertu est en fuite, mais la prudence est demeurée.

Eulalie n'est pas noble. Eulalie n'est pas mariée; elle doit être l'éxécration de la bonne compagnie; mais Orphise, l'une de ces femmes dont j'ai parlé, est l'une et l'autre. Son physique ardent, lassant ou lassé en faveur d'un mari, lui donne un successeur dans ce qu'elle appelle un sentiment. Emportée par ses sens, elle fait rougir Eulalie; mais elle va à la Messe et donne à souper.

XXIX-89

Orphiſe eſt une honnête femme et Eulalie l'opprobre de ſon ſexe.

Eulalie fait la charité de ce que lui ont procuré ſes appas, ſans calcul de ſa part, croyant que c'eſt un uſage général. Orphiſe la refuſe en rudoyant, et ſolicite auprès de ſon époux un colier de diamans qui le dérange, quand Eulalie refuſe de ſon eſpece d'amant, une montre à répétition qui lui feroit plaiſir. Vous êtes un monſtre, Eulalie; mais vous, Orphiſe, vous êtes une femme de bonne compagnie.

Et vous, Monſieur l'Auteur, qui écrivez ſur de pareils ſujets, qui oſez faire de telles comparaiſons, vous êtes ce qu'on appelle un homme *immoral*.

Puisque mon ſiècle *qui a des moeurs*, ne voudroit pas qu'on le jouat, qu'on emploie au moins dans les Tragédies les vertus ſur un fonds de crimes apparens. Elles en ſont bien plus éclatantes. Qu'on y faſſe peu pleurer de pitié, mais beaucoup d'admiration, ou plutôt d'exaltation, et uſage de ces reſſorts inattendus. C'eſt la mauvaiſe Tragédie d'Abellino, que je viens de voir, qui m'y a fait penſer. Je vais y faire tout

plein de changemens. — Ils ſeront raiſonnables; mais pourrai-je les verſifier? et quand cela ſeroit, deviendroit-elle une bonne Tragédie? Nous n'en avons que vingt excellentes, parfaites d'un bout jusqu'à l'autre, entre Voltaire, Racine et Corneille, et une trentaine de paſſables entre les Modernes, que l'on joue; mais plus de mille ſur le Théatre allemand, pour le quel on en fait dans cinq jours.

L'horreur et la terreur ſont les moyens que l'on doit employer; je le ſais. Mais ne pourroit-on pas y ajouter l'erreur? Je voudrois que, pour ne pas ſouiller le plaiſir de trouver des vertus à un ſcélérat, il fut reconnu pour ne pas l'être: mais en exécration jusqu'au dénouement. Je voudrois que, toujours ſoupçonné, accuſé, presque convaincu, il fît regretter les bonnes, ou les belles actions qu'on lui feroit faire. Oh! que le public ſeroit aiſe d'être ainſi attrapé! La première fois il ſeroit ivre de plaiſir; mais les autres même, il auroit celui que fait éprouver la ſuite du coup de canon d'Adélaide du Gueſclin, quoiqu'on s'y attende et qu'on ſache la pièce par coeur.

Il y a quelques jumeaux que l'on a peine à diſtinguer l'un de l'autre; ils ſe reſſemblent

XXIX-91

blent assez souvent d'ailleurs. Mais il n'y a pas de jumeaux d'ame, ni d'esprit, qui est aussi différent qu'un visage. Voici une réflexion que cela me fait naître. L'amour et l'amitié auroient plus de durée, et peut-être existeroient toujours, si l'on s'attachoit à des personnes qui auroient à peu près, les mêmes traits: puisque j'ai vu souvent les mêmes inclinations, dispositions, occupations à deux jumeaux. C'est que leur figure annonçoit la même organisation, dont dépendent les facultés de l'ame. Par conséquent je suis autorisé à croire qu'une femme qui a un beau nez aquilin, ne sera pas heureuse avec un époux camus, un homme de grande taille avec une naine etc.

J'ai connu trois mariages, où l'on se ressembloit: ils étoient parfaitement heureux, et avoient apparemment la même volonté, parceque la même composition de l'ame étoit annoncée par la reffemblance des traits. S'ils étoient parfaitement égaux, on auroit la même manière de penser, de voir, de s'aimer. —

Comme cela est impossible à rencontrer, on pourroit en chercher au moins des approximations et faire des expériences là-dessus. En attendant, que chacun se rappelle ce qu'il a aimé le plus, et le plus longtemps, peut-être qu'on s'appercevra que, sans se ressembler, ce qui est bien rare, il y avoit quelque analogie dans la figure.

Une

XXIX-92

Une belle femme qui épouſeroit un magot, feroit une mésalliance, et il n'eſt pas poſſible qu'ils ſe reſſemblent plus par l'eſprit que par le corps. Voyez la ſuite des mariages de la Cour de France. La petite bourgeoiſe, à qui un grand nom donnoit le Tabouret, en revanche des Millions qu'elle apportoit, avec ſa petite mine de Finance, ou éducation de comptoir, étoit bientôt ſéparée et ruinée par ſon Duc et Pair qui conſerve la nobleſſe de ſa figure, même après avoir perdu celle de ſon ame.

Qu'on examine dans les Familles, ſi le père, le frere, la ſoeur, qui ſe reſſemblent le plus, ne s'aiment pas davantage. S'ils avoient le même âge, la même éducation et les mêmes circonſtances, ils ſe reſſembleroient autant en réflexions et en actions, qu'ils ſe raſſemblent en viſage.

Les menteurs ont du tact pour ſavoir à qui ils s'adreſſent. Ils jugent d'abord leurs pratiques, et comme ils cherchent des ſous-fermiers de menſonges, pour les propager, ils ſont bien aiſes de trouver des crédules, qui y mettent de la bonne-foi. Ainſi, paſſant de bouche en bouche, le menſonge s'établit: et ſi c'eſt une bonne calomnie qui eſt venue en tête au menteur, ſans avoir la volonté

XXIX-93

lonté d'être méchant, elle circule et paroît une verité. Qu'on voye enſuite toutes les nuances qu'elle prend, et la quantité de gens qui diſent: *j'ai vu, j'ai lu.* Si les indifférens établiſſent de pareils contes, qu'on juge alors ce qu'y ajoutent les méchans: et qu'on oſe alors aſſurer, et aſſeoir ſon jugement.

Et puis les confidences, les commérages, les aveux, les déſaveux, les on dit, les explications, les fauſſes preuves, les faux eſprits, les fauſſes oreilles: le Diable s'y retrouveroit.

Il y a des états qui ne ſont pas faits pour l'amour. Celui d'un purement homme de guerre l'exclut. Un houzard, occupé de ſes avant-poſtes, un Lieutenant d'Infanterie de ſes cazernes, un Major de l'exercice, n'a ni le temps, ni la diſpoſition qu'il faut pour ſavoir aimer. Aimer, eſt un état à part; il y faut des gens oiſifs qui ne ſoient appliqués encore que foiblement à la Littérature, ſans être un homme de Lettres tout à fait, qui eſt un métier incompatible, comme celui de Médecin qui eſt le pire de tous. Comment, accoûtumé à voir ſouffrir phyſiquement, ſeroit-il ſenſible aux peines morales? il eſt dur et tyran de profeſſion; il ordonne, il

Il défend, et incapable de la moindre complaiſance, il en exige.

De même qu'en Angleterre le Chirurgien et le boucher, accoutumés au ſang, ne ſont pas reçus pour témoins, encore moins pour Juges; de même la barbarie, attachée à l'état des Médecins, les éxile de l'empire de l'Amour. Leur journée dégoutante fait fuir la volupté d'une nuit raviſſante. Ce que l'ignorant, le préſomptueux, le charlatan a fait, vu et tâté, peut revenir dans la tête d'une femme qui lui accorderoit ſes bontés, et la faire renoncer pour la vie aux amans, par le dégoût que celui-là doit inſpirer.

Je concois qu'on peut aimer le Médecin de ſon âme. Mais celui de ſon corps; Grand Dieu!

Il en eſt ainſi du bourreau qui eſt à peu près la même choſe, du Maréchal, du cordonnier, du tanneur, du boucher, du Chirurgien, du cuiſinier, du cocher; mais perruquier, boulanger, (y ayant toujours de jolies figures dans ces deux états) jardinier, menuiſier, charron même, laboureur, couvreur d'ardoiſes, poſtillon, officier d'office, garçon caffetier, peintre, deſſinateur etc. voilà des états qui ne font pas peur à l'amour.

A la place de ces maris qui veulent faire le diable, par jalouſie, j'en voudrois une eſpe-

eſpèce qui fit la Police, et qui ſeroit très avantageuſe pour les moeurs et la ſûreté de la ſociété par conſéquent et des familles. Ce ſeroit de faire mettre l'epée à la main à l'amant qui quitteroit leurs femmes. Qu'ils ayent un peu de patience, cela leur arrivera ſûrement, et il y auroit bien de la grace à venger un coeur delaiſſé. Si l'honneur du mari eſt (aux yeux des ſots à la vérité) compromis par la galanterie de l'épouſe, il l'eſt bien plus par le bruit que fait dans le monde l'inconſtance de l'amant. Il y penſera à deux fois, en s'attachant à elle, et cent fois en voulant s'en détacher. S'il ne l'eſtime plus, ou s'il craint le mari, il deviendra mauſſade, ennuyeux et ſera mis à la porte par Madame. C'eſt ce qui peut lui arriver de plus heureux pour ne pas risquer ſes beaux jours.

Madame, d'un autre coté, ne trouvera que très difficilement des amans, car ils ſauront la façon de penſer de Monſieur; ennuyés, ils ſe battent; ennuyeux, on les chaſſe, et l'on ſe moque d'eux.

Voilà le vrai moyen de faire jouer un bon perſonnage aux époux, qui auront les rieurs pour eux, et qui de peur d'en avoir contre dans le ménage, qu'ils auroient peut-être envie de troubler, reſteront tranquilles et heureux danc le leur.

Il y aura peut-être un peu de mortalité la première année dans le Corps des Cocus, mais cela ira toujours en diminuant. Les mo-

XXIX-96

moqueries tomberont, non ſur cet état, mais ſur les poltrons qui ne voudront pas prendre le parti de leurs belles infidèles. On ſaura alors, comment et pourquoi ils ſont déshonorés. Les premiers auront beaucoup à faire: mais ils ſe ſacrifieront pour la confrairie qui ira toujours en diminuant. Au bout d'un an vous n'en verrez peut-être plus.

Il y a beaucoup de gens qui ont du coeur, et un coeur, qui n'ont point d'ames, et d'autres qui ont de l'ame et qui n'ont pas ces deux eſpèces de coeur. J'entends par la première les gens qui ont du courage, et par la ſeconde, ceux qui peuvent être amoureux, ſans être ſenſibles ou ni les uns, ni les autres. J'entends ceux qui le ſont, par la troiſième, capables de compaſſion, de complaiſance, d'égards, de reconnoiſſance et d'humanité.

Les premiers ſont durs, les ſeconds foibles ou tendres, et les troiſièmes de bonnes gens, méritants de l'attachement, mais peu eſtimables, s'îls n'ont pas un coeur et du coeur.

Quel pouvoir que la préſence! que l'abſence affoiblit le ſentiment et jusqu'au ſouvenir! Amans, amis, penſez-y. L'objet

XXIX-97

qui vous a couté tant de larmes à la ſéparation, vous tient un peu plus ou un peu moins au coeur. Vous le nommiez la moitié de vous même. Ce n'eſt pas pour dire une choſe ordinaire et géneralement reconnue, que j'entre dans ces détails; c'eſt pour faire voir que ce que nous croyons ſenſibilité, ne tient qu'à notre organiſation plus ou moins forte et aux caſes de notre mémoire. Peu-à-peu ce nom y eſt effacé, de même que dans ce qu'on appelle l'ame. C'eſt ce qui prouve que l'amour et l'amitié ſont très-phyſiques, en montant et en deſcendant. Le dérangement de cette organiſation s'appelle paſſion. C'eſt la fièvre de l'amour; comme ce n'eſt pas un état naturel, elle ne peut pas durer; cela eſt tout ſimple.

Mais l'état dont j'ai parlé, ſe ſoutient, ſuivant celui de notre conſtruction et du *lieu* de notre penſée, qui eſt autre pour l'amour que pour l'amitié. Ainſi l'amant, la maîtreſſe, l'ami abſent, vont toujours, ſans le ſavoir, en décroiſſant.

Ce n'eſt pas le temps qui conſole de la mort de ce que nous chériſſons; c'eſt l'abſence. L'abſent ou le mort ſont donc la même choſe. Delà vient que ce que Vous avez adoré, et dont la mort en votre préſence, occaſionneroit la vôtre, vous fait, en raiſon de l'époque de l'abſence, et même de l'éloignement du lieu, ſi peu d'effet. Le beſoin de lui écrire paſſe; la corréſpondance ceſſe.

XXIX-98

ceſſe. On n'eſt plus au courant des nouvelles de la ſociété et du changement d'interêts. Malgré la tendreſſe, avec la quelle on a vécu enſemble, on lit froidement dans la gazette la perte qu'on a faite, et l'on dit: *ah! mon Dieu, que j'en ſuis faché.*

Comment dit on: *Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.* Comme c'eſt un beau vers, il fait ſentence. Titus peut avoir de l'humeur. Eſt-ce par amour qu'un Général eſt jaloux de l'autre?

C'eſt ſi peu par délicateſſe qu'on l'eſt, que celui qui eſt ſûr de ne pas être trompé, ni par ſa femme, ni par ſa maîtreſſe et qui n'aime ni l'une ni l'autre, enrage et leur fait des reproches des aſſiduités qu'on a auprès d'elles; c'eſt pour le monde; c'eſt de crainte de jouer un mauvais perſonnage et qu'on ſe croie trompé. Un de ces jaloux aimeroit ſouvent mieux l'être et que perſonne le fût.

Tout cela eſt bien néceſſaire à obſerver pour entretenir cette heureuſe égalité de l'ame. C'eſt en s'obſervant ſoi-même qu'on peut prévenir les maladies du corps, de l'eſprit et du coeur, et un Médecin pareil peut s'appeller un Philoſophe. De même que vous devez éviter le fruit s'il vous gâte l'eſto-

XXIX-99

mac, les liqueurs, ſi votre poitrine en ſouffre; n'aimez pas, ſi vous êtes enclin à la jalouſie; ne ſoyez pas jaloux, ſi vous êtes enclin à aimer. Nallez pas à la Cour, ſi la faveur d'un autre, ou votre défaveur, vous met au déſeſpoir. Ne faites point la guerre, ſi l'envie, qui ſuit toujours les ſuccès, vous perſécutant, vous fait paſſer de mauvaiſes nuits. Si vous avez de la peine à vous endormir, étudiez-en la raiſon, et arretez-vous à temps.

Le Polonois a une manière de dire: je vous aime, qui pourroit donner une mauvaiſe idée de la Langue et de la Nation. Je m'aime, cela a l'air égoiſte, et cela n'eſt que délicat. J'entends: *je vous aime en moi; vous faites partie de moi-même, nous ne ſommes qu'un. Si je m'aime, donc je vous aime.*

Il faut, pour comprendre de cette façon, connoître celle d'une Nation, toute en dehors, démonſtrative, légère, généreuſe, hoſpitalière, facile à vivre, et cherchant à plaire. Voilà préciſément le contraire de l'égoisme. L'afficher, ne ſeroit pas un moyen de réuſſir. Celui qui s'eſt ſervi de l'expreſſion: *je m'aime*, a eu plus d'eſprit et de délicateſſe que celui qui l'a entendu autrement que moi. Qu'on ſe ſouvienne de Montaigne pour ſon Etienne. Il me dit

à

XXIX-100

à peu près autant en amitié. Si deux ſont deux, la liaiſon ne peut jamais durer. Il faut que deux ne ſoient qu'un. Les Géomètres ne comprendroient pas cela; mais l'amour ne les connoit pas.

Il eſt extraordinaire que les mauvais procédés en mariage en paternité, en amour et en amitié réuſſiſſent mieux que les bons. Un rien, une attention de la part des gens durs, les fait adorer. On ſe blaſe bientôt ſur les bons. Les premiers ſont une injuſtice aux ſeconds. Cent perſonnes diront tout de ſuite que cela devoit être ainſi: ſurtout celles qui voyent ceux-ci de près, et qui leur ont des obligations.

Chacun trouve ſon flatteur, depuis le ſouverain jusqu'à ſon frotteur. Il y a une raiſon ou une prévention qui autoriſe à faire le mal celui qu'on favoriſe n'importe de quelle condition que l'on ſoit. Il ſe trouve toujours que c'eſt le plus pauvre, le moins puiſſant, qui a tort. Le riche a beau paſſer pour n'avoir pas de mérite; il en impoſe. J'ai toujours vu qu'on prenoit ſon parti.

On devroit être obligé à ſoixante ans par le gouvernement, à faire ſon teſtament.

XXIX-101

Par un radoteur et un moribond, il n'a pas le ſens commun: et ſans valeur parcequ'il y manque toujours quelques formes.

Point de liaiſon ſans un échange de ſentimens. Point de ſociété ſans un échange d'idées. Il faut en avoir un fonds qui ſoit toujours le même: mais s'il n'y arrive pas quelque nouveau venu et quelque événement de tems en tems, c'eſt comme un poëme ſans épiſode. On parle toujours des mêmes choſes, à la même heure. On n'a plus envie de ſe plaire. On ſe voit trop pour s'aimer. On ſe connoit trop pour s'eſtimer.

Les dépenſes en vilains bâtimens et vilains jardins, me font une vraie peine quand j'en trouve. Elles ſont toujours l'effet de l'amour propre, et de peu d'eſprit. On cherche un faiſeur auſſi bête que ſoi; on gâte ce qui eſt bien. On détruit ce qui eſt noble. On abat les tours, on comble les foſſés, au lieu d'en tirer parti. On a une vilaine rivière factice et bourbeuſe à cauſe des ſinuoſités, au lieu d'un beau canal dont l'eau étoit néceſſairement agitée par le vent. Ce mouvement empêche de ſavoir ſi elle eſt courante ou ſtagnante, ce qu'elle eſt dans ces prétendus ruiſſaux larges ou étroits, mais con-

XXIX-102

contournée, quand même elle viendroit d'une ſource. Une bataille ſe gagne comme une ode et un tableau ſe font par inſpiration: mais pour un palais et un parc il faut conſulter et choiſir. Paris et Londres fourniſſent les artiſtes. Les autres pays les artiſans.

Les boucheries, les hopitaux, les cimetières, hors des villes. Cela gâte l'odorat, la ſanté et la ſenſibilité. Point de rue élevée, pour le jour et la circulation de l'air. Toits à l'italienne. Des terraſſes avec des orangers, des fleurs, des oiſeaux, des fontaines, des ruiſſeaux au milieu des rues, pour emporter toutes les immondices partagées en pluſieurs égouts couverts. Que chacun balaye et pave vis à vis de ſa porte. Que les places ſoient plantées, et les rues les plus larges. Des ventilatoires, et des ouvertures à toutes les égliſes, et aux théatres. Qu'on faſſe ouvrir les portes et les fenêtres avant d'y entrer. Qu'on choiſiſſe l'illumination qui fait le moins de fumée. Des bains et des inſtructions qui ſoient écrites ſur leur porte. Des bancs, des canapés, aux portes des maiſons. Des lanternes magiques, et des muſiciens qui égayent le jour, et endorment vers le ſoir.

Je ne dis et ne ſais pas quand le monde alloit mieux qu'il ne va. Mais je fais voir

XXIX-103

ſeulement la différence d'un tems à l'autre. Celui-ci cependant par les barbaries, les guerres de la france, et les ſubverſions de fortune, me paroit le plus mauvais. Cherchons en l'origine. Il y avoit eu des rebellions, des combats, et par-ci par là quelques inſtans de cruauté. Le plus fort l'emportoit: et tout rentroit à peu près dans le même état. Pourquoi la France ſi malheureuſe, ſi épuiſée d'hommes et d'argent ſous Louis XIV. ne s'eſt elle pas révolutionnée? c'eſt qu'il en impoſoit par la croyance qu'il avoit d'être plus qu'un homme. Ceux qui l'approchoient ſe croyoient plus qu'un grand Seigneur d'un autre pays. Les pères qui à trente ans étoient habillés et coëffés en vieillards, faiſoient trembler leurs enfans. Chaque age, chaque claſſe avoit ſon habit. Les maîtres faiſoient trembler leurs valets. Le petit gentilhomme alloit en fiacre: au moins c'étoit en voiture. Le Duc et Pair en avoit une ſuperbe. Le marchand un peu à ſon aiſe prenait la chaiſe à porteur et le maître tailleur la vinaigrette, s'il pleuvoit. Le petit bourgeois ſeul, et le laquais alloient à pied. Perſonne ne ſe promenoit et ne ſe compromettoit dans la rue.

Ce n'eſt que depuis que les anglois ont pris l'habitude de venir en France, après la paix d'Aix la chapelle, y ont porté celle qui ne peut pas avoir d'inconveniens dans une Ile

XXIX-104

Ile presque Republicaine, de ſe mettre tous également le père habillé comme ſon fils, et le maître comme ſon valet; qu'on a couru les rues et les mêmes avantures. Le grand Seigneur alloit en pompe autrefois chez ſa maitreſſe. A préſent, rival de ſon laquais, ſouvent mieux ajuſté que lui, il s'expoſe à être jetté par lui, pendant la nuit, du haut de ſon eſcalier.

Le prêtre qu'on ne diſtingue plus à préſent d'un autre, puisque l'on porte les cheveux en rond. Le médecin, l'avocat, le marchand avoient leur coſtume. On auroit vu d'abord qu'ils étoient intereſſés à parler contre la nobleſſe: et on auroit reconnu d'abord parmi celle-ci les roturiers qui ont voulu rentrer dans la claſſe du peuple.

Pourquoi une armée ſe gouverne t'elle ſi aiſément? c'eſt que le ſoldat, qui eſt le peuple, le bas officier qui eſt le bourgeois, l'officier qui eſt le gentilhomme, les généraux qui ſont les ſeigneurs, et le commandant de l'armée qui eſt le Roi, ne ſont pas habillés, ni traités de même.

La propagande Jacobine, les livres, les conquêtes, l'éxemple n'ont pas pu revolu-

 tion-

XXIX-105

tionner les autres pays; parceque les titres qui, traduits en françois, ſont ſi ridicules, comme votre grace, votre Excellence, votre transparence, ont deſigné le reſpect dû à trois différentes claſſes de nobleſſe, et le Baron allemand ſur ſon triſte rocher, dans une eſpèce de pigeonier a été reſpecté par ceux dont il étoit quelquefois un peu le tyran.

On a un peu de peine a coudoyer une Alteſſe. On en auroit d'avantage à la pendre. Mais un *Monſieur* roſſe ſans ſcrupule un *Monſieur*. On diſoit M. de Rohan, M. de Villette. L'un n'en impoſoit pas plus que l'autre, à une Nation qui n'a jamais réflechi, et par là Démocrate avant d'en ſavoir le nom. M. de Broglio, M. un tel Cornette de Dragons etc.

Le *Monſieur* diſtribué en france depuis le frère et le fils du Roi, jusqu'au portier d'un hotel garni, a perdu ce pays là: dès qu'on a renoncé aux habits, aux moeurs aux coutumes qui conſtituoient l'age, le rang et l'autorité.

Qu'on ne diſe donc point, ce ſont les lumières qui ont gâté ce beau Royaume. C'eſt faute d'en avoir. Si l'on y avoit fait de bons livres, et ſi l'on y avoit ſu l'hiſtoire, au lieu d'être auſſi ignorant, ſurtout dans cette partie

XXIX-106

tie qu'on l'étoit, il n'y auroit pas eu de révolution.

On croit que c'eſt l'ignorance qui ſauve les autres états, et les Turcs, par exemple. Il ne faut pas être bien ſavant pour que le dernier Muſulman ne s'apperçoive pas qu'il eſt pêtri du même limon que le Reïs Effendi, le Bacha, l'Aga etc. mais le turban, la barbe, et le maintien peu communicatif, empêchent la ſubverſion des claſſes.

Si Montesquieu, même l'Abbé Raynal ou plutôt ſes collaborateurs, avoient voyagé en Europe, à plus forte raiſon dans les trois autres parties du monde, ils auroient été ſublimes. Pour Jean Jacques, il avoit l'eſprit trop faux, mais qu'eſt ce que c'eſt pour l'hiſtoire de l'homme, que de peindre un Européen, et encore ſouvent ſeulement un françois? Buffon au lieu de nous parler ſi bien d'un loup et d'un Renard, auroit du étudier un ſauvage de l'Amérique: d'Alembert un Africain, Diderot un Aſiatique. Alors ils auroient été utiles: mais avec tant d'eſprit que nous ont-ils appris?

Les femmes et les enfans ſont plus braves que les meilleurs ſoldats. On diroit que cha-

XXIX-107

chaque créature a une certaine portion de courage. Celles-là ne dépenſent pas la leur comme nous, et ne connoiſſant pas d'ailleurs le danger, s'y expoſent, et même le déſirent. Avant d'avoir vu une bataille, je déſirois d'être attaqué par des voleurs, de verſer en voiture, de faire une chûte de cheval à la chaſſe.

Ce n'eſt certainement pas pour avoir le mot pour rire ſur la tour de Babel. Je me ſuis déjà aſſés prononcé ſur la Réligion: mais il y a des choſes ſur leſquelles on peut raiſonner, ſans pourtant en douter. Qu'ont fait, qu'ont écrit encore les ſavans d'utile ou d'intéreſſant? c'eſt le dernier que ſeroit un éclairciſſement hiſtorique, s'il eſt poſſible, ſur cette confuſion des langues. Qu'elle croit on la première? Celle d'Adam, par exemple? Comment eſt-on convenu des mots dans chaque pays pour s'entendre? Le beſoin que chaque ouvrier de la tour a eu beſoin de l'autre, fit d'abord vraiſemblablement imaginer une pantomime générale. On eut beſoin de beaucoup de tems pour la ſoutenir par des paroles. D'abord vraiſemblablement ce fut un cri à peu près comme celui des animaux: mais comme on avoit laiſſé la langue déliée, elle eſſaya d'articuler. Le françois avec le geſte de la main dit *venès* ici. Un autre l'imagina dans la langue qu'il

XXIX-108

qu'il forma ſans s'en douter. Celui qui voulut manger ou danſer, dit ce qu'il voulut, pour le premier en portant ſes doigts vers ſa bouche, et pour le ſecond en remuant les pieds. On s'en reſſouvint dans chaque pays, et alors on ne fut plus obligé de recourir à la geſticulation qui n'eſt reſtée qu'en Italie. Il n'y en a pas dans les pays froids. Le grand chaud en ôta auſſi l'uſage. En Turquie et partout où il eſt encore plus fort, ainſi que j'ai vu par moi même, il n'y a que la main qu'on porte vers la poitrine, en ſigne de reſpect, ou vers le coeur pour confirmer ce qu'on dit et promettre ſon amitié. L'un et l'autre ſont en uſage presque par tout du plus au moins. Les anglois la ſecouent, et la preſſent de manière presque à la caſſer. Les autres nations plus ou moins ſéchement ou tendrement. Quelquefois la ſéchereſſe du coeur s'annonce par cette main qui a l'air d'être de bois. C'eſt en France et en Italie qu'on s'embraſſe: et ſi cela arrive quelquefois ailleurs, celà n'arrive jamais en Angleterre, où la plus petite approche d'homme à homme eſt en horreur. Je m'imagine qu'alors la langue, par hazard, ayant produit quelque ſon, il a été reconnu pour exprimer l'amour et presque l'amitié: et que le premier mot par tout ſanctionné a été, *je vous aime.*

XXIX-109

Il a peut-être précédé le boire et le manger qui ſont venus enſuite pour l'appuyer. Surtout ſi c'eſt après diner que ce tour ſe fit aux ouvriers de la tour. Moyſe, plus voiſin que nous, de ce tems, auroit bien dû nous dire, ſi c'eſt de ce jour là que nâquit l'hébreu: et combien de mois ou d'années, s'en fit un uſage reglé et convenu. C'eſt alors qu'on pouvoit citer véritablement une langue mère. Il eſt bien clair que s'il y en a une, c'eſt l'Illyrienne, puisque c'eſt la plus générale en Europe. Mais que l'Angloiſe, la Moldave, la latine, l'Italienne, l'Eſpagnole, la Françaiſe, ſont toutes melées et compoſées. C'eſt à diſputer à qui eſt la première. Cherchés, Meſſieurs les ſavans, et ſi vous ne le trouvés pas, convenés que vous êtes auſſi ignorans que ceux qui ne portent pas votre nom.

Parmi les quinze manières que je ſais de dire, je vous aime que j'avertis que j'ecrirai, et que je prononcerai mal, il n'y a de reſſemblant que *je vous aime*, *amo* latin et *amo* italien. *Liebe* allemand et *lieve* flamand. Mais ce qui ne ſe reſſemble pas, c'eſt *Seredem Kedet* hongrois; *Gamamrada* bohême; *Gogam* Polonois; *ja the bal oblon* Ruſſe; *draga mi* Moldave; *ai love you* Anglois; *Quiro* Eſpagnol; *Milouya* Courlandois; *Bendé ſeverum* turc; *agapos* Grec etc.

je

XXIX-110

Je mets ici la façon dont tout cela ſe préſente à mon oreille; et non la véritable de le dire, qu'ont ces nations qui ne doivent pas ſe moquer de moi ſi j'eſtropie le plus beau de tous les mots.

L'Epyptien deſſina. Le Phénicien écrivit. Les ſignes, les hièrogliphes des premiers étoient une pantomime ſur le papier, qui pouvoit s'entendre d'un bout de leur Empire à l'autre: et celle qu'on entend par ce nom, ne tenoit lieu que de converſation. Que je voie auſſi quelque choſe de clair ſur l'origine des Nègres, leur langue, les mores et les maures, les Turcs noirs de l'Aſie; que je ſache comment Mahomet a ſeduit les deux tiers du monde par ſa religion, ſans ſavoir leur langue, et ce qu'on étoit avant lui. Tout cela me tiendroit bien plus à coeur que les découvertes de planètes qu'on fait tous les jours.

Il y a trois occaſions de juger ſon prochain. La meſſe, la chaſſe et le jeu. La manière de prier ou de ne pas prier, de lire ou de méditer, d'être important même vis à vis de Dieu, ou confiant, ou reconnoiſſant, ou tendre, ou ſec, ou perſuadé, ou doutant un peu. Le mouvement ou l'immobilité des lèvres, celui ou celle des yeux, le

XXIX-111

le plus ou moins d'attention et d'onction donnent la mesure du caractère.

Les propos qu'on tient à la chasse, le maintien qu'on y a, sont aussi significatifs. On voit d'abord l'amour propre, ainsi qu'au jeu. On entend *je ne sais ce que j'ai aujourd'hui. Je ne suis pas en train. Je tire ou je joue bien mal. Cependant je suis bien plus fort que Mr. un tel et Mr. un tel. Demain cela ira mieux. Ils ne font que des coups de hazard. Mais voyés moi. Je tire à la première vue, ou, je ne manque guères une bille. Je fais les doublets à merveille; ou j'ai tué 100 pièces aujourd'hui.* Voyés l'avidité au jeu. L'envie à la chasse. Le plus ou moins de mauvaise humeur ou d'hypocrisie quand on se gêne. C'est plus que du ridicule dans tout cela. Ce sont des défauts, et même des vices que vous trouverés dans ceux dont vous aviés auparavant la meilleure idée.

Est-ce ma faute à moi, si j'entends différemment morale, humanité, vertu et sentence, maxime et proverbe et les définitions autrement qu'un autre. Par exemple les souvenirs. On les appelle doux et tendres: et de telle façon qu'ils soient, je les dé-

XXIX-112

déclare durs et amers. L'image du malheur passé vient encore nous assiéger, on craint d'y retomber: et l'on déplore des années passées dans la contradiction. L'image des plaisirs innocens de l'enfance retrace un tems qui nous rapproche de celui que nous n'existerons plus. Guerre, amour, succès d'autrefois, lieux où nous les avons eus, vous empoisonez notre présent. *Quelle différence!* dit-on, *comme le tems s'est passé; j'étois victorieux, aimé et jeune!* on se trouve si loin, si loin de ces beaux momens qui ont passé si vîte, et qu'une chanson qu'on a entendue alors, un arbre au pied duquel on a été assis, rappellent en faisant fondre en larmes. *J'étois là*, dit-on, *le soir de cette fameuse bataille. Ici on me serra la main. De là je partis pour un quartier d'hiver charmant. J'avois bonne idée des hommes. Les femmes* (chose assez indifférente) *la Cour, la ville, les gens d'affaires ne m'avoient pas trompé. Mes soldats* (société d'honnêtes gens plus purs et plus délicats que les gens du monde) *m'adoroient. Mes payſans me béniſſoient. Mes arbres croiſſoient, ce que j'aimois étoit encore au monde, ou exiſtoit pour moi.* Oh! mémoire! mémoire! elle revenoit quelquefois au Duc de Marlborough, tombé en enfance, et jouant avec ſes pages: et un jour qu'un de ſes portraits devant lequel il passa, la lui rendit, il arrosa de pleurs ses mains qu'il porta sur son visage.

XXIX-113

Voilà pour le paſſé, c'eſt la joïe des ſots. Voici pour l'avenir; c'eſt la joie des fous; j'entends l'avenir temporel. On ſe permet tous les écarts de l'imagination. On bâtit, on épouſe; on bat l'ennemi; on eſt riche: on fait du bien. Le préſent qui ne paſſe, ni n'avance, ſe trouve tout différent. On eſt affligé ſi l'on refléchit à ces deux eſpaces métaphiſiques, ſi l'on oſe s'exprimer ainſi. N'ayons de mémoire que des malheurs, peut-être pour les éviter, et d'imagination que le matin, pour paſſer une ſoirée agréable. Tenons un juſte milieu entre les regrets, et l'eſpérance, c'eſt à dire l'hiſtoire qui finit, et le roman qui commence. Et que la mémoire, ce don que je trouve ſi fatal, ne ſoit accordée qu'aux méchans, afin que leurs remords, enfer de cette vie, les mênent inſenſiblement à l'autre.

Laxembourg, mariage, Fêtes, chaſſes. Guerre de ſept ans, guerre des Turcs, et les autres, Bandour, Beloeil, Hêvre, Jughe, Verſailles, Fontainebleau quartiers d'hiver de mes 11 ou 12 Campagnes, ... Anvers, forét de ſoigne, Petersbourg, Varſovie, Crimée; et vous . . . . . et vous . . . . . vous . . . . vous . . . . et vous . . . . je tache tous les jours de vous oublier.

Si on ne le peut, ni le veut peut-être tout à fait; au moins qu'on évite les lieux, les

XXIX-114

les perſonnes, les noms, les choſes qui y font penſer. Sans cela, les rapprochemens, les comparaiſons.... tout cela eſt affreux.

On a ſouvent dit d'un Souverain mort, c'eſt dommage; il étoit mal entouré. Oſerai-je vous demander ſi Catherine II. et Frédéric II. l'étoient bien? Perſonne n'eſt plus à même que moi d'aſſurer que non. Qui conſeillait Charles V. et Marie Theréſe, hormis quelquefois le Prince de Kaunitz? c'eſt donc une flatterie pour le trepaſſé. Excepté Louvois encore à quelques égards; excepté Colbert, le miniſtère de Louis XIV. a toujours été déteſtable. Eh! quel pourroit dont être cet excellent entourage d'un Roi? y a t-il tant de gens de mérite dans le monde, à plus forte raiſon dans le pays? qu'il y en ait un dans une cour, on ſera fort heureux: et qu'il ſoit conſulté: mais cet entour de génies conſultés ou dirigeans ne ſe trouvera nulle part.

Point de méfiance aux Souverains d'eux même. Pourquoi ne ſeroient ils pas auſſi en état de gouverner que ceux qu'ils choiſiroient. Ils en ſavent plus long par les regnes précédens, par l'éducation même, eut-elle été negligée. Et on ne dira pas alors cette

XXIX-115

phraſe ſi commune. Excepté Sully qui entouroit Henry IV.; qu'avoit-il auprès de ſa perſonne? Guſtave Adolphe, Charles XII. avoient un entourage auſſi: mais ils ne le conſultoient pas pour porter leurs armes, l'un à 500 lieues et l'autre à mille de chez eux. Je n'aime point qu'on ſe ſerve de penſées, ſentences rebattues et ſouvent fauſſes, et cette façon indirecte de fronder.

Mes amis! il faut encore que je vous parle. Votre ame eſt elle transparente pour moi? n'avez vous pas un ſecret que je ne ſache? je vous dirai les miens. Si vous en avez, il y a donc de la méfiance. Vous avez donc un interêt perſonel. Et vous craignez de croiſer le mien. Le cachet de l'amitié eſt une confiance ſi aveugle que votre ſort doit dépendre du mien, comme le mien du votre. Sans gages mutuels, qui peut avoir cet abandon qui promet des privations, des ſacrifices, enfin la chaleur d'un coeur vraiment ſenſible.

Parmi les éteignoirs de ſociété, il faut compter après les chiens, les cartes, les enfans; les petits mots, les petits noms qu'on s'y donne, l'un eſt mon frère, l'autre ma petite maman, ma ſoeur, mon oncle: et tout cela avec les *mon chat*, et les *mon choux*, me tue.

Autre

Autre fleau, c'eſt un livre nouveau que quelques perſonnes ont lu, et qui en parlent ſans ceſſe, devant celles à qui il n'eſt pas encore parvenu. Il ne manque plus que de réciter ſes rôles quand on joue la Comédie, les faire repêter, prendre les noms des perſonages, faire des citations et des applications.

Je reviens encore au malheur des ſouvenirs: par exemple, quand on ſe rappelle les choſes et les gens qui vous faiſoient rire auſſi. Si ce ſont des indifférens, vous avez des regrets. Si ce ſont des perſonnes chères, vous en auriez des remords, ſi cela vous amuſoit encore.

A quels maux il me livre (de l'amitié à l'épreuve) *viens aurore* (chanſon d'Henry IV.) *ce fut par la faute du ſort, ſi votre flamme eſt trahie*, et l'air Ruſſe me font pleurer.

On ceſſe de faire une choſe qui faiſoit plaiſir et de voir une perſonne que vous aimiez. Si vous ſaviez que c'eſt la dernière fois que cela vous arrive, vous ſeriez au déſeſpoir. Lorsque même il n'y a presque pas d'apparence, la bienfaiſante providence y ſubſtitue l'eſpérance.

XXIX-117

Quelquefois l'ami ou la femme qu'on a aimé et oublié, disparoissent après un espace de tems assez considérable et reprennent leurs droits. Ce rabachage d'amour et d'amitié est très agréable, et dure alors. Les figures sont changées: le profit de la fidélité, est qu'on ne s'en apperçoit pas, puisqu'on se voit tous les jours.

Les animaux que je trouve en tout mieux traités que les hommes, n'ont de mémoire que ce qu'il leur en faut pour leur bouche et leur éxistence; les sauver des dangers qu'il ont couru, et l'azile qui leur est destiné; l'hirondelle trouve son ancien nid et sans bousole et méthode pour la géographie à l'usage des enfans, va aux lieux chauds dont elle a besoin: mais ceux où elle a été heureuse ou malheureuse, ne viennent pas la tourmenter.

On se plaint de ne plus avoir de grands hommes et surtout de grands capitaines: mais c'est que ceux qui en portoient le nom, n'étoient presque que des capitaines, et point des généraux. Qu'est-ce qu'ils commandoient? qu'étoit ce que l'armée du Gonsalve de Cordoue qui portoit préciſément le nom de grand capitaine, et celle du Duc de Rohan qui a écrit le parfait capitaine?

Cê-

XXIX-118

César avec très peu de monde, mais bien exercé, Alexandre de même maniant leurs troupes fort aiſément ont battu les maſſes Gauloiſes, Africaines, Perſes et Indiennes. C'eſt ce qui rend mon Prince Eugène et mon Frédéric le Grand, ſupérieurs à eux, et à Condé, et à Turenne. Ils avoient de grandes lignes à remuer, et bien de l'Artillerie contre eux.

Il en eſt de même pour les grands hommes auxquels je reviens, où y en avoit-il le plus? c'étoit en Grèce, petit pays, grand comme la main, qu'un Miniſtre, Préſident et Conſeiller bien borné de ce tems ci auroit peut-être bien gouverné. Voyez la petite enceinte de Sparte et d'Athènes. Lycurgue et Solon pouvoient aiſément et en s'amuſant donner leurs lois, et les faire éxécuter. Périclés, premier miniſtre à Vienne, ou à Verſailles auroit été peut-être embaraſſé: et Themiſtocle et Miltiade vis à vis d'un Colonel de Croates.

Les fameux Conſuls de Rome euſſent été peut-être auſſi de très mauvais magiſtrats de la préſente Cisalpine ou des trois Pologne d'aprés ent. La plus grande étendue des poſſeſſions Romaines n'avoit que celle d'une couple de provinces de l'Empire de Ruſſie; et par cette raiſon, mon Imperatrice Cathérine, malgré quelques abus dans les gouver-

XXIX-119

nemens éloignés d'elle, m'a paru ſupérieure à tous les Souverains vantés dans l'hiſtoire.

Il n'y a que l'eſprit qui ne doit point éprouver de changemens. Il étoit auſſi difficile d'en avoir alors qu'àpréſent. Pourquoi n'y a-t-il plus de Cicéron, d'Horace, d'Ovide, de Virgîle, de Plaute, Tacite, Salluſte, même Suetone, même Velleius Paterculus? Qu'avons nous à mettre dans la balance pour les modernes? Molière et Voltaire. On a pu approcher de Racine, de Boileau, de Montesquieu, et des deux Rouſſeau, mais jamais des deux que je viens de nommer.

Les gens de lettres ont perdu ce tems ci. Il n'y en avoit pas à Rome, ni à Athènes. Il n'y avoit que les auteurs et les philoſophes, le reſte étoit des admirateurs, qui avoient du goût, mais qui ne ſe méloient pas d'écrire. On parlait; on étoit inſpiré. Ce n'eſt que la plume à la main que la paſſion, la partialité, la mauvaiſe foi ſe font jour. On applaudiſſoit, ou l'on étoit indigné. Tout étoit jugé dans l'inſtant. Ni controverſes, ni ſophismes. Le premier effet .... c'eſt le plus ſûr. —

On

XXIX-120

On ſe croit homme de lettres pour faire quelques vers, même aſſez jolis, en ſavoir par coeur et juger d'après les journaux. Ce nom ne peut ſe donner que pour la qualité ou la quantité des ouvrages imprimés, quoiqu'ils ne ſoient peut-être pas tous ſupérieurs, mais où il y a de l'inſtruction, une matière quelconque, ou l'on ſoit fort et en tout beaucoup d'idées.

Les ſots prennent ſi ſouvent la parole, la gardent ſi longtems, contrarient ſi ſouvent, ſurtout quand quelques femmes les écoutent, que c'eſt ce qui engage, je crois, à écrire. On menage ſes poumons. Il vaut mieux ne pas les uſer, et uſer ſa plume et ſon encre.

Les ſots ſavent tout et ne ſavent rien, mais ils parlent de tout également, et quelquefois aſſez bien pour que les ſots de la ſeconde ligne les admirent, et étonner les gens d'eſprit qui s'apperçoivent pourtant qu'ils n'en ont pas.

Un taciturne dans une ſociété eſt quelquefois un bavard dans une autre. Il profite du dedain ou de la pareſſe de ceux qui en ſont. Il vous dira *ce n'eſt pas comme cela.*

XXIX-121

Je doute de ceci, ne croyez donc pas cela. Voici comme cela s'eſt paſſé. Ce ton d'aſſurance en impoſe quelquefois même à ceux qui ſont ſûrs de leur fait.

J'ai vu des gens qui ne diſoient rien en France, parler comme des pies dans les autres pays. Ils craignoient le tribunal éclairé de la ſociété, et ſurtout des femmes éclairées. La tradition, les modèles, la comparaiſon, et le gout enfin ont rendu excellent l'Areopage de la bonne compagnie depuis Boileau et Me. de Sevigné, malgré leurs torts jusqu'à l'année 1786.

Il y a eu à peu près le même eſpace de temps, de goût exquis, à Rome et à Athènes. Il ne faut point craindre pour ſa vie, ſa liberté et ſa fortune pour avoir de l'eſprit. Il ne faut point avoir fait de perte ſenſible pour ſon coeur. L'ambition, la douleur, la paſſion malheureuſe, l'amitié trahie, la miſère ſont les ennemies des lettres, et ſurtout de la poëſie; mais la médiocrité qui veut en ſortir, peut faire prendre de l'élan, apprendre à penſer et ecrire, à s'inſtruire et à être utile.

Autres ennemies des lettres: la guerre, la politique, et les finances. Il n'y a eu qu'un Céſar, et un Frédéric dans le monde. Sans être deux phénomènes comme ceux là, il

XXIX-122

il faut ne ſavoir ni aimer, ni dormir, ni boire, ni manger, pour faire de grandes choſes: mais, en verité, c'eſt les payer trop cher.

Point d'homme de lettres ſans la première éducation en études quelconques, une grande baſe d'auteurs claſſiques, et connoiſſance du grec ou du latin. C'eſt ſans dictionnaire, abregé, eſprit des auteurs, almanach, tablettes chronologiques qu'on eſt homme de lettres. On l'eſt par des ſujets intéreſſans, par l'érudition et le ſtyle.

Je ne puis paſſer ce nom aux traducteurs. Il n'y a que l'Abbé De Lille qui par ſon exactitude, ſa force, ſon coloris, l'eut mérité même ſans ſes quatre poëmes dont la moitié fait l'honneur du ſiècle.

Le Comte de Ségur eſt le ſeul homme de lettres de la grande bonne compagnie en France. Le Comte de Vaudreuil l'auroit été s'il l'avoit voulu. Le Comte de Coigny auſſi, Mr. de Chatelux, de Biſſy, de Montesquiou l'ont voulu, et ne l'ont pas pu. Dorat l'étoit dans ſa claſſe, tant pour la qualité que pour la quantité de ſes ouvrages.

Le Chevalier de Bouflers eſt plus et moins qu'un homme de lettres. De même que la grace, la gaité, l'originalité de ſes charman-

tes

XXIX-123

tes petites pièces de vers, lui donne la ſupériorité ſur tous ceux qui s'en ſont mêlés: de même auſſi le peu d'ouvrages ſérieux que ſon aimable pareſſe lui a permis de faire, ne peut lui donner le titre d'auteur. Il l'eut eu, et celui d'un des premiers hommes de lettres de la France, s'il l'avoit voulu.

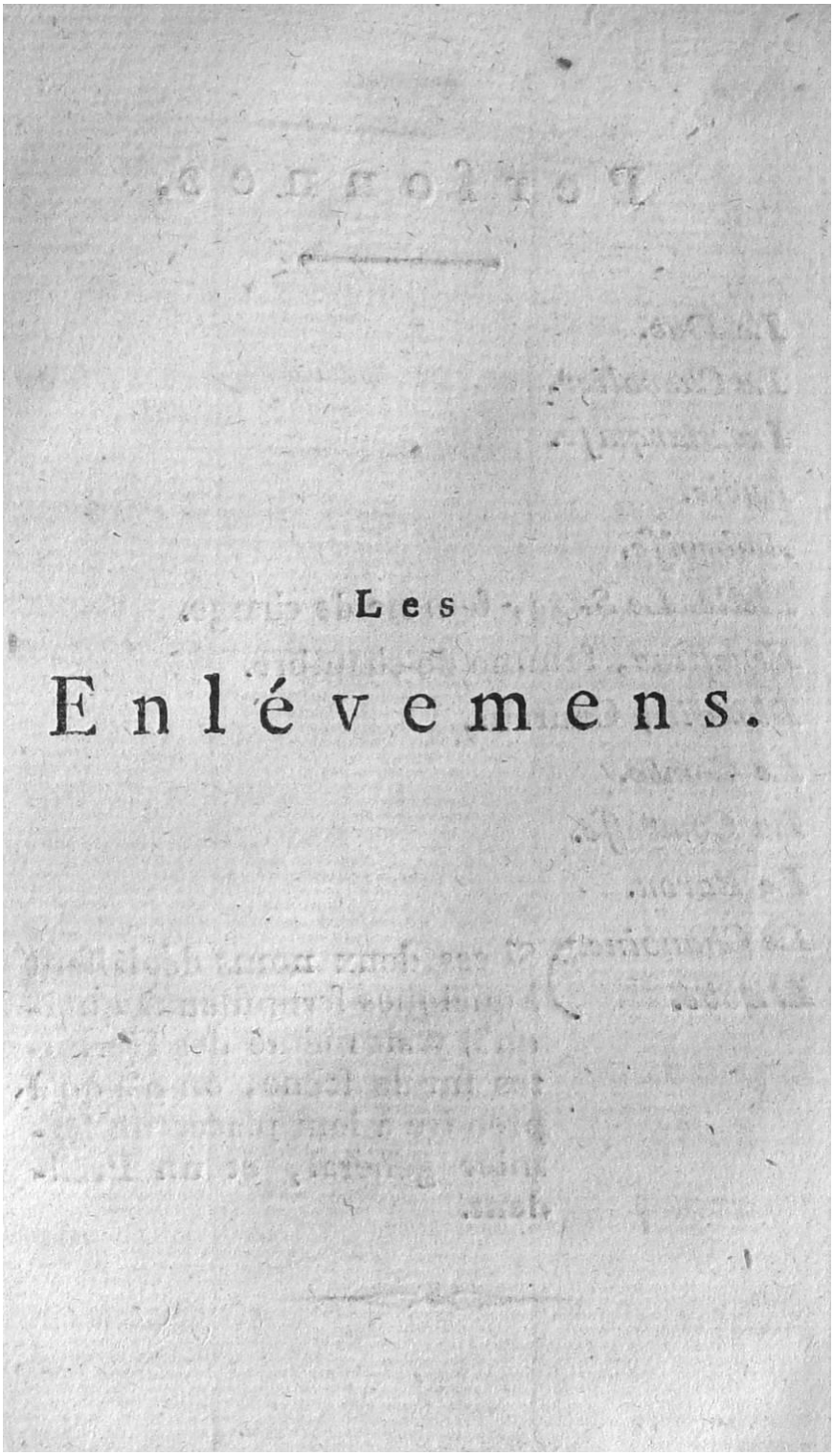
Buffon, d'Alembert, Diderot étoient des auteurs, Me. de Stael, Me. de Genlis, Chateau-Briant, Ferrand ſont des gens de lettres. J'appelle ainſi les trois premiers parcequ'ils étoient ſavans.

Il y en a qui ne ſont ni auteurs ni gens de lettres. Il y en a qui ſont plus encore: mais ennuyeux, et quelquefois utiles. Les pédans, comme les Danier, les Saumaiſe, les Scaliger etc.

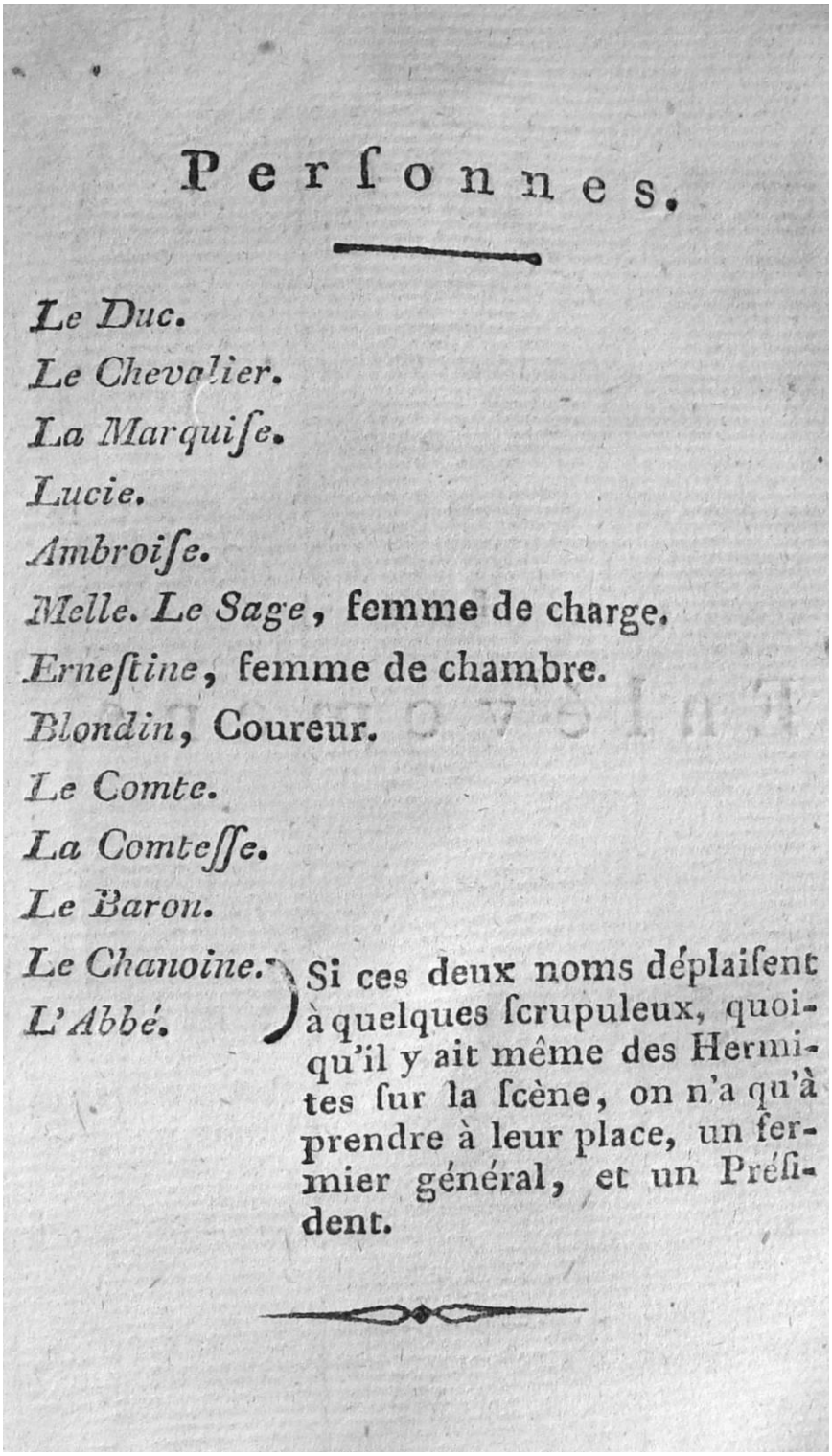
Il y a au-deſſus des ſavans et des Gens de Lettres, les inſtituteurs du monde, comme Ariſtote, Leibnitz, Newton et quelques autres: les grands poëtes comme Milton, le Taſſe, l'Arioſte, Homère, et même le Camoens. Voltaire eſt une Mácedoine de tous ceux que j'ai nommé, ſi l'on peut me paſſer une expreſſion ou trop triviale ou trop hazardée.

Les

XXIX-124


Les
Enlévemens.

XXIX-[125] titre particulier

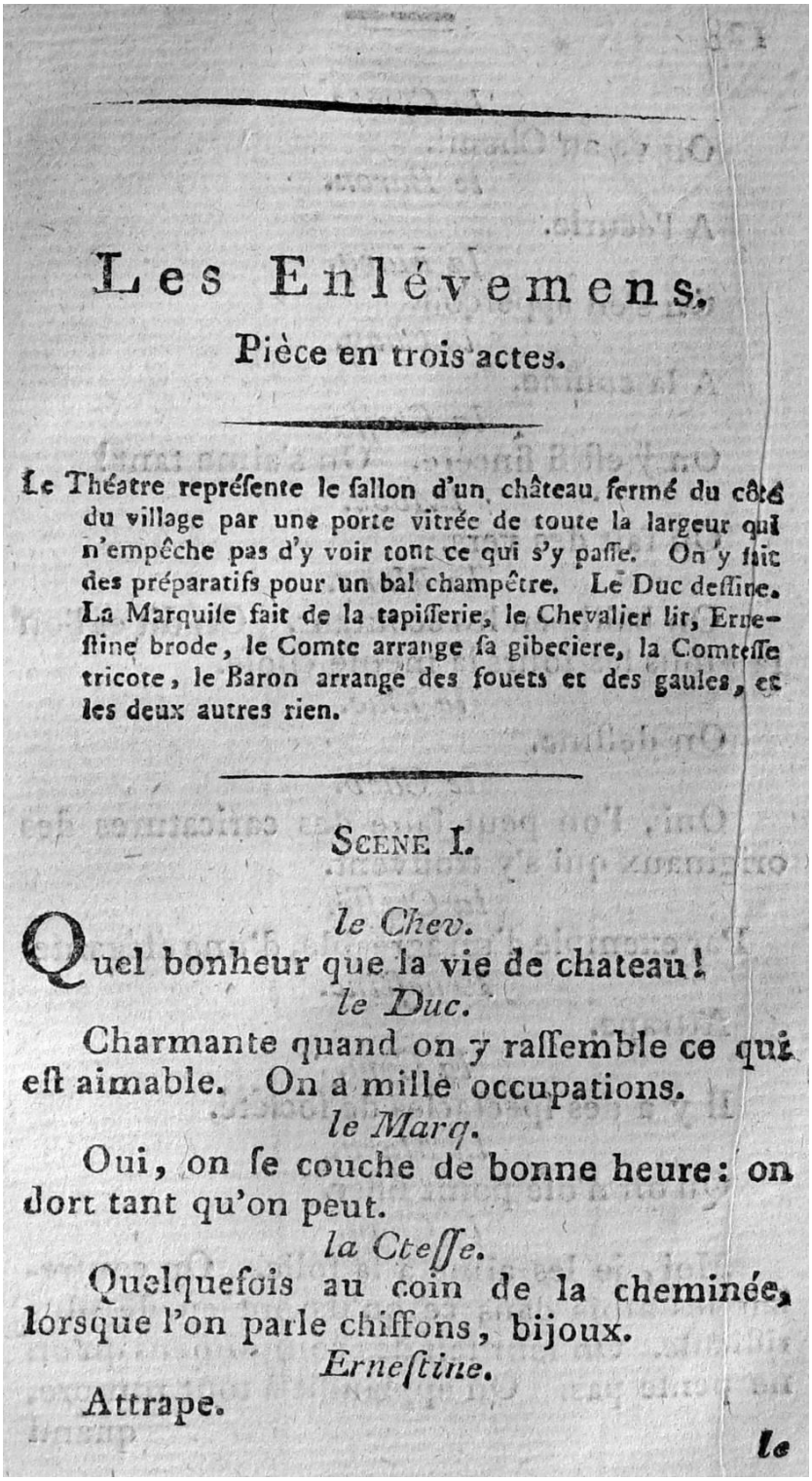


Perſonnes.

Le Duc.
Le Chevalier.
La Marquiſe.
Lucie.
Ambroiſe.
Melle. Le Sage, femme de charge.
Erneſtine, femme de chambre.
Blondin, Coureur.
Le Comte.
La Comteſſe.
Le Baron.
Le Chanoine.
L'Abbé.

Si ces deux noms déplaiſent à quelques ſcrupuleux, quoiqu'il y ait même des Hermites ſur la ſcène, on n'a qu'à prendre à leur place, un fermier général, et un Préſident.

XXIX-126



Les Enlévemens.

Pièce en trois actes.

Le Théatre repréſente le ſallon d'un château fermé du côté du village par une porte vitrée de toute la largeur qui n'empêche pas d'y voir tout ce qui s'y paſſe. On y fait des préparatifs pour un bal champêtre. Le Duc deſſine. La Marquiſe fait de la tapiſſerie, le Chevalier lit, Erneſtine brode, le Comte arrange ſa gibeciere, la Comteſſe tricote, le Baron arrange des fouets et des gaules, et les deux autres rien.

Scene I.

le Chev.

Quel bonheur que la vie de chateau!

le Duc.

Charmante quand on y raſſemble ce qui eſt aimable. On a mille occupations.

le Marq.

Oui, on ſe couche de bonne heure: on dort tant qu'on peut.

la Cteſſe.

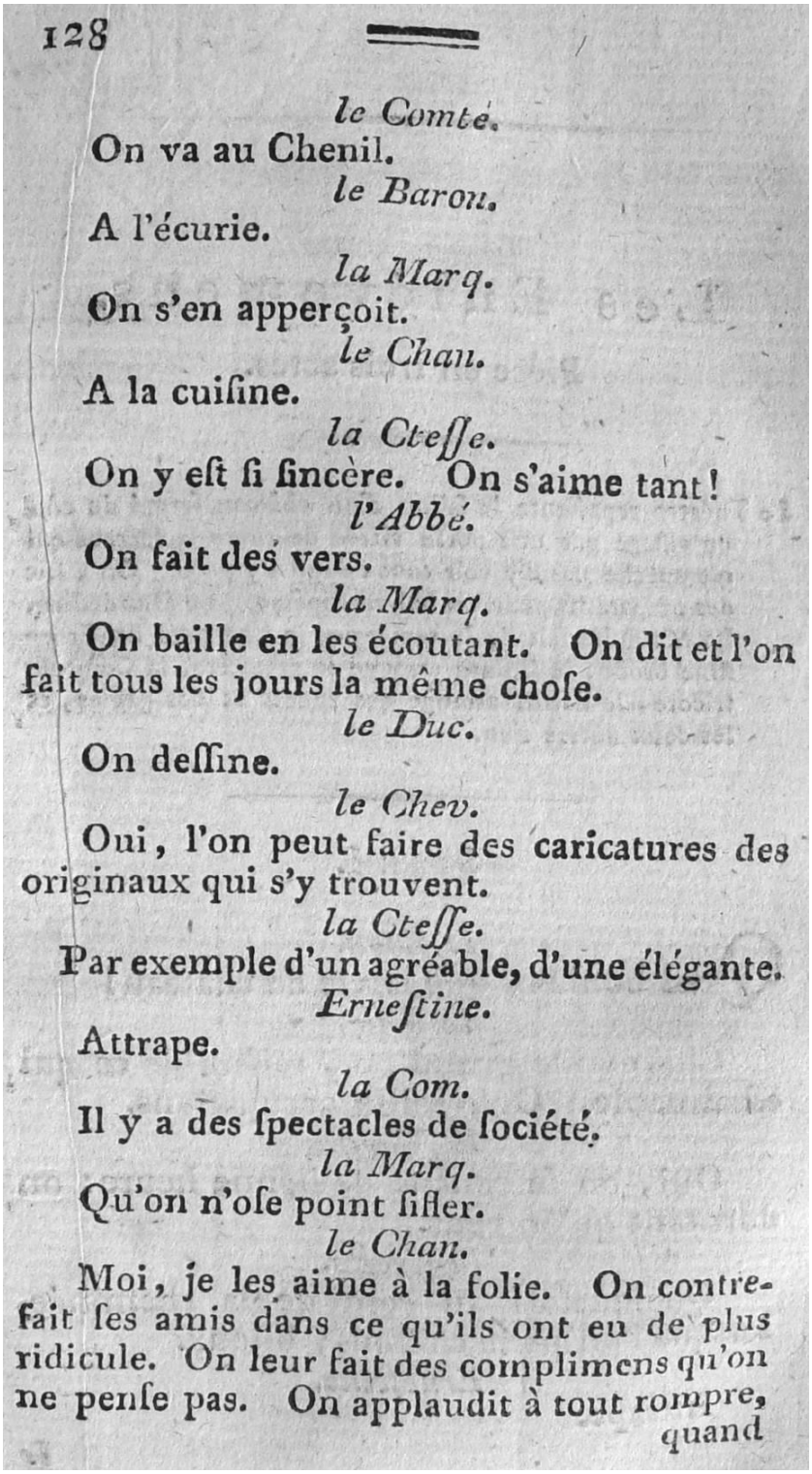
Quelquefois au coin de la cheminée, lorsque l'on parle chiffons, bijoux.

Erneſtine.

Attrape.

le

XXIX-127



128

le Comte.

On va au Chenil.

le Baron.

A l'écurie.

la Marq.

On s'en apperçoit.

le Chan.

A la cuiſine.

la Cteſſe.

On y eſt ſi ſincère. On s'aime tant!

l'Abbé.

On fait des vers.

la Marq.

On baille en les écoutant. On dit et l'on fait tous les jours la même choſe.

le Duc.

On deſſine.

le Chev.

Oui, l'on peut faire des caricatures des originaux qui s'y trouvent.

la Cteſſe.

Par exemple d'un agréable, d'une élégante.

Erneſtine.

Attrape.

la Com.

Il y a des ſpectacles de ſociété.

la Marq.

Qu'on n'oſe point ſiffler.

le Chan.

Moi, je les aime à la folie. On contrefait ſes amis dans ce qu'ils ont eu de plus ridicule. On leur fait des complimens qu'on ne penſe pas. On applaudit à tout rompre, quand

XXIX-128

quand les acteurs rentrent dans le ſallon. Ils y ont l'air bien bêtes: et on dit à chaque femme: Ah! Madame, comme vous étiez miſe! et comme vous avez joué!

la Cteſſe.

Qu'eſt-ce que cela fait. Eh bien, qu'on faſſe comme moi. On fera des filets.

le Baron.

On monte ſix chevaux tous les jours.

le Chan.

On déjeune deux ou trois fois.

l'Abbé.

On ſe donne des concerts.

le Chev.

Ah! Mr. l'Abbé, concert d'amateur, comédie de famille et diner d'ami, c'eſt tout ce que je connois de pis.

la Cteſſe.

On joue.

la Marq.

Oh! Me. les cartes, les chiens, les enfans ſont les éteignoirs de la ſociété.

le Comt.

On raconte des hiſtoires de chaſſe.

le Baron.

De Voleurs.

le Chan.

De poſſédés.

l'Abbée.

D'eſprits ſans eſprit.

le Duc.

Il y a toujours quelqu'un qui dit, je n'y crois pas, mais voici ce qui m'eſt arrivé, je

XXIX-129

vous en donne ma parole d'honneur la plus ſacrée.

le Chev.

Un autre qui dit après l'hiſtoire, qu'elle bêtiſe! mais cependant un jour, un autre à ma place auroit eu peur. Que dites vous de ceci par exemple?

la Marq.

Oui, et puis après cela je paſſe toujours une nuit affreuſe.

le Comte.

On court le cerf. On revient à tems pour l'affut du ſoir au lapin.

le Chan.

Si l'on n'a pas fait quelque chute qui vous tienne au lit pendant quinze jours.

le Baron.

On dreſſe au manège, ou pour la chaſſe, ou pour la voiture une jolie jument pour ſa maîtreſſe, ou ſa femme.

la Marq.

Oui, on lui caſſe le cou en Witzky.

le Chan.

On va voir ſi les vignes promettent une bonne vendange.

l'Abbé.

On fait des lectures.

la Marq.

Qui endorment tout le monde.

le Duc.

Une des choſes dont il faut le plus ſe garder, c'eſt d'ennuyer d'un livre que deux trois

XXIX-130

trois perſonnes ont lu, toutes celles qui ne le connoiſſent pas.

la Marq.

On médit un peu de ſon prochain, c'eſt ce qu'il y a de mieux.

la Cteſſe.

Il y a des femmes qui ne peuvent exciter que la calomnie, car il n'y a rien à en dire. Mais on parle de choſes innocentes, du tems, des malades. On raiſonne...

Erneſtine.

On entend déraiſonner.

le Duc.

Il n'y a ni corridor, ni eſcalier, ni embaras. On n'attend pas ſon caroſſe à la porte du ſpectacle.

le Chev.

Tant pis; moi, je n'y entre que pour en ſortir. On trouve des femmes qu'on a eues, et qu'on oublieroit ſans cela: et puis on montre ſa livrée et ſa jolie voiture.

le Duc.

On ne reçoit point d'ennuyeux.

la Marq.

Non, on les loge chez ſoi, et on le devient. On ſe voit trop ſouvent, on perd l'envie de ſe plaire. On ſe connoit trop. On vit comme frères et ſoeurs.

le Duc.

La Marquiſe n'eſt pas champêtre.

XXIX-131

la Marq.

Je n'aime pas les menêtriers, ni les cornemuſes, ni les ormeaux, ni le grand jour, ni les clairs de lune.

le Chev.

C'eſt cependant bien à la mode.

le Duc.

Et la promenade?

la Marquiſe.

Fi donc, Mr. le plus inſipide et fatiguant des plaiſirs.

le Chev.

Aſſurement, voilà la vie de château bien déjouée. La Marquiſe fait tomber ce qu'elle veut.

la Cteſſe.

Même dans ſes filets, Monſieur.

la Mqſe.

Je ne les tends pas, Madame. S'y prenne qui veut. Ce n'eſt pas que j'aime le train de Verſailles: mais on ſe le doit, et quand on y eſt, il faut y être bien aſſiſe.

Erneſtine.

Pardi, Madame, vous n'y aurez jamais un divan comme ici.

le Duc.

Encore ſi les Ducheſſes y avoient une Ducheſſe.

la Marq.

Je ne me ſoucie pas que les Ducs ayent des bergères. (*Dans la Traduction au lieu de*

XXIX-132

de ceci la Marquiſe dira: les gens de la Cour aiment mieux ſouvent ſur un banc de gazon voir aſſiſes leurs Bergères.) Vous en regardez une, par exemple, tous les jours avec un peu trop d'attention.

la Cteſſe. (au Baron.)

Je ſuis bien aise qu'elle s'en ſoit apperçue. Cela aura des ſuites.

le Duc.

Mais au moins, Madame la Marquiſe, j'eſpère vous y faire trouver bientôt le tabouret, dont vous faites tant de cas, puisque nos coeurs et nos affaires l'éxigent.

le Chev.

Comment! ſi la Marquiſe n'étoit pas auſſi aimable qu'elle eſt .....

le Duc.

J'en ſerois déſolé, car elle me couteroit cent mille écus.

la Marq.

Et Mr. le Duc veut gagner ſon argent lui même.

le Duc.

Oui, Me., et la plus jolie femme de la cour.

la Cteſſe.

On m'a dit bien longtems que je l'étois de la ville. Mais à préſent, on eſt ſi impoli.

le Chev.

Tu es l'homme du monde le plus heureux. Je n'ai ni argent, ni tabouret, ni main à offrir.

XXIX-133

Erneſtine.

Mr. le Chevalier eſt-il manchot?

la Cteſſe.

De la naiſſance, c'eſt là le principal.

le Chev.

J'ai bien un coeur auſſi à préſenter. Mais on n'y croit plus à préſent.

la Mqſe.

Il eſt vrai qu'on n'en prononce plus le nom qu'en riant. On en a trop abuſé, et toutes nos diſſertations ſur l'amour, l'amitié, la nature, et la jalouſie l'ont fait tomber, ainſi que notre pouvoir. L'amour eſt à peine de la galanterie: et la galanterie à peine une politeſſe.

le Duc.

Ces Dames ſe plaignent toujours. Qu'importe, pourvu qu'on s'épouſe.

le Chev.

Qu'importe, pourvu qu'on aime la femme de ſon ami.

la Mqſe.

Sans doute, ſi la femme de ſon ami ne ſe connoit pas en fats.

Erneſtine.

Attrape.

le Chev.

Elles y ſont quelquefois attrapées.

le Duc.

Ah! ſi le coeur choiſit, s'il eſt électriſé, s'il électriſe.

le Chev.

Tu te donnes là de l'air inflammable.

le

XXIX-134

le Duc.

Sur l'un de l'autre..... ah, Dieu!

la Mqſe.

Quand eſt-ce qu'on l'eſt.....

la Cteſſe.

Quand on a des principes, Madame.

le Duc.

Mais à moins qu'une paſſion réciproque ne faſſe paſſer ſur toutes les conſidérations; je ſuis fort pour les mariages de convenance et de confiance, ils tournent mieux que ceux d'un ſoi-diſant amour. Qu'on y penſe. Auroit-on voulu avoir épouſé toutes les femmes qu'on a aimées?

Scene II.

Les mêmes et Lucie.

le Comte.

Pardieu, Comteſſe, j'ai aimé et épouſé en même tems. Dès que je vous ai vue, il y a près de 30.....

le Baron.

Oui, avant l'uſage de la raiſon. C'eſt comme pour entrer au ſervice: et enſuite dans le feu à une bataille. Il faut enfoncer ſon chapeau.....

l'Abbé.

Les gens du monde et les gens de guerre ne raiſonnent donc pas, Mr.?

le Chan.

Vivent les gens de robe.

XXIX-135

Lucie.

Monſeigneur, tout eſt prèt. Le bal va commencer. Ne l'alléz vous pas ouvrir avec Made. la Marquiſe?

le Duc.

Je ne danſe plus, belle Lucie: mais je vous admirerai.

la Mqſe.

Le bal ne s'ouvre plus à préſent, Melle., on valze tous à la fois. Je prends le Chevalier. Mgr. nous regardera s'il veut.

Erneſtine.

Et moi je prends Blondin.

le Chev.

Eſt-ce une Roſière que votre Lucie?

le Duc.

Non. Mais c'eſt une roſe. Je n'aime pas les patentes de vertu: et les Roſières m'ennuyent.

Lucie.

Bon les Roſières. Il y en a eu une du village voiſin qui s'eſt ſauvée l'autre jour avec un jeune officier, et puis il faut tant de rubans pour faire une Roſière. On eſt huit jours à ne perdre que ſon tems: et je n'en ai pas un qui ne ſoit employé à aſſiſter mon bon père.

la Mqſe.

Comment donc, voilà quelques phraſes de ſuite.

la Cteſſe. (au Comte.)

Qui auront de la ſuite. Je l'ai prédit au Baron.

Lu-

XXIX-136

Lucie.

Monſeigneur, venez donc bien vite. Tout notre village vous aime tant. On a tant de plaiſir à vous voir.

le Duc.

Et moi, belle Lucie, à vous l'entendre dire et vous rencontrer.

la Marq.

Mais voilà de la gentilleſſe de part et d'autre.

Erneſtine.

Madame, comme ſon bonnet va mal!

la Marq.

Mais ces mauſſades villageoiſes plaiſent à ces Meſſieurs. N'eſt-ce pas Chevalier?

le Chev.

Madame, je ne regarde pas celle-ci des mêmes yeux que lui fait à préſent Mr. le Duc: je ne lui parle pas à l'oreille: mais elle eſt fraiche.

la Marq.

Je le crois. Cela ſe couche à neuf heures.

le Duc.

Ah! Lucie, que je m'intereſſe à votre bonheur!

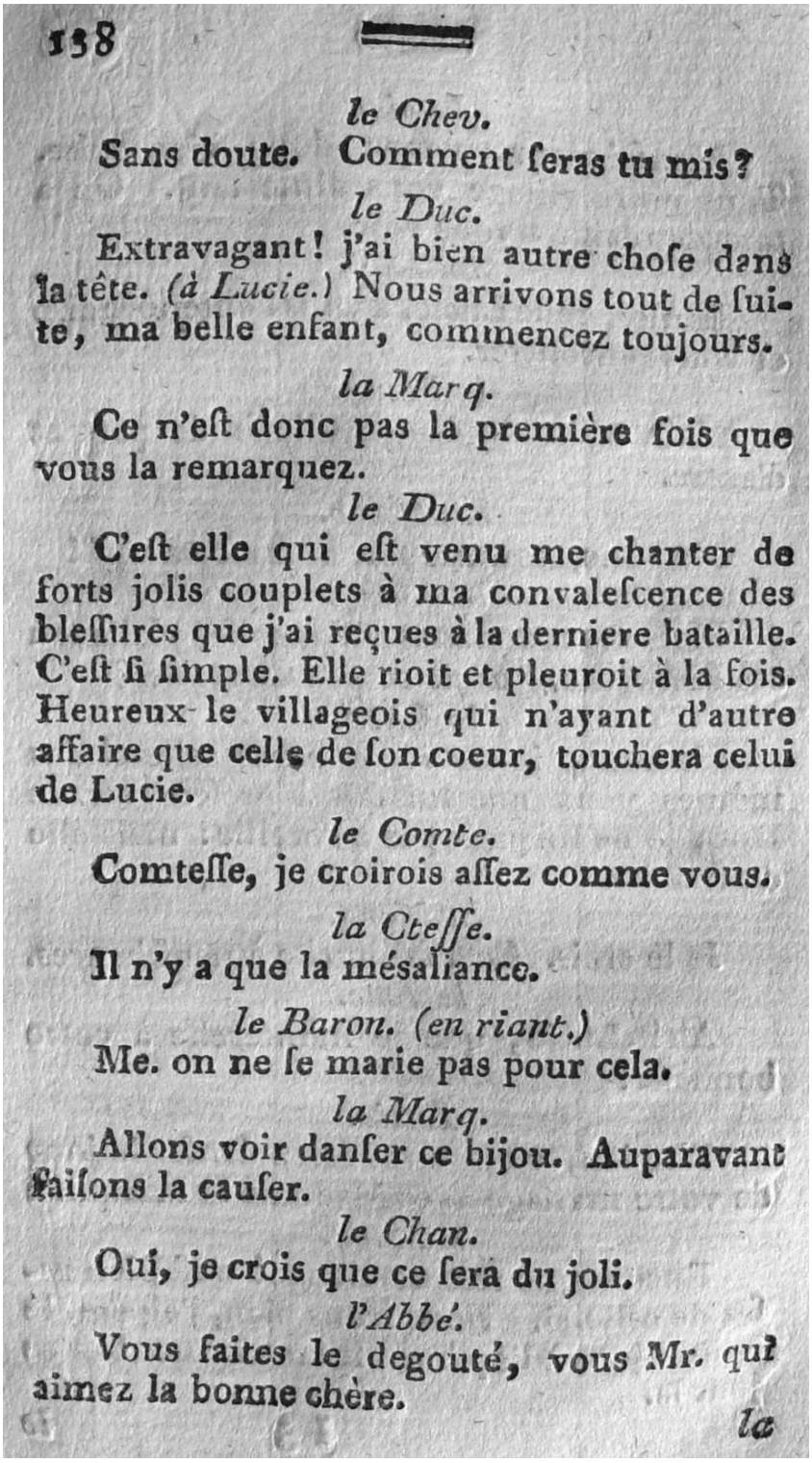
Lucie.

Eh bien, vous nous ferez danſer le jour de votre mariage avec Madame la Marquiſe.

la Marq.

Encore une fête de village! c'eſt bien aſſez de celle-ci. Nous irons bien, j'eſpère, le même jour à l'opéra. Il faut ſe montrer ce jour là.

XXIX-137



138

le Chev.

Sans doute. Comment ſeras tu mis?

le Duc.

Extravagant! j'ai bien autre choſe dans la tête. *(à Lucie.)* Nous arrivons tout de ſuite, ma belle enfant, commencez toujours.

la Marq.

Ce n'eſt donc pas la première fois que vous la remarquez.

le Duc.

C'eſt elle qui eſt venu me chanter de forts jolis couplets à ma convaleſcence des bleſſures que j'ai reçues à la derniere bataille. C'eſt ſi ſimple. Elle rioit et pleuroit à la fois. Heureux le villageois qui n'ayant d'autre affaire que celle de ſon coeur, touchera celui de Lucie.

le Comte.

Comteſſe, je croirois aſſez comme vous.

la Cteſſe.

Il n'y a que la mésaliance.

le Baron. (en riant.)

Me. on ne ſe marie pas pour cela.

la Marq.

Allons voir danſer ce bijou. Auparavant faiſons la cauſer.

le Chan.

Oui, je crois que ce ſera du joli.

l'Abbé.

Vous faites le degouté, vous Mr. qui aimez la bonne chère.

la

XXIX-138

la Marq. (au Duc.)

Eh bien, Mr. quand vous l'aurez aſſez regardée, vous m'en direz votre avis Voulez vous faire ſon portrait.

le Duc.

Oh Madame, il eſt tout fait. C'eſt celui de la plus belle nature. Quelle vivacité, quelle douceur!

le Chev.

Comment donc, mais elle a une volupté ſingulière dans ſes regards. Je connois des femmes qui feroient un beau ravage avec ces yeux là.

la Marq.

Elle eſt blanche et puis c'eſt tout. Quel âge avez vous petite fille.

Lucie.

J'ai eu ſeize ans le mois paſſé.

le Chev. (au Duc.)

Seize ans, entends tu? Mais tu ne la remarques pas aſſez. Regarde la donc encore. Vois ce cou d'yvoire s'arrondir ſur ſes épaules.

le Duc.

Elle ſeroit à merveille en habit de Cour.

le Chev.

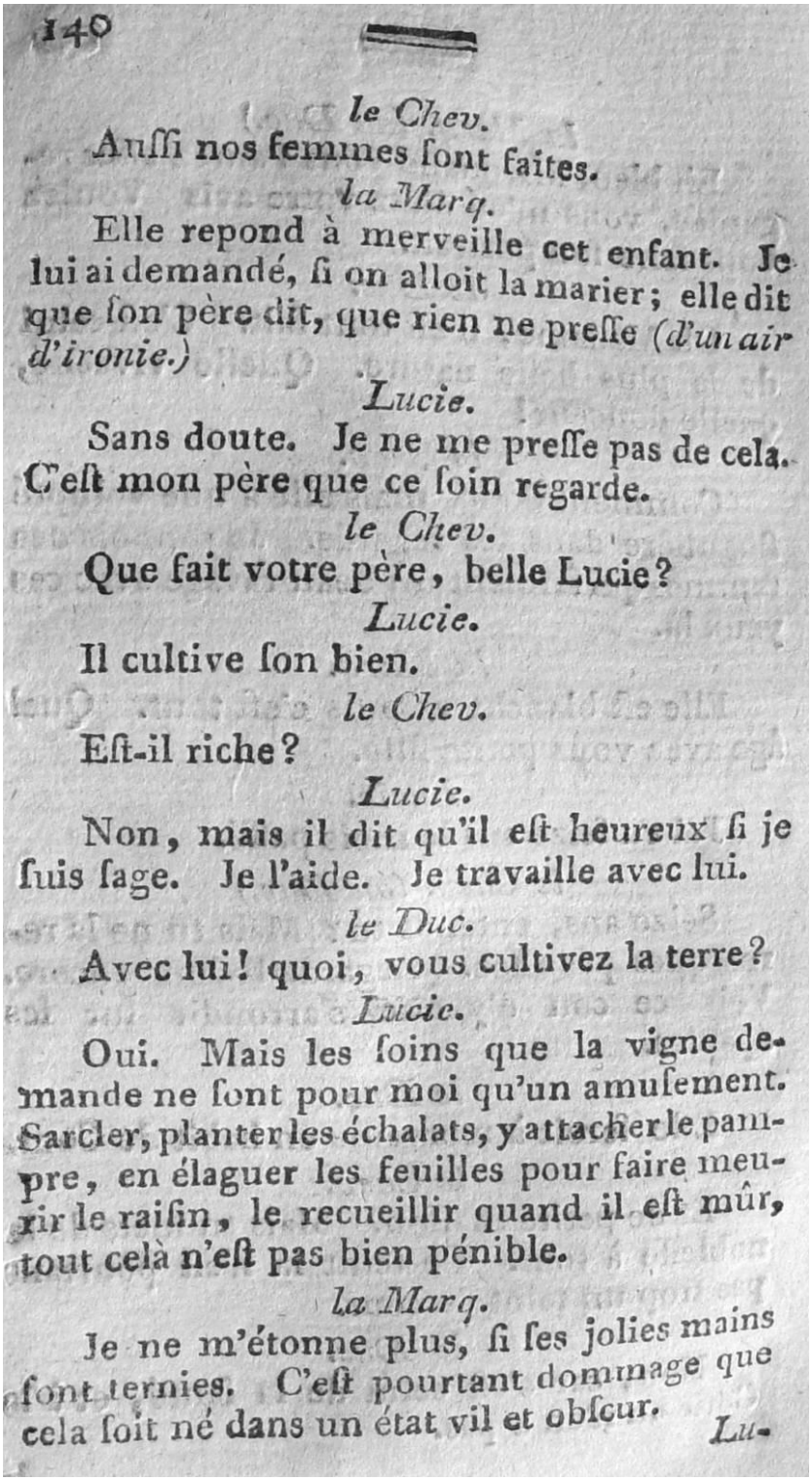
Et de petite maiſon. Mais tu mets de la nobleſſe à tout. Ce teint là n'eſt pourtant pas trop un teint de cour.

le Duc.

Non, car c'eſt celui de la ſanté, et à la Cour on n'en a pas.

lo

XXIX-139



le Chev.

Auſſi nos femmes ſont faites.

la Marq.

Elle repond à merveille cet enfant. Je lui ai demandé, ſi on alloit la marier; elle dit que ſon père dit, que rien ne preſſe *(d'un air d'ironie.)*

Lucie.

Sans doute. Je ne me preſſe pas de cela. C'eſt mon père que ce ſoin regarde.

le Chev.

Que fait votre père, belle Lucie?

Lucie.

Il cultive ſon bien.

le Chev.

Eſt-il riche?

Lucie.

Non, mais il dit qu'il eſt heureux ſi je ſuis ſage. Je l'aide. Je travaille avec lui.

le Duc.

Avec lui! quoi, vous cultivez la terre?

Lucie.

Oui. Mais les ſoins que la vigne demande ne ſont pour moi qu'un amuſement. Sarcler, planter les échalats, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire meurir le raiſin, le recueillir quand il eſt mûr, tout celà n'eſt pas bien pénible.

la Marq.

Je ne m'étonne plus, ſi ſes jolies mains ſont ternies. C'eſt pourtant dommage que cela ſoit né dans un état vil et obſcur. *Lu-*

XXIX-140

Lucie.

Mais en verité, je crois que vous me plaignez, ſavez vous bien que je n'ai encore excité que l'envie et jamais la pitié.

la Cteſſe.

Eh mais ſi vous voulez cauſer, allons plutot nous aſſeoir au pied de cet ormeau.

le Chev.

Et moi aux genoux de Lucie.

Lucie.

Oh vraiment, n'en faites rien. Vous ne ſeriez pas à votre aiſe. Du reſte c'eſt bien de l'honneur à moi, mais cela facheroit mes compagnes, et dans ce village on eſt jaloux.

le Duc.

On doit l'être ſans doute de vous voir ſi jolie, et à la ville on le ſeroit de même, c'eſt un malheur qui vous ſuivra par tout. Ah Lucie, ſi dans Paris au milieu de ces femmes ſi vaines, d'une beauté qui n'eſt qu'artifice, on vous voyoit tout à coup paroitre avec ces charmes ſi naturels dont vous ne vous doutez pas.....

Lucie.

Moi, Monſieur, à Paris. Helas! eh qu'y ferois-je?

le Chev.

Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les coeurs.

la Marq.

Après la galanterie de Monſieur le Duc et le perſiflage de Monſieur le Chevalier, il ſeroit tems de faire ouvrir cette porte.

le

XXIX-141

le Chev.

Oui, je le crois, car le Duc avec ſon air ſentimental, et vous avec votre air dénigrant, vous pourrez bien l'ennuyer; d'ailleurs les Lucas, les Colas, les Guillot ſont plus du gout de Mademoiſelle. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être un Colas....

Lucie.

Que dites vous là, Monſieur, les garçons du village me plairoient d'avantage! vous ne ſavez donc pas comme ils tirent les filles. Mais allons, je vais leur dire que vous allez arriver.

la Cteſſe.

Liberté de la campagne, Mr. le Duc. On ne danſe plus après vingt cinq ans.

l'Abbé.

Vous avez donc quitté la danſe il y a ſix mois, Me. la Comteſſe.

le Comte.

Bon, il y a quatorze ans.

la Cteſſe.

Je vais me promener avec ces Mrs. l'Abbé, donnez moi le bras. *(aux trois autres.)* Venez vous Meſſieurs?

le Comte.

Oh pardi oui, nous avons bien autre choſe à faire. N'eſt-ce pas Baron.

le Baron. (en riant.)

Oui, oui, Madame, chacun ſes plaiſirs.

le Chan. (en riant auſſi.)

Et chacun ne troqueroit pas les ſiens pour ceux d'un autre. Allons, partons, auſſi

XXIX-142

auſſi bien à ce bal il n'y aura d'autres rafraichiſſemens que celui d'une averſe. Voyez Me. comme le tems eſt noir. Nous n'irons pas loin.

le Comte.

Bon. Ma femme eſt de ces femmes qui n'ont peur de rien.

le Baron. (en riant.)

Elle peut donc dire. *Je crains tout, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.*

la Cteſſe.

Jolie citation de Zaïre.

l'Abbé.

Oh non Madame.

le Chan.

Le Diable m'emporte ſi je le ſais.

l'Abbé.

C'eſt du ſiège de Calais par le Maréchal de Bouflers.

le Baron.

Bon, c'eſt le ſiège de Lille qu'il a fait. pardi je ſais cela. Moi, j'ai ſervi.

l'Abbé.

C'eſt peut être le Chevalier de Bouflers que Monſieur veut dire: mais je ſais que ce paſſage eſt après le monologue de Bayard et d'Aménaïde. *(ils ſortent.)*

(Le Chevalier cauſe avec la Marquiſe. Blondin avec Erneſtine.)

(Lucie, pendant ce tems là, cauſe avec le Duc et dit enſuite.)

Lu-

XXIX-143

Lucie.

Eh bien, Monſieur, allez vous arriver? Je vais vous annoncer. (*elle ſort, Ambroiſe arrive.*)

SCENE III.

Les mêmes, excepté Lucie, Ambroiſe.

Ambroiſe.

Attendés encore un moment, Monſeigneur; cette petite Lucie ne ſait ce qu'elle dit, elle eſt toujours ſi preſſée. Tout n'eſt pas prèt. Un homme du village qui a paſſé un an à Paris, dit qu'il faut arranger encore vos places d'une manière dont je ne puis retenir le nom. Pitt.....

le Chev.

Pittoresque.

Ambroiſe.

Oui pittoresque, et pour que cela ſoit rom....

la Marq.

Romanesque.

Ambroiſe.

Oui, mais encore un autre rom.....

le Chev.

Romantick. Qu'il eſt bête. Qu'avez vous fait bon homme, toute votre vie qui eſt bien longue, ce me ſemble.

le Duc.

Ambroiſe a ſervi le Roi et eſt revenu dans ſon village donner l'exemple de la vertu.

le

XXIX-144

le Chev.

M'avez vous vu aux revues du Roi, à la plaine des ſablons, et le beau cheval que je montois au trou d'enfer?

la Mqſe.

Ah Chevalier, je me ſouviens de votre eſprit au bout de ce beau bonnet de houſard qui vous alloit ſi bien.

Ambroiſe.

Non, Monſieur, j'ai vu le Duc tombé de ſon cheval tué ſous lui, et percé de trois coups de bayonette à la journée de Cloſtercamp qui fit tant d'honneur à Monſieur de Caſtries, et de bien à la France. Bleſſé moi même, je ſouffris de ne pouvoir le venger.

la Mqſe.

Ah! des recits de bataille pour nous amuſer!

le Chev.

Oui, ſi c'étoit encore de la manière dont les gardes françoiſes défilèrent l'autre jour devant le Maréchal de Biron.

la Mqſe.

Etes vous né ici, mon ami?

Ambroiſe.

Non, Madame, l'eſprit de tolerance de notre Roi, me permet à préſent de dire mon nom, ſans aller jusqu'à le reprendre. Je ſuis un gentil homme des Cevennes, qui auroit peut être été pendu, par la juſtice de notre Intendant, pour avoir été au préche que mon père, un peu trop Huguenot, avoit établi à une demi lieue de ſon château. Il

XXIX-145

mourut à force d'être perſécuté; et moi je me fis ſoldat. Devenu ſergent, en recrue ici, une fermière paſſablement à ſon aiſe, m'épouſa, et combla mes voeux par la naiſſance de ma petite Lucie. Encore faut-il que nous travaillions tous pour pouvoir lui faire une petit dot de cent écus quand elle ſe mariera.

le Duc.

Pourquoi ne m'avez vous pas dit cela plutôt, mon cher Ambroiſe?

le Chev.

Ou à moi. J'aurois fait votre fils Anglois et Jockai, ſi vous en avez un.

la Mqſe.

Et moi je vous aurois fait Suiſſe et portier.

Ambroiſe.

Mr. le Duc, j'ai eu une fois à ſolliciter pour un petit procès. Rébuté par tout, ne pouvant pas trouver ouverte une porte, où je voyois entrer des filles de mauvaiſe vie, des chanteurs, des bouffons, des uſuriers, des hommes perdus de réputation, oiſifs de la capitale, j'y ai renoncé.

le Chev.

J'aurois parlé pour vous à la maîtreſſe du valet de chambre du Miniſtre.

Ambroiſe.

Fi donc, Mr. le Miniſtre lui même, à qui je parlai de mes ſervices de 50 ans, et de mes bleſſures, embraſſoit pendant ce tems là un Abbé qui lui préſentoit un opéra comi-

XXIX-146

mique. Mais je ne veux pas vous ennuyer de tout cela. Tout ſera prêt. Madame la Marquiſe, ſi vous voulez venir, ces Seigneurs vous ſuivront ſurement.

(On ouvre la grande porte vitrée. Le bal commencé déja dont on entendoit ſourdement la muſique, s'anime. Le Duc valze avec Lucie. La Marquiſe après avoir valzé avec le Chevalier qui la quitte de tems en tems pour Erneſtine et pour Lucie qu'il prend une fois d'un air léger au Duc qui n'en paroit pas trop content, revient avec le Chevalier dans le ſallon.)

la Mqſe.

Savez vous que ceci devient trop plaiſant. Voyez vous la ſuite que met le Duc à ſes ſoins pour cette petite villageoiſe?

le Chev.

Pardi, ſi je l'ai vu! il m'a fait une mine de tous les diables quand je la lui ai enlevée pour danſer avec elle. J'ai cru, en verité... mais vous êtes donc bien décidée à l'épouſer?

la Mqſe.

Oui, Chevalier, ſon nom ne vaut ni le votre, ni le mien: mais il me faut un rang, des ſemaines de Verſailles, peut-être des faveurs du Roi pour les miens, les bonnes graces de la Reine. Le Duc ne m'adore pas: mais il me rendra la femme du monde la plus heureuſe: je vous aime bien autant: mais vous n'avez rien.

XXIX-147

le Chev.

Ma foi, cela m'eſt égal, pourvu que je vous voie ſouvent. Le Duc n'eſt pas bien gay. Il vous convient pour tout plein de choſes. Vous me convenez pour une ſeule. Mais c'eſt la plus intéreſſante: la ſociété.

la Mqſe.

Il eſt vrai que nous avons les mêmes gouts, la même manière de voir.

le Chev.

O, tout à fait: mais il tonne.

la Mqſe.

Avez vous peur du tonnerre?

le Chev.

Non pas abſolument: mais j'aime mieux me battre, qu'un orage, cependant je ſuis toujours bleſſé quand je me bats. Mais je ſuis malheureux en tout, excepté en femmes. Je perds ſi je joue. Mon phaéton caſſe, je verſe, je tombe contre une pierre. Si je monte à cheval, il m'emporte. Je ne gagne pas un pari, mon tailleur me gâte un fracq. Je ne rencontre que mes créanciers, j'arrive trop tard par tout, grace aux embarras de Paris, et ſi la foudre tombe, vous verrez que ce ſera ſur moi.

la Mqſe.

Ah mon Dieu! quel coup! ah! Dieu voilà le feu, tout le village va être brulé.

(On entend des cris effroyables. Tout le monde va et vient, et dit ce qu'il veut ſans qu'on ait beſoin de l'écrire. Par Exemple. Mon père, ma fille. Ah Dieu. ma

XXIX-148

ma mère, pauvre nous, prenez garde, nos vignes, nos moiſſons, ah Ciel! *Le Comte, le Baron, le Chanoine, l'Abbé, la Comteſſe, rentrent en courant.* Le Comte: *ſauvez les chiens.* Le Baron: *ſauvez les chevaux.* Le Chanoine: *ſauvez les vins.* L'Abbé: *ſauvez ma toilette.* La Comteſſe: *les gazes, les blondes, les dentelles.* La Marquiſe: *ſauvez moi Chevalier.* Le Duc *je vais ſauver ces pauvres payſans qui s'expoſent.)*

la Cteſſe.

Meſſieurs portez moi ſur vos bras, comme vous pouvez, ſur le grand chemin de Paris. J'attendrai la diligence.

(Le Comte veut la porter, la laiſſe tomber: et les trois autres en ſe ſauvant, tombent ſur elle d'une manière comique, ſe croizant par peur.)

Erneſtine.

Madame, j'ai fait mettre vos chevaux.

le Chev.

Partons tout de ſuite, mon cabriolet eſt toujours attelé.

la Marqſe. (à Erneſtine.)

Oh quel coup de lumière! ſauvez cette pauvre Lucie dont la maiſon eſt en feu: et conduiſez la à l'Abbaye au bois, en la recommandant de ma part à ma tante. Partez le plus vite que vous pourrez. (*à part.*) Le Duc ne la voyant point, ne ſachant pas où

 elle

XXIX-149

elle eſt, n'y penſera plus: et mon mariage eſt ſûr.

Blondin.

Monſeigneur, Monſeigneur, il eſt déja bien loin. Je vais courir après.

le Chev.

Avez vous fini de donner vos ordres? Dans une demi-heure avec mes Anglois, je fais quatre lieues et vous rends dans votre hôtel à Paris.

Ils ſortent.

On voit Lucie et Erneſtine traverſer le théatre.)

le Duc qui revient. (à Blondin.)

A préſent que je ſuis bien ſûr que perſonne n'a péri dans les flammes, tachons de retrouver tout ce qui m'eſt le plus chèr. Le feu gagne ce ſallon, après avoir conſumé les reſtes du château. Mes chevaux ſont-ils mis?

Blondin.

Oui, Mgr. le Duc, partie pour les ſauver, partie pour vous ſauver vous même, j'ai fait atteler deux voitures.

le Duc. (à part.)

Lucie eſt ſurement avec ſon père. Sans ce vieillard et cette femme en couche que j'ai transporté avec leurs matelas, je ne l'aurois pas perdue de vue. Je ne l'ai pas rencontrée dans la bagarre. Ambroiſe l'aura menée hors du village. As tu vu quelque-part ce bon Ambroiſe?

Blon-

XXIX-150

Blondin.

Il a travaillé comme un jeune homme, et à ſauvé les enfans d'un de ſes voiſins.

le Duc.

Et ſa fille?

Blondin.

Oh! elle eſt en ſureté. J'ai entendu que Me. la Marquiſe diſoit à Erneſtine de la mener dans un couvent. Il faut même qu'elle ſoit bien cocaſſe pour ſonger à jouer un tour, un jour comme celui-ci: car je l'ai entendu ſe dire à elle même, le Duc ne ſaura pas où elle eſt.

le Duc.

Ah! Ciel. Il n'y a pas un moment à perdre. Prends une de mes voitures, cours après celle de la Marquiſe. Fais en ſortir Lucie. Menace le poſtillon, et mene la tout de ſuite dans mon hotel.... non, cela feroit parler, dans ma petite maiſon du Boulevard neuf, cours, non, attends. Vite un crayon, pour qu'on te croie. *Lucie montez dans cette voiture. Dans une heure je vous mène votre père. Sans cela vous êtes perdue pour lui et pour moi. La Marquiſe eſt un monſtre.* Ah! pauvre Ambroiſe, qui la cherche auſſi peut-être..... Quelle indigne femme que cette Marquiſe! Voilà les femmes du grand monde. Et Ambroiſe à préſent..... mais le vent augmente. Le feu gagne (*à un payſan qui paſſe*) mon ami n'avez vous pas vu Ambroiſe?

XXIX-151

le Payſan.

Ma foi non, Monſeigneur, chacun penſe à ſoi. Sauvez vous.

Le Duc. (*à un autre.*)

Et vous mon ami?

le Payſan.

Je crois l'avoir vu ſur ſa grande jument prendre le chemin de Paris. Partez, Monſeigneur, auſſi la ſalle va s'écrouler.

La maiſon tombe et l'acte finit.

ACTE II.

Scene I.

Le Duc, Blondin.

Blondin.

Sortez donc de cet état, Mgr. le Duc, de cette maiſon de plaiſir, qui eſt devenue celle de chagrin. N'allez vous pas voir Lucie?

le Duc.

Moi, la déshonorer d'avantage! elle l'eſt aſſez par l'aſyle que je lui donne, dès que ſon malheureux père n'eſt pas avec elle. Dieu m'eſt temoin que je l'ai cherché par tout pour arriver ici auſſitôt que lui. On m'a dit qu'il avoit pris le chemin de Paris. J'en ai parcouru tous les environs; ne l'y ayant pas rencontré, je ſuis venu ici, comptant l'y trouver. J'ai paſſé une nuit affreuſe.

Blondin.

Il aura ſuivi la voiture de la Marquiſe.

le

XXIX-152

le Duc.

Et n'y trouvant pas ſa fille, il ſera peut-être retourné. Pars pour Luzancy. Porte ce ſac de 50000 francs à partager parmi les victimes de l'incendie. Inſtruis Ambroiſe. Dis lui comme tout cela s'eſt fait; fais moi ſeller un cheval.... je vais courir tout Paris: peut-être qu'il y eſt encore. Peut-être il croit trouver ſa fille à l'Abbaye au bois.

Blondin.

Oui très bien penſé, à vous Monſeigneur. Allez de votre coté, je vais du mien.

(*Ils ſortent.*)

Scene II.

Lucie, Mademoiſelle Le Sage.

Mlle. le Sage.

On ne pleure pas ainſi à Paris, et ſurtout ici, Melle. Vous n'avez pas fermé l'oeil de toute la nuit.

Lucie.

Mon père aide peut-être, ſauve encore un voiſin, un autre invalide plus eſtropié que lui. Mais le Duc..... le Duc..... Melle. le Sage, car c'eſt votre nom, n'eſt-ce pas, à ce que j'ai entendu. Comment donc! me voici ici. Le Duc ſort et je ne vois pas mon père..... m'auroit il trompé.

Mlle. le Sage.

Vous êtes la première Demoiſelle qui a logé ici, vis à vis de laquelle il s'eſt conduit ainſi.

XXIX-153

Lucie.

Mon père, mon père! *(elle pleure)* il aura trompé le Duc pour rendre ſervice à quelque malheureux. Il lui aura dit qu'il le ſuivoit. Le Duc ſera retourné pour me l'amener ici. A demi morte de peur, jettée dans deux voitures, je ne ſais comment.... il y a du mal entendu dans tout ceci. Tenez voilà le billet du Duc, cependant il eſt clair, il n'y a que la fin que je ne conçois pas. *La Marquiſe eſt un monſtre.* J'ai cru qu'il n'y en avoit qu'à la foire. Elle eſt même aſſez jolie, cette femme. Que peut-elle avoir fait? elle a voulu me rendre ſervice, me mener dans un couvent.

Mlle. le Sage.

Tout cela ſe débrouillera, Mademoiſelle. Le Duc eſt arrivé tard, rendu, s'eſt jetté ſur ſon canapé, n'a pas dormi, et eſt ſorti le chagrin dans l'ame. Il m'a dit, en ſe levant, quand j'ai été lui demander ſes ordres à votre ſujet, *au nom de Dieu, Mademoiſelle le Sage, ne laiſſez pas entrer la Marquiſe.* Mademoiſelle veut-elle déjeuner? je vais faire venir les marchands. C'eſt l'uſage dès qu'on a paſſé ici une nuit.

Lucie.

Hélas! puis-je penſer à autre choſe qu'à mon père, et enſuite à Monſeigneur le Duc? Oh! ma chère Demoiſelle, envoyez tout le monde; auſſi ce grand vilain ſuiſſe avec ſa mou-

XXIX-154

mouſtache, qui m'a fait tant de peur en entrant, courir après eux.

(*Melle Le Sage ſort.*)

SCENE III.

Lucie, le Chevalier.

le Chev.

Ah! quelle heureuſe rencontre! comment donc la belle Lucie à Paris? mais cela a l'air d'un rève. Je n'ai pas voulu le croire. Et pas encore mieux miſe qu'à Luzanci! Cela eſt incroyable. On travaille ſi vite à Paris. Mais que vois-je? Vous pleurez, vous que nous avons vue hier ſi gaie, vous qui allez faire tourner la tête à tous nos jeunes gens.

Lucie.

Eh! Monſieur, je ne veux faire tourner la tête à perſonne. Je n'ai plus ſeulement la mienne. Je veux retourner au village et retrouver tout ce que j'ai laiſſé dans la miſère et la douleur.

le Chev.

Ah! je vois ce que c'eſt. Le Duc vous ennuie déja.... ah! il a cela ce pauvre garçon. C'eſt dommage. Le meilleur enfant du monde.... mais triſte à mourir quand il eſt ... oh! nous l'égayerons. Je ſuis faché pourtant de ne l'avoir pas trouvé, j'avois un conſeil à lui demander; oh! il eſt excellent pour le conſeil, par exemple, c'eſt ſon fort. Je le rencontrerai peut-être quelque part, ou bien je

XXIX-155

je ne le rencontrerai pas; adieu belle Lucie. Vous auriez bien mieux fait de me prendre.

SCENE IV.

Lucie ſeule.

De me prendre..... helas je n'ai pris perſonne. Je ſuis bien malheureuſe qu'on ait ſongé a me prendre moi, à mon père; mais il viendra bientôt, le coeur me le dit. Il aura mille choſe à me dire. Je vais ſonner. On dit que telle petite clochette fait venir tout le monde. Je vais renvoyer cette Demoiſelle bien loin, pour pouvoir cauſer avec lui.

SCENE V.

Lucie, Mademoiſelle le Sage.

Lucie.

Ma chère Mademoiſelle le Sage, dites, je vous prie, que perſonne ne vienne, excepté un malheureux vieillard qui s'appelle Ambroiſe; et vous même Mademoiſelle le Sage, ne venez que quand le Duc ſera de retour. Je ſuis encore toute étourdie d'un tas d'extravagance d'un chevalier. Chaque mot en étoit une.

Melle. le Sage.

Comment, vous connoiſſiez Mr. le Chevalier qui ſort d'ici. (*a part.*) Elle eſt plus avancée que je ne croyois.

SCE-

XXIX-156

SCENE VI.

Ambroiſe, Lucie, Melle. le Sage.

Melle. le Sage. (*en s'en allant.*)

Oh! Mademoiſelle, Mademoiſelle, le voilà ſurement ce vieux homme qui vous cherche. (*elle ſort.*)

Lucie.

Oh! mon père.

Ambroiſe. (*regardant par tout.*)

Les voilà ces maiſons que j'ai connuës autrefois avant d'entrer au ſervice. Le ciel m'en punit bien. Le vice eſt toujours à ſon aiſe. Plus de Luxe que dans mon tems, mais la débauche eſt toujours la même.

(*Il s'aſſied ſur le canapé, et a l'air bien fatigué.*)

Lucie.

La débauche! qu'eſt-ce que ce vilain mot? mon père, vous ne me dites rien, vous ne m'embraſſez pas.

Ambroiſe.

Voilà donc cet honnête homme. Voilà donc les vertus des grands! ſes bienfaits courent ſans doute après moi. Il penſe que l'honneur des pauvres gens peut être mis à prix. Je les ai vu les riches hypocrites attendre, eſpérer peut-être la miſére d'un père vertueux pour.... Non depuis hier que je t'ai perdue, je n'ai pas été un moment ſans douleur. Cette cruelle nuit que tu t'es peut être oubliée, ton père fatigué du travail de la

XXIX-157

la journée, accablé de ſa peine et de celle des autres qui ont vu perir dans un inſtant le fruit de tant de peines, a couru tout Paris. Ma vieille jument eſt tombée morte ſous moi, de laſſitude. Enſuite étendu ſur le pavé, au coin de cette rue, n'en pouvant plus, je m'arrachois les cheveux et te rappellois à grands cris. Eh quoi! l'image d'un père déſolé ne s'eſt point offerte à ta penſée, n'a pas troublé ton repos, mes gémiſſemens devoient retentir jusqu'à ton ame.

Lucie.

(*qui jusqu'alors, après que ſon père s'eſt arraché de ſes bras, a trop ſangloté pour pou voir repondre, reprenant un peu de force.*)

Ah! le ciel m'eſt temoin que je n'aurois jamais cru vous cauſer la moindre peine. Le Duc m'a écrit qu'il vous meneroit ici lui même. Voici ſon billet dont je n'entends pas la fin. Il vous cherche par tout.

Ambroiſe.

Cela ſeroit-il vrai ma fille? vous n'avez pas ſçu que vous vous ſépariez de moi? le Duc n'en eſt que plus coupable. N'y a-t-il donc plus de vertu? Le Duc en a toujours eu la reputation. Il faiſoit du bien à notre village. Il étoit juſte, il paroiſſoit humain. Il a fait la guerre brillamment. Mais ſe peut-il que le même homme qui connoit ſi bien l'honneur pour lui, le connoiſſe ſi peu pour les autres.

Lu-

XXIX-158

Lucie.

Mais mon père apparemment que ce n'eſt que pour vous obliger à venir demeurer ici avec lui, pour nous obliger tous deux à jouir de ſes bienfaits.

Ambroiſe.

Des bienfaits! C'eſt ce que je craignois, et ce dont je me doutois. Ah! pour ſoutenir mes jours, qui ſeront de ſi courte durée, je trouverai peut-être de la compaſſion ailleurs. J'ai encore à l'armée quelques vieux camarades qui ne nous laiſſeront pas mourir de miſère; d'ailleurs on n'en meurt jamais: mais on meurt de douleur, ma fille; on meurt de honte. Retournons au village, et renvoyons à ce melange de grandeur, de baſſeſſe, d'honneur et de ſéduction, ce que ſon bon coeur voudra peut-êtrenous propoſer.

Lucie.

Oui, mon père, j'y conſens. Mais voyons le Duc. Ne l'abandonnons pas. Il en ſeroit encore plus faché que moi, et vous même, mon père vous ſerez attendri quand vous le verrez.

Ambroiſe.

Je ne le verrai pas, ſoyés en ſure. Suivez moi.

Lucie.

Mon père, il croira que je ne l'aime pas. Il croira que j'en aime un autre. N'avez vous donc pas remarqué comme à nos fêtes du

XXIX-159

du village, et ſurtout la dernière, nous nous regardions.

Ambroiſe.

Que dis du malheureuſe? et que t'importe l'opinion d'un vil ſuborneur! quels ſont les droits d'un amour qui t'a perdue, et presque deshonorée? (*Lucie fond en larmes pendant tout cela.*) Tu l'aimes, tu aimes donc la honte. Tu préfères donc à ton père le plus cruel de tous les ennemis. Tu n'oſes le fuir en ſon abſence, et le quitter ſans ſon aveu. Ah! quand il a fallu quitter ton père, l'accabler, le déſeſperer, tu n'as pas été ſi timide, et qu'attends tu de ton raviſſeur? Qu'il te défende, qu'il te dérobe à l'autorité paternelle? Ah! qu'il vienne, qu'il oſe me faire chaſſer d'ici, je ſuis ſeul, ſans armes, affoibli par l'âge, mais l'on me verra étendu ſur le ſeuil de la porte, demander vengeance à Dieu et aux hommes. Ton amant lui-même pour aller à toi, ſera obligé de marcher ſur mon corps, et les paſſans diront avec horreur, voilà un père que ſa fille désavoue, et que ſon amant foule aux pieds, aveuglé par la plus barbare des paſſions criminelles.

Lucie.

Ah! mon père, vous me ferez mourir, et lui auſſi. Il doit revenir dans peu, daignéz le voir, l'entendre et je vous reponds...

Ambroiſe.

Non je ne veux pas le voir. Si tu reponds de lui, je ne reponds pas de moi.

Lu-

XXIX-160

Lucie.

Eh bien non, ne le voyés pas, mais permettés que je le voie un ſeul moment.

Ambroiſe.

Qu'exiges-tu? moi te laiſſer ſeule avec lui, ah! dut-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaiſance. Allons, voici l'inſtant de nous éloigner, renonce à ton père ou à lui.

Lucie.

Ah! mon père!

Ambroiſe.

Obéis te dis-je, ou crains ma malediction.

Lucie.

Eh bien, mon père me voilà déterminée à m'en aller avec vous. Je ne vous demande qu'une ſeule grace.

Ambroiſe.

Quelle eſt-elle?

Lucie.

Laiſſez moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'eſt à vous que j'obéis et que vous m'obligés à vous ſuivre.

Ambroiſe.

Eſt-ce afin qu'il coure après vous, qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober pour toujours à moi. Non je ne veux plus qu'on prononce le nom de l'infame: qu'il meure de honte, il ſe fera juſtice, mais d'amour. Perdez cette crainte. Les libertins n'en meurent jamais. Mais comment a-t-il déjà pu vous livrer à un autre? vous aimez

XXIX-161

le Duc, dites vous, et le Chevalier le plus mauvais ſujet de ce pays-ci, ſort de chez vous. C'eſt lui qui en paſſant, m'a dit avec ſon air inſolent que j'ai été trop accablé pour punir: *ah! te voilà bon homme. Comme tu ſens le brulé! tu cherches peut-être ta fille: elle eſt bien placée je t'en fais mon compliment, elle eſt là dans la petite maiſon du Duc. J'y reviendrai peut-être ce ſoir. Nous ferons un ſouper délicieux. Son cuiſinier eſt excellent. Il n'eſt pas jaloux le Duc. Quand il y a une nouvelle débarquée, il me fait toujours avertir, et puis c'eſt une ancienne connoiſſance. Hier encore, tu ſais bien.... la valze .... oh! ma foi elle eſt charmante.* La rage étoit dans mon coeur. Je me ſuis levé pour me jetter ſur lui, il étoit déjà bien loin. Fuis homme corrompu lui criois-je.

Lucie.

Il m'a vu fondre en larmes. Il eſt arrivé et parti comme un fou à ſon ordinaire.

Ambroiſe. (*à part.*)

Je n'oſe la queſtionner. (*en tremblant.*) Que t'a dit, en te voyant chez lui l'homme indigne dont je ne veux plus prononcer le nom?

Lucie.

Je ne l'ai pas vu. Melle. Le Sage m'a dit que j'aurais entendu ſes ſanglots pendant le peu d'heure qu'il a paſſée ici, ſi je n'avais pas ſangloté moi même ....

Am-

XXIX-162

Ambroiſe.

Il eſt parti, ſans te voir?...

Lucie.

Hélas oui, mon père.

Ambroiſe.

Mais on m'a dit que tu étois partie avec la Marquiſe. Le Duc reconnoit donc par ſon billet qu'elle eſt un monſtre de s'être preté à tout cela.

Lucie.

A peine avois-je fait une demi lieue, mon père.... je vous conterai tout cela en chemin. Oui, mon père, partons.... eh bien cette demi lieue, la femme de chambre de la Marquiſe, Erneſtine donc, en voiture, me parloit d'un couvent où elle me menoit et puis de m'y faire Religieuſe..... je ne ſais quoi encore... que vous aviez peri peut être dans les flammes..... Ah! c'eſt alors que j'ai commencé à pleurer: et je n'ai pas fini, comme vous voyez.... Vous ſaurez le reſte. Allons: je vous ſuis.

Le ſecond acte finit.

ACTE III.

Scene I.

Le Duc, Blondin.

le Duc.

Où eſt elle?

Blond.

Elle n'eſt plus.

XXIX-163

le Duc.

Comment que veux tu dire?

Blond.

Non, Monſeigneur, elle n'eſt plus pour vous. Nous ne ſavons ce qu'elle eſt devenue.

le Duc.

Que dis-tu?

Blond.

Je dis, Monſeigneur, qu'après votre départ Mademoiſelle Le Sage nous eſt venue dire de chercher par tout après vous, et qu'enſuite on nous donnoit la liberté pour la ſoirée, que nous pouvions aller nous divertir, que Mademoiſelle n'avoit beſoin de perſonne.

le Duc.

Hé bien!

Blond.

Eh bien, Monſeigneur, nous avons profité de la permiſſion qu'elle nous a donnée. Mais quelle a été notre ſurpriſe à notre retour de ne la point trouver au logis. Nous l'avons cherchée inutilement dans toute la maiſon; elle a envoyé jusqu'au ſuiſſe chercher auſſi quelqu'un. Je ne ſais qui. Enfin comme je vous le dis, elle n'eſt plus.

le Duc.

Juſte ciel! que me dis tu. (*après un moment de ſilence.*) Il y a dans ces événemens quelque choſe d'incompréhenſible. Laiſſez moi ſeul, et que perſonne ne ſe couche dans la maiſon jusqu'à nouvel ordre.

SCE-

XXIX-164

SCENE II.

Le Duc ſeul.

J'ai enfoncé le poignard dans le ſein d'un père; je l'ai cherché en vain par tout. J'ai trouvé en le cherchant un tas de malheureux, que je n'ai pas ſongé a ſecourir. J'ai trompé.... ſans le ſavoir à la vérité. Ah! que je merite bien de l'être auſſi.

SCENE III.

Le Duc, Blondin.

Blond.

Monſeigneur.

le Duc.

Que fait Mademoiſelle Le Sage?

Blond.

Elle dort, Mgr. le Duc, mais ſavez vous que par l'empreſſement qu'elle avoit de nous congédier ſi précipitament, je jugerois qu'elle étoit inſtruite des deſſeins de Mademoiſelle.

le Duc.

Je n'en puis plus douter. Elle a choiſi le tems que je m'épuiſois de fatigue pour courir après ſon père, pour s'échapper. Mademoiſelle Le Sage aura été gagnée.

Blond.

Il n'y avoit pourtant pas de quoi ſe laſſer de nous; car nous ne l'avons pas eu ici trop longtems celle là (*à part*) cette fille là fera bien du chemin dans Paris, ſi elle va toujours ce train là.

XXIX-165

le Duc.

Il ne faut qu'un ami de ce tems ci qui aura ſçu que j'avois Lucie dans ma petite maiſon..... le Chevalier peut-être; ſans doute, il en étoit aſſez occupé; il oublioit ma Marquiſe, cependant Lucie... Blondin n'eſt-il venu perſonne ici?

Blond.

Eh! mon Dieu, oui, lui préciſement. Vous y êtes. C'eſt alors que Mademoiſelle Le Sage eſt venue nous renvoyer, diſant que Mademoiſelle vouloit être ſeule.

le Duc.

Le Chevalier! le traitre... il perira. Je veux m'en éclaircir ſur l'heure. Sa maiſon eſt voiſine de celle-ci. Je ne tarderai pas à en être inſtruit, hola quelqu'un. Tous mes gens.

Un Domeſtique.

Que vous plait-il, Monſeigneur?

le Duc.

Qu'on aille à l'inſtant voir ſi le chevalier eſt chez lui, dites lui que je le prie de paſſer ici ſur le champ, que j'ai des affaires de la dernière importance à lui communiquer, et qu'il m'obligera. Ecoutez, s'il n'y eſt pas, informez vous bien à quelle heure il eſt parti, comment, dans quelle voiture: et quelle route il peut avoir priſe. N'oubliés aucune de ces circonſtances entendez vous. (*aux autres domeſtiques.*) Vous autres ſellez des chevaux, faites toute la diligence poſſible. Courez après l'infame raviſſeur qui m'enleve ma vie et mon repos. Allez ne perdez point

XXIX-166

point de tems, vous aurez toujours trop tardé pour mon impatience (*en criant à la porte*) hola Mademoiſelle Le Sage.

Melle. Le Sage.

Eh bien! Mgr. le Duc, il y a bien du bruit ici. (*elle baille.*)

le Duc.

Je le crois, et vous en etes la cauſe. O la plus abominable des creatures!

Melle. le Sage.

Qu'eſt-il donc arrivé?

le Duc.

N'eſt-il venu perſonne?

Melle. le Sage.

Point la Marquiſe au moins, car vous me l'avez bien défendu. (*elle baille.*) Le Chevalier ſeulement, oui le Chevalier je crois que c'eſt lui. Il entroit comme je ſortois.

le Duc.

Rentrez, Mademoiſelle, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Melle le Sage.

Il eſt devenu fou, Monſeigneur le Duc (*en baillant.*) dites à Mademoiſelle qu'elle me faſſe réveiller ſi elle a beſoin de moi.

le Duc.

Je tombe de mon haut. La tête lui tourne-t-elle. Ne ſait elle pas ....

XXIX-167

SCENE IV.

Le Duc, Blondin.

Blondin.

Monſeigneur, Monſeigneur, le Chevalier n'eſt pas chez lui.

le Duc.

Il n'y eſt pas?

Blond.

Non, Monſeigneur, il eſt à la campagne.

le Duc.

Dépuis quand.

Blond.

Dépuis tantôt.

le Duc.

A quelle heure.

Blond.

A dix heures.

le Duc.

A dix heures.... dix heures du matin.

Blond.

Mais ſans doute du matin.

le Duc.

Quelle eſt la campagne où il eſt allé?

Blond.

C'eſt ce qu'on ne ſait pas. Il n'a emmené que ſon valet de chambre.

le Duc.

Dans quelle voiture?

Blond.

Dans une caleche de poſte.

le Duc.

Son abſence doit elle être longue?

Blond.

XXIX-168

Blond.

C'eſt ce que l'on ignore, il a ſeulement dit que l'on garde ſes lettres.

le Duc.

Cela ſuffit. Retirez vous.

Blond.

Ah oui, encore quelque choſe. On m'a dit qu'il étoit de ſi bonne humeur.

le Duc.

Belle nouvelle.

Blond.

Et qu'au ſoin qu'il avait pris des deux couſſins de ſa voiture, on croyait qu'il ne partoit pas ſeul.

le Duc.

Eh laiſſe moi, et tous ces malheureux détails. Hélas! Je n'ai déjà que trop de preuves.....

SCENE V.

Le Duc ſeul.

Il eſt bien fou. Mais je le crois brave. Ce ſont de nos eſprits forts en amour qui ne croient ni à la tendreſſe, ni aux procédés. (*Il prend quatre piſtolets dans une armoire, et les poſe ſur la tabe*) je l'obligerai à croire aux amis, il les menagera une autrefois.

XXIX-169

Scene VI.

Le Duc, le Chevalier.

le Chev. (embraſſant le Duc malgré lui.)

Bon jour, mon cher Duc, eſt-il vrai que tu me demandes? je ne fais que d'arriver. J'ai mille choſes à te dire; qu'as tu donc? tu me fais une mine de tous les diables, à qui en a tu? Puis-je t'être utile?

le Duc.

A me délivrer d'une vie que je déteſte, et d'un rival qui m'eſt odieux.

le Chev.

Oh! oh! rival odieux. C'eſt bien dit cela.... et qui eſt ce rival odieux?

le Duc.

Vous m'avez ravi mon bonheur. Partons pour le bois de Boulogne. Je m'expliquerai mieux. Suivez moi Monſieur.

le Chev.

Mon ami, j'ai quelquefois envie auſſi de me couper la gorge, mais ce ne ſera pas avec toi s'il te plait. Commençons par nous entendre. Ah! je vois ce que c'eſt. Comment diable tu ſais d'où je viens.

le Duc.

En quel éta l'avez vous laiſſée?

le Chev.

Aſſez bien. Elle commence à ſe remettre un peu. La journée a été fatiguante, comme vous ſentez bien. Mais ſi j'avois cru que vous vous intereſſiez tant à elle....

le

le Duc.

Pouvez vous en douter. Où eſt votre caractère obſervateur?

le Chev.

Mais, mon ami, êtez vous ſur qu'elle en vaut la peine? elle en a eu bien d'autres.

le Duc.

Autre impertinence qui va être punie, le coeur le plus neuf.

le Chev.

Le plus artificieux ſans mechanceté mais par legereté.

le Duc.

Simple comme ſon viſage et ſon tein.

le Chev.

Oh! pardi oui, ah quelle innocente!

le Duc.

Eſt-ce la peur, eſt-ce raillerie? elle eſt bien placée, Mr. m'enlever tout ce qui m'eſt le plus cher!

le Chev.

Pardi c'eſt ce qui vous eſt ſi cher qui m'a enlevé. Partons me dit-elle, pour votre maiſon de campagne.

le Duc.

C'en eſt trop. Allons ſans aller plus loin, (*il le mene aux piſtolets ſur la table*) partageons.

le Chev.

Attendez donc, faites venir un chirurgien.

le Duc.

Et qui diable penſe à cela.

XXIX-171

le Chev.

Pardi ce n'eſt pas pour vous. C'eſt que je ſuis malheureux en diable.

le Duc.

Eloignez vous, comptez dix pas.

le Chev.

Compte-t-on avec ſes amis. Ah là, je tire je vous en avertis.

(Ils tirent presque enſemble, le Chevalier reçoit une balle à la main qui fait tomber ſon piſtolet. Il l'entortille de ſon mouchoir, et ſe met en attitude avec l'autre piſtolet dans la main gauche.)

Eh bien, ne vons l'avois, e pas dit? C'eſt égal, recommençens.

le Duc.

Jusqu'à ce que vous m'ayez dit, où eſt Lucie, pour que je la rende à ſon père.

le Chev.

Comment Lucie..... Le diable m'emporte ſi je ſais où elle eſt. L'as tu déjà perdue? C'eſt dommage, car elle étoit charmante. C'eſt celle là par exemple que j'aurois voulu t'eſcamoter plutôt que ta Marquiſe.

le Duc.

Comment ma Marquiſe?

le Chev.

C'eſt elle que j'ai mené à ma petite campagne près de Paris. Elle y a été bien folle. Oh la bonne matinée! mais je t'en demande pardon, puisqu'elle te tient ſi à coeur.

Moi,

XXIX-172

Moi, je ne m'en doutois pas, je ſavois bien qu'il s'agiſſoit de mariage. Je croiois même que c'étoit plus délicat avant qu'après.

le Duc.

Tu n'as donc pas enlevé Lucie?

le Chev.

Non, mon ami, non. Pour les enlèvemens je n'en ſuis pas. Cela eſt trop grave, et ſi tu n'as pas d'autre raiſon de me tuer, je te conſeille de me laiſſer vivre.

le Duc.

Mais vous êtes venu ici un moment après mon départ. Vous avez entretenu Lucie. Vous êtes diſparu presqu'en même tems.

le Chev.

Lucie eſt partie à la même heure que moi; à cela point de reponſe. C'eſt une de ces rencontres fatales qui ſont l'intrigue des romans. Lucie eſt belle comme un ange. J'en ai eu envie. Mais ſi tu vas propoſer tes ridicules piſtolets à tous ceux qui auront ce tort là; ma foi tu ennuiras la moitié de Paris.

le Duc.

Mais qu'êtes vous venu faire ici?

le Chev.

Te conſulter ſur un point important. Je voulois ſavoir ſi tu connois ces chevaux anglois que leur Ambaſſadeur veut vendre, et ſi tu me conſeillerois de les acheter. Ta Marquiſe eſt une mauvaiſe tête. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai emploïé pendant trois

trois mois à me faire attaquer ſans céder, jamais coquette n'en a autant fait pour allumer d'inutiles déſirs. Ma conduite a été un chef d'oeuvre de prudence et d'habilité. Mais je me ſuis rendu, et je la quitte pour te conſeiller de ne pas l'épouſer.

le Duc.

Oh! je vous en reponds, vous en remercie: et je te demande pardon.....

le Chev.

Tu te moques; rien n'étoit plus juſte. Si je t'avois pris ta maîtreſſe, il auroit bien fallu t'en faire raiſon. Il n'en eſt rien. Tant mieux. Nous voilà bons amis.

le Duc.

Il ne me reſte donc plus qu'à mourir.

le Chev.

Cela ſeroit un peu violent; il faut garder ce rèmede là pour des disgraces plus ſérieuſes. Ta Lucie eſt jolie quoiqu'un peu friponne. Il faut tacher de la ravoir; mais ſi tu n'as pas celle là, je te conſeille d'en prendre une autre. Le plutôt ſera le mieux. Embraſſe moi. Ah ça tu n'a plus beſoin de moi?

le Duc.

Et ta main....

le Chev.

Bon ce n'eſt rien; à Dieu.

Scé

XXIX-174

SCENE VII.

Le Duc, Blondin, Mlle Le Sage.

Blondin.

Bonne nouvelle, Monſeigneur le Duc, Mademoiſelle Lucie arrive avec ſon père.

Mlle. le Sage.

Eh bien tout ce tapage. Voyez ſi tout cela en valoit la peine. Je m'en doutois bien moi, puisque ſon père étoit ici, quand elle m'a envoyé coucher.

le Duc.

Et pourquoi ne me l'avez vous pas dit?

Melle. le Sage.

Le pouvois-je avec les gros yeux que vous me faiſiez.

Blond.

Notre gros Suiſſe envoïé par Mademoiſelle Lucie après vous ou ſon père, eſt entré dans le premier cabaret hors la barrière, où ils ſe ſont repoſés une demi heure, n'en pouvant plus. Il me l'a fait dire. J'ai fait atteler votre cabriolet pour les chercher: et je viens vous l'annoncer. Mais Mgr. quel train, bon Dieu! et tout ce que j'ai du entendre: *Votre maître eſt un gueux, un miſerable, un ſcélérat.*

Pardon, Monſeigneur le Duc, *un grand Seigneur comme lui eſt un goujat.*

le Duc.

Après.

Blond.

XXIX-175

Blond.

Après.... il a dit: tués moi, je tiens ma fille dans mes bras. Mon père, disoit la fille, parlez lui; le Duc ne vouloit point me faire du mal. Non, je n'irai pas, disoit le père; oui j'irai, je n'irai pas. J'irai pour voir s'il soutiendra ma présence et livrer un vil ravisseur à la rigueur des lois. Le voilà. Il va vous en dire encore de plus belles.

Scene VIII.

Les mêmes. Ambroise, Le Chevalier qui arrive d'un autre coté.

le Duc. (en se jettant aux genoux d'Ambroise.)

Je sais Monsieur tout ce que vous allez me dire.

le Chev.

Oui, mon ami, mais point de sermon, je vous en prie, cela fait tomber une piece.

Ambroise.

La colère étouffe ma voix.

le Duc.

Le Chevalier est temoin....

Ambroise.

Beau témoignage que celui d'un autre mauvais sujet.

le Chev.

Bon homme, menagés vos expressions.

le Duc.

La Marquise lui aura raconté que dans un moment où sa tête légere, par des dessein

ſeins ſur moi, et des projets d'ambition l'a emporté ſur ſon coeur qui auroit été affreux ſi elle y avoit reflechi; elle alloit enlever pour toujours votre fille, à vous et à moi. Je la lui ai enlevée pour vous la rendre. Je vous ai fait chercher par tout, vous me l'avez enlevée vous même.

le Chev.

Et vous, vous la renlevez encore. Si l'on faiſoit un Drame de tout ceci, on l'appelleroit les quatre ou cinq enlèvemens. Il n'y manqueroit que celui des ſuffrages du public.

l'Ambroiſe.

La colère, l'indignation, le doute et la ſurpriſe.....

Lucie.

Ah! mon père, laiſſez vous toucher. Excuſez le Duc contre qui toutes les apparences dépoſent, il eſt vrai; mais voyez le à vos genoux avec un air de vérité qui doit repouſſer tous les ſoupçons: et retournons habiter les débris de notre cabane. Avec la paille que j'irai glaner dans les champs, nous l'aurons bientôt couverte.

Ambroiſe.

Mais, Monſeigneur, n'étoit ce pas aſſez d'avoir perdu et deshonoré ma fille, au moins par le bruit que fera cette aventure, ſans oſer porter encore la cruauté juſqu'à nous faire revenir de force dans cette

XXIX-177

maiſon pour me rendre témoin de ſa honte et de ce qui paſſera dans le monde pour votre triomphe.

(Le Duc parle bas à Lucie.)

le Chev. (à Mlle. Le Sage.)

Beau triomphe! Ils ſont foux. Nous en avons vu ici de plus jolies encore.

Mlle. le Sage.

Ah! je vous en réponds, mais pas d'auſſi ſotte.

le Chev. (au Duc.)

Ecoute donc. C'eſt un tour, on veut te faire épouſer.

le Duc.

Laiſſe moi donc tranquille, Chevalier, avec ta fineſſe; *(à Ambroiſe)* je paroitrai criminel, je l'avoue. Mais Lucie ne paſſera jamais pour complice de mes ſoidiſans crimes. Eh bien, mon père, car il faut que vous le ſoyez, tant mieux; vous êtes obligé de m'en permettre la réparation.

Ambroiſe.

Que dites vous, Monſeigneur, jamais; ſcélérat, vous ne meritez pas que j'acheve de vous ſacrifier ma fille que je crois innocente: honnête, vous ne vous devez rien qui vous faſſe rougir.

le

XXIX-178

le Duc.

Rougir, Mr.! épouſer l'innocence et la beauté!

Ambroiſe.

Villageoiſe.

le Duc.

Vous êtes gentilhomme.

Ambroiſe.

Je l'ai été, depuis ce tems là, j'ai labouré la terre.

le Duc.

Vous n'en êtes que plus noble: Vous l'avez enſanglanté par vos bleſſures et celles des ennemis de l'état... deux degrés de nobleſſe de plus, mon père.

Ambroiſe.

Nom que je refuſe.

Lucie.

Nom que je ne puis eſpérer que vous portiez! Ah! Dieu, que je ſuis malheureuſe. Hélas pourquoi m'avez vous appris à vous aimez; et notre village qui vous adoroit; et nos bals....

le Duc.

Seroit-il vrai, belle Lucie, que vous m'ayez aimé?

XXIX-179

Lucie.

On eſt donc bien bête à la ville, Monſeigneur le Duc, de ne pas s'en appercevoir. Tous les garçons de Luzency ne s'y ſeroient pas trompés.

Ambroiſe.

Mais, Monſeigneur, vos parens, leur credit, la cour, ma miſère, la Marquiſe. *(elle entre.)*

Scene IX.

Les mêmes, la Marquiſe.

la Mqſe.

Oh! ſi ce n'eſt que moi. Ambroiſe, laiſſez lui faire ſa ſottiſe. Je viens ici m'accuſer. Je ſuis cauſe de tout par un accès de jalouſie intereſſée au moins, (car l'amour la juſtifiéroit) mon ame l'a désavouée un inſtant après: car je ſuis capable de tout en tous les genres, paſſant rapidement d'une idée à l'autre. J'avois, d'honneur, des remords. Le Chevalier m'a mené à ſa maiſon de campagne, cela les a calmés et augmentés. J'en aurois de tromper le Duc, ce qui arriveroit ſouvent. Il mérite une meilleure tête et un coeur plus neuf.

le Chev.

Bravo Marquiſe, voici un dénouement.

La-

XXIX-180

Lucie.

Mais, Madame, la Cour....

la Mqſe.

Eſt un ſéjour d'ennui que j'ai eu la bêtiſe de vouloir habiter. Une demi heure de réflexion, après les articles du contract prêt à être dreſſé avec le Duc, m'y a fait renoncer.

le Duc.

Ah! Madame, que ne vous dois-je pas?

la Mqſe.

Dites donc, que vous dois-je? cent mille écus. Les avez vous là? je ſuis preſſée. Il faut que j'achete deux ſchals turcs, un des Indes, trois chaines ſuperbes dont l'une eſt presque auſſi groſſe que celle d'un puits, un peigne et un Nelſon doublé de martre. Le reſte, mon cher Duc, ſervira à loger vos bons payſans, à rebâtir leur village. J'y veux une étoile de ſix rues élegantes et égales, du gazon et un ruiſſeau dans toutes. La grande place en corbeille de fleurs, et au milieu un joli pavillon pour vous, auſſi gai que votre antique château étoit triſte; et il n'y aura pas de quoi recevoir vos ridicules Comtes, Comteſſes, Barons, Chanoines et Abbés. J'ai le plus joli petit architecte du monde, je l'envoye ce ſoir à Luzency pour prendre des meſures et arranger tout cela.

XXIX-181

le Duc.

Ne parlez donc plus de mauvaiſe tête quand on a un coeur comme le votre. Ambroiſe laiſſez vous toucher.

Ambroiſe.

Mais, Monſeigneur, à la cour, on a de l'or ou des titres. Quels ſont les miens?

le Duc.

Vos vertus et vos malheurs. Pour l'or, il eſt vrai qu'il eſt reçu d'épouſer les filles de ceux qui nous ont ruiné, ou des ſangſues du peuple, ou des fortunes d'Amérique, et de ces figures du nouveau monde.

le Chev.

Oui et des figures de l'autre monde.

le Duc.

Mais votre honneur.

Ambroiſe.

Eſt à vous refuſer.

Lucie.

N'eſt-ce pas, mon bon papa, plutôt à le reparer, puisque ſans ſavoir trop tout ce que cela veut dire, on nous l'a dérangé.

Am-

XXIX-182

Ambroiſe.

Eh bien! j'y conſens, puisqu'il n'y a pas d'autre manière. (*Le Duc et Lucie lui ſauſent au cou, en diſant,* ah mon père!) (*Ambroiſe en ſouriant*) je ne m'attendois pas au commencement de l'orage à être beau père et gentilhomme de votre façon, Mgr. le Duc.

la Mqſe.

A propos je me reſerve dans votre village deux chambres et un petit jardin, quand j'aurai envie de prendre l'air.

le Duc.

Ah! Marquiſe, tout vous appartiendra faites moi le plaiſir d'y placer Mademoiſelle Le Sage. Je n'ai plus beſoin de ſes ſervices. Chevalier prends ma petite maiſon.

le Chev. et la Mqſe. à la fois.

Volontiers.

la Mqſe.

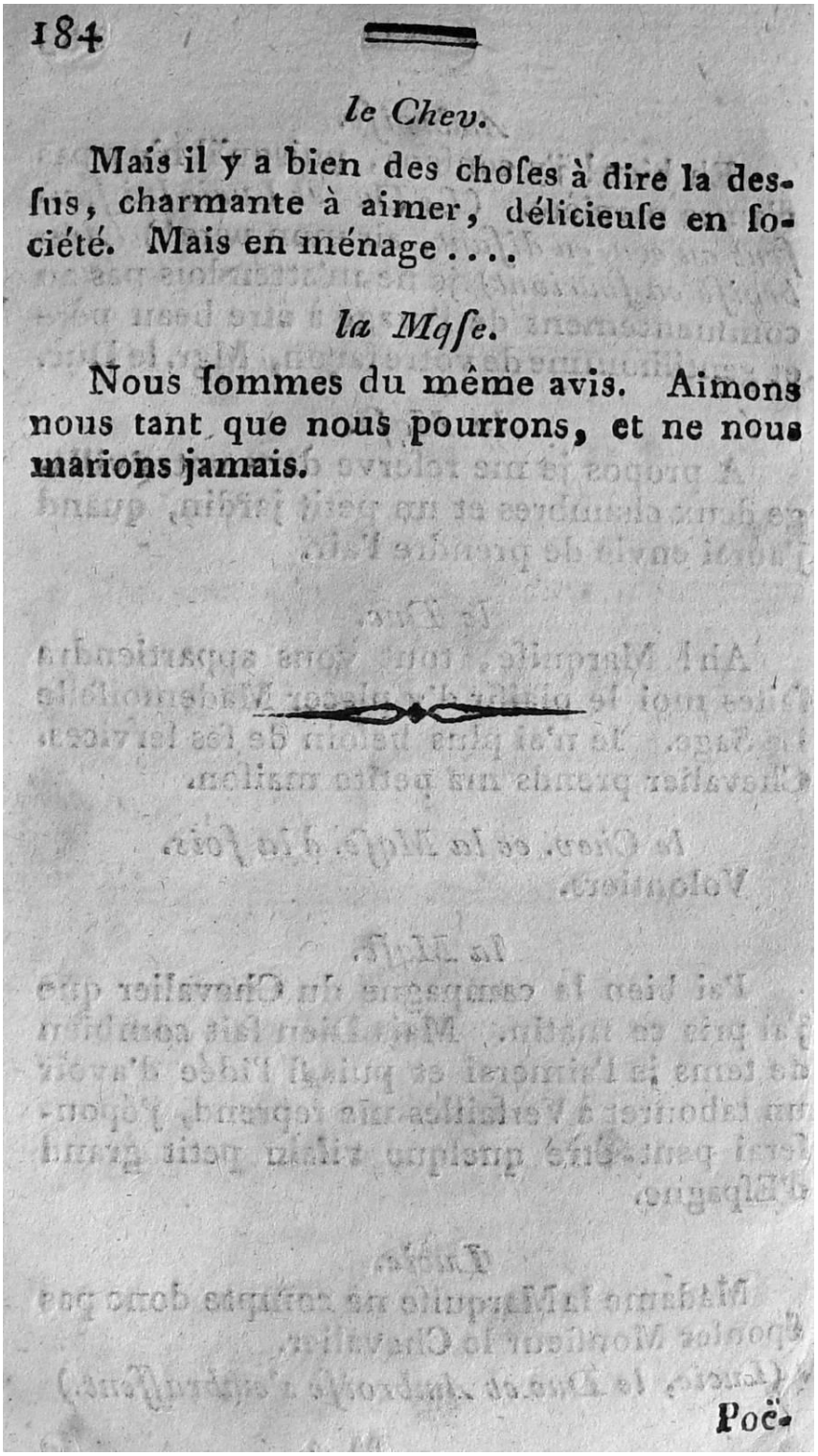
J'ai bien la campagne du Chevalier que j'ai pris ce matin. Mais Dieu ſait combien de tems je l'aimerai et puis ſi l'idée d'avoir un tabouret à Verſailles me reprend, j'épouſerai peut-être quelque vilain petit grand d'Eſpagne.

Lucie.

Madame la Marquiſe ne compte donc pas épouſer Monſieur le Chevalier.

(*Lucie, le Duc et Ambroiſe s'embraſſent.*)

XXIX-183



184

le Chev.

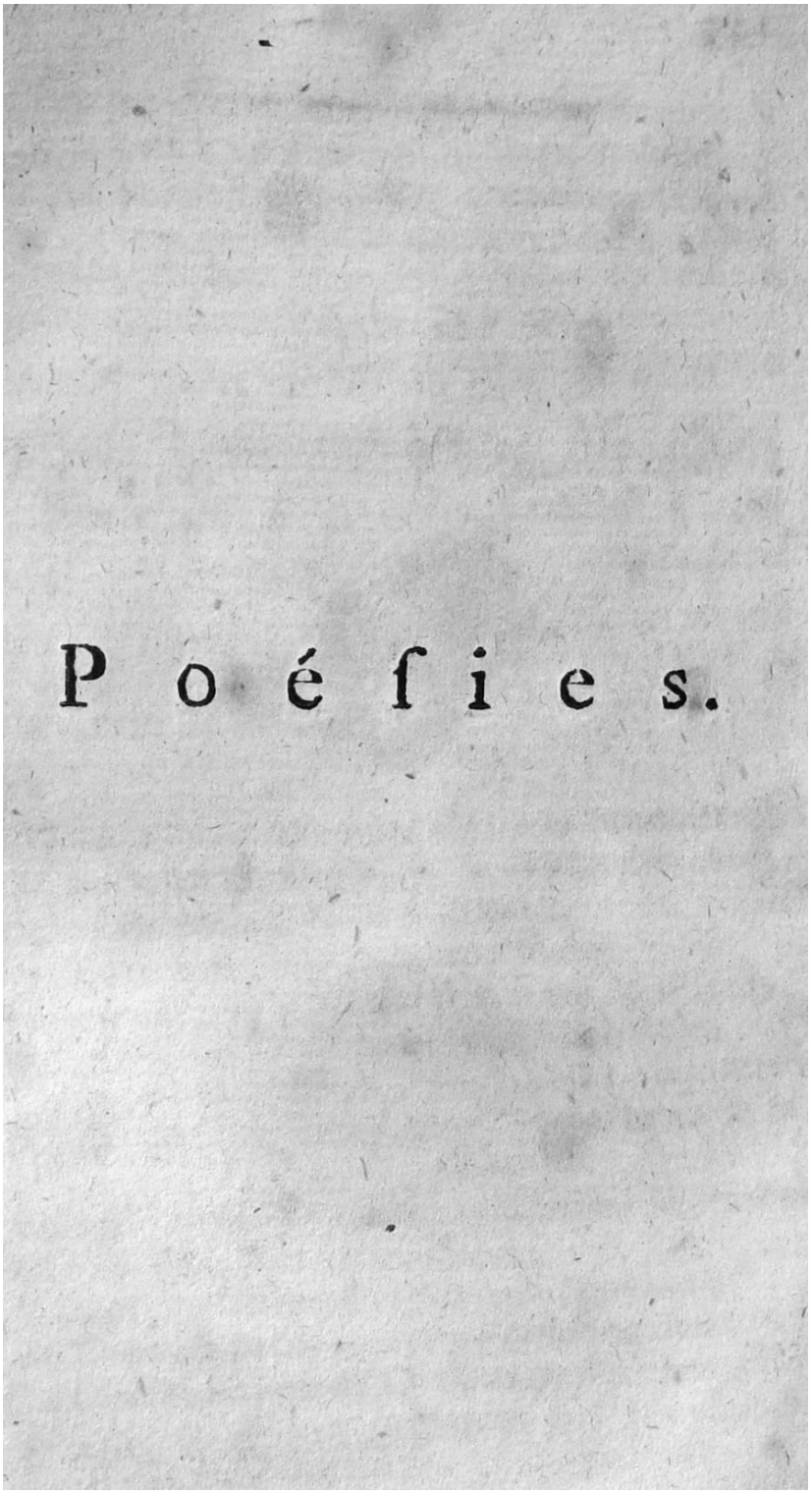
Mais il y a bien des choſes à dire la deſſus, charmante à aimer, délicieuſe en ſociété. Mais en ménage ....

la Mqſe.

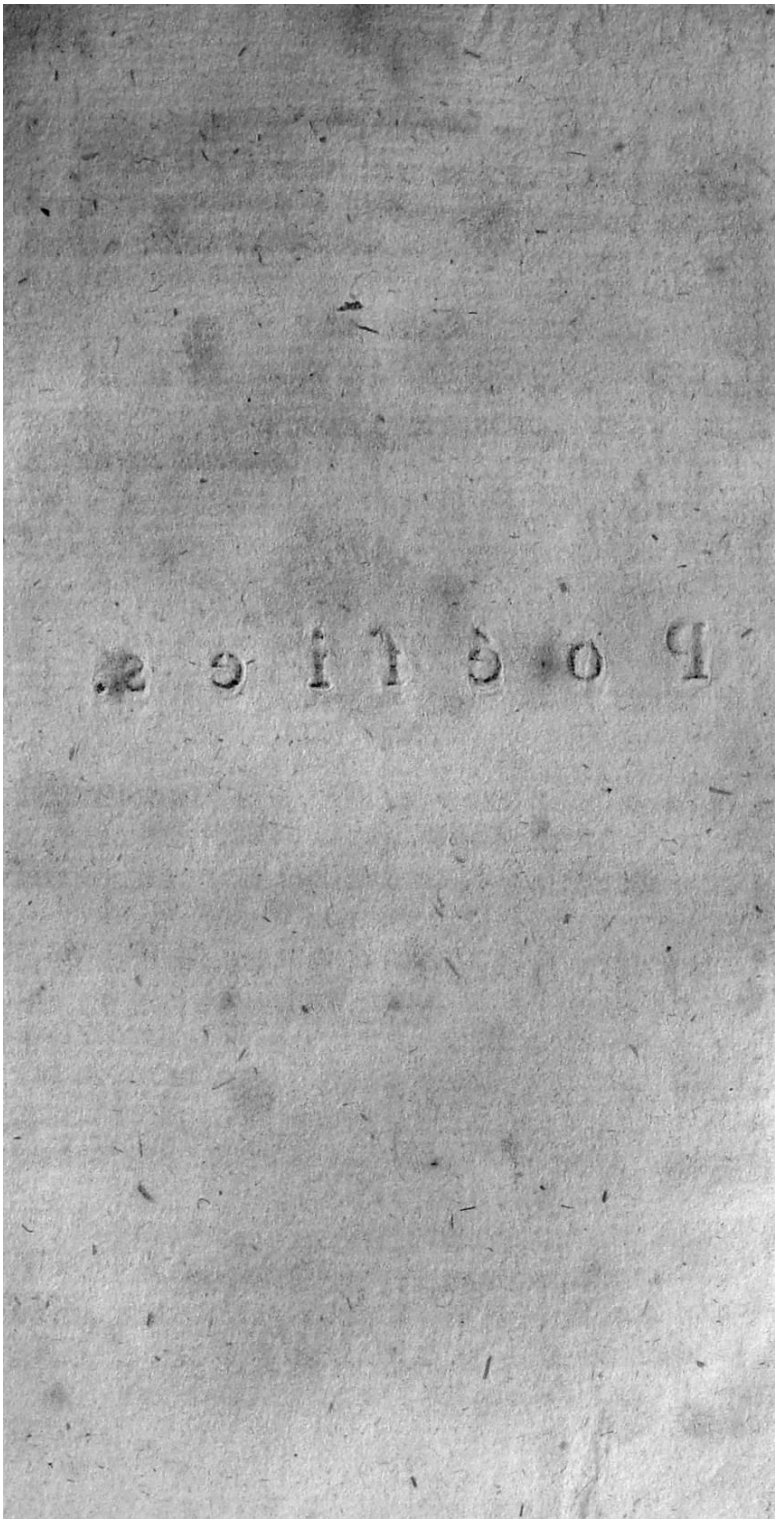
Nous ſommes du même avis. Aimons nous tant que nous pourrons, et ne nous marions jamais.

Poë-

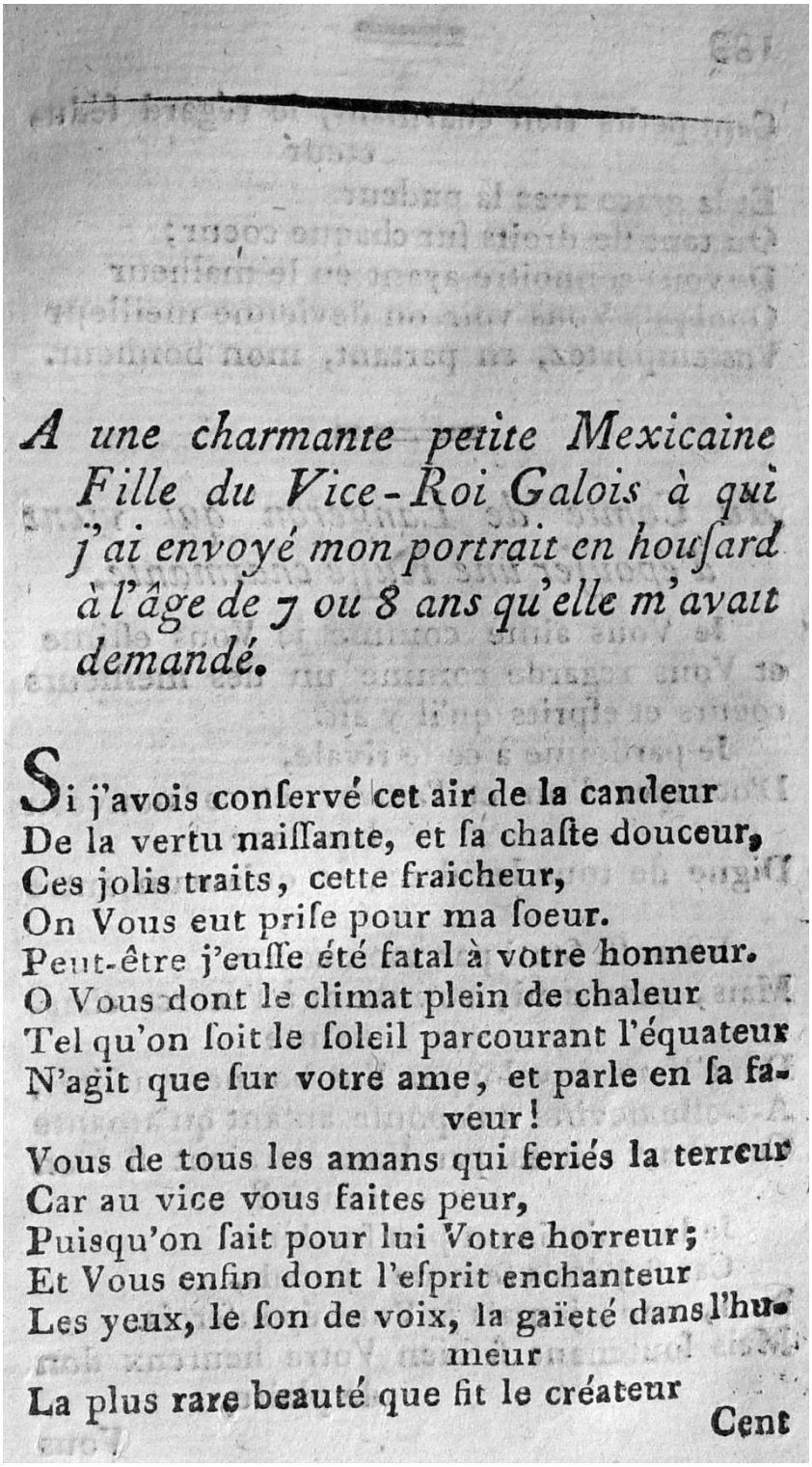
XXIX-184



XXIX-[185] titre particulier



XXIX-[186] blanche



A une charmante petite Mexicaine Fille du Vice-Roi Galois à qui j'ai envoyé mon portrait en houſard à l'âge de 7 ou 8 ans qu'elle m'avait demandé.

Si j'avois conſervé cet air de la candeur
De la vertu naiſſante, et ſa chaſte douceur,
Ces jolis traits, cette fraicheur,
On Vous eut priſe pour ma ſoeur.
Peut-être j'euſſe été fatal à votre honneur.
O Vous dont le climat plein de chaleur
Tel qu'on ſoit le ſoleil parcourant l'équateur
N'agit que ſur votre ame, et parle en ſa faveur!
Vous de tous les amans qui feriés la terreur
Car au vice vous faites peur,
Puiſqu'on ſait pour lui Votre horreur;
Et Vous enfin dont l'eſprit enchanteur
Les yeux, le ſon de voix, la gaïeté dans l'humeur
La plus rare beauté que fit le créateur

Cent

XXIX-[187]

Cent petits rien charmans, le régard ſéducteur
Et la grace avec la pudeur
Ou tant de droits ſur chaque coeur;
De vous connoitre ayant eu le malheur
Quoiqu'à Vous voir on devienne meilleur
Vos emportez, en partant, mon bonheur.

Au Comte de Langeron qui vient d'épouſer une Ruſſe charmante.

Je Vous aime comme je Vous eſtime et Vous regarde comme un des meilleurs coeurs et eſprits qu'il y ait.

Je pardonne à cette rivale,
D'occuper l'un et l'autre: et ce nouveau bonheur
Digne de tous les deux, et qu'aucun autre égale,
Eſt auſſi ſenti par mon coeur.
Mais, mon ami, comment à l'écorce charmante
Dont Vous enveloppez Vos bonnes qualités,
A-t-elle deviné qu'épouſe autant qu'amante
Ces deux titres par Vous ſeroient ſi bien traités?
Je la croirois un peu ſorcière.
Car ſi j'étois femme, jamais,
Non, non, jamais je Vous épouſerois.
Mais ſoutenant ſi bien Votre heureux *don* de plaire,

Vous

XXIX-188

Vous méritez même à préſent
Un très ſérieux ſentiment.

Une femme aimable, charmante, qui joint à ſa figure, l'amour des talens et des arts n'eſt point comme une autre. Je ne m'addreſſerois pas à une de nos prudes roides, et germaniques, mais à Vous, Madame.....

Eh bien puisqu'il faut Vous le dire,
Le plus drôle de corps, l'eſſentiel ami,
Qui d'Apollon, de Mars fit honneur à l'Empire,
En Vos déſerts tout comme ici....
On ne peut l'aimer à demi.
C'eſt moi qui le formas, adorable Comteſſe.
Sans moi, bêtifié, point digne de tendreſſe,
Il n'eut jamais aimé, ni fait d'auſſi bons vers.
J'étendis ſon grand nom aux bouts de l'univers.
Je me livrai d'abord à quelques épigrammes,
Pour le mettre en état de ſes épithalames.
Combien Vous en fit-il? ſans fleurs que de bouquets
Vous eutes de ſa part! eſſuyant ſes couplets
Vous vites qu'en chant, comme en danſe,
Ou Langeron qui ſe bât, ou qui penſe,
C'eſt un être des plus parfaits.

Si je n'étois pas ſi avare de mon tems, quoiqu'étant du même âge que Vous, mon cher Langeron, nous en avons encore bien à perdre, je vous dirois combien je Vous aime

XXIX-189

aime. Mais Vous le ſavez aſſez. Encore un mot, Madame la Comteſſe, à cauſe de cela, ſi Vous voulez bien le permettre.

Ah! comme moi, ſi Vous l'aviez connu
Gagnant à quartante ans ſa première bataille
Et frappant et d'eſtoc et de taille,
Le Turc, le Suédois à ſes pieds abbatu....
J'éprouve comme lui, que l'on peut à ſoixante
Etre encore aſſez bien; de l'âge c'eſt le fort:
Mais certes maintenant s'il n'en avoit que trente,
Il pourroit plus longtems embellir Votre ſort.

Adieu, pour cette fois ci, bon, aimable, et cher, trop cher à moi puisque je Vous regrette, et Vous deſire continuellement.

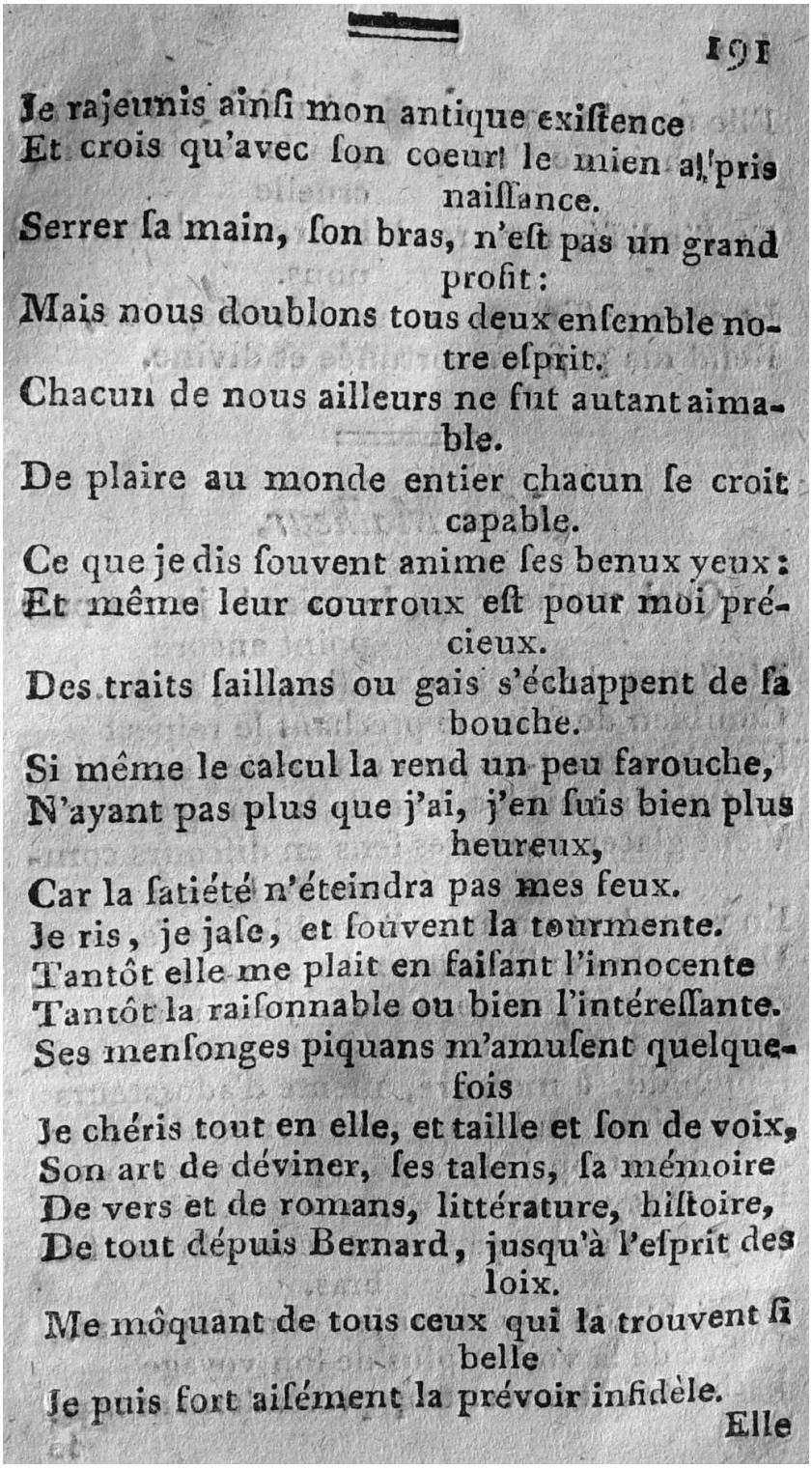
Mon Bonheur.

Quel bonheur eſt le mien? enchanté de moi même
De ce que l'univers admire ce que j'aime,
Pour la première fois tout entier aux amours
J'écris à ma Zephine, *) et la vois tous les jours.

Je

*) Il y a dans mes ouvrages une autre Zéphine. Mais celle-cy eſt la véritable que j'aime bien davantage, et bien ſupérieure à l'autre.

XXIX-190



191

Je rajeunis ainſi mon antique exiſtence
Et crois qu'avec ſon coeur le mien a pris naiſſance.
Serrer ſa main, ſon bras, n'eſt pas un grand profit:
Mais nous doublons tous deux enſemble notre eſprit.
Chacun de nous ailleurs ne fut autant aimable.
De plaire au monde entier chacun ſe croit capable.
Ce que je dis ſouvent anime ſes benux yeux:
Et même leur courroux eſt pour moi précieux.
Des traits ſaillans ou gais s'échappent de ſa bouche.
Si même le calcul la rend un peu farouche,
N'ayant pas plus que j'ai, j'en ſuis bien plus heureux,
Car la ſatiété n'éteindra pas mes feux.
Je ris, je jaſe, et ſouvent la tourmente.
Tantôt elle me plait en faiſant l'innocente
Tantôt la raiſonnable ou bien l'intéreſſante.
Ses menſonges piquans m'amuſent quelquefois
Je chéris tout en elle, et taille et ſon de voix,
Son art de déviner, ſes talens, ſa mémoire
De vers et de romans, littérature, hiſtoire,
De tout depuis Bernard, jusqu'à l'eſprit des loix.
Me môquant de tous ceux qui la trouvent ſi belle
Je puis fort aiſément la prévoir infidèle.

Elle

XXIX-191

Elle ne m'aimant pas, je n'en ſuis pas jaloux.
Son choix de l'un de nous la rendroit trop cruelle
Et l'indifférence rend heureux chacun de nous.
Et cette paſſion pour ma chère Zephine,
Rend ma poſition fortunée et divine.

Mon Malheur.

Quel malheur eſt le mien! je ne puis point encore
Me flatter de retour de celle que j'adore.
Combien de fois me prêchant le reſpect
Ne m'éloigna-t-on pas de remplir mon objet?
Le ſtyle le plus ſec, loin de la compromettre
Vient glacer tous mes ſens en diſcours comme en lettres.
En regardant un autre il ſemble que ſes yeux
De ſuperbes qu'ils ſont ſe changent en hideux.
Aimable par malice afin que j'en enrage
Elle me déshonore en m'ôtant mon courage.
L'inſipide, à mon gré, mente d'adorateurs
Au baſtion, au bal augmente mes malheurs.
Avec bien trop d'eſprit pour paroitre coquette
Elle eſt gaye ou penſive, avec grace diſtraite:
Et pour l'accompagner chacun offrant ſon bras,
Au diable de bon coeur je donne ſes appas.
Déſolé de la voir et plus de ſon voyage
Faché de la trouver trop prétendament ſage,

Je

XXIX-192

Je perds mon tems, mon coeur, mon eſprit,
mon eſpoir.
Appétit et ſommeil, gaieté, matin et ſoir.
Je la déteſte, l'aime et l'admire et l'abhorre
Et moi même avec elle; et toujours je l'adore.

Couplets chantés en ſurpriſe par deux jolies petites nièces ou couſines élevées par le Général Armfeld, le jour de ſa fête.

Sur l'air, la pipe de tabac.

Se peut-il qu'un diable à la guerre
Devienne un ange dans la paix?
Penſant à ſa famille entière
Il la comble de ſes bienfaits.
Au lieu d'être petite fille
Si nous euſſions été garçons
L'honneur qui dans ſes yeux petille
Auroit réglé nos actions.

Sur l'air, femmes voulez vous éprouver.

D'autres, bien plus grandes que nous,
Diſent que Vous êtes aimable.
Mais ce que nous penſons de Vous
C'eſt que Vous étez admirable.
Quand Vous nous menez ſi grand train
Au Prater dans la grande allée
Vous nous conduiſez auſſi bien
Qu'un Royaume, ou bien qu'une armée

XXIX-193

Sur le premier air.

On dit, voyez la bonhommie.
Ses enfans ſont à ſes cotés.
Chaque enfant d'abord nous envie;
Et tous les yeux ſont enchantés.
On voit d'abord à Votre mine
Des Guſtaves un bon ſoldat.
Et puis après chacun dévine
Le bon parent, l'homme d'état.

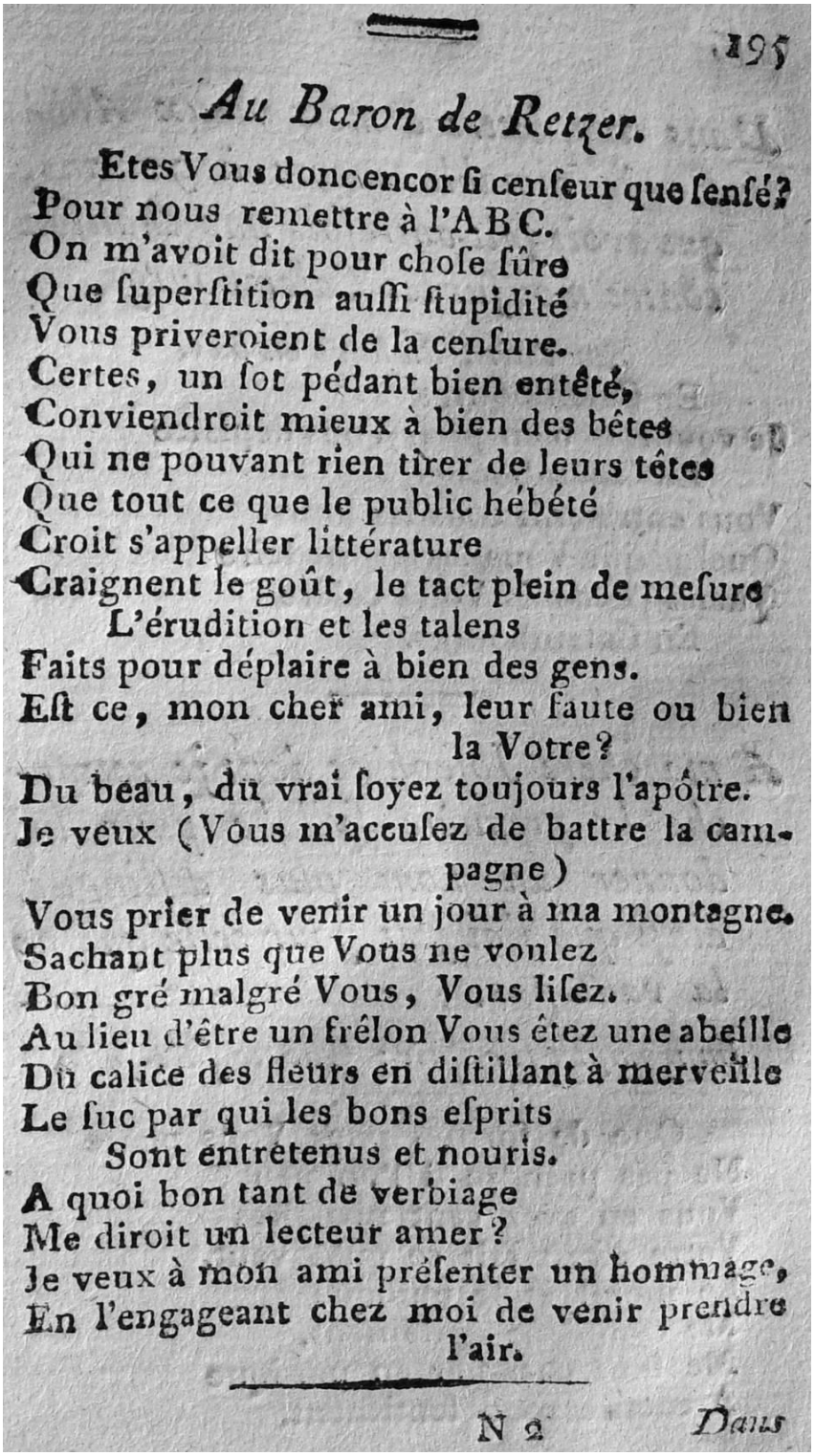
Sur le ſecond air.

Autour de Vous nos petits bras
Vous annoncent notre tendreſſe.
Nous éprouvons à chaque pas
De Vos bontés de toute eſpèce.
Notre Guſtave vaut Vaza,
Adolphe et tous autres grands hommes.
Et c'eſt à lui Vous dit Vava
Que nous devons ce que nous ſommes.

A une Demoiſelle qui alloit faire la belle à la meſſe de midi.

Quoi! vous ne vous laſſez jamais de vouloir plaire
Vous allez profaner le temple du Seigneur.
Il y perdra plus d'un adorateur.
L'hommage partagé ne peut le ſatisfaire.
Si vous aimez pourtant le créateur
Pour tout le bien qu'il a voulu vous faire
Un caprice pareil ne peut point m'offenſer:
Et c'eſt le ſeul rival que je veux vous paſſer.

XXIX-194



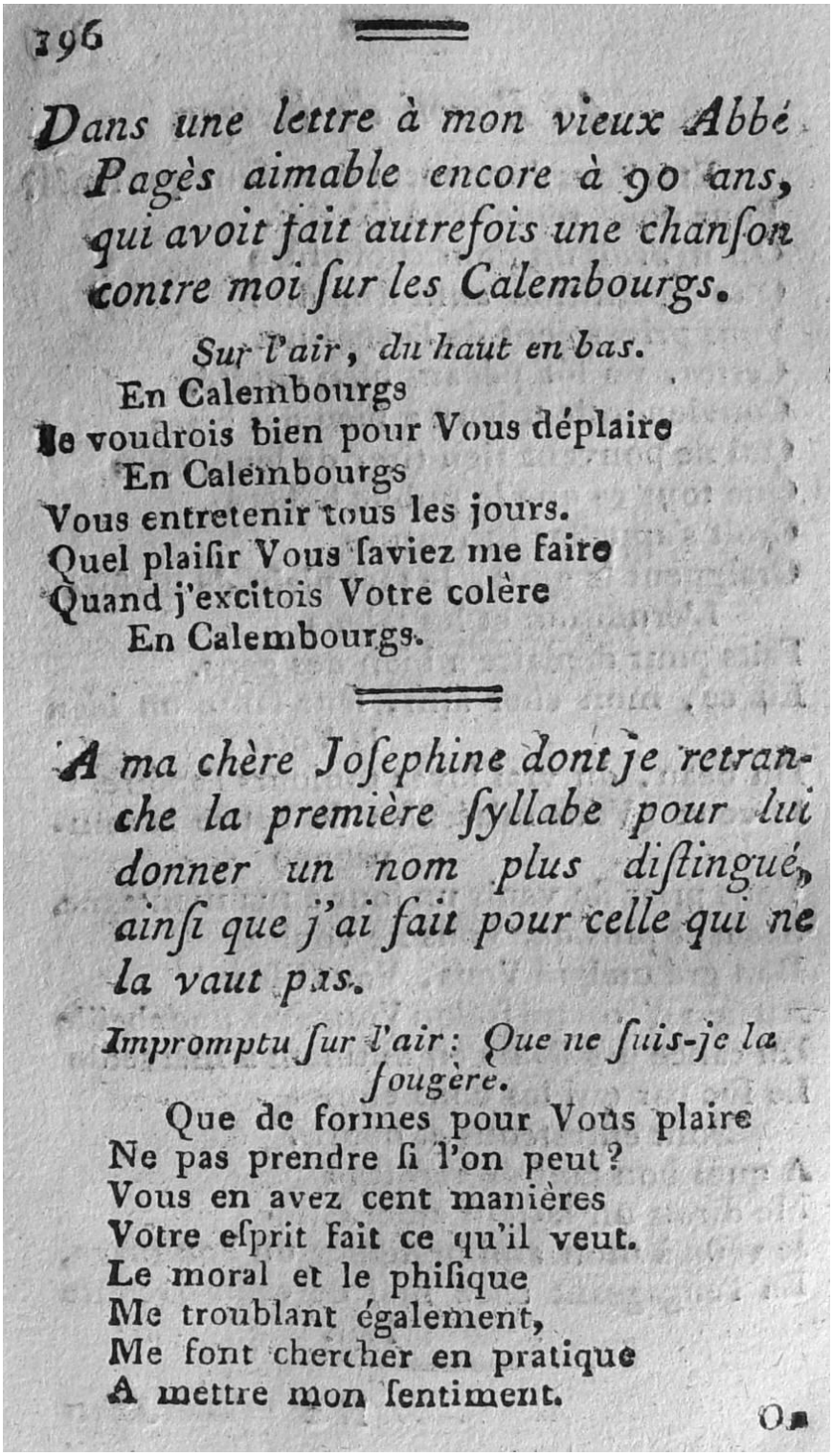
195

Au Baron de Retzer.

Etes Vous donc encor ſi cenſeur que ſenſé?
Pour nous remettre à l'A B C.
On m'avoit dit pour choſe ſûre
Que ſuperſtition auſſi ſtupidité
Vous priveroient de la cenſure.
Certes, un ſot pédant bien entêté,
Conviendroit mieux à bien des bêtes
Qui ne pouvant rien tirer de leurs têtes
Que tout ce que le public hébété
Croit s'appeller littérature
Craignent le goût, le tact plein de meſure
L'érudition et les talens
Faits pour déplaire à bien des gens.
Eſt ce, mon cher ami, leur faute ou bien la Votre?
Du beau, du vrai ſoyez toujours l'apôtre.
Je veux (Vous m'accuſez de battre la campagne)
Vous prier de venir un jour à ma montagne.
Sachant plus que Vous ne voulez
Bon gré malgré Vous, Vous liſez.
Au lieu d'être un frélon Vous étez une abeille
Du calice des fleurs en diſtillant à merveille
Le ſuc par qui les bons eſprits
Sont entretenus et nouris.
A quoi bon tant de verbiage
Me diroit un lecteur amer?
Je veux à mon ami préſenter un hommage,
En l'engageant chez moi de venir prendre l'air.

N 2 Dans

XXIX-195



196

Dans une lettre à mon vieux Abbé Pagès aimable encore à 90 ans, qui avoit fait autrefois une chanſon contre moi ſur les Calembourgs.

Sur l'air, du haut en bas.

En Calembourgs
Je voudrois bien pour Vous déplaire
En Calembourgs
Vous entretenir tous les jours.
Quel plaiſir Vous ſaviez me faire
Quand j'excitois Votre colère
En Calembourgs.

A ma chère Joſephine dont je retranche la première ſyllabe pour lui donner un nom plus diſtingué, ainſi que j'ai fait pour celle qui ne la vaut pas.

Impromptu ſur l'air: Que ne ſuis-je la fougère.

Que de formes pour Vous plaire
Ne pas prendre ſi l'on peut?
Vous en avez cent manières
Votre eſprit fait ce qu'il veut.
Le moral et le phiſique
Me troublant également,
Me font chercher en pratique
A mettre mon ſentiment.

O.

XXIX-196

On pardonne la fineſſe
A coté de la bonté:
Même la délicateſſe,
Quand on a de la beauté.
Je ne vois de mécontente
De Vous, que la volupté:
Ah! que ſa voix Vous enchante
Pour ſurcroit de qualité!

Impromptu

ſous les yeux de la femme à qui je diſois que mon amour propre étoit auſſi intéreſſé à l'avoir, que l'amour qui ne l'eſt pas.

L'orgueil un jour ſe mettant en voyage
Près d'un mont, d'une ſource, et d'un charmant bocage,
Y rencontra la volupté.
Dans ce lieu ſi peu frequenté
Que fais-tu? lui dit-il; Nous ferons bon ménage,
Repond elle auſſitôt, permets qu'à tes cotés
Je faſſe ce pélerinage.
Pour les garder tous deux, on dit que vint l'amour
Habiter avec eux ce fortuné ſéjour.

XXIX-197

En envoyant la Ducheſſe de la Valliere de Madame de Genlis à l. C. J. d. V. on ſait que la première étoit boiteuſe.

Elle ne marchoit pas *ſi droit*
Dans le chemin de la décence.
L'amour ſans être fort adroit
La mit bientôt ſous ſa puiſſance.
Heureuſement que pour le grand Louis
L'eſprit ne fut pas toujours de grand prix.
Que de Vous différoit la tendre la Valliere.
Sans être aimable et belle comme Vous,
A ſa paſſion toute entière,
Elle goûta longtems le deſtin le plus doux;
Et puis termina ſa carrière,
Entre les bras de Dieu qu'elle prit pour amant.
Pour nous faire damner, Vous même irez au diable.
Pêchez chère Zéphine, avec plus d'agrément
Aimez autant. Péchés Zéphine en attendant
D'obtenir le pardon d'être née adorable.

Ja-

XXIX-198

J'avois oublié ce livre, et n'avois envoyé que l'envoi. Je le retrouvai, et écrivis ceci.

Je Vous envoye enfin la belle la Valliere
Intéreſſante auſſi de plus d'une manière,
Pour l'eſprit, l'art de regner ſur le coeur,
D'occuper, d'amuſer, de ſubjuguer, de plaire.
Montespan comme Vous en avoit le bonheur.
De Henri Vous euſſiez été la Gabriele:
A Vos charmes il eut été bien plus fidèle.
Vous euſſiez de la pomme obtenu le beau prix.
Les Dieux et les héros Vous ſeroient tous ſoumis:
Si ſecouant le joug des préjugés
Vous vouliez être une Aſpaſie,
Tous les mortels viendroient prendre à Vos pieds
Des leçons de philoſophie.

Elle venoit de parler du qu'en dira-t-on et on avoit parlé du quant à ſoi.

Quand ſur quelque principe affreuſement aſſiſe
Zéphine triſtement garde ſon quant à ſoi,
Je la cherche par tout; et certes quant à moi
J'affronte tout pour elle et le chaud et la biſe.

XXIX-199

Avec trop de pudeur, pour le qu'en dira-
t-on?
Elle n'eſt pas venue à notre baſtion. *)
Quand on a le bon coeur qu'on devroit
voir en elle,
Quand dans le mien l'on voit la tendreſſe
et l'ardeur,
On n'eſt jamais craintive ni cruelle.
On mérite, on partage, on goûte le bonheur.
Quant au pauvre public eſt-ce à lui d'en
médire?
Quant à ma Joſé fine, elle ne doit qu'en
rire.
Et pour en revenir aux quant
Je Vous dirai qu'il faut ſe môquer du cancan
Que procure ſouvent les avis des amies.
Vaut mieux cent fois avoir des ennemies.

En la priant de venir le ſoir au feu d'artifice.

L'art n'eſt pas fait pour Toi, Tu n'en as
pas beſoin.
Ton eſprit en eſt plein; je viens de Te le dire:
Mais c'eſt de l'allumer que l'on doit prendre
ſoin.
Dans ſes marais où l'on a peine à ſourire,
Vous trouverez le Batave indolent,
Aimant et connoiſſant ſort peu cet élément.
Quand

*) C'eſt une promenade où il y a le ſoir de la muſique.

XXIX-200

Quand avec grand fracas s'écroule l'édifice,
Au feu que nous verrons aujourd'hui d'artifice,
L'obſcurité ſuccéde triſtement;
Tandis que le Votre au contraire
Continue à repandre une douce lumière:
Après quelque fuſée eſt toujours ſi brillant,
Et ſans ſe conſumer ſans ceſſe nous éclaire.

Impromptu tout en lui parlant.

Sur l'air: Que ne ſuis-je la fougère.

Je Vous aime douce et bonne
Ou bien avec de l'humeur:
Et Votre mine friponne,
Ou celle de la candeur.
Je Vous aime nonchalante
Ou toute pleine de feu:
Triſte, gaïe, indifférente,
De tout Vous faiſant un jeu.

De près de loin, je vous aime,
Si même Vous n'aimez pas.
Je Vous aimerois de même,
Sans eſprit et ſans appas.
Car un aſcendant extrême
Un certain je ne ſais quoi,
Vous donne un pouvoir ſuprême
Sur chacun, ſurtout ſur moi.

XXIX-201

Je Vous aimerois bien tendre,
Et prête à faire un faux pas;
Et qu'au moment de Vous rendre
Vous ne le vouluſſiez pas.
J'aimerois Vous voir rendue,
Dans l'ivreſſe du plaiſir:
Et la tête trop perdue,
Pour en garder ſouvenir.

En envoyant à la Princeſſe Bagration mon ouvrage ſur les Jardins.

Sur l'air: Femmes voulez Vous éprouver.

Courtiſan du Dieu des Jardins
Voyez ſi je ſers bien mon maître
Daignez regarder ſans dédains,
Ce qu'à Vos yeux je fais paroitre.
Approuvez mes déſcriptions
De bosquets, monts et ſources pures.
Partout je donne des leçons
Pour ſuivre et goûter la nature.

Sur un Stammbuch de la part de la Freule Chriſtine capable de dire mieux, à Melle. de Degenſchild.

Avec nous a grandi notre tendre amitié.
Pour la première fois, en vers qu'elle m'inſpire
Soyez en ſentimens avec moi de moitié;
Je vous aime bien plus que je ne puis l'écrire.

Pour

XXIX-202

Pour la fête de la Princeſſe Jean, prête à accoucher.

Sur l'air : Avec les jeux, ou la pipe de tabac.

Aujourd'hui l'amour rit aux anges
En voyant la fête du jour.
Par les choſes les plus étranges.
Dès qu'on rit on lui fait ſa cour.
Certes, dit-il, cette naiſſance
Si près aujourd'hui de ſon nom
Doit mettre tout en chants, en danſe
Même ſans rime et ſans raiſon.

Sur l'air : Ce fut par la faute du ſort, ou femmes voulez vous éprouver?

De Jeanne la folle le jour
Au lieu de notre Jeanne ſage
Eut plu beaucoup plus à l'amour.
En vérité, dit-il, c'eſt grand dommage.
De Jeanne d'Arc quelques appas
Des ſiens ſont bien une partie.
Mais elle ne ſauvera pas
Des mêmes moyens ſa patrie.

Sur l'air de vaudeville : la ſoirée orageuſe ou on compteroit les diamans.

Celui qui les lui déroba *)
La ſauva d'une autre manière.
Et la victoire il enleva
Combattant tout dans la rivière.

Le

*) Le Prince Jean de Lichtenſtein.

XXIX-203

Le vainqueur de la Trébia
Méritoit bien notre héroïne.
Pour ſa récompenſe il trouva
A ſon retour joyeuſe mine.

Sur l'air : Du ſerin qui me fait envie.

Qui l'aime plus ? peut-on le dire ?
Sa vue annonce le bonheur.
Sa bonté, ſa grace, ſon rire
D'abord lui ſoumet chaque coeur.
De qualité plus eſſentielle
Elle pourroit ſe diſpenſer
Lorsque l'on eſt aimable et belle
Du reſte on peut bien ſe paſſer.

En envoyant à la Princeſſe Jean une baignoire qui étoit une boëte à thé dans laquelle il y avoit un paquet de curedents qui étoit une boëte à bonbons, et puis une pomme.

Sur l'air : Que ne ſuis-je la fougère ?

Mettés dans Votre caſſette
Beaucoup de bon thé pour moi
Au nom de Jean et Jeannette
Chacun eſt content de ſoi,
On ſe trouve tendre, aimable
Parceque l'on penſe à Vous.
C'eſt que Vous, femme adorable,
Auſſi Vous penſez à nous.

Quand

XXIX-204

Quand je Vous donne la pomme
Comme ſur le mont Ida
Je me crois le charmant homme
Qui la beauté couronna.
Ou bien le premier du monde
Ainſi qu'Adam je me crois.
Je dis Vous voyant ſi ronde
C'eſt le ſerpent, je le vois.

Pour croire par politeſſe
Qu'il vous reſte quelques dents,
Je Vous fais une largeſſe
De ce paquet de cure-dents.
Ces bonbons que je Vous donne.
Sont pour marquer la douceur,
Qui vous rend plus que perſonne
Maîtreſſe de chaque coeur. *)

La bien-belle Me. Nariskin, en me montrant ſon Stammbuch, me dit, d'y écrire tout de ſuite une chanſon, en y plaçant le mot Amour dans chaque couplet, et la voici ſur l'air: Femmes voulez vous éprouver.

Celle qui ſe rit de l'amour,
En veut pour elle en Vaudeville.
Sans le chanter ſentir l'amour
Me paroit beaucoup plus facile.

A

*) Elle a les plus belles dents du monde.

XXIX-205

A ſes pieds je vois de l'amour
Jusqu'où peut aller ſon empire
Grands et petits, le Dieu d'amour
Lui ſoumet tout ce qui reſpire.

Jamais la mère de l'amour
Fut auſſi belle, auſſi jolie.
Si pour elle on ſent de l'amour
Eſt-ce raiſon, eſt-ce folie?
Si dans ſes yeux loge l'amour
Son eſprit loge la Sageſſe.
Soit d'amitié, ſoit de l'amour
Ne baptiſons pas la tendreſſe.

Celui dont on voit le nom dans le premier vers, vient de m'écrire un ſi joli billet (il a je crois plus de 85 ans) que je lui écris, pour l'en remercier, celui-ci dans une lettre que j'écris à une Couſine que j'ai à Londres où il eſt.

Eſt il vrai que Monſieur Dutens,
Célèbre à jamais dans l'hiſtoire,
Au milieu du travail trouve encore le tems
De m'accorder place dans ſa mémoire?
La mienne eſt pleine de ſon nom.
Il a ſu rafraichir ſa réputation
Par des écrits immortels pour ſa gloire.
Homme d'état ſans fauſſeté;
Homme de lettres, ſans envie,
Sans ennemis, et ſans méchanceté,

Hom-

XXIX-206

Homme du monde embelliſſant ſa vie
Par l'amitié, l'étude, et la philoſophie
Avant que ce beau nom fut mal interprété:
Mon cher Dutens trouvoit partout une patrie:
Vos vers remplis de goût, vers de ſociété,
M'atteſtoient les matins Votre amabilité
Et le ſoir, j'admirois en proſe Vos lumières
L'utilité de Vos productions,
La profondeur en diſſertations.
Et le plus beau des caractères
En encre, plume, ainſi qu'en actions
Le ſoutient toujours à merveille.
Pourquoi ne puis-je à votre oreille
Encore Vous parler de mon attachement?
Je ſuis fier lorsqu'on Vous admire
Dans le ſiècle où l'Europe avoit encore à rire
De mon ancien ami le tendre ſentiment
Etoit pareil à celui qu'il m'inſpire.
Weſtminſter dans trente ans dans un beau monument
Vous recevra, ſans doute, en grande joye.
Le mien aux étrangers à préſent eſt en proye.
On ne ſait plus où vivre, et l'on ne ſait point mourir:
Je voudrois que ce fut d'honneur ou de plaiſir.
Mais ſans emplois, et presque ſans aſile
Si mon corps n'en a point, ſi mon eſprit s'en va,
Au moins mon coeur leur ſurvivra.
Il dit que Vous aimer lui paroit bien facile.
Et que de ce monde futile
Préſomptueux, ignorant et méchant
Et ridicule et ſot, trop ou point confiant,
Où

XXIX-207

Où l'on fait mal la paix où l'on fait mal les guerres
L'on peut partir assez gaiment
Pour voir si chez Pluton l'on fait mieux les affaires.

Reponse très improvisée sur l'air des tremblеurs à un homme fort aimable qu'une fluxion empêchoit de venir me voir à mon Réfuge sur ma montagne.

A plusieurs charmantes femmes
Dont vous enchantiés les ames,
Sans les payer de leurs flammes,
Vous avez donné dans l'oeil
Vous privant de la lumière,
Sans vous l'ôter toute entière,
Pour se venger, leur prière
Vous fait Seigneur de Beloeil.

Mais dans l'un de mes voyages,
A mes demeures sauvages
Qui dominent les nuages,
Venez donner un coup d'oeil.
En pitié de mon asile
Je regarde cette ville,
Où plus d'une difficile
Vous aimerait par orgueil.

Bil.

XXIX-208

Billet du matin à Madame Medlef née Soltikoff, qui vient de faire mon portrait à merveille et deſſiné on ne peut pas mieux.

Digne épouſe de l'homme aimable
Dont l'amitié pour moi d'un prix ineſtimable
Avec tant de plaiſir ſe renouvelle ici.
De l'immortelle Cathérine
Miniſtre, ami, conſeil, des finances l'appui!
Petite fille de celui
Que Mars a de ſa main divine
Pour fruit de ſes nobles travaux
Mis ſur la liſte des héros
Les plus diſtingués dans l'hiſtoire
Ayant à Fréderic arraché la victoire!
Et fille du vainqueur de ces fiers muſulmans,
A Choczim, au Danube admirant ſes talens!
Vous ignorez le bien que Vous me faites
Dans ce cruel moment où rempli de douleur,
La perte d'un ami me déchire le coeur.
Puiſſiez Vous bien longtems demeurer où Vous êtes.
Couple aimable et parfait Vous chaſſez le malheur.
Recevez en ces vers aujourd'hui mon hommage,
Dans Vôtre beau livret Vous avez mis l'image
De tous mes traits; mais celle de mon coeur
Plein d'admiration et de reconnoiſſance
Eſt au deſſus de la puiſſance
De Votre crayon enchanteur
Son anche pittore. Je peins Votre figure,
Son agrement, ſon charme ſéducteur;

XXIX-209

Et les graces que la nature
Repandit ſur Vous à foiſon.
Je peins tous les talens l'eſprit et la raiſon
Je dirois ſi la phraſe étoit moins proſaique
Moins jeu de mots dont je haïs la pratique;
Même Vous en avez jusque au bout des doigts.
Mais j'aime mieux être moins poëtique,
Et de la vérité faire entendre la voix.

A la Comteſſe de Manteuffel, en lui envoyant mes lettres ſur la Crimée que je lui avais promiſes.

J'offre à Votre ame ici d'illuſtres ſouvenirs
De l'hiſtoire et la fable et de gloire et plaiſirs.
C'eſt à Vos jolis yeux que j'offre la peinture
D'un pays favori jadis de la nature.
A Votre bon eſprit je préſente un tableau
Qui fait voir que l'ancien vaut mieux que le nouveau.
C'eſt à Vos jolis pieds, que je mets mes Tartares
Qui ſur un point, je crois, ſont moins que Vous barbares.
J'y mets d'autre betiſe, et cretins, grecs et juifs.
Ne les réprouvés pas, ces citoyens actifs.
La femme à qui ces lettres adreſſées
Sur des ſujets divers préſentent mes idées

Eſt

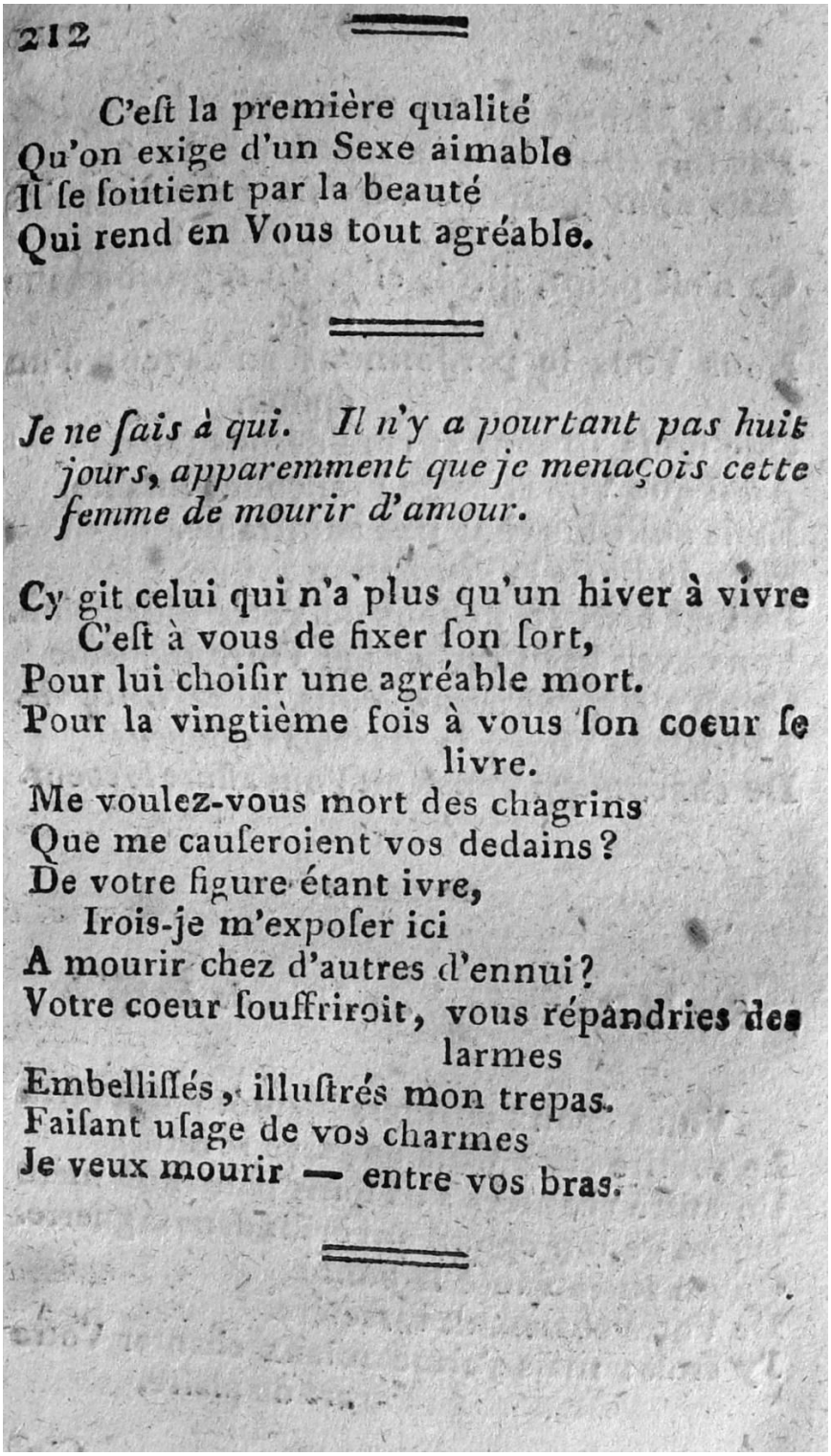
XXIX-210

Eſt la Manteuffel des François
Par ſon eſprit et ſes attraits.
Mais mon huitième vers ne pourroit point lui plaire:
Ce n'eſt point, diroit-elle, un reproche à me faire.
Nous Vous le pardonnons en faveur d'un époux,
Que nous aimons et conſiderons tous.
Ainſi que Vous, cette Françoiſe aimable
Etoit auſſi ſouvent très admirable.
Mais de Paris la diſſipation
La met bien au deſſous de Votre inſtruction.
Vous avez beau cacher par Votre modeſtie
Ce qu'à faire et ſavoir Vous paſſez Votre vie.
Et malgré Vous, la grace, la douceur
De chacun qui Vous voit Vous aſſure le coeur.

Sur le Stammbuch de Mlle. de Lariſch.

Votre époux chantera bientôt Votre vertu
Le mérite chez Vous de grace revêtu
Un autre chantera Vos ſoins pour une mère
Digne de ſon époux qui brilla dans la guerre.
Qu'un autre vante la bonté
De Votre charmant caractère.
J'y crois: mais j'aime mieux chanter Votre art de plaire.

XXIX-211



212

C'eſt la première qualité
Qu'on exige d'un Sexe aimable
Il ſe ſoutient par la beauté
Qui rend en Vous tout agréable.

Je ne ſais à qui. Il n'y a pourtant pas huit jours, apparemment que je menaçois cette femme de mourir d'amour.

Cy git celui qui n'a plus qu'un hiver à vivre
C'eſt à vous de fixer ſon ſort,
Pour lui choiſir une agréable mort.
Pour la vingtième fois à vous ſon coeur ſe livre.
Me voulez-vous mort des chagrins
Que me cauſeroient vos dedains?
De votre figure étant ivre,
Irois-je m'expoſer ici
A mourir chez d'autres d'ennui?
Votre coeur ſouffriroit, vous répandries des larmes
Embelliſſés, illuſtrés mon trepas.
Faiſant uſage de vos charmes
Je veux mourir — entre vos bras.

XXIX-212

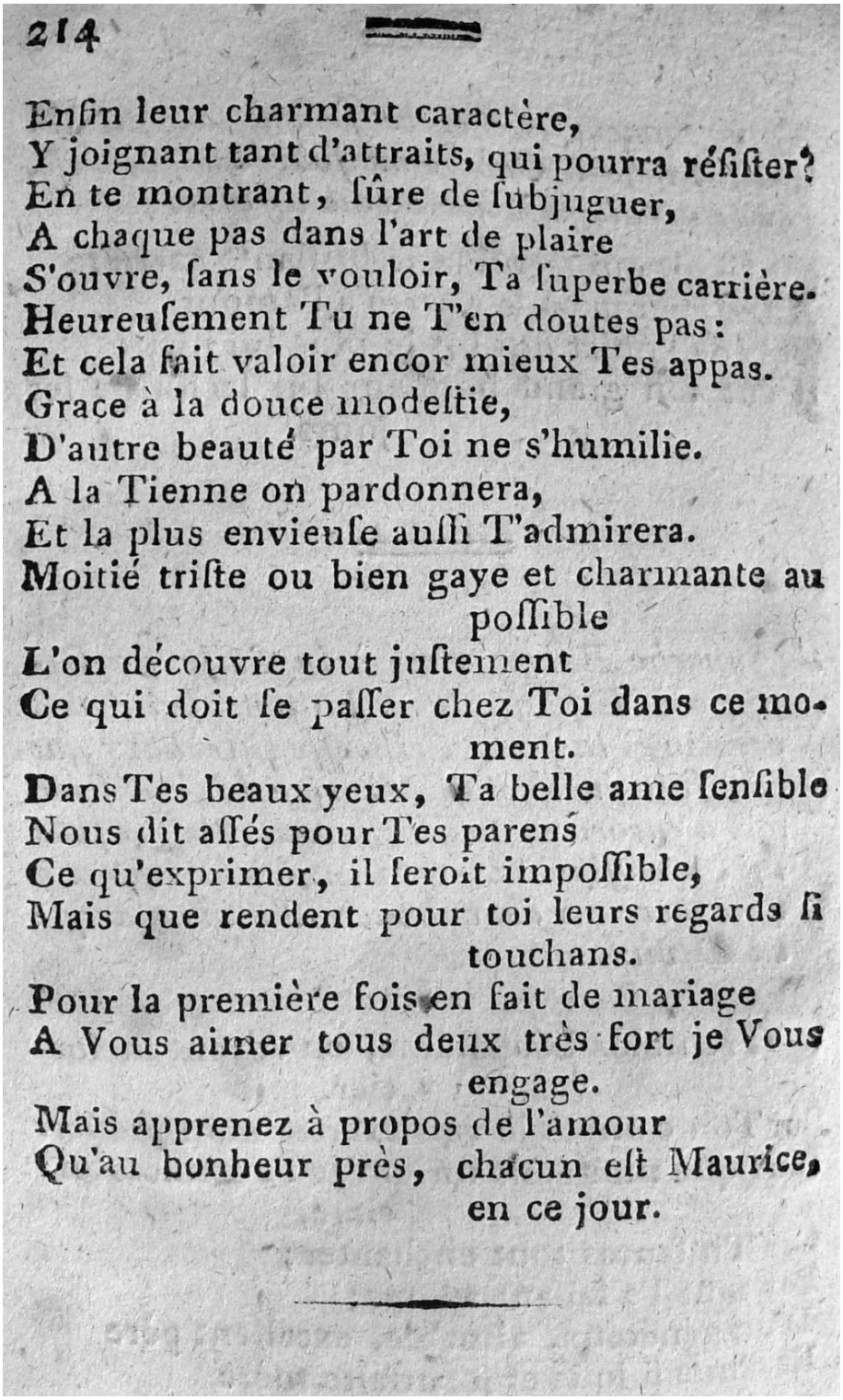
Apparemment que cette femme aimoit les Epitaphes. Oh! je me ſouvieus qui c'eſt, elle auroit fait une bonne affaire.

Ci git qui termina ſa brillante carrière
Aſſez heureux à la guerre à l'amour
Près de l'objet qui fut le plus lui plaire
Il eut ſon grand bonheur ſur la fin de ſes jours.

Au ſuperbe Bal masqué à la Salle de Redoute à Eiſenſtadt à la plus belle des créatures la jeune Princeſſe Eſterhazy qui épouſoit mon neveu Maurice Lichtenſtein qui a encore eu deux chevaux bleſſés ſous lui, à Auſterlitz, où Jean Lichtenſtein a eu encore un cheval tué. J'étois masqué en Devin.

Tremblez Léopoldine, en voyant un ſorcier.
Sur Ton compte je vais exercer mon métier.
Plus que moi dans un ſens je Te connois ſorcière,
Car Tu ſauras tout enchanter;
Par tout Te faiſant adorer;
D'un généreux, aimable, excellent père
Et d'une ſi jolie et ſi parfaite mère
En poſſedant tant de bonté
Et tant de qualité

XXIX-213



214

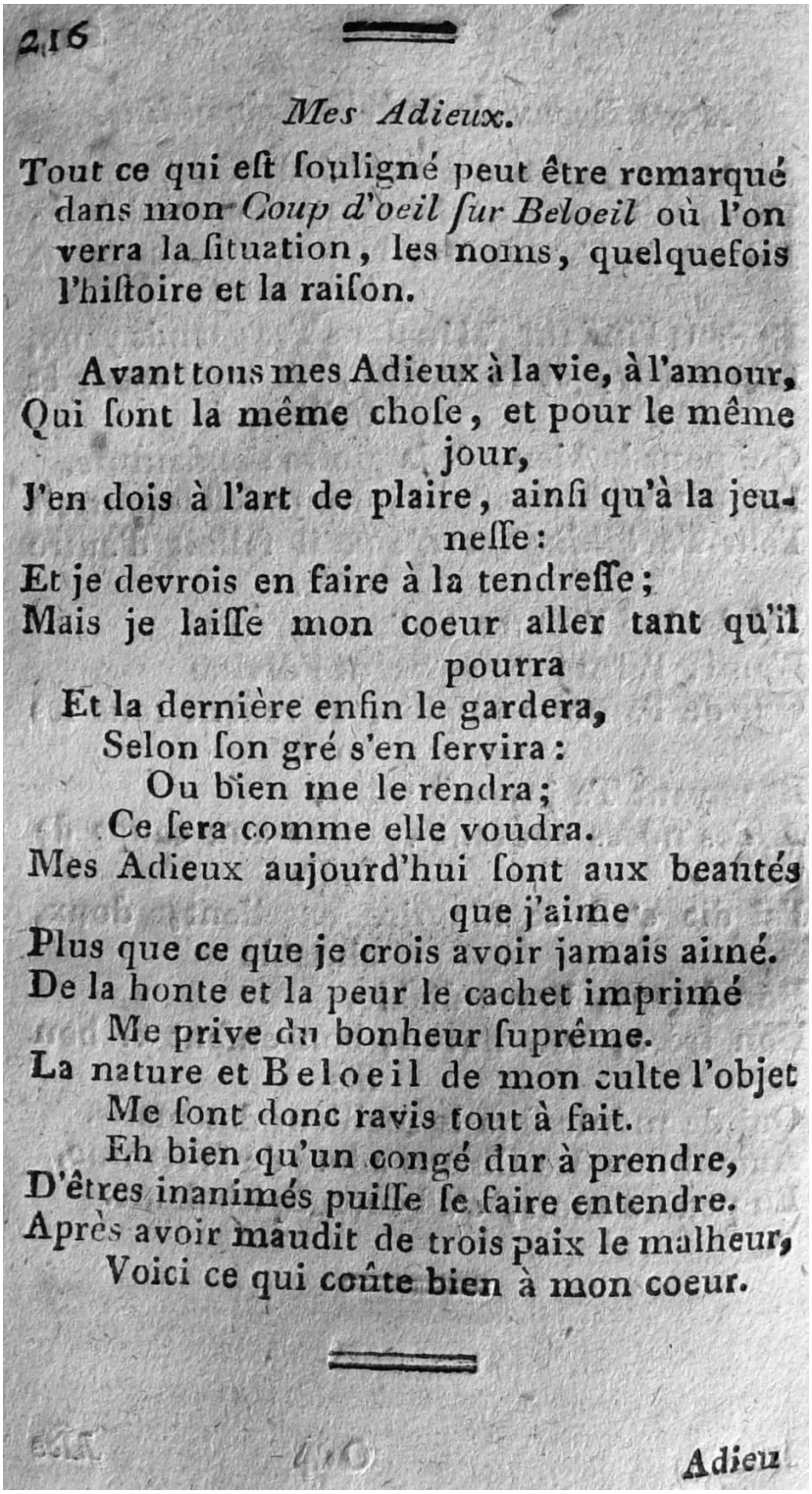
Enfin leur charmant caractère,
Y joignant tant d'attraits, qui pourra réſiſter?
En te montrant, ſûre de ſubjuguer,
A chaque pas dans l'art de plaire
S'ouvre, ſans le vouloir, Ta ſuperbe carrière.
Heureuſement Tu ne T'en doutes pas:
Et cela fait valoir encor mieux Tes appas.
Grace à la douce modeſtie,
D'autre beauté par Toi ne s'humilie.
A la Tienne on pardonnera,
Et la plus envieuſe auſſi T'admirera.
Moitié triſte ou bien gaye et charmante au poſſible
L'on découvre tout juſtement
Ce qui doit ſe paſſer chez Toi dans ce moment.
Dans Tes beaux yeux, Ta belle ame ſenſible
Nous dit aſſés pour Tes parens
Ce qu'exprimer, il ſeroit impoſſible,
Mais que rendent pour toi leurs regards ſi touchans.
Pour la première fois en fait de mariage
A Vous aimer tous deux très fort je Vous engage.
Mais apprenez à propos de l'amour
Qu'au bonheur près, chacun eſt Maurice, en ce jour.

XXIX-214

A cet Epoux de la belle Léopoldine.

Maurice, admire ma ſcience.
Des aſtres dans le ciel ayant la connoiſſance
J'ai dit en Te voyant, le jeune homme eſt heureux:
Et dans l'inſtant j'ai lu dans Tes grands yeux,
L'honneur, et la valeur, et bon coeur et belle ame
Qui pour le bien, et la gloire s'enflamme.
De quatre Lichtenſtein connus c'eſt le portrait
Pour Te diſtinguer d'eux il falloit d'autre trait.
J'ai deviné l'epoux et l'amoureux
L'ami, l'aimé d'une beauté divine
Qui de l'amour inſpire, et reſſent tous les feux.
Et voyant Ta joyeuſe mine,
A Tes nôces courant comme aux coups de fuſil,
J'ai dit c'eſt ce Maurice excellent, doux, aimable
Bon à tout, brave diable,
Bon frère, bon neveu, bon enfant et bon fils
Qui de même ſera le meilleur des maris.
Autant que des Uhlans adoré de ſa femme,
En peu de mots, c'eſt mon Epithalame.

XXIX-215



216

Mes Adieux.

Tout ce qui eſt ſouligné peut être remarqué dans mon *Coup d'oeil ſur Beloeil* où l'on verra la ſituation, les noms, quelquefois l'hiſtoire et la raiſon.

Avant tous mes Adieux à la vie, à l'amour,
Qui ſont la même choſe, et pour le même jour,
J'en dois à l'art de plaire, ainſi qu'à la jeuneſſe:
Et je devrois en faire à la tendreſſe;
Mais je laiſſe mon coeur aller tant qu'il pourra
Et la dernière enfin le gardera,
Selon ſon gré s'en ſervira:
Ou bien me le rendra;
Ce ſera comme elle voudra.
Mes Adieux aujourd'hui ſont aux beautés que j'aime
Plus que ce que je crois avoir jamais aimé.
De la honte et la peur le cachet imprimé
Me prive du bonheur ſuprême.
La nature et Beloeil de mon culte l'objet
Me ſont donc ravis tout à fait.
Eh bien qu'un congé dur à prendre,
D'êtres inanimés puiſſe ſe faire entendre.
Après avoir maudit de trois paix le malheur,
Voici ce qui coûte bien à mon coeur.

Adieu

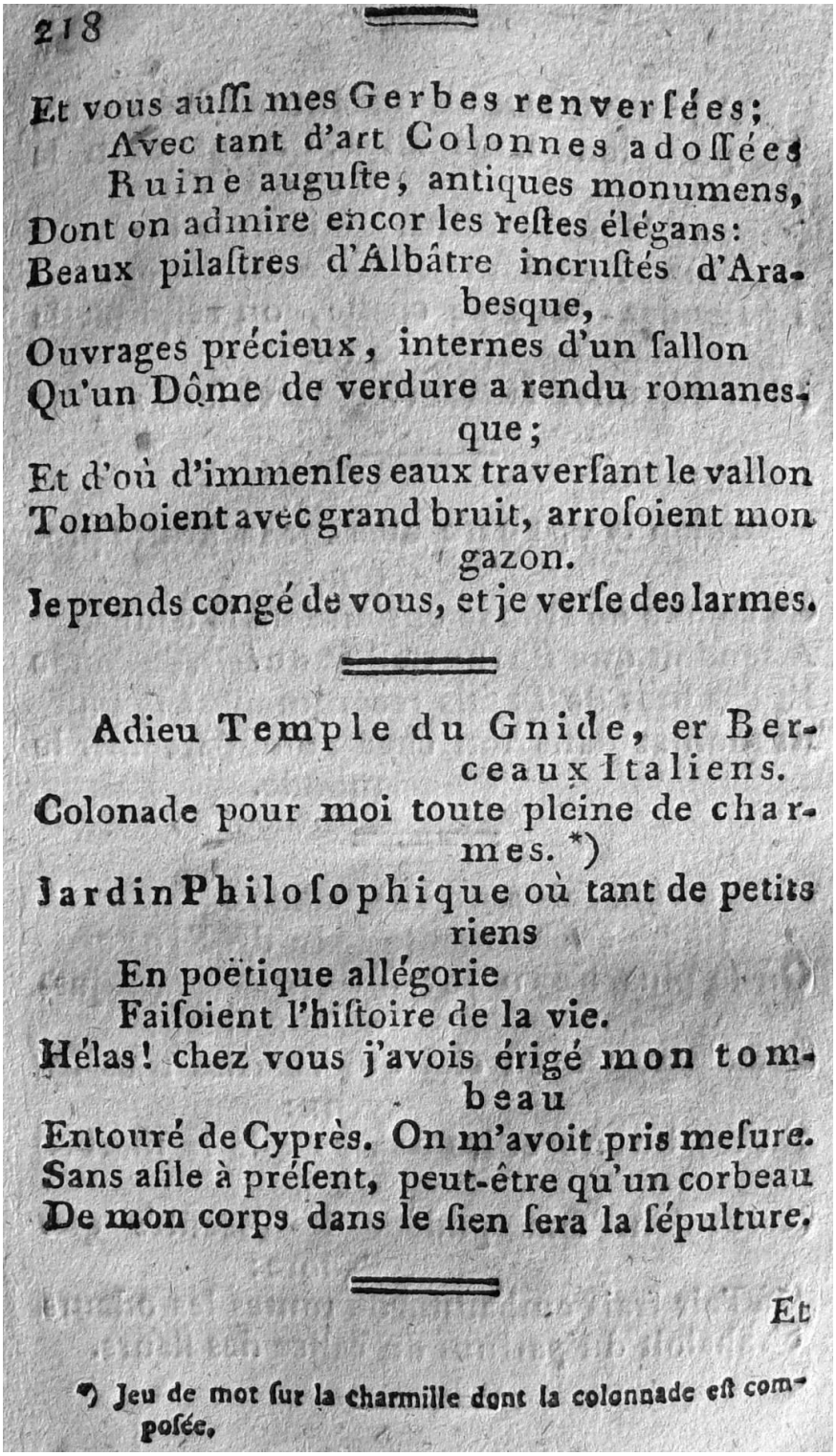
XXIX-216

Adieu beau Lac d'une immenſe étendue,
Et plus loin large allée, ayant nom la Grand-Vue,
Partant de mes jardins, diviſant la forêt
En routes, en étoile et vaſte patte d'oye
Et Rendez-vous de chaſſe, où reſpiroit la joye
D'un déjeuner ſauvage, et ſervi ſans apprêt.

Adieu Neptune aſſis ſur ta grotte profonde.
Ce coloſſe de Rhode entouré de ſa cour
Attendoit que Phébus ſortit du ſein de l'onde
Et des bras de Thétis recommençat le jour
Et montat dans ſon char pour parcourir le monde.

Je vous fais auſſi mes adieux
Chère et charmante Isle de Flore
Où le plus beau jet d'eau s'élevant jusqu'aux cieux,
Y fixe un arc en ciel qui charme tous les yeux:
Où les bains et les bancs que le marbre décore
Recevoient ſans pudeur les beautés que j'adore:
Où l'air frais embaumé de toutes les odeurs
S'exhaloit du parfum du calice des fleurs.

XXIX-217



218

Et vous auſſi mes Gerbes renverſées;
Avec tant d'art Colonnes adoſſées
Ruine auguſte, antiques monumens,
Dont on admire encor les reſtes élégans:
Beaux pilaſtres d'Albâtre incruſtés d'Arabesque,
Ouvrages précieux, internes d'un ſallon
Qu'un Dôme de verdure a rendu romanesque;
Et d'où d'immenſes eaux traverſant le vallon
Tomboient avec grand bruit, arroſoient mon gazon.
Je prends congé de vous, et je verſe des larmes.

Adieu Temple du Gnide, et Berceaux Italiens.
Colonade pour moi toute pleine de charmes. *)
Jardin Philoſophique où tant de petits riens
En poëtique allégorie
Faiſoient l'hiſtoire de la vie.
Hélas! chez vous j'avois érigé mon tombeau
Entouré de Cyprès. On m'avoit pris meſure.
Sans aſile à préſent, peut-être qu'un corbeau
De mon corps dans le ſien ſera la ſépulture.

Et

*) Jeu de mot ſur la charmille dont la colonnade eſt compoſée.

XXIX-218

Et vous, bel Adonis, dans ce réduit obſcur
Où près de mon joli petit fleuve Céphée
Je vous fis dans une isle un petit Mauſolée:
Que fera-t-on de vous? Dans ce tems rien n'eſt ſur
Peut-être verrons nous ſa cendre diſperſée.

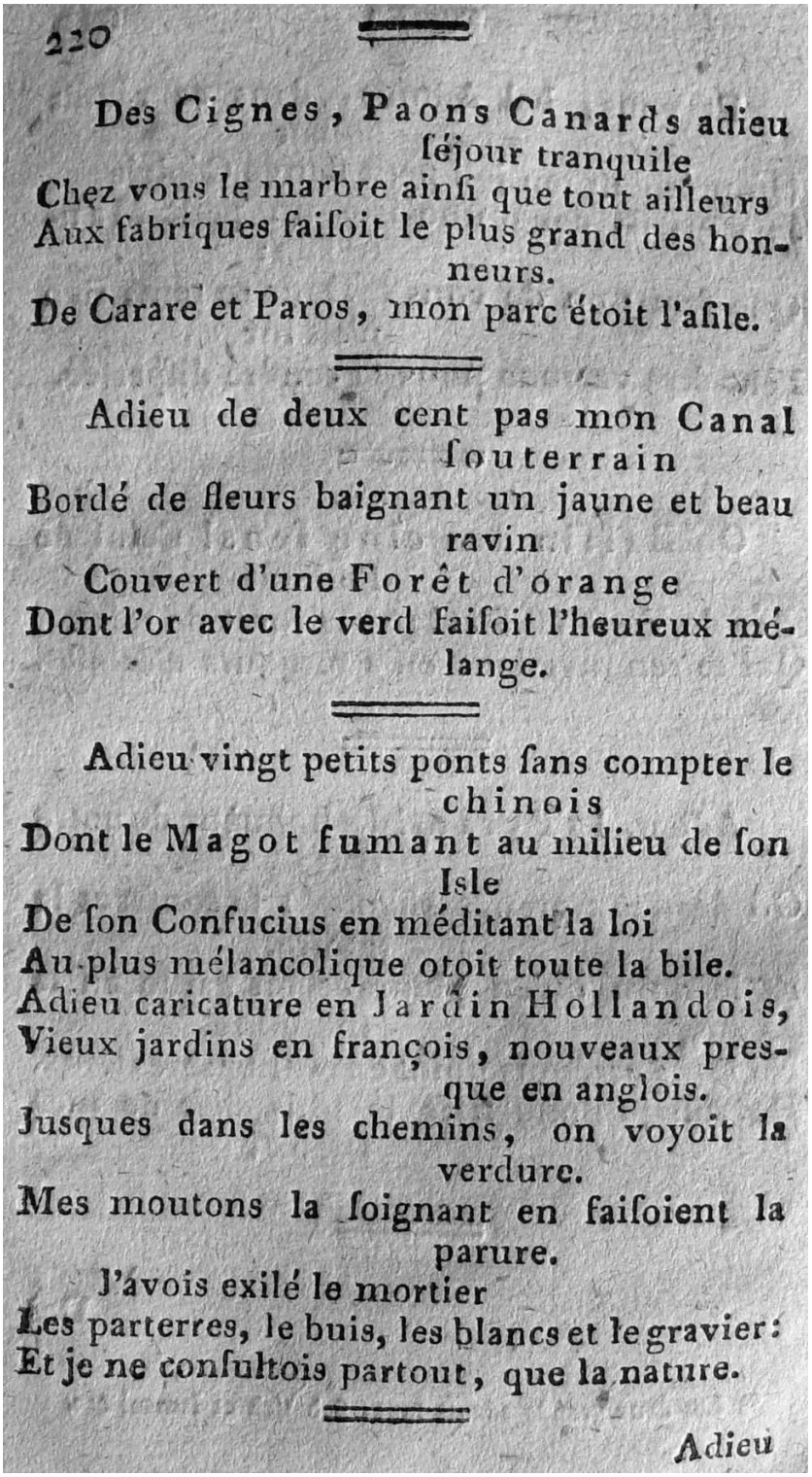
Oh Baſſin des cinq ſens! Celui de l'odorât
Près de Vous eſt ſervi par la forêt de roſes,
Qui ſe renouvellant en a toujours d'écloſes.

Adieu, la Pyramide honneur de notre état;
Où de deux grands aſſauts *) ſe conſerve la gloire,
Et le nom qu'en pleurant on garde en ſa mémoire.
Ne nous arrêtons point en ces lugubres lieux.
Devrois-je donc haïr le plus cher de mes Dieux?

Des

*) Les deux grands aſſauts ſont: Sabatſch et Ismael etc.

XXIX-219



220

Des Cignes, Paons Canards adieu
ſéjour tranquile
Chez vous le marbre ainſi que tout ailleurs
Aux fabriques faiſoit le plus grand des honneurs.
De Carare et Paros, mon parc étoit l'aſile.

Adieu de deux cent pas mon Canal ſouterrain
Bordé de fleurs baignant un jaune et beau ravin
Couvert d'une Forêt d'orange
Dont l'or avec le verd faiſoit l'heureux mélange.

Adieu vingt petits ponts ſans compter le chinois
Dont le Magot fumant au milieu de ſon Isle
De ſon Confucius en méditant la loi
Au plus mélancolique otoit toute la bile.
Adieu caricature en Jardin Hollandois,
Vieux jardins en françois, nouveaux presque en anglois.
Jusques dans les chemins, on voyoit la verdure.
Mes moutons la ſoignant en faiſoient la parure.
J'avois exilé le mortier
Les parterres, le buis, les blancs et le gravier:
Et je ne conſultois partout, que la nature.

Adieu

XXIX-220

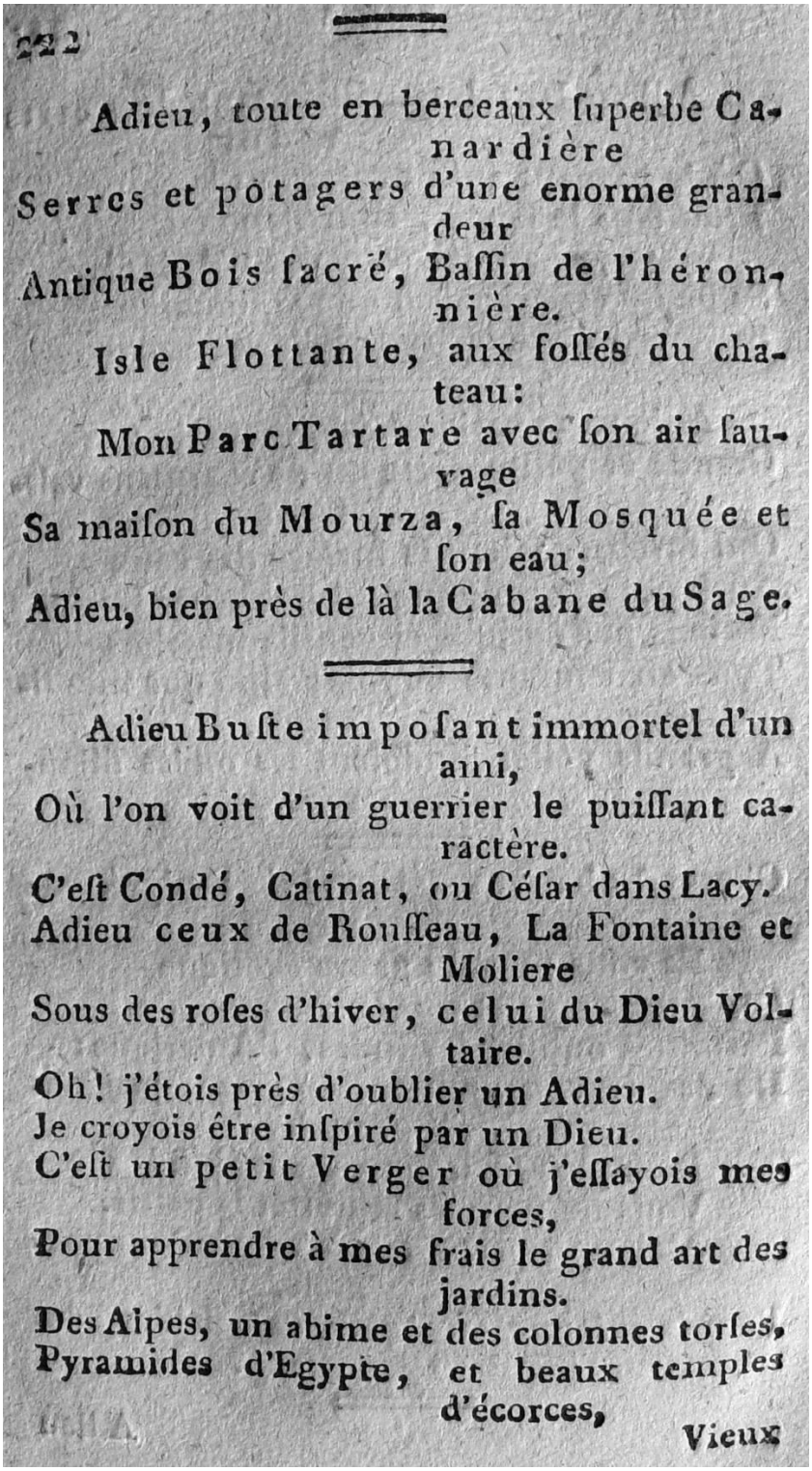
Adieu dans les maſſifs tant de petits réduits,
Où le manant auſſi conſultant la nature,
Etoit ſans le ſavoir, courtiſan de Cypris.
Et vous auſſi Bosquet d'Hélène
Sa petite caſcade ainſi que ſa fontaine
Sa Nayade cachée en de jolis rozeaux.

Adieu ma variée élégante marine
Grande et petite flotte où de charmans vaiſſeaux
Qui ſurchargeoient la ſurface des eaux
Au ſon de la muſique, éclairés par Lucine
Montés par de jolis et gentils matelots
Tous en couleurs de roſe, ainſi que mes livrées
A grands voiles fendoient les ondes ſillonnées.

Chers Arbuſtes Fleuris! Emigrés de Paphos;
Et vous tous du genre exotique
Qui proſpérans et contens ſous ma loi,
Paroiſſiés oublier les Indes, l'Amérique:
De devoir vous quitter, en grace, plaignés moi.
Bien plus heureux paſſant ainſi la vie
Vous ne pouviés regretter la patrie.
Mais qui prend ſoin d'adoucir mes regrets,
Pour la mienne où j'avois des plaiſirs, des attraits?

Adieu

XXIX-221


222

Adieu, toute en berceaux ſuperbe Canardière
Serres et potagers d'une enorme grandeur
Antique Bois ſacré, Baſſin de l'héronnière.
Isle Flottante, aux foſſés du chateau:
Mon Parc Tartare avec ſon air ſauvage
Sa maiſon du Mourza, ſa Mosquée et ſon eau;
Adieu, bien près de là la Cabane du Sage.

Adieu Buſte impoſant immortel d'un ami,
Où l'on voit d'un guerrier le puiſſant caractère.
C'eſt Condé, Catinat, ou Céſar dans Lacy.
Adieu ceux de Rouſſeau, La Fontaine et Moliere
Sous des roſes d'hiver, celui du Dieu Voltaire.
Oh! j'étois près d'oublier un Adieu.
Je croyois être inſpiré par un Dieu.
C'eſt un petit Verger où j'eſſayois mes forces,
Pour apprendre à mes frais le grand art des jardins.
Des Alpes, un abime et des colonnes torſes,
Pyramides d'Egypte, et beaux temples d'écorces,
Vieux

XXIX-222

Vieux jeune petit pont, tombeau dans des
Sapins,
Priſon, porte de fer, des vignes, des ravins,
Grand lac, caſcade à ſec d'abord après la
pluye.
Ruiſſeau que l'on devoit apporter dans ſes
mains:
Tout étoit ridicule, et par la môquerie
De l'anglois prétendu l'on guerit ma folie.
Adieu cher mont crapaud, Vous auguſte
happa
Du plus vaſte horizon le beau panorama.
Du mont Sinau la douzaine d'allées,
Hautrage, quevaucamp et les champs
eliſées

Adieu de mon Beloeil les jolis environs.
Serail d'un fier ayeul le Grand Diable de
Ligne
Héros, un peu brigand et violeur inſigne.
Fontaine Ange, et la rouge avec tant de
renoms
Ma Fontaine bouillante au milieu de
ces monts
Ondulants bien boiſés, où le lapin en joye
Après quelque toilette et mille petits ſauts
Des aigles, des vauteurs étoit ſouvent la
proye:
Et Vous Bains de Céſar, rappellant ce
Héros!
Je ne puis Vous quitter ſans en ſentir les
peines.
Adieu

XXIX-223

Adieu, Miſſiſſipi, les Quinconces de
Chesnes!
Et la Mer d'Eſtambruges, et les Isles
des Coeurs,
Où de l'amour ſouvent je ſentis les ardeurs.
Il en fut le parein. Par un bonheur étrangé
J'aimois, j'étois aimé. J'y promenais un
ange.

Cela m'approche ainſi d'un champêtre
ſéjour
Des ours, au tems jadis, d'où vient ſon nom
Baudour.
Adieu joli chateau ſans toit et ſans étage,
Qui des ayeux chaſſeurs, chevaliers à la fois,
Rappelle les plaiſirs, l'adreſſe et les exploits.
De la fénêtre on voit en paturage
Sous des arbres épais le ſanglier ſauvage,
Le cerf y dépoſant ſon auguſte fierté,
Le chevreuil y perdant de ſa timidité.
Adieu, très naturel, point factice hermi-
tage
Entouré de foſſés, ſingulier pont levis
Où le voleur fut ſouvent pris,
Comme dans une ſouriciere.
Inſcriptions, Tombeau, ſallon en
glaciere,
(En jouant ſur le mot fort bête à mon avis)
De miroirs en dedans, mais couvert en ru-
ſtique.

Adieu,

XXIX-224

Adieu, c'eſt pour toujours de tant de
vieux parens,
Noble habitation de caractère antique,
Triomphant de la guerre et défiant le tems,
Et que j'aimai dès mes plus jeunes ans,
Que je prends ce congé le coeur plein d'amer-
tume:
A peindre ce que je ſens ſe refuſe ma plume.

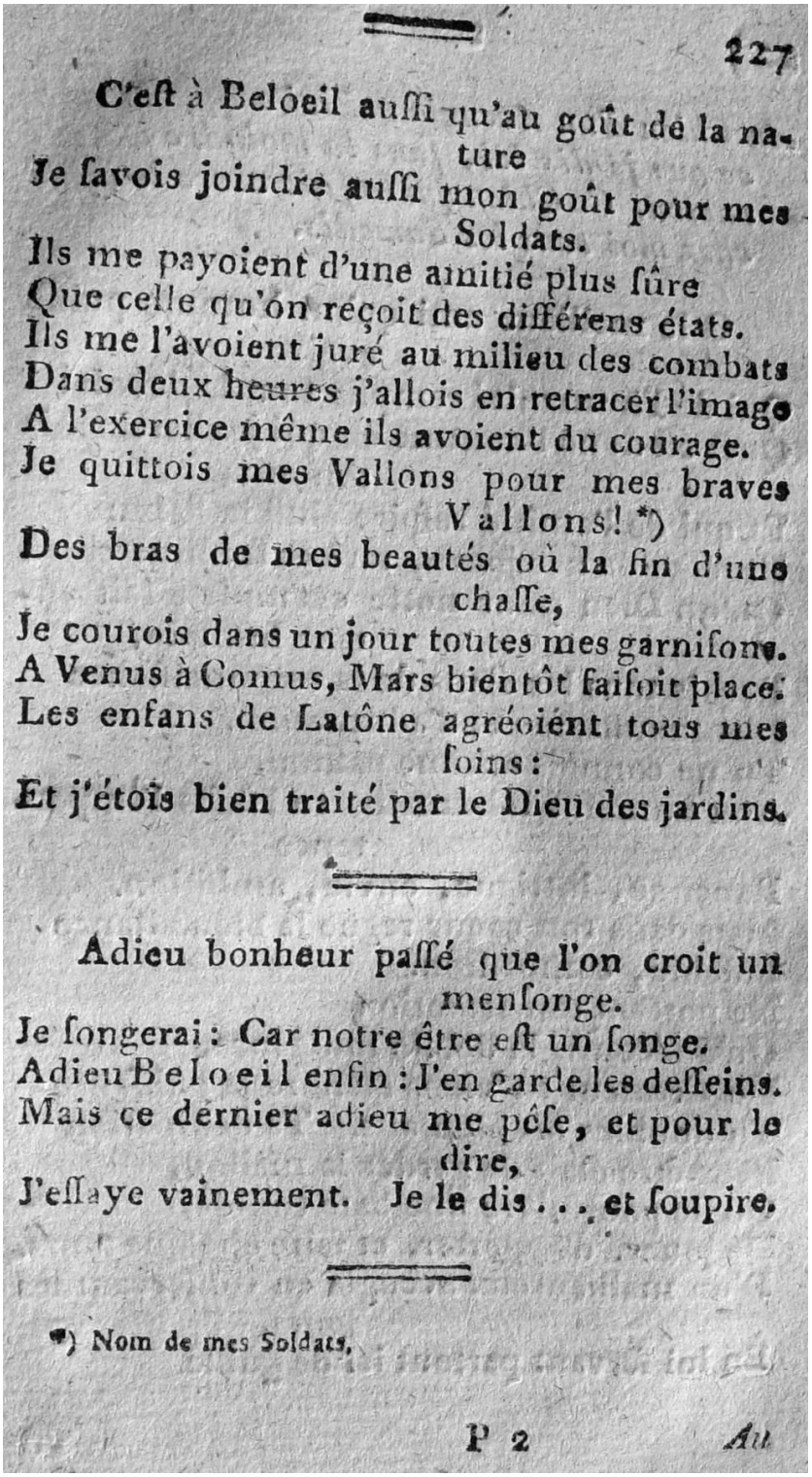
Hélas! il n'eſt donc plus pour moi ce cher
Beloeil
Où chaque nouveauté careſſoit mon orgueil
Où les beautés de diverſes contrées
Venoient ſuivre l'amour dans mes grandes
Allées:
Et d'où dans un ſeul jour, à Londres, à Paris,
Je pouvois aller voir des talens, des amis.
J'apprenois aux parens à cherir leurs fa-
milles.
Je prêchois mes curés de prêcher l'union.
Même un d'eux voulut bien débiter mon
ſermon.
J'engageois, dans des bals, les innocentes filles,
A prendre pour amant le plus joli garçon,
Et même à l'épouſer, s'il en prenoit envie.
Les femmes étoient moins battues qu'autre-
fois:
J'inſtruiſois les baillis pour adoucir les lois.
Ma médécine ainſi que ma chimie
Etoient des bois, des prés quelque fleur bien
choiſie.

XXIX-225

Au travail très ſouvent j'arrêtois trop d'ardeur.
J'ai guéri l'ouvrier de fièvre et rhumatisme.
Avec le magiſtre j'ai joint au catechisme
Les noms ſacrés de l'Empéreur,
De la vertu, la patrie et l'honneur.
Ni par trop amoureux, ni par trop grand chaſſeur.
L'étude, les beaux arts et la philoſophie
Filoient les jours bien purs de mon heureuſe vie
Tout étoit ennobli par un grand ſouvenir.

J'apprends ici, diſois-je, à bien vivre et mourir.
C'eſt là que Luxembourg remporta l'avantage
Que d'un fatal ruiſſeau lui fournit le paſſage;
Je jouiſſais de vous, o champ de Fontenoi,
Où le Français vainquit ſous les yeux de ſon Roi,
Pour l'honneur de Maurice, et celui de Voltaire.
Là des Anglois le ſang engraiſſoit mes guèrets.
Plus loin, je poſſédois, mais dans une autre terre,
La victoire d'Eugène, et ſon plus grand ſuccès,
Quand Marlboroug et lui renverſèrent Vendôme,
De deux Bourbons ſoutien du chancelant Royaume.

C'eſt



227

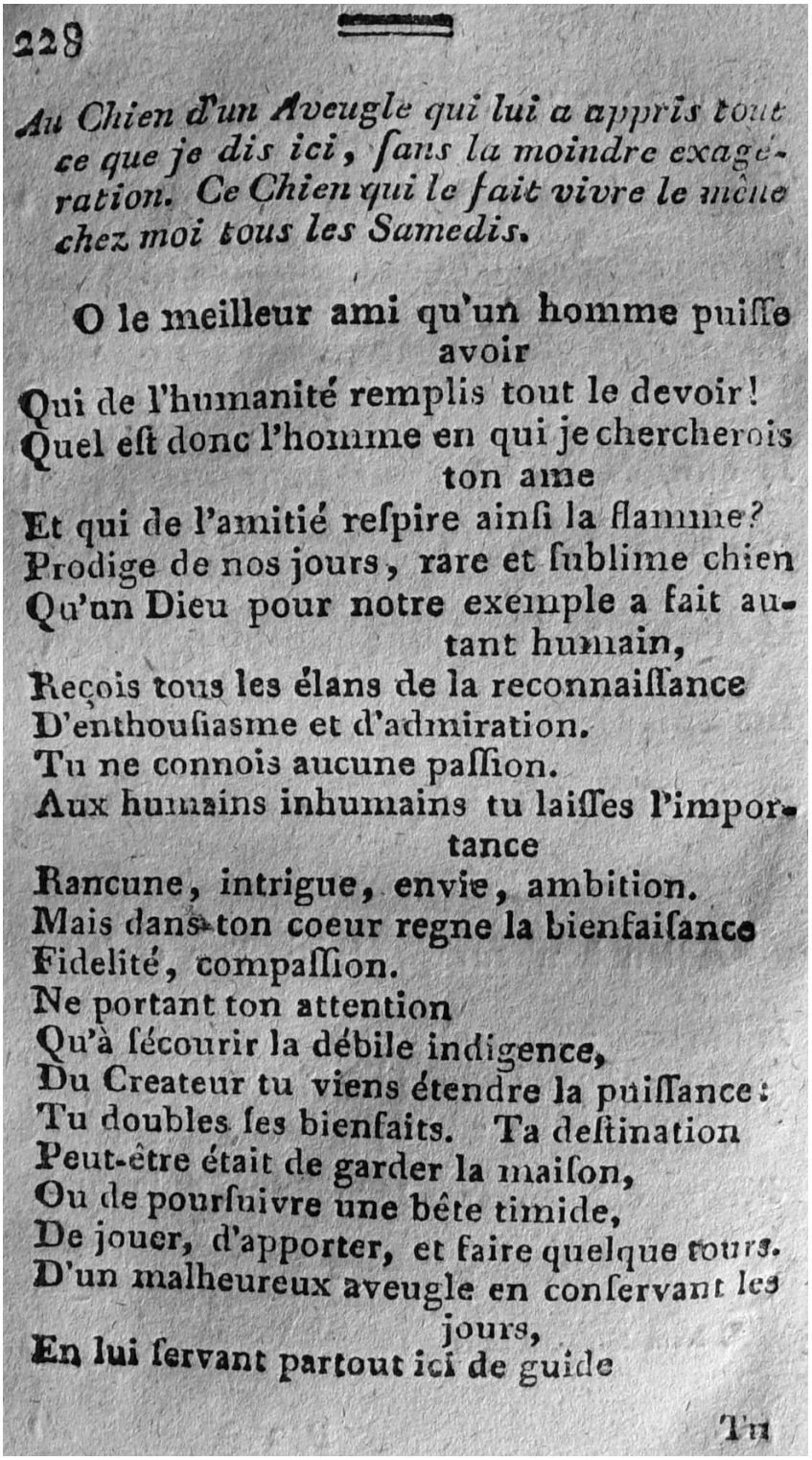
C'eſt à Beloeil auſſi qu'au goût de la nature
Je ſavois joindre auſſi mon goût pour mes Soldats.
Ils me payoient d'une amitié plus ſûre
Que celle qu'on reçoit des différens états.
Ils me l'avoient juré au milieu des combats
Dans deux heures j'allois en retracer l'image
A l'exercice même ils avoient du courage.
Je quittois mes Vallons pour mes braves Vallons! *)
Des bras de mes beautés où la fin d'une chaſſe,
Je courois dans un jour toutes mes garniſons.
A Venus à Comus, Mars bientôt faiſoit place.
Les enfans de Latône agréoient tous mes ſoins:
Et j'étois bien traité par le Dieu des jardins.

Adieu bonheur paſſé que l'on croit un menſonge.
Je ſongerai: Car notre être eſt un ſonge.
Adieu Beloeil enfin: J'en garde les deſſeins.
Mais ce dernier adieu me pêſe, et pour le dire,
J'eſſaye vainement. Je le dis . . . et ſoupire.

*) Nom de mes Soldats.

P 2 Au

XXIX-227



228

Au Chien d'un Aveugle qui lui a appris tout ce que je dis ici, ſans la moindre exagération. Ce Chien qui le fait vivre le même chez moi tous les Samedis.

O le meilleur ami qu'un homme puiſſe avoir
Qui de l'humanité remplis tout le devoir!
Quel eſt donc l'homme en qui je chercherois ton ame
Et qui de l'amitié reſpire ainſi la flamme?
Prodige de nos jours, rare et ſublime chien
Qu'un Dieu pour notre exemple a fait autant humain,
Reçois tous les élans de la reconnaiſſance
D'enthouſiasme et d'admiration.
Tu ne connois aucune paſſion.
Aux humains inhumains tu laiſſes l'importance
Rancune, intrigue, envie, ambition.
Mais dans ton coeur regne la bienfaiſance
Fidelité, compaſſion.
Ne portant ton attention
Qu'à ſécourir la débile indigence,
Du Createur tu viens étendre la puiſſance:
Tu doubles ſes bienfaits. Ta deſtination
Peut-être était de garder la maiſon,
Ou de pourſuivre une bête timide,
De jouer, d'apporter, et faire quelque tours.
D'un malheureux aveugle en conſervant les jours,
En lui ſervant partout ici de guide

Tu

XXIX-228

Tu t'elèves au rang que l'on doit envier.
Tu trouves ce qu'un homme en vain voudrait chercher.
Tu vois, prevois, cours, reconnais arrettes
Chaiſes et Phaëtons, et brouette et charette,
Troupeaux de boeufs, paveurs, fendeurs de bois
Les embarras qu'à Vienne on rencontre à la fois.
Tu connois les maiſons, où quelque ame ſenſible
De ton maître ſoulage, un ſort auſſi terrible.
Tu careſſe, en ſautant le bienfaiſant mortel
Ayant pour ſon bonheur l'air d'invoquer le ciel.
Ta queue exprime alors ton aimable allégreſſe
Tu n'as pas un inſtant de repos ni pareſſe
Jusqu'à ce que tous deux ſe livrant au ſommeil
Quelque beſoin pour lui, demande ton reveil.
O la plus ennouïe, et bonne créature.
En toi quel grand modèle a placé la nature!

XXIX-229

Fragment d'une lettre à celui dont le nom se trouve dans ces vers en lui parlant de mes ouvrages.

On lira ſouvent Ton nom cher à mon coeur
On me croira du goût, et tout au moins de l'ame.
On dira que j'eſtime eſprit, talent, valeur
Que j'aime la bonté, la ſûreté, l'ardeur.
Celui qui pour la gloire et pour le bien s'enflamme
Méritant ſes amis et ſa charmante femme.
Et mon cher Langeron me fera de l'honneur.

Léonore par Bürger.

L'Aurore pareſſeuſe en la jeune ſaiſon
Ne doroit pas encor notre vaſte horizon
Quand d'un ſonge allarmant ſur l'objet qu'elle adore
Infidèle ou tué, ſortoit Eléonore.

— — —

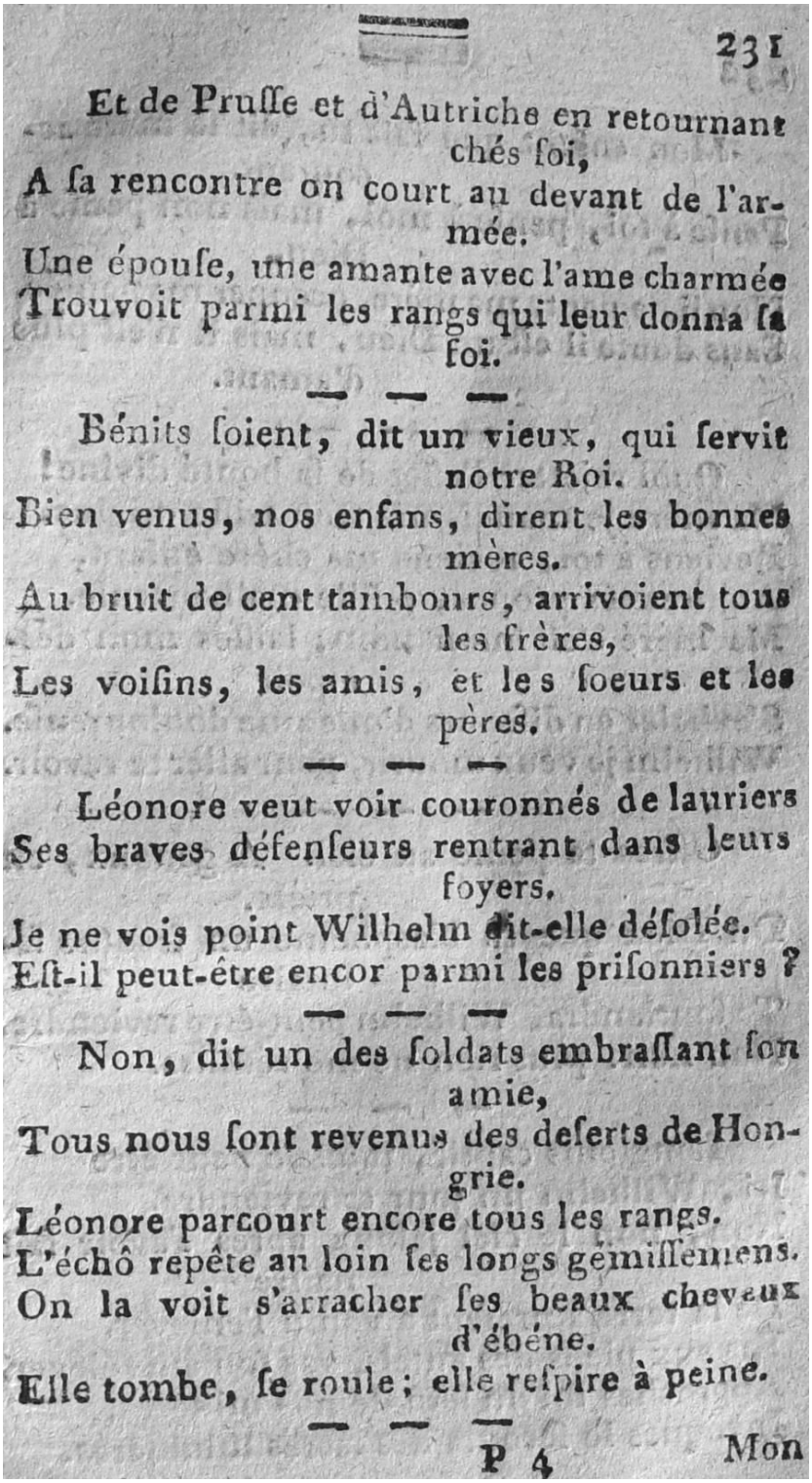
Il ſuivit Frédéric dans les champs de l'honneur.
A Prague ſur ſes pas courant à la victoire,
Wilhelm oublioit-il les ſermens de ſon coeur,
Ou ſon coeur le fit-il perir couvert de gloire?

— — —

Enfin l'olivier de la paix
Des héros Pruſſiens arrête les ſuccès.
Pour le bien général Théréſe leur pardonne
A l'allégreſſe un chacun s'abandonne.

— — —

Et



Et de Pruſſe et d'Autriche en retournant
chés ſoi,
A ſa rencontre on court au devant de l'armée.
Une épouſe, une amante avec l'ame charmée
Trouvoit parmi les rangs qui leur donna ſa
foi.

— — —

Bénits ſoient, dit un vieux, qui ſervit
notre Roi.
Bien venus, nos enfans, dirent les bonnes
mères.
Au bruit de cent tambours, arrivoient tous
les frères,
Les voiſins, les amis, et les ſoeurs et les
pères.

— — —

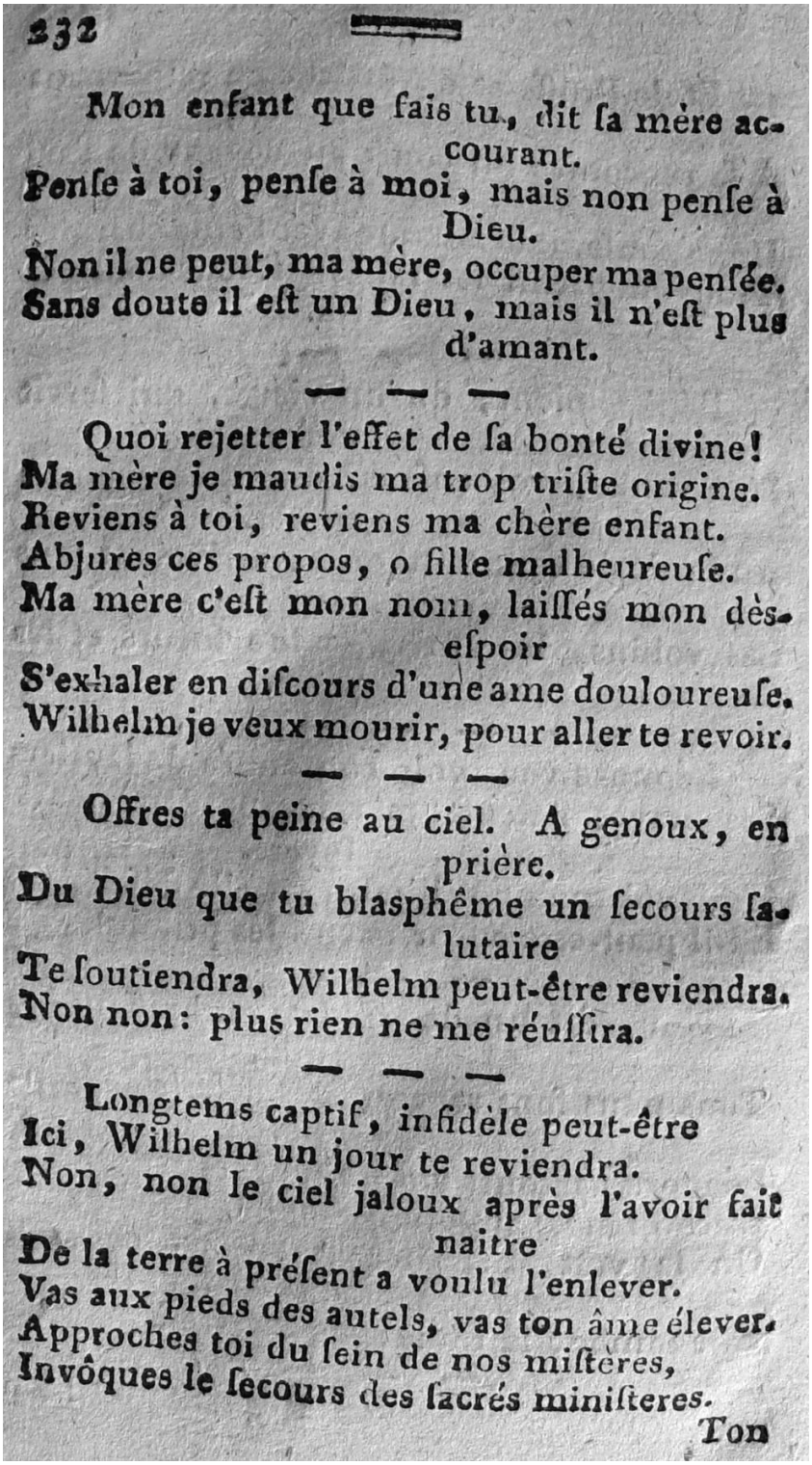
Léonore veut voir couronnés de lauriers
Ses braves défenſeurs rentrant dans leurs
foyers.
Je ne vois point Wilhelm dit-elle déſolée.
Eſt-il peut-être encor parmi les priſonniers ?

— — —

Non, dit un des ſoldats embraſſant ſon
amie,
Tous nous ſont revenus des deſerts de Hongrie.
Léonore parcourt encore tous les rangs.
L'échô repête au loin ſes longs gémiſſemens.
On la voit s'arracher ſes beaux cheveux
d'ébéne.
Elle tombe, ſe roule; elle reſpire à peine.

— — —

XXIX-231



232

Mon enfant que fais tu, dit ſa mère accourant.
Penſe à toi, penſe à moi, mais non penſe à Dieu.
Non il ne peut, ma mère, occuper ma penſée.
Sans doute il eſt un Dieu, mais il n'eſt plus d'amant.

— — —

Quoi rejetter l'effet de ſa bonté divine!
Ma mère je maudis ma trop triſte origine.
Reviens à toi, reviens ma chère enfant.
Abjures ces propos, o fille malheureuſe.
Ma mère c'eſt mon nom, laiſſés mon dèsespoir
S'exhaler en diſcours d'une ame douloureuſe.
Wilhelm je veux mourir, pour aller te revoir.

— — —

Offres ta peine au ciel. A genoux, en prière.
Du Dieu que tu blasphême un ſecours ſalutaire
Te ſoutiendra, Wilhelm peut-être reviendra.
Non non: plus rien ne me réuſſira.

— — —

Longtems captif, infidèle peut-être
Ici, Wilhelm un jour te reviendra.
Non, non le ciel jaloux après l'avoir fait naitre
De la terre à préſent a voulu l'enlever.
Vas aux pieds des autels, vas ton âme élever.
Approches toi du ſein de nos miſtères,
Invôques le ſecours des ſacrés miniſteres.

Ton

XXIX-232

Ton ſalut, ô ma fille — il n'en eſt plus pour moi.
L'enfer eſt dans mon coeur, en eſt-il avec toi?
Non Wilhelm je t'y ſuis, ſi dans l'enfer peut-être,
Dans des flots de bitume on conſume ton être.

— — —

Ainſi les bras tordus, et le ſein arraché
Et la tête perdue, et le coeur déchiré
D'un Dieu juſte et puiſſant dedaignant la clémence
On l'ouït blasphêmer contre la providence,
Jusqu'à ce que l'on vit décolorer les cieux,
Qui du ſoleil perdoient les reſtes radieux.

— — —

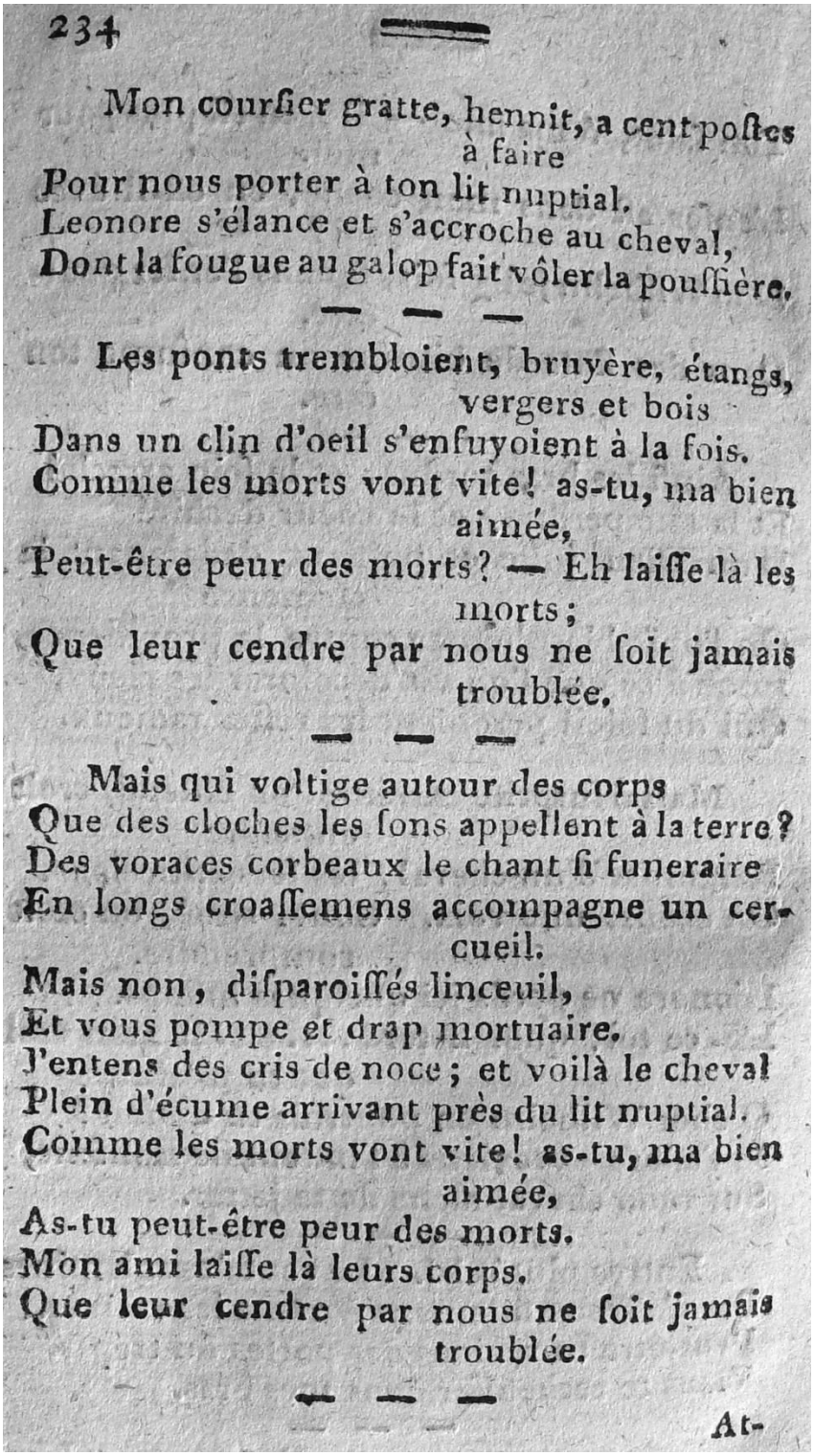
Mais ô ſurpriſe extrême! on entend, croit entendre
Raiſonner d'un cheval, les fers étincelans.
On écoute une voix. Chut, chut, on croit comprendre.
Léonore ne perds ici quelques inſtans.
Eſt-ce toi! quoi ſi tard.... eſt-il bien vrai que tu m'aimes
O cher Wilhelm en pourrois tu douter?
Je t'adore et reviens à l'inſtant de Bohême,
Sur mon cheval tâche de te jetter.

— — —

Entres plutôt ici. Le vent des eglantines
Par d'affreux ſillemens ébranle les racines.
Peut-être tu reviens des portes du trépas.
Viens te rechauffer dans mes bras.

— — —

XXIX-233



234

Mon courſier gratte, hennit, a cent poſtes à faire
Pour nous porter à ton lit nuptial.
Leonore s'élance et s'accroche au cheval,
Dont la fougue au galop fait vôler la pouſſière.

— — —

Les ponts trembloient, bruyère, étangs, vergers et bois
Dans un clin d'oeil s'enfuyoient à la fois.
Comme les morts vont vite! as-tu, ma bien aimée,
Peut-être peur des morts? — Eh laiſſe là les morts;
Que leur cendre par nous ne ſoit jamais troublée.

— — —

Mais qui voltige autour des corps
Que des cloches les ſons appellent à la terre?
Des voraces corbeaux le chant ſi funeraire
En longs croaſſemens accompagne un cercueil.
Mais non, diſparoiſſés linceuil,
Et vous pompe et drap mortuaire.
J'entens des cris de noce; et voilà le cheval
Plein d'écume arrivant près du lit nuptial.
Comme les morts vont vite! as-tu, ma bien aimée,
As-tu peut-être peur des morts.
Mon ami laiſſe là leurs corps.
Que leur cendre par nous ne ſoit jamais troublée.

— — —

At-

XXIX-234

Attens, attens, à la pâle lueur
De l'aſtre de la nuit ſur l'axe d'une roue
Auprès d'une potence au milieu de la boue,
De quelque ancien ſupplice on admire l'horreur,

— — —

Vous eſprits aëriens exécutés la danſe
De la nôce, ou des morts, en lugubre cadence;
Le courſier comme un tourbillon de vent
Reduiſoit le gravier en poudre à chaque inſtant.
Comme les morts vont vite! as-tu ma bien aimée
As-tu peut-être peur des morts.
Mon ami laiſſe là les morts.
Que leur cendre par nous ne ſoit jamais troublée.

— — —

Nous voici près d'une grille de fer.
Seroit-ce celle de l'enfer?
Au-deſſus des tombeaux, le courſier court, s'élance,
La nature offre un horrible ſilence:
Deux battans ſont ouverts, éclairés par la lune.
Du cavalier il n'eſt de trace aucune.
Son vêtement diſparoit à l'inſtant.
Un crâne nud ſe montre ſans viſage,
Un ſquelette ſon corps. Le courſier plein de rage,
S'ébat, s'abime, et vomiſſant du feu
Annonce aſſés la vengeance de Dieu.

Leo-

XXIX-235

Leonore mourant au milieu de la flamme
Les eſprits lui crioient: puisque parmi les morts
Tu vas deſcendre ſans ton corps:
Puiſſe Dieu par pitié ſauver au moins ton ame.

La flèche par Bürger.

Oui, ſans doute, l'on peut parer
Les traits que dans notre ame
L'amour cherchant à nous percer
Décoche brulans de ſa flamme.
Mais s'ils y peuvent pénétrer
A ſon pouvoir que ſert d'être revêche?
Vous pourrez retirer la flêche:
Mais ſes crochets ſauront vous déchirer.

Thirſis par Kleiſt.

O Kleiſt, Horace des Germains!
Inſpires moi de l'Elyſée.
Puiſſent les vers qui paſſent par mes mains
Se reſſentir de ta tournure aiſée.

Ami lève la tête, au milieu des chagrins.
Ces vautours dévorans d'une ame trop commune
N'ont point de priſe ſur le coeur
Qui ne reſpirant que l'honneur
Eſt ſenſible au plaiſir, et non à la fortune.

A tes pieds tu verras flêchir
L'horrible et baſſe calomnie
Et les ſifflemens de l'envie
Ne pourront plus dans les airs retentir.

Ami

XXIX-236

Ami, tel que l'aigle ſuperbe
Qu'entoure de ſes longs anneaux
La couleuvre cachée entre quelques roſeaux
Ou s'élançant d'un buiſſon ou de l'herbe;
Combats, pourſuis ta route, et brave le danger
Vois ſon rapide vol que rien ne peut changer.
Auſſi calme auſſi fier, il jette ſur la terre
Les lambeaux que lui prend une dent meurtrière,
Et ſeul à lui même pareil,
Il s'éleve vers le ſoleil.

L'Aſtronome ivre de Kleiſt.

Non, non, Meſſieurs, Copernick n'eſt pas bête.
La terre tourne aſſurément.
A moins que ce ne ſoit ma tête.
Mais quel nouvel évènement!
Deux ſoleils très diſtinctement
Qui veulent percer cette nue
S'offrent à préſent à ma vue.

Le Peintre de Pfeffel.

Timante grand maître en ſon art,
Des mains de Jupiter peint la foudre qui part.
Diable dit un manant, chacune eſt occupée!
Pour nous bénir aucune n'eſt reſtée.

Les

XXIX-237

Les deuxièmes nôces de Pfeffel.

Ah! pauvre Margueritte, a dit un jour Martin
Qui de ce monde, helas! grace à ſon médecin
Venoit de diſparoître.
J'ai perdu tout mon être:
Et prétendre te remplacer
Ce ſeroit de bon ſens vouloir ſe diſpenſer.
Il le croyoit ce Bailli de village:
Mais veuf, et reſter ſage,
Donnant l'exemple, avec tant d'embaras,
Certes longtems ne ſe peut pas.
Ah! dit-il au bout d'une année,
A Jeanette je vais unir ma deſtinée
Que de bons violons! quelle noce et quel vin!
Que de joyeux propos et couplets à refrein!
Le Bailli n'en peut plus de joie et de tendreſſe.
Ah! ma Jeanne, dit-il, ma femme et ma maîtreſſe!
Il ne nous manqueroit plus de bonheur ici
Si ma Margot pouvoit le partager auſſi.

Les ſinges et le miroir. De Michaëlis.

Deux ſinges voyageoient ſans doute pour s'inſtruire.
Touchant à tout, écoutant, regardant
Et ce que l'on perdoit, dans l'inſtant ramaſſant.
Ah ah! dit l'un en ſe mettant à rire
Eton-

Etonné d'un miroir,
Ne croyant pas s'y voir,
Voici mon frère
Trait pour trait
Ton portrait.
Dieu! que cette image m'eſt chère!
Je reconnois en tout ton charmant caractère:
Tu me vois donc par tout. Mais plus je t'examine:
Et plus dans ce tableau, je rencontre ta mine.
C'eſt ce petit nez ſi camard
Ce ton, ces petits yeux, cet incertain regard....
Mais mon ami vois donc cette tête ſi noire.
Mais mon ami vois donc ce poil ſec hériſſé.
C'eſt toi Bertrand, l'on peut m'en croire.
C'eſt toi Martin, le peintre ici c'eſt ſurpaſſé.
Cède le moi, cher frère, et ſi ta deſtinée
A la mienne toujours conſtamment enchainée
Vient déranger mon heureux ſort
Par l'horreur de ta mort,
A mes yeux, à mon coeur au moins cette effigie
Retracera ta phiſionomie.

Le veuf. De Bürger.

Ami Guillot lui diſoit un voiſin
A ton veuvage il faut enfin
Mettre fin.

Je

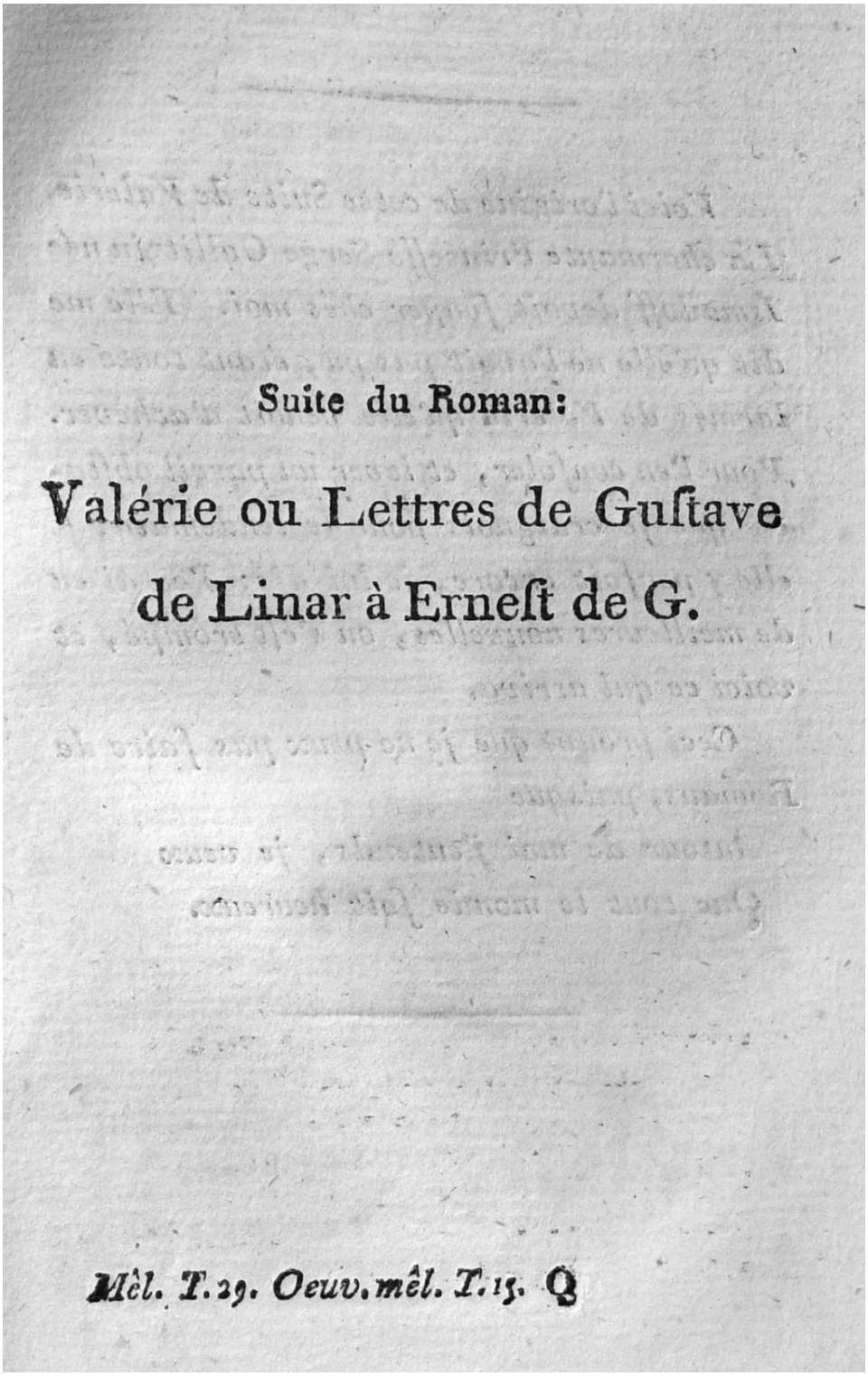
XXIX-239

Je te promets une veuve
Valant mieux que fille neuve
Sache moi gré de ce bienfait,
Car c'eſt abſolument ton fait.
Veux-tu donc que ſans ceſſe
Des louanges de toute eſpèce
Du défunt viennent m'étourdir?
Pour être auſſi loué, je ne veux pas mourir.
De toi, de ton vivant l'on ne ſauroit médire
Et ce ſera du bien que l'on entendra dire.
Non non déjà je crois entendre
Ah que feu mon époux étoit aimable et tendre!
Pour qu'à tous ces regrets mon tems ne ſoit perdu
Cherches moi, mon voiſin, la femme d'un pendu.

La mort d'un grand homme. De Kleiſt.

L'affreux ciſeau de la fatale Parque
Tranchant de ſi beaux jours s'échappe de ſes mains;
Et Caron conſterné cherche ſa triſte barque
Pour y paſſer le plus grand des humains.
Des Dieux et des mortels un bruit ſur l'hémisphère
Annonçoit d'un héros la fin de la carrière,
Ici bas ſur la terre on crioit, on pleuroit,
Mais dans l'Olympe on ſe réjouiſſoit.

Sicut

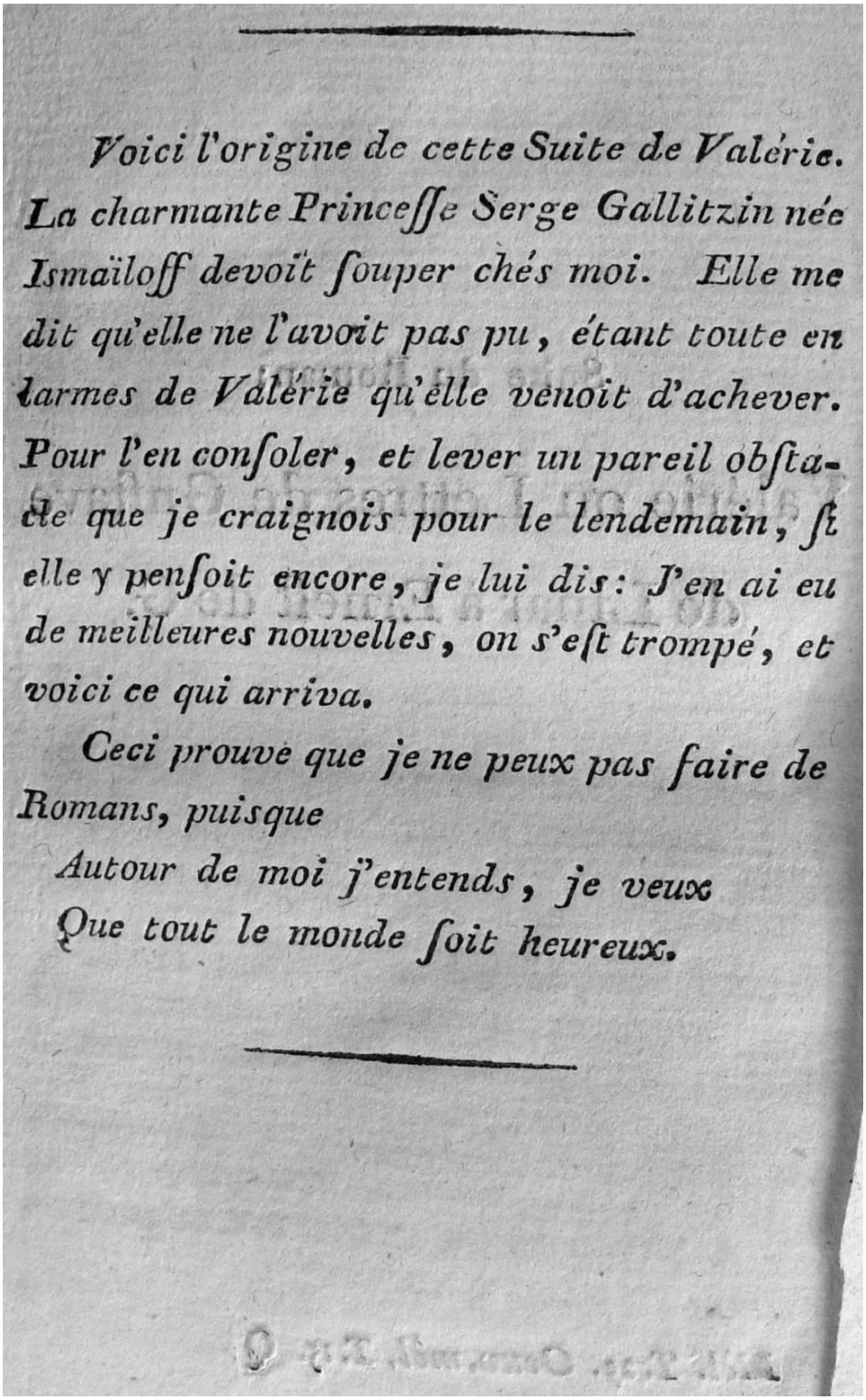


Suite du Roman:

Valérie ou Lettres de Guſtave de Linar à Erneſt de G.

Mêl. T. 29. Oeuv. mêl. T. 15. Q

XXIX-[241] titre particulier

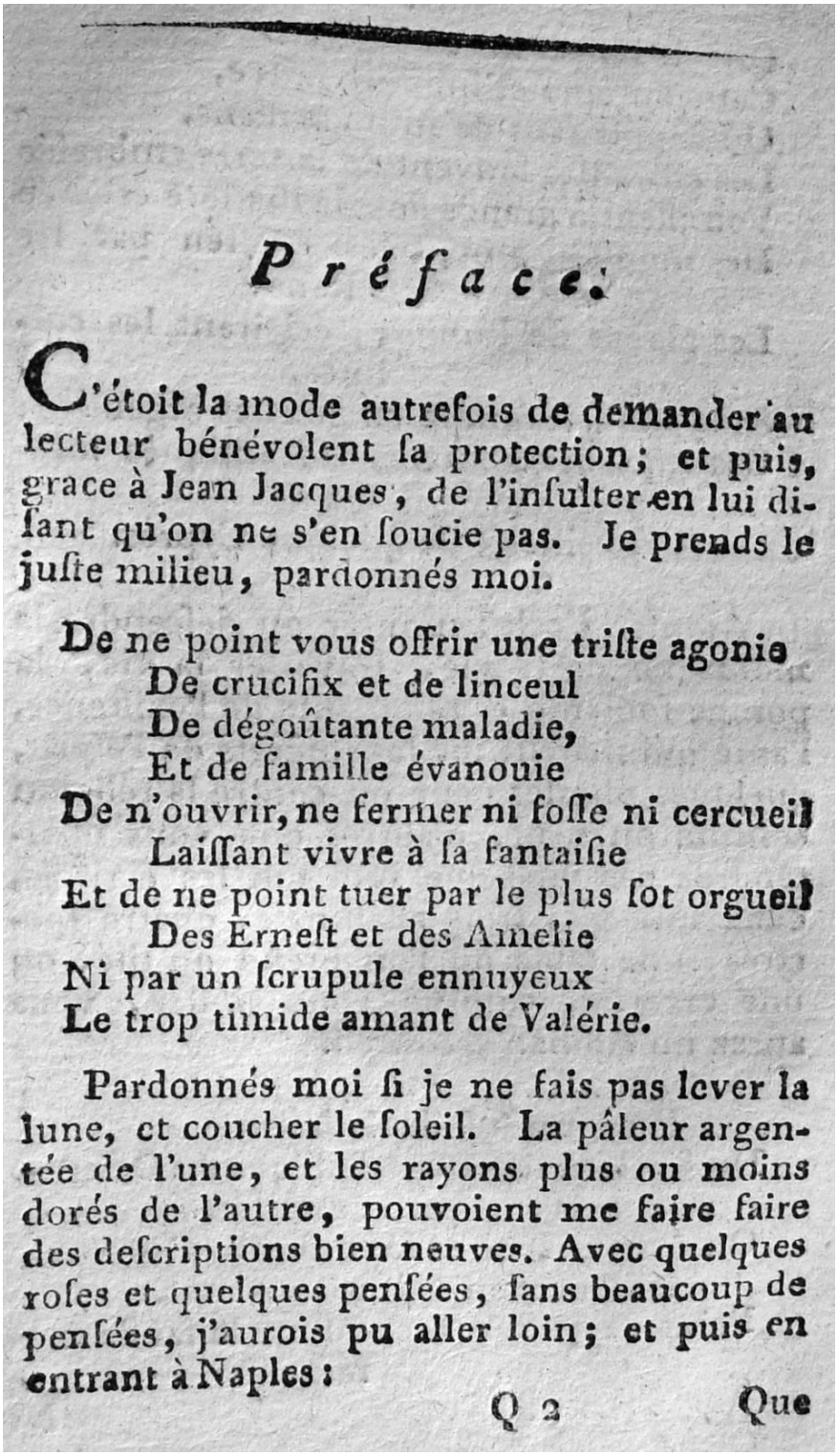


Voici l'origine de cette Suite de Valérie.
La charmante Princeſſe Serge Gallitzin née Ismaïloff devoit ſouper chés moi. Elle me dit qu'elle ne l'avoit pas pu, étant toute en larmes de Valérie qu'elle venoit d'achever. Pour l'en conſoler, et lever un pareil obſtacle que je craignois pour le lendemain, ſi elle y penſoit encore, je lui dis: J'en ai eu de meilleures nouvelles, on s'eſt trompé, et voici ce qui arriva.

Ceci prouve que je ne peux pas faire de Romans, puisque

Autour de moi j'entends, je veux
Que tout le monde ſoit heureux.

XXIX-[242]



Préface.

C'étoit la mode autrefois de demander au lecteur bénévolent ſa protection; et puis, grace à Jean Jacques, de l'inſulter en lui diſant qu'on ne s'en ſoucie pas. Je prends le juſte milieu, pardonnés moi.

De ne point vous offrir une triſte agonie
De crucifix et de linceul
De dégoûtante maladie,
Et de famille évanouie
De n'ouvrir, ne fermer ni foſſe ni cercueil
Laiſſant vivre à ſa fantaiſie
Et de ne point tuer par le plus ſot orgueil
Des Erneſt et des Amelie
Ni par un ſcrupule ennuyeux
Le trop timide amant de Valérie.

Pardonnés moi ſi je ne fais pas lever la lune, et coucher le ſoleil. La pâleur argentée de l'une, et les rayons plus ou moins dorés de l'autre, pouvoient me faire faire des deſcriptions bien neuves. Avec quelques roſes et quelques penſées, ſans beaucoup de penſées, j'aurois pu aller loin; et puis en entrant à Naples:

XXIX-[243]

Que de reflets ſur ce Véſuve
Cette antique et ſublime étuve,
Où depuis tant de milliers d'ans,
Les entrailles ſouvent de la terre embraſée
Vomiſſent à grands flots la matière éthérée
Des monts, amoncelés en feu par les Titans:
Les globes de lumière, éclairant les collines,
Sans pouvoir fondre en gouttes argentines
Ces ſuperbes glaciers, ces antiques ſommets
Orgueilleux de quelque Cyprès.

Ajoutez à cela: monter ou deſcendre la montagne de la vie, traverſer la vie, la pompe foulante et refoulante de l'exiſtence, l'ame qui marche ſur les intérets de l'eſprit, quelques phraſes pour ou contre la réligion comme on veut, d'autres que vous n'entendrez pas plus que moi qui les écrirois, deux ſuïcides, trois aſſaſſinats, quatre ſpectres, une table où l'on prend du thé, ou une caverne, comme vous voulez, vous aurez un Roman accompli.

Pardonnés ſi de l'athéisme
Du fou le vrai partage ainſi que du Déisme,
A mon avis vrai partage du ſot,
Ou d'un perfide et faux chriſtianisme
Ici l'on n'en voit pas un mot.
Point de poiſon caché ſous la fauſſe morale:

Ni

XXIX-244

Ni rien contre les Souverains
Ni le pouvoir que Dieu ſut mettre entre leurs mains.
Point de belle phraſe à ſcandale.
Avec tous ces moyens et fort peu de talent,
Je ſais que l'on peut faire un Roman excellent.

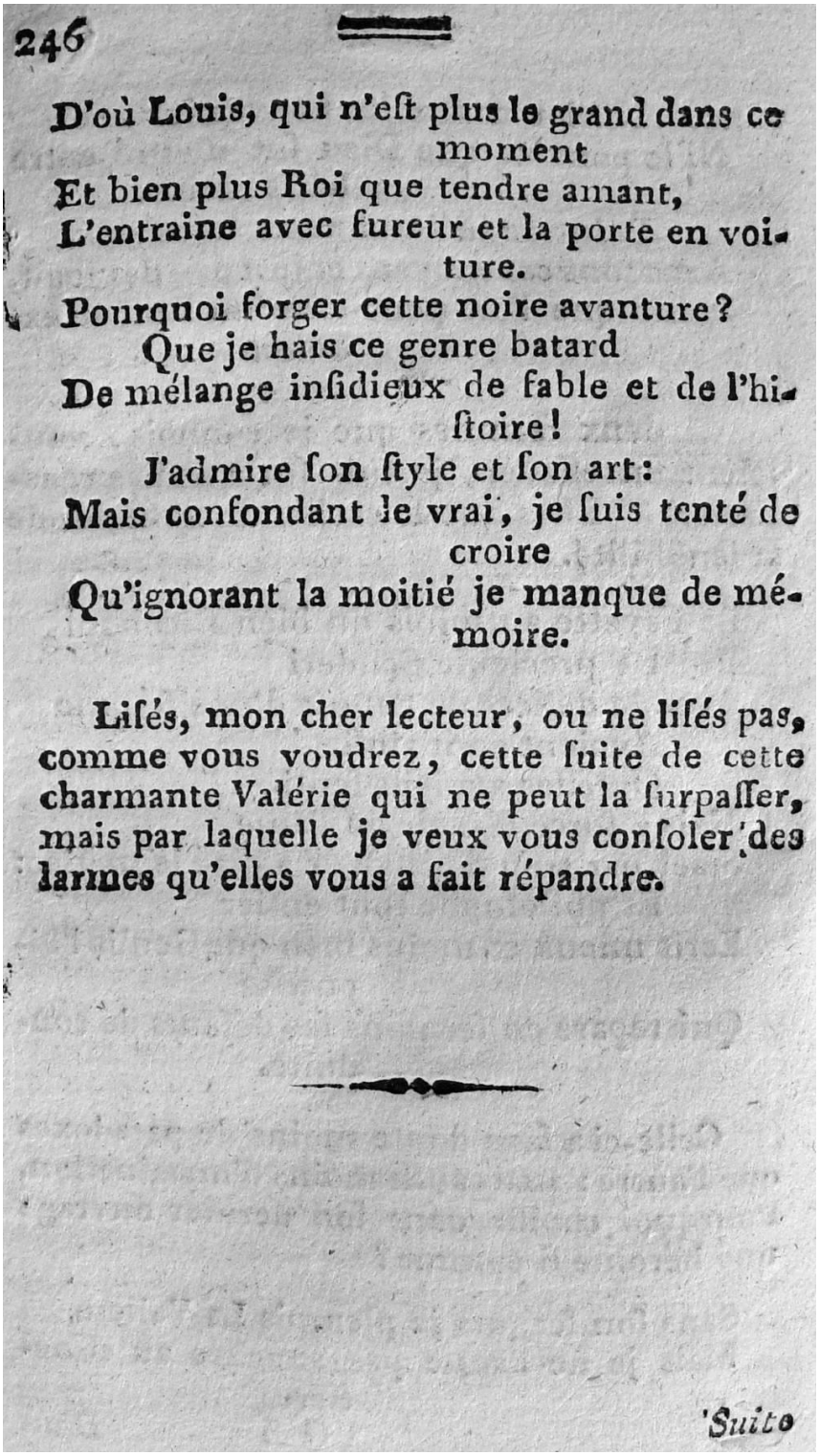
Si deux femmes que je connois, vouloient en eſſayer, je ſuis ſur qu'elles réuſſiroient. Elles ont le cachet du goût, et de la ſenſibilité.

La Fayette autrefois ou bien Ricoboni
La précieuſe Scuderi
Avec le délicat de l'eſprit d'une femme
Avoient écrit ainſi
Qu'elles avoient ſenti.
Mais à force d'avoir de l'ame
Stael par trop de chaleur a gâté le métier:
Et philoſophe tout entier
Ecrit mieux et moins bien que Genlis l'hipocrite
Qui repare en ſermons ſes défauts de conduite.

Celle-ci a ſans doute moins de paradoxes que l'autre: mais auſſi moins d'imagination. Pourquoi choiſir dans ſon dernier ouvrage une héroine ſi connue?

Sans ſon ſecours je pleurois La Valiere.
Mais je ne l'aime pas attachée au cimetière,

XXIX-245



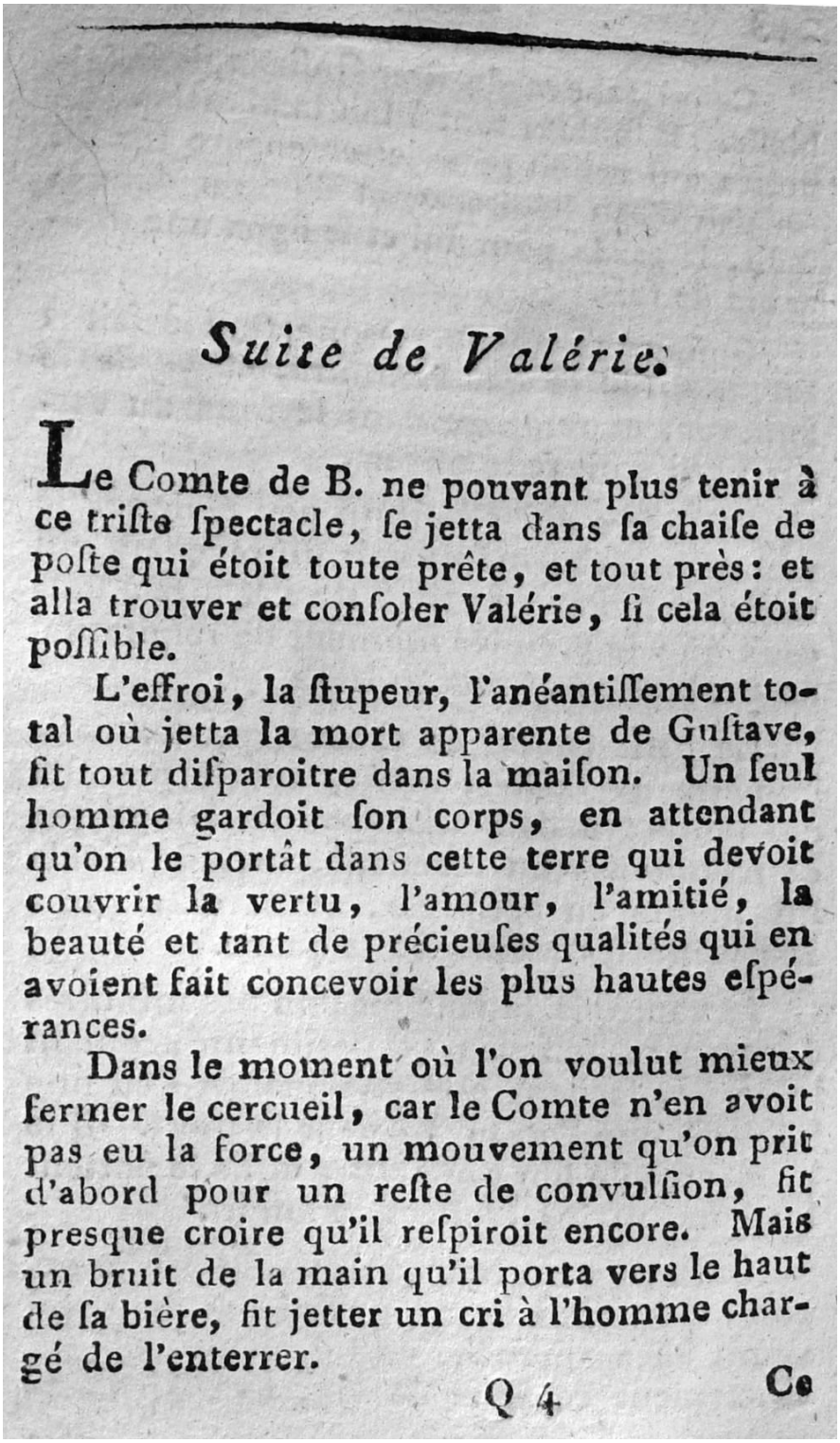
246

D'où Louis, qui n'eſt plus le grand dans ce moment
Et bien plus Roi que tendre amant,
L'entraine avec fureur et la porte en voiture.
Pourquoi forger cette noire avanture?
Que je hais ce genre batard
De mélange inſidieux de fable et de l'hiſtoire!
J'admire ſon ſtyle et ſon art:
Mais confondant le vrai, je ſuis tenté de croire
Qu'ignorant la moitié je manque de mémoire.

Liſés, mon cher lecteur, ou ne liſés pas, comme vous voudrez, cette ſuite de cette charmante Valérie qui ne peut la ſurpaſſer, mais par laquelle je veux vous conſoler des larmes qu'elles vous a fait répandre.

Suite

XXIX-246



Suite de Valérie.

Le Comte de B. ne pouvant plus tenir à ce triſte ſpectacle, ſe jetta dans ſa chaiſe de poſte qui étoit toute prête, et tout près: et alla trouver et conſoler Valérie, ſi cela étoit poſſible.

L'effroi, la ſtupeur, l'anéantiſſement total où jetta la mort apparente de Guſtave, fit tout diſparoitre dans la maiſon. Un ſeul homme gardoit ſon corps, en attendant qu'on le portât dans cette terre qui devoit couvrir la vertu, l'amour, l'amitié, la beauté et tant de précieuſes qualités qui en avoient fait concevoir les plus hautes eſpérances.

Dans le moment où l'on voulut mieux fermer le cercueil, car le Comte n'en avoit pas eu la force, un mouvement qu'on prit d'abord pour un reſte de convulſion, fit presque croire qu'il reſpiroit encore. Mais un bruit de la main qu'il porta vers le haut de ſa bière, fit jetter un cri à l'homme chargé de l'enterrer.

XXIX-[247]

Ce cri acheva de tirer Guſtave de ſa foibleſſe. Il ſouleva tout à fait la planche. Le prêtre qui venoit pour jetter encore ſur lui un peu d'eau bénite avant d'entrer dans la foſſe, la garda pour lui et ſe ſigna une douzaine de fois.

Guſtave revenant presque tout à fait à lui, regarde ce qui l'entoure, eſſaye de ſe ſoulever, et retombe dans le fond du cercueil qui étoit reſté ouvert.

Le prêtre qui s'étoit un peu éloigné, ſe rapproche, charmé de voir un revenant qui ne faiſoit point de mal. Il va le dire à tous ceux que le premier moment de reſpiration de Guſtave avoit mis en fuite.

Le petit enfant de choeur qui tenoit la ſonnette de l'enterrement, fut le premier qui rentra: mais il s'échappe en criant que ce n'étoit pas un revenant, mais le diable lui même en perſonne, ayant diſtingué à merveille ſes cornes et ſa queue.

Je voudrois le voir dit l'un des miniſtres du trépas, foſſoyeur experimenté, qui fit le brave, ſachant que quelquefois c'eſt une foibleſſe que l'on prend pour la mort. Il le lève, appelle ſon camarade, et ils le portent ſur leurs mains croiſées, à ſon lit.

Guſtave veut leur parler. La parole expire ſur ſes lèvres: mais celui des deux qui s'étoit aſſez approché de lui, pour voir diſtinctement ce ſigne de vie, va chercher le mé-

XXIX-248

médecin, et ramaſſant un flacon d'eau de Cologne que le Comte avoit laiſſé tomber, lui en jette en attendant, au lieu de l'eau bénite qu'on lui deſtinoit.

Le prêtre rentra pour reprendre la ſienne, dont le goupillon étoit encore tout rempli. On lui dit de l'en aſperger. Je ne le puis pas, répond-il, cet homme n'eſt pas mort comme je le croïois.

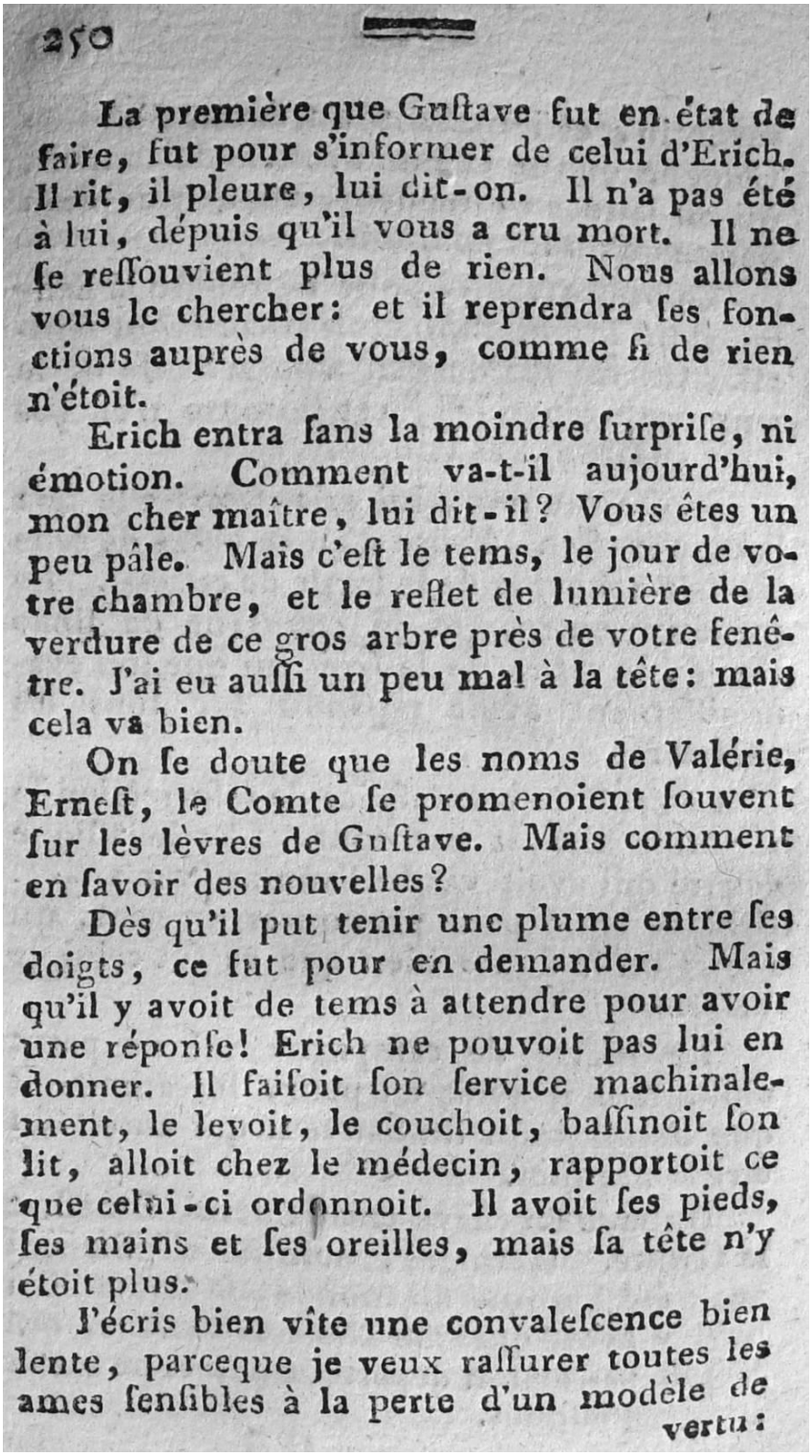
Bénite ou non, lui cria-t-on: elle fera le même effet. Faute d'autre jettés de celle ci, cela achevera de le ſortir de cet état. Le médecin entre, et le couvrant de linge chaud, le retira de la froideur que ſon évanouiſſement avoit répandu ſur tous ſes membres.

Le bruit de cette eſpèce de reſurrection ſe répandit bientôt par tout. L'eccleſiaſtique éclairé qui avoit voulu l'adminiſtrer arriva. Guſtave enfin peut prononcer un mot, un nom: on ſe doute bien que ce fut celui de Valérie.

Le prêtre de campagne qui ne parut plus, tant il avoit eu peur, lui auroit dit que c'étoit celui du Sauveur qui auroit du être le premier.

Guſtave en eſſaya encore deux. Erneſt et le Comte. L'émigré, homme d'égliſe qui avoit été homme du monde, ſe douta bien qu'il y avoit quelque choſe là deſſous, qui n'étoit pas de ſon département, et ne lui fit pas de queſtions.

XXIX-249



250

La première que Guſtave fut en état de faire, fut pour s'informer de celui d'Erich. Il rit, il pleure, lui dit-on. Il n'a pas été à lui, depuis qu'il vous a cru mort. Il ne ſe reſſouvient plus de rien. Nous allons vous le chercher: et il reprendra ſes fonctions auprès de vous, comme ſi de rien n'étoit.

Erich entra ſans la moindre ſurpriſe, ni émotion. Comment va-t-il aujourd'hui, mon cher maître, lui dit-il? Vous êtes un peu pâle. Mais c'eſt le tems, le jour de votre chambre, et le reflet de lumière de la verdure de ce gros arbre près de votre fenêtre. J'ai eu auſſi un peu mal à la tête: mais cela va bien.

On ſe doute que les noms de Valérie, Erneſt, le Comte ſe promenoient ſouvent ſur les lèvres de Guſtave. Mais comment en ſavoir des nouvelles?

Dès qu'il put tenir une plume entre ſes doigts, ce fut pour en demander. Mais qu'il y avoit de tems à attendre pour avoir une réponſe! Erich ne pouvoit pas lui en donner. Il faiſoit ſon ſervice machinalement, le levoit, le couchoit, baſſinoit ſon lit, alloit chez le médecin, rapportoit ce que celui-ci ordonnoit. Il avoit ſes pieds, ſes mains et ſes oreilles, mais ſa tête n'y étoit plus.

J'écris bien vîte une convaleſcence bien lente, parceque je veux raſſurer toutes les ames ſenſibles à la perte d'un modèle de vertu:

XXIX-250

vertu: mais il ſe paſſa plus d'un mois avant que Guſtave put écrire.

Le voilà donc qui, tout foible encore de conception et d'exécution, commence une lettre pour Erneſt. Une foule d'idées ſe préſente à lui: et ſi l'on pouvoit s'exprimer ainſi, ſa tête et ſes doigts balbutient.

Il trace: *chère Valérie*, il efface, car il ne ſait plus où elle eſt. Il écrit, *je reſpire encore, Monſieur le Comte:* mais il n'eſt peut-être plus en Italie. Le plus ſûr, quoique le plus long eſt d'écrire à Erneſt; à peine en a-t-il pris la réſolution qu'Erneſt lui même entre dans ſa chambre.

La plume tombe. Guſtave tombe ſur ſa chaiſe. Erneſt tombe entre ſes bras. Ils ſont quelque tems ſans pouvoir ſe parler. Celui-ci enfin lui dit que ſur la nouvelle de ſon état dangereux, il avoit quitté ſon pays, ſa famille, ſes affaires: qu'il avoit appris ſa mort à quelques poſtes de là; et qu'il n'avoit pas pu s'empêcher de continuer ſa route, pour jetter quelques fleurs, et quelques larmes ſur la tombe de ſon ami.

Quand Guſtave reprit ſes ſens et la parole. Valérie, dit Erneſt, a été depuis un mois, entre la vie et la mort, à Naples.

Le Comte, à peu près dans le même état, n'a pas été étonné du développement de la paſſion qu'elle avoit ignorée d'abord et puis nourrie dans ſon ſein; mais qu'elle avoit maitriſée avec tant de vertu, et cachée avec tant de ſoin. Il en a rendu à ſa courageuſe épou-

épouſe, tant qu'il a pu, pendant quinze jours: et depuis autant de tems il eſt à Rome, où ſa Cour l'a envoyé pour complimenter le nouveau Pape — et Valérie? — Valérie depuis quelques jours eſt un peu mieux. Mais ſa téte, mon ami, eſt à peu près comme celle de ton vieux Erich que j'ai rencontré avant d'entrer chez toi. Elle rêve, m'a-t-on dit, ou croit rêver, prononce cent fois ton nom, rit, pleure comme Erich, demande qui eſt ce Guſtave qu'elle aime tant, et commence à prendre l'air et un peu de nourriture — et le Comte? — renfermé chez lui, il ne trouve de conſolation que dans une ſociété qui pleure avec lui, et qui ſe trouve, par hazard, logée dans la même maiſon. Si nos corps ſont gelés par les glaces du Nord, mon cher Guſtave, nos coeurs ne s'en reſſentent pas. Plus chauds que ceux du midi dont la ſuperficie ſeulement eſt ardente, ils ſentent pour eux, ou partagent pour les autres, les impreſſions les plus brulantes de l'amour, ou les plus energiques de l'amitié — et Valérie... — laiſſés moi achever tout ce que j'ai appris du Comte à Veniſe, par notre Chargé d'affaires.

Dans cette ſociété ſe trouve une Princeſſe Ruſſe qu'il avoit aimée, et auroit peut-être épouſée, ſi ſa famille qui avoit arrangé ſon mariage avec Valérie, ne l'avoit pas fait revenir de Petersbourg, où comme tu ſais, il étoit attaché à la légation. Imagines toi de

XXIX-252

de l'Albane, du Correge et du Raphael. Oh! elle a bien raiſon de les aimer, car ils ont eu l'air d'en prendre beaucoup pour leurs tableaux. C'eſt une Pſyché ou une Hebé en Camée. Ce ne ſont point les grands traits ſublimes et majeſtueux des figures grecques, mais c'en eſt un abrégé en joli, régulier, agréablement ſymetrique, et toute en harmonie par la coupe du plus joli nez du monde, les plus beaux yeux, que dérobe ſouvent la négligence de ſes cheveux, un menton, des dents et des lèvres comme il n'y en a pas — et Valérie? — eſt belle, mais ne lui reſſemble pas. Le ſon de ſa voix en parlant va au coeur. Elle ne dit rien de vulgaire. C'eſt un être raviſſant et diſtingué. Idolâtre des beaux arts, elle en peut fournir un modèle: et le laiſſez aller de ſon eſprit, de ſa grâce et de ſa figure ont un charme inexprimable — et Valérie? — chantoit mieux depuis quelque tems, car la Princeſſe a perdu un peu de ſa voix par un rhume. Mais elle eſt bonne comme elle, ſenſible, généreuſe, compatiſſante, pleine d'ame et d'eſprit; celui d'Eudoxie eſt plus formé. Pour vous donner une idée de l'une et de l'autre, elle aime Valérie, m'a t-on dit, autant que le Comte, et presque autant que vous. Il y a peu de choſes que la Princeſſe ne fit pas, pour vous conſoler tous les deux — et Valérie auſſi? — Oh! je vous en répons; elle voudroit, dit elle, paſſer ſa vie avec vous trois, ſi elle pouvoit vous

XXIX-253

vous rendre la vie, et à Valérie — hélas! elle a raiſon, car c'eſt la même choſe. Mon cher Erneſt, allons la rejoindre, ne ſuis-je point en état de partir? — Oh! non, d'ici à quinze jours. Laiſſons Valérie ſe remettre un peu, et remettez vous vous même.

C'eſt ce qui arriva, grace au bon climat de l'Italie. Les deux amis ſe promenoient tous les jours enſemble et faiſoient l'admiration de tous ceux qui avoient appris les amours, la mort et la reſurrection de Guſtave.

Avez vous quelquefois aimé, dit celui-ci à Erneſt? — plus de vingt fois — j'ai cru qu'on ne pouvoit aimer qu'une fois — je l'avois toujours entendu dire. Mais depuis qu'on a la petite verole, après l'inoculation et la vaccine, je conçois qu'on peut avoir pluſieurs fois de l'amour — avez vous été aimé? — presque toujours et à la folie: mais des vingt fois, j'ai été trompé dix huit: et les deux fois que je ne l'ai pas été, j'en ai été bien plus embaraſſé — Il n'y a donc plus de Valérie dans notre pays? — Non, mon cher Guſtave, ni dans les autres non plus; à moins que cette Princeſſe Ruſſe n'en ſoit une auſſi.

Depuis qu'on calcule, qu'on prédit les phénomènes, il n'y en a plus. On annonce une éclipſe, une comète. Tout cela eſt dans l'ordre des choſes. Mais on ne peut pas dire: telle année, ſous tel ſigne du zodiaque naîtra une femme qui peut, et qu'on doit

doit aimer éternellement — et Valérie, disoit Gustave avec cette charmante imbécillité de l'amour, est une planète dont toi seul tu pouvois être le Cassini ou La Lande. Tu as trouvé la jumelle de ton ame. Pardi, c'est très aisé alors d'aimer tout à fait. Mais prend garde, en la voyant, de te remettre encore à mourir: car un homme de plus de sens froid que le Comte, fermera tout à fait ta tombe.

Plus Ernest racontoit à Gustave d'avantures du grand monde, de rouerie d'amour, de scélératesse de la bonne compagnie, et plus Gustave se félicitoit d'avoir si bien placé son coeur. Mais les remords de son amitié pour le Comte venoient déjà le déchirer, et le poids de la reconnoissance dans ses derniers momens achevoit de l'accabler.

Enfin quinze jours, trois semaines se passent ainsi. On vient leur dire: *Signori cavalli sono altercatti.* Ils partent pour Naples. Ils voyagent à si petites journées qu'ils eurent le tems de former un plan. Ernest vous vous ferez annoncer. Elle se troublera. Vous lui direz que vous venez la consoler: et puis, si par hazard, Gustave étoit en vie.... Mais cela n'est pas possible. Ah! Dieu si cela étoit — à merveille Gustave. Je vois que l'on devient fat en mourant: et puis — vous menerez cela tout doucement, vous parlerez d'une lettre que j'ai laissée en mourant — C'est détestable, Gu-

XXIX-255

Guſtave, elle mourra en la liſant. Le beau moyen. Vous l'écrirés cette lettre. Mais il faut que ce ſoit d'un homme bien en vie: et je ne la remettrai que lorsqu' inſenſiblement je lui aurai annoncé que vous exiſtez: et ce ſera la veille du jour que je te préſenterai. Elle te répondra peut-être; tu paroitras. Ah! mon ami, ne mourrons pas de joie. Voila ce que je crains pour moi: car je te l'avoue pour mourir de tendreſſe, je crois que cela ne m'arrivera pas. — Eh bien fais tout ce que tu veux. Voila donc ce fameux Véſuve, dont on parle tant, dit Guſtave, en entrant dans Naples. Eh bien je l'ai dans mon coeur. Ah! voici l'habitation d'un ange. Ah! Valérie, quelle ſecouſſe! quels transports, lorsque je tomberai à vos pieds!

Dépeindre le déſeſpoir de la première entrevue de Valérie avec Erneſt, et l'eſpoir dans la ſeconde, eſt au deſſus de mes forces. La troiſième fut à la raiſon qui banniſſoit toute l'eſpérance. La quatrième aux larmes. La cinquième à une converſation qui amenoit un éclairciſſement. La ſixième à la nouvelle enfin de l'exiſtence et le ſeptième à donner la fameuſe lettre du reſſuſcité.

Sortez, Monſieur, je vous prie, lui dit Valérie. Je vais tâcher d'y repondre, oh ſon plus digne ami, je vous enverrai ma lettre, ſi j'ai aſſez de force pour l'écrire.

Voici les mots dont je crois me ſouvenir, après vingt lignes effacées. *Vous y lirés, en*

XXIX-256

en ne les liſant pas. Ceci Vous peint mon trouble. Mais paſſer du plus grand des malheurs au premier des biens, ſerrer une main qui m'eſt ſi chère, prévoir qu'on va mourir, presque aux yeux de ce qu'on aime, de plaiſir et de tendreſſe, juſtifier le dès-ordre de ma lettre. Celui de mon coeur m'empêchera de Vous dire ce qui s'y paſſe; mais Vous Vous le dites ſûrement à Vous même. (Encore une ligne effacée, où un jaloux pourroit croire qu'il y avoit: venez dans mes bras, ils vous ſont ouverts.) *Venez, venez le plutôt poſſible. C'eſt le dernier mot que ma foibleſſe me permet de tracer.*

Valérie ſonne un de ſes gens, et fait porter ce billet à l'auberge où demeuroit Erneſt, ſans mettre ſon nom ſur l'adreſſe. C'étoit la même maiſon où, ſous un nom ſuppoſé, le Comte venant de Rome, pour faire une ſurpriſe à Valérie, étoit deſcendu. On ſe trompe, on lui remet la lettre, il reconnoit l'écriture de Valérie. Non, la rage, l'étonnement ne peuvent ſe décrire. Il vouloit, ai-je dit, lui faire une ſurpriſe: mais ce fut elle qui la lui fit. Il déchire le billet en mille morceaux, et s'informe de celui à qui il eſt adreſſé. On lui dit que c'eſt un jeune homme fort bien tourné — eh! que me fait ſa figure! — il eſt moins agé que Monſieur — eh! que me fait ſon age! que fait-il? où va t-il? — Ah! Monſieur, c'eſt un garçon rangé, il ne va que dans une maiſon; hier, il a été pour la prémière fois, au théâtre de S. Charles —

XXIX-257

et quelle eſt cette maiſon? C'eſt où loge la femme du Comte de B. A ce mot, il ſe leve de ſa chaiſe en fureur. Le jeune homme de l'auberge qu'il avoit queſtionné, ſe ſauve, le Comte court après. Il court plus vite, le Comte lui montre un ſequin pour le faire revenir et lui dit, porte à ce Monſieur, dont tu viens de parler, le billet que je vais écrire.

Le voici. *Savez vous l'offenſe que Vous m'avez faite? peu diſpoſé à en ſouffrir, je Vous attends demain matin à la pointe du jour, au bord de la mer. En ſortant de la porte, prenez des piſtolets.*

Plus tranquile après avoir écrit, il ſe promène à grands pas dans ſa chambre. Ah! dit-il, ma femme ſe conſole aiſément: et puis encore en fureur: ah! Valérie! vous, Valérie, dont j'excuſois la flamme involontaire..... et Guſtave oublié..... ce Guſtave mort d'amour et de vertu..... votre mari trahi..... il n'y a donc pas une femme honnête dans le monde!

Erneſt n'en croit pas ſes yeux en liſant. Voici, dit-il, à Guſtave, du ſingulier, je veux être pendu ſi j'ai offenſé quelqu'un: à moins qu'un diable d'homme, ſournois querelleur, ſi c'eſt lui, à qui, par maladreſſe, j'ai marché hier ſur le pied, au parterre de l'opéra, ne l'ait trouvé plus mauvais le lendemain que le jour. Je me ſouviens de ne lui avoir pas fait d'excuſe, mais, ma foi, je penſois à vous, et à Valérie. Eh bien ſoit, cela ſera fini avant le lever de Valérie. Les deux amis ſe ſouhaitent le bon ſoir. Erneſt

eſt

XXIX-258

eſt le ſeul qui paſſe une bonne nuit. Celle du Comte eſt toute à la fureur. Celle de Guſtave aux craintes de l'amitié, et aux délices de l'amour.

Que faire dans un gîte, dit La Fontaine, ſi l'on ne ſonge. Guſtave vole les piſtolets d'Erneſt. Quel bonheur! dit-il, que ce ſuſceptible en ait propoſé: car pour mettre l'epée à la main, je ne ſuis pas encore trop bien ſur mes jambes.

Il ſort une minute avant qu'Erneſt ſe reveille, et court au rendez-vous, où l'homme de mauvaiſe humeur arrivoit même avant l'heure convenue.

A peine faiſoit-il clair; grace au chapeau rond bien enfoncé ſur les yeux que couvrent encore trois mêches de cheveux, aux deux barbes qui finiſſent à un menton pris dans la cravatte, et aux deux bouts de chemiſe qui vont, en manière d'emplâtre pour le mal aux dents, jusqu'aux oreilles; on n'a plus de viſage à préſent; qui ſe reconnoitroit, ſur tout lorsqu'il ne fait presque point jour?

Nous ſommes je crois à ſix pas, dit le Comte. Tirez en même tems que moi, je vous le conſeille, je tire. Dans l'inſtant ſans, s'appercevoir ſi l'autre avoit tiré, il lâche ſes deux coups. Une balle perce et fait tomber le chapeau de Guſtave. Il ſe baiſſe pour le ramaſſer. Le Comte croit l'avoir tué, et qu'il tombe. Il court à lui, et qui trouve-t-il dans ſes bras? Guſtave. Guſtave dit-il, Guſtave que j'ai enterré, dont la vie faiſoit mon bonheur, dont la mort fait mon mal-

XXIX-259

heur! Il ſe trouve mal: et c'eſt Guſtave qui, au lieu d'en recevoir des ſecours, lui prête les ſiens. Dans l'inſtant arrive Erneſt qui après avoir cherché en vain ſes piſtolets, veut au moins ſe trouver au rendez-vous, pour prier le Comte de lui prêter un des ſiens.

Qu'on imagine ſa douleur, en entendant les deux coups et ſa ſurpriſe de trouver les deux combattans qui s'embraſſent. C'eſt le Comte de B. lui crie Guſtave. Erneſt qui ne le connoiſſoit pas, croit que c'eſt un conte, et lui rend compte de tout ce qui s'eſt paſſé. On s'apperçoit de deux ou trois mépriſes. On s'éclaircit. On a peine à en revenir, on s'embraſſe vingt fois, et on part, après avoir tenu conſeil ſur la manière dont Guſtave ſe préſentera à Valérie.

Monſieur, dit ſon mari à Erneſt, laiſſés moi ce plaiſir: et recevés mes excuſes de tout ceci. Votre ami vous dira ſi l'on peut être de ſens froid, quand il s'agit de la plus vertueuſe des femmes.

Les trois amis prennent le chemin de la maiſon de Valérie. Elle étoit reveillée, attendant la viſite de Guſtave. Le Comte entre le premier. Ah! mon ami dit-elle, vous voilà, que de bonheurs à la fois. Guſtave reſpire: non dit celui-ci, caché derrière le Comte, il exiſte à peine, et va mourir à vos genoux. Volontiers, mon ami, dit le Comte, mais je ne me charge plus de vous enterrer — oh! le meilleur des maris! mon ſecret m'eſt donc échappé! comment puis-je allier ces deux ſentimens dans mon coeur.

XXIX-260

coeur? Je vous aime auſſi, même encore davantage — ce davantage m'éclaire, ma chère Valérie, et eſt la ſuite et la preuve de votre paſſion concentrée, que tant d'événemens font juſtement éclater. Je m'arrangerois fort bien de paſſer ma vie avec vous deux, dans la plus étroite union, mais les préjugés..... ce qu'on appelle les moeurs: et le reproche des ſots qui, ne connoiſſant pas la vraie philoſophie, la prennent pour de l'inſouciance, nous obligent à prendre un parti — Tout ce que vous voulez, pourvu qu'il ne m'éloigne pas de vous..... ni de Guſtave, dit le Comte en riant. Que faire donc, dit Erneſt? Guſtave ſoupiroit, eſſuyoit ſes yeux, et trembloit de toutes ſes forces.

Que faire? Eudoxie m'a aimé, je l'ai aimée, avant de vous connoitre. Elle eſt presque veuve. Qu'elle le ſoit tout à fait, par une Ukaſe de ſon Souverain, et la permiſſion de ſon Patriarche: et qu'elle m'épouſe. Dieu m'eſt temoin que c'eſt vous encore que j'aime en elle. C'eſt elle qui en vous pleurant, pleurant Guſtave, et me déplorant, a verſé ſur moi le baume de conſolation. Sans elle, je ſuccombois à ma douleur, en penſant à la votre.

Je cours à Rome pour le lui propoſer. Vous, Monſieur Erneſt, allez chez l'aumonier du Miniſtre de Hollande, pour le prévenir du mariage de Guſtave et de Valérie. Il ſe célébrera le jour que la Princeſſe aura ſa réponſe de Peterebourg.

XXIX-261

Nous viendrons, elle et moi, ici, en attendant; et ſans les liens ſevères et impoſans d'un ſacrément de l'égliſe, l'amitié tout au moins, en fera un huitième bien ſacré pour nos coeurs.

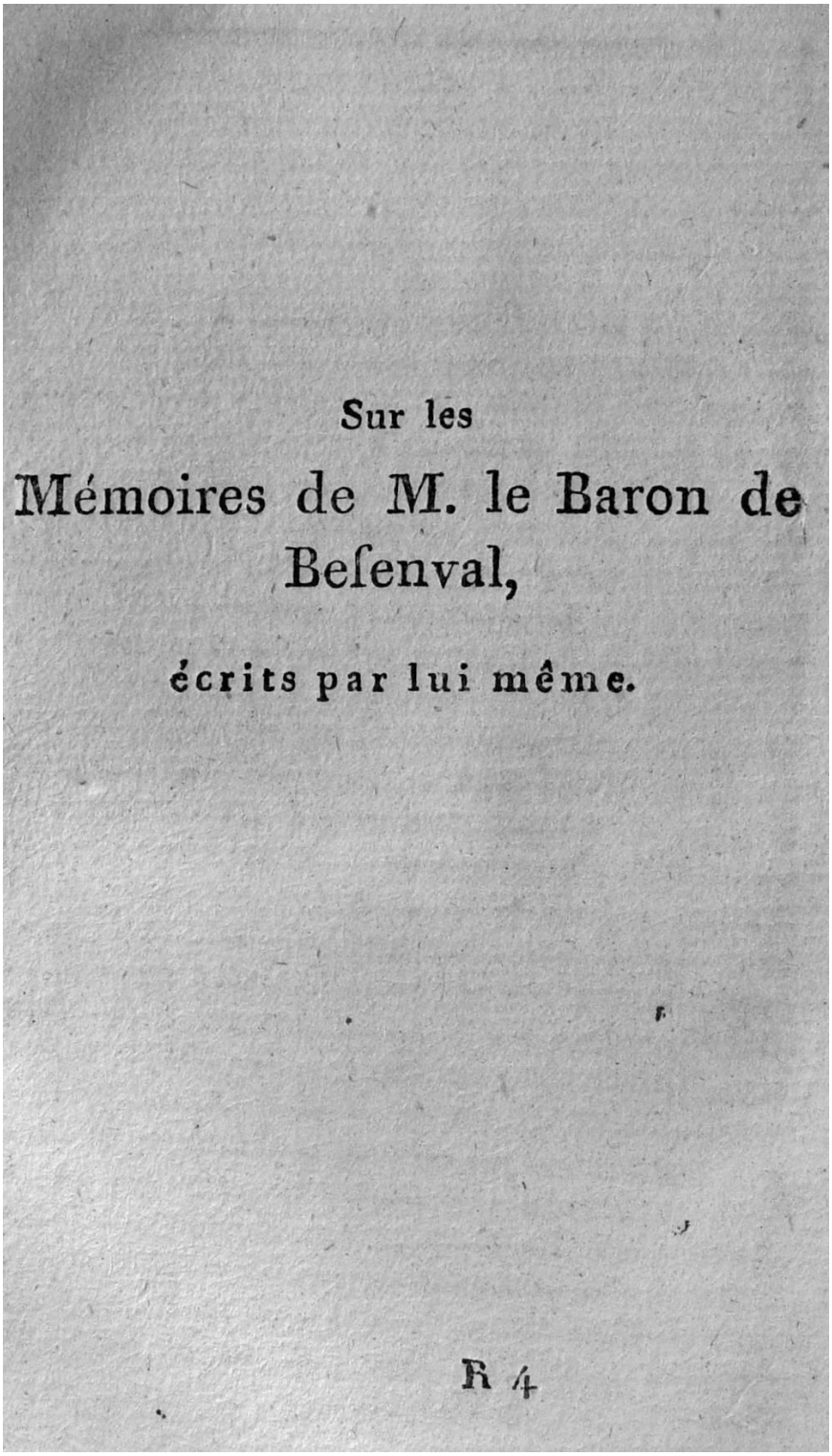
Guſtave ſe jette aux genoux du Comte, Valérie dans ſes bras. Erneſt au cou des deux, et aux pieds de Valérie, ce qui devoit lui tourner la tête, la remet tout à fait. Sa préſence d'eſprit, ſa gaité ſon amabilité la font redevenir tout à fait Valérie.

Les permiſſions arrivent. Ils regrettent presque de devoir au devoir le bonheur dont ils jouiſſoient, mais les lois..... mais l'opinion..... ils partent tous les quatre pour s'établir à Rome. Le Comte renonce aux ambaſſades. Eudoxie aux glaces de la Neva. Elle achette pour lui la maiſon de Cicéron, parcequ'il ſe plaiſoit à croire qu'il ſeroit devenu un homme d'état. Valérie achète Tivoli, la vigne d'Horace. Ils y paſſent les jours les plus fortunés. Ils ſuivent les exemples des plus vertueux des anciens, les pas des plus aimables, comme Ovide, Tibulle et Catulle. Et tous les quatre *pleins du nom de Virgile, et de ſes vers ſacrés, les liſent dans les lieux qui les ont inſpirés.*

Erneſt au comble du bonheur de voir le leur, eſt retourné dans ſon pays, et a epouſé une très jolie femme, tout en s'attendant à ce que ſa légéreté pourroit lui faire éprouver de la part d'une épouſe qui ne s'appelle ni Eudoxie, ni Valérie.

Sur

XXIX-262

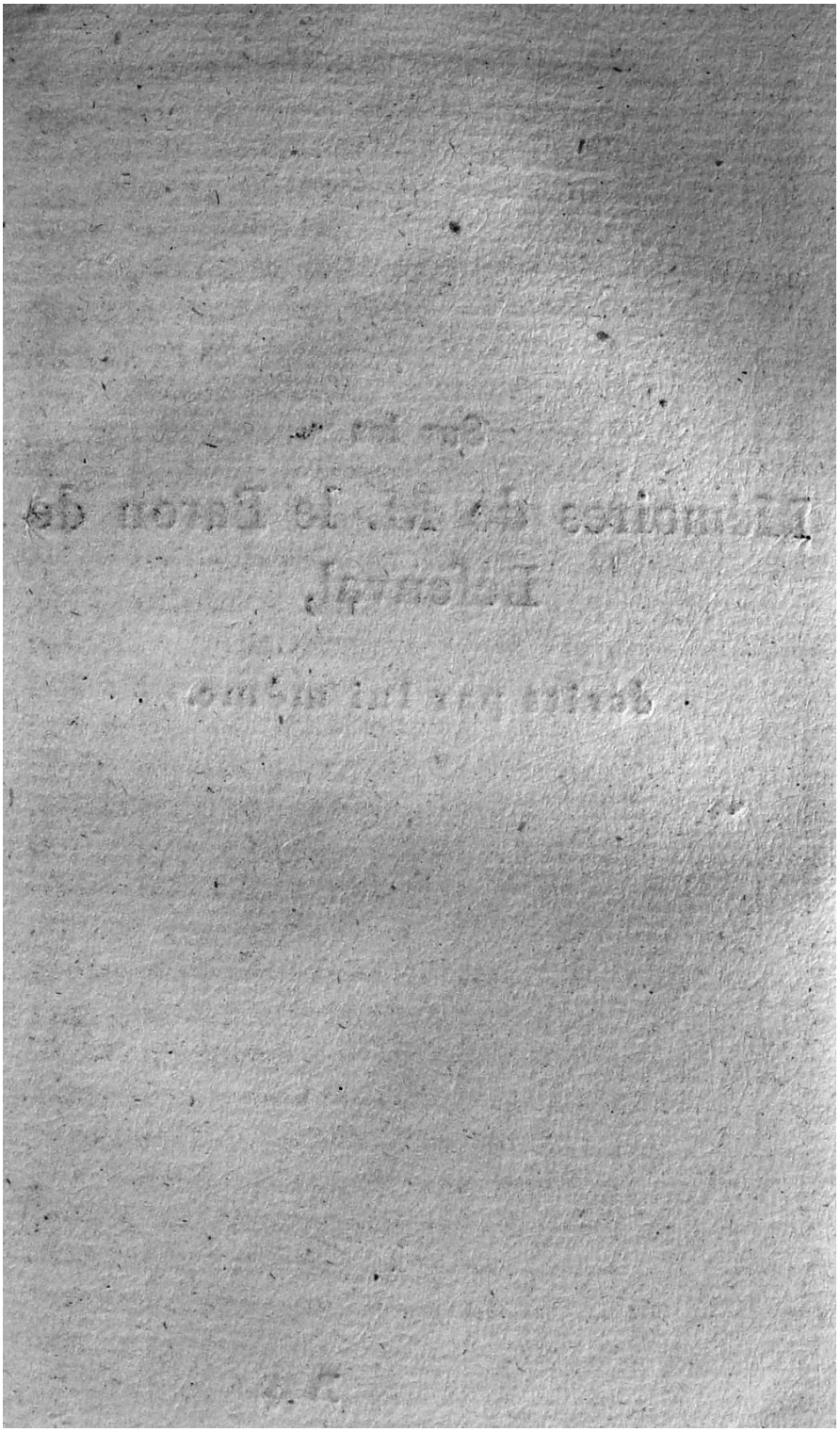

Sur les

Mémoires de M. le Baron de Beſenval,

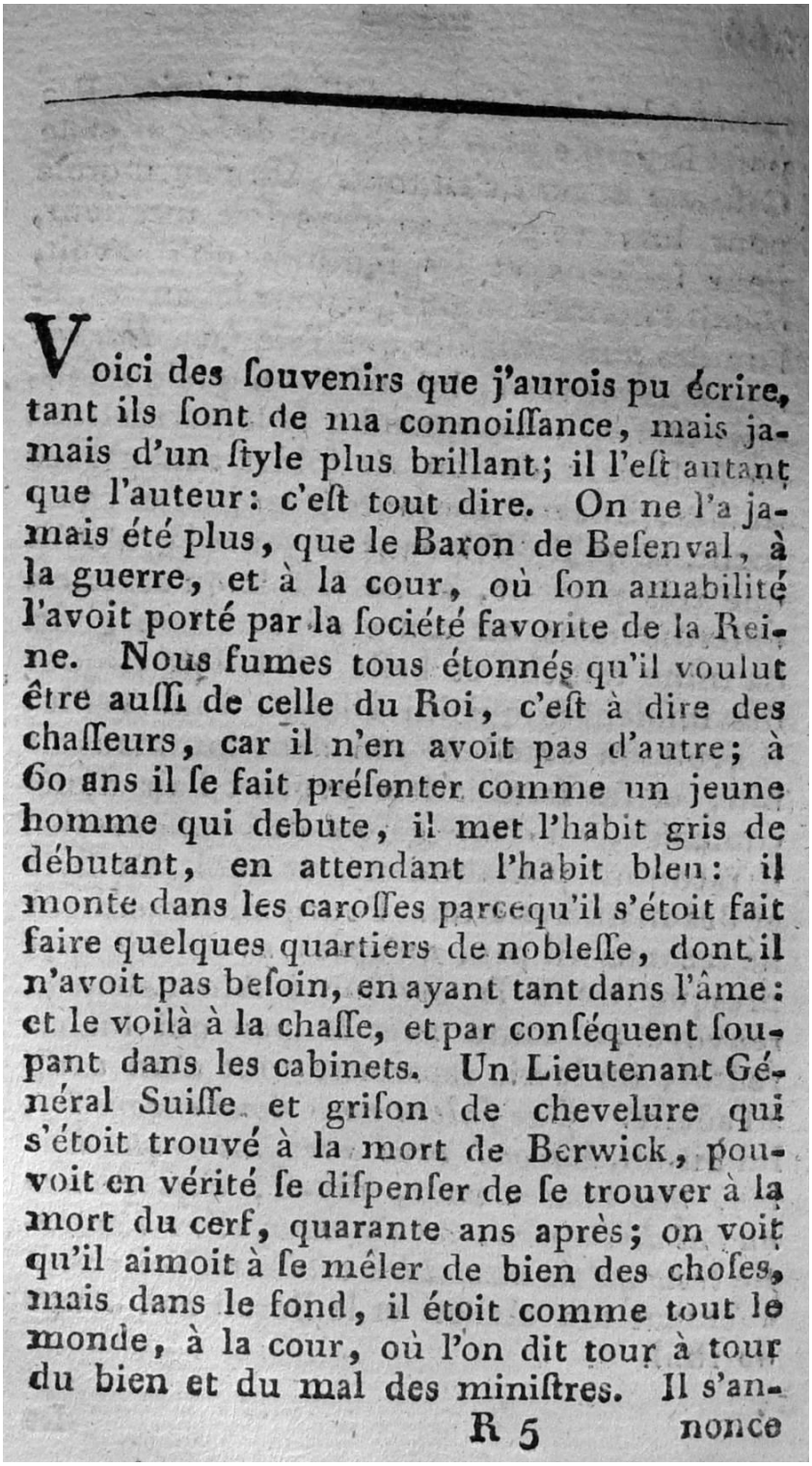
écrits par lui même.

R 4

XXIX-[263] titre particulier



XXIX-[264] blanche



Voici des ſouvenirs que j'aurois pu écrire, tant ils ſont de ma connoiſſance, mais jamais d'un ſtyle plus brillant; il l'eſt autant que l'auteur: c'eſt tout dire. On ne l'a jamais été plus, que le Baron de Beſenval, à la guerre, et à la cour, où ſon amabilité l'avoit porté par la ſociété favorite de la Reine. Nous fumes tous étonnés qu'il voulut être auſſi de celle du Roi, c'eſt à dire des chaſſeurs, car il n'en avoit pas d'autre; à 60 ans il ſe fait préſenter comme un jeune homme qui debute, il met l'habit gris de débutant, en attendant l'habit bleu: il monte dans les caroſſes parcequ'il s'étoit fait faire quelques quartiers de nobleſſe, dont il n'avoit pas beſoin, en ayant tant dans l'âme: et le voilà à la chaſſe, et par conſéquent ſoupant dans les cabinets. Un Lieutenant Général Suiſſe et griſon de chevelure qui s'étoit trouvé à la mort de Berwick, pouvoit en vérité ſe diſpenſer de ſe trouver à la mort du cerf, quarante ans après; on voit qu'il aimoit à ſe méler de bien des choſes, mais dans le fond, il étoit comme tout le monde, à la cour, où l'on dit tour à tour du bien et du mal des miniſtres. Il s'an-

 nonce

XXIX-[265]

nonce plus intriguant qu'il ne l'étoit. Il a porté la parole pour Meſſieurs de Ségur et de Caſtries: et puis c'eſt tout. Un peu moroſe pour lui, et grognon dans ſon intérieur, pour ſes gens et les femmes qu'il avoit, c'étoit l'homme le plus gai pour les autres, et l'un des plus aimables que j'aie vu. *Baron! quel mauvais ton*, lui diſoit-on quelquefois, *vous êtes affreux*, quand il ſe le permettoit, en ſe ſervant de ſon air ſoldat aux gardes Suiſſes, il ſavoit toujours pourquoi et comment, ce qu'il diſoit dans ce genre là, n'étoit que très piquant, et ne faiſoit qu'étonner, enfermé dans un cadre de fort bon goût. Sa mine franche et belle lui faiſoit risquer des inſolences qui lui alloient à merveille; il avoit un excellent ton dans ſon mauvais ton; et ſes familiarités avoient l'air d'une confiance, ou d'une gaïeté de bonhommie; il racontoit plaiſamment, et avoit un ſtyle et des manières à lui. Pourquoi ſon éditeur ne raconte-t-il pas, qu'après avoir fait tuer presque toute ſa diviſion à Aménebourg, renvoyé au camp avec le peu qui lui en reſtoit, on le vit reparoitre tout d'un coup à l'affaire. *Que faites vous donc encore ici*, lui dit-on, *Baron? vous avez fini — que diable, que voulez vous*, dit-il, *c'eſt comme au bal de l'opéra, on s'y ennuye: et l'on reſte tant qu'on entend les violons.* Voilà prédiſement ſon cachet: et le Baron aux coups de fuſil.

Le

XXIX-266

Le Comte de Frieſe dont il parle dans ſes mémoires, étoit ſi beau, avoit une tournure ſi élégante que j'en ai été ſi frappé à l'age de 7 ou 8 ans que je l'ai vu, que je me ſouviens de lui, comme ſi c'étoit hier. Peut-on voir de plus jolis vers que les ſiens, dans cette lettre moitié proſe, que cite le Baron? n'eſt-ce pas de l'homme de cour, de bonne compagnie, du meilleur goût, d'une légereté, d'un piquant, et d'un ton que n'a jamais un homme de lettres; les Dorat et les Pezai ſont pitoyables, quand on voit qu'ils veulent le prendre: et il eſt naturel au Comte de Frieſe qui avoit plus de tact qu'un François.

Le Baron me cite une fois, il pouvoit me citer millefois. J'ai été partout au milieu des orages, ſans y prendre part; et j'en ai ſouvent détourné de la tête même des gens que je ne connoiſſois pas.

Je ſuis faché qu'on ait ôté vraiſemblablement bien des noms, et des avantures du Baron, qui beau, inſolent, et aimable comme je l'ai dit, en a tant eues. J'en ſais dix: et il m'en a raconté plus de vingt dont je ne me ſouviens plus. Si j'oſois, comme lui, je ferois auſſi bien des portraits, mais la peur de faire de la peine à bien des vivans, de cette cour là, m'en empêche.

Si les anecdotes des tems paſſés font plaiſir, qu'on juge de celui que j'ai à lire, ou que j'aurois à raconter, des gens marquans avec qui j'ai paſſé ma vie, en tant de pays dif-

XXIX-267

différens. Je puis dire avoir joué ſur pluſieurs théatres, ou au moins y avoir eu une loge près de la ſcène. Je n'ai aimé les grands rôles qu'à la guerre, et à la Cour, quelques confidens, et les annonces; mais à 20 ans, je riais déjà des mouvemens que ſe donnoient les acteurs. En verité, la vie eſt ſi courte, et le parterre ſi mal compoſé, que cela n'en vaut pas la peine. —

Les bontés paternelles du bon, reſpectable Empereur François I., maternelles de la grande Marie Thereſe et quelquefois presque fraternelles de l'immortel Joſeph II., la confiance entière du Maréchal Lacy, et presque entière du Maréchal Loudon, la ſociété intime de l'adorable Reine de France, l'intimité de Cathérine le Grand, mon accès chez elle, presque à toutes les heures, les bontés diſtinguées du grand Frédéric rendroient mes mémoires bien intéreſſans. Je n'oſe que les admirer, les adorer, les pleurer: et leurs alentours m'en deviennent ſacrés, puisque je me refuſe à parler de ſix cours où j'ai été à portée de les juger ainſi que ces Souverains, dont la mémoire eſt ſi chère, qu'on doit ſans ceſſe les bénir. J'ai vu ces Souverains calomniés: et j'ai maudit les injuſtes, et les ingrats.

Pour en revenir au Baron, tout le bien qu'il dit de la famille Polignac, et qu'on peut dire, eſt au deſſous de ce qu'elle méritoit. A l'exception de Mr. de Maurepas dont il

XXIX-268

il peint bien l'insouciance qui m'a souvent bien amusé par sa plaisanterie, et de Monsieur de Calonne qui m'a souvent impatienté par sa légéreté qui le rendoit pourtant parfaitement aimable; on a constamment pris pour ministres, dans le pays où il y a le plus d'esprit, les hommes qui en avoient le moins. Avant eux, Monsieur de Choiseul en avoit trop ou trop peu. Louis XV. est trop maltraité par le Baron. Après ne l'avoir vu que lorsque je lui portai la nouvelle d'une bataille gagnée: c'est à dire un intervalle de 14 ans, je l'ai vu tous les jours chez Madame du Barry, la dernière année de sa vie. Il est inoui que ceux qui faisoient ce qu'il faisoit, le trouvassent mauvais: et les vils courtisans de Madame de Pompadour, petite bourgeoise enlevée à son mari, crioient à la corruption des moeurs, pour une maitresse de plus, qui avoit un bien meilleur coeur que l'autre, et ne décidoit ni de la guerre, ni de la paix.

Le Baron croit, à ce qu'il paroit, que la Reine faisoit beaucoup d'attention à ce qu'il lui disoit pour la nomination des ministres: elle pouvait s'y intereſſer, quand ils étoient renvoyés. Mais ils ne l'ont jamais été par elle qui m'a dit que la peur de priver le Roi d'un homme qui lui rendoit plus de service peut-être qu'elle n'étoit en état d'en juger, l'en empêcheroit toujours.

Elle

XXIX-269

Elle rioit avec moi des mouvemens qu'on ſe donnoit à Verſailles, et pleuroit avec les perſonnes qui en étoient les victimes. La mort de Louis XV. où j'étois, ainſi que le Baron de Beſenval, eſt peinte à merveille par lui, c'eſt là où l'on ſe donnoit du mouvement: et bien avec les deux partis, j'ai été temoin de tout ce qu'il dit.

Il y a deux articles de demande et diſpute de dédommagement en finance de la part de Monſieur de Choiſeul, et vingt ans après de Monſieur de Lamoignon qui prouvent bien qu'on s'attachoit aux mots dans ce pays là, ſans connoître la choſe. Pourvu qu'on prononçat *nobleſſe*, *dèsintereſſement*, *fierté* on croyoit en avoir: et les autres le repetoient.

J'y ai vu faire bien des vilainies dans ce genre-là, recevoir, ſe faire donner, et l'oublier tout de ſuite au point de déclamer contre d'autres qui avoient fait de même.

Toujours dans l'ivreſſe de l'ambition et des plaiſirs, on n'avoit le tems ni d'aimer, ni d'eſtimer, ni de juger. Point de génie depuis Condé et Corneille, beaucoup d'eſprit. Point de reflexion, de la légereté, de l'enfance même, et de l'ignorance chez un Maréchal de France comme chez un Souslieutenant d'Infanterie; et chez un vieux Cardinal, comme chez un petit Abbé ſortant du ſéminaire.

Cela

XXIX-270

Cela me rappelle une bêtiſe que j'ai dis à Monſieur de Maurepas qui en aimoit dans ce genre là, un jour que je lui dis que j'avois eu une conférence avec le Cardinal de Luynes Archevêque de Sens, pour un procès que j'avois avec lui. Comment l'avez vous trouvé, me dit-il, — hors de ſon Archeveché lui repondis-je. Pardon de cette digreſſion.

Le bien que le Baron dit du malheureux Roi, des Princes ſes frères, et de la Reine adorée de ceux qui l'ont connue, comme lui et moi, eſt bien vrai. Il n'y a que des gueux qui en ont pu dire du mal, et des ſots qui l'ont cru. Les mal aviſés, les étrangers ont lu des horreurs: et comme ſi j'en avois un preſſentiment, je dis à l'Impératrice Cathérine, avec un peu d'humeur, en voiture avec elle, dans le fameux voyage de Tauride, un jour que ſans y ajouter foi, tout à fait, elle m'en citoit. *Des porteurs de chaiſe à Verſailles les ont écrites. C'eſt comme ſi des Iswaſcheck écrivoient l'hiſtoire de votre Majeſté.* Les infamies de trois libelles ſur ſon compte ont juſtifié ma prédiction.

La Reine à qui j'ai reproché pluſieurs fois de ne pas empêcher ceux qu'on faiſoit, y a mis trop de légereté. Le Baron dit ce qu'il a entendu dire, et a oublié qu'il a vu le contraire. La Reine n'a pas négligé un diner public; ſes jeux de repréſentation ſi ennuyeu-

XXIX-271

nuyeuſe du mercredi, et du dimanche; les mardis des ambaſſadeurs et des étrangers; les preſentations; ce qu'on appelloit les réverences; la cour des matins qu'on appelloit la toilette de la Reine, avant le paſſage de la galerie pour la meſſe, tous les jours; grand couvert; grandes loges; ſouper dans les cabinets les mardis, et les jeudis, avec les grands et nobles ennuyeux, prudes etc. grand apparat; décence et magnificence aux grandes fêtes; dignité et élégance à ſes bals du carnaval; et ſon ſouper de tous les jours en famille chez Monſieur.

Le Baron raconte, ſans le vouloir, deux ou trois grandes fautes qu'il fit, et qui contribuèrent à la revolte de Paris; et puis d'une manière ou forte, ou piquante, ou gaye et touchant ſa priſon. On le retrouve encore aimable, et brillant jusqu'à ſa mort qu'il annonce d'une manière ſi intéreſſante qu'on ne peut s'empêcher de pleurer celui qui pendant 50 ans a été l'honneur de l'armée et le bonheur de la ſociété.

Voici encore ce qui me vient au ſujet de la Reine; car Mr. de Beſenval feroit croire qu'elle ſe mêloit plus d'affaires qu'elle le faiſoit. Je ne lui connois que trois protections mal placées. L'éclat de ſa figure a fait tort à l'éclat de ſon regne. La jalouſie des femmes qu'elle écraſait par la beauté de ſon teint, et de ſon port de tête, voulant lui faire tort dans la ſociété, lui en fit dans ſon état

XXIX-272

état de Reine. Frédégonde, Brunchaut, les Cathérine, et Marie de Medicis, les Anne et Thérese d'Autriche n'avoient jamais ri. Marie Antoinette à 15 ans riait beaucoup: on la déclara *moqueuse*. Elle se défendit de deux grandes intrigues de deux partis qui vouloient chacun lui donner un amant: on la déclara *ennemie des François*, d'autant plus qu'elle traitoit bien les étrangers, dont elle n'avoit aucune importunité, ni pieges à craindre.

Une malheureuse dispute de visite de son frère l'Electeur de Cologne, avec les Princes du sang, ignorée par elle, déplait à l'étiquette de la Cour; on la déclare *fière*.

Elle dine chez une de ses amies, et vient quelque fois chez l'autre après souper; on la declare *familière*. C'est ce que ne diront pas le peu de personnes qui vivoient dans sa familiarité. Son tact en imposoit autant que sa majesté. Il étoit aussi impossible de l'oublier que de s'oublier soi même.

Elle est sensible à l'amitié de quelques personnes qui lui sont le plus devouées: on la declare *amoureuse*; elles en exigent trop quelquefois pour leur famille; on la déclare *inconséquente*. Elle donne des petites fêtes, et fait travailler à son petit trianon, on trouve tout cela bien *bourgeois*. Elle fait acheter Saint Clou, pour la santé de ses enfans, et le mauvais air de Versailles, on la déclare *prodigue*. Ses promenades le soir

XXIX-273

ſur la terraſſe, à cheval au Bois de Boulogne, quelquefois de la muſique à l'orangerie, paroiſſent *ſuſpectes*. Ses plaiſirs les plus innocens paroiſſent criminels. Elle a une bienveillance générale, on la declare *coquette*. Elle craint de gagner en jouant, lorsqu'elle y eſt obligée; et je ne l'ai jamais vu perdre plus de mille Louis. Elle depenſe *les Treſors de l'Etât*. Elle en fait donner à l'Empereur ſon frère: c'eſt à dire que pour arrêter une guerre prête à s'allumer entre le Roi et lui; elle engage Mr. de Vergennes à prêter dix Millions aux Hollandois qui en étoient le ſujet; on la déclare *Traitre à la France* et plus ſoeur qu'épouſe.

Il n'y a pas de femme de chambre, favorite, de Maitreſſes de Rois qui ne fit plus de depenſe. La Reine recevoit 600 Louis, le premier du mois; et à la vérité, les employant ſi bien à donner; quinze jours après, ſouvent elle n'avoit pas le ſou, et je l'ai vu emprunter vingt cinq Louis un jour dans ſon antichambre où chaque valet de pied lui donna ce qu'il avoit, pour une pauvre malheureuſe qui étoit venue ſe jetter à ſes pieds.

Elle rioit, chantoit, danſoit jusqu'à vingt cinq ans, on la déclare *frivole*. Les affaires du Royaume s'embrouillèrent, les eſprits de parti qui s'allumèrent, diviſerent ſa ſociété; ne voulant être d'aucun, on la déclare *ingrate*.

Elle

XXIX-274

Elle ne s'amuſoit plus, elle prévoit des malheurs, on la declare *intriguante*, elle ne mettoit pas de ſuite à quelques petites recommandations qu'elle faiſoit quelquefois au Roi, ou à ſes miniſtres, dès qu'elle craignoit de faire tort, on la déclare *legère*.

Avec tant de crimes ſoulignés et ſi bien prouvés, ne méritoit-elle pas ſes malheurs? J'oublios un des plus grands. La Reine aſſez priſonnière d'état dans ſon chateau de Verſailles, prenoit quelquefois la liberté d'en traverſer, à pied, ſuivi d'un heyduck, une des galéries pour aller chez Madame de Lamballe, ou Madame de Polignac. Quel ſcandal affreux! la feue Reine ſe rendoit en chaiſe à porteur chez Madame de Talmont, ſa couſine, où elle trouvoit aſſez mauvaiſe compagnie de jeunes Polonais parens, ou qui ſe diſoient l'être des Leczinsky.

La Reine belle comme le jour presque toujours en cheveux, excepté les jours d'étiquette qui regloient ſa toilette d'apparat à laquelle elle ne ſongeoit pas, faiſoit parler d'elle, puisqu'on vouloit lui plaire. La feue Leczinska vieille de bonne heure, aſſez laide, avec un grand bonnet qu'on nomme, je crois, papillon, demandoit quelquefois au ſpectacle des pièces un peu fortes; on ne lui en vouloit pas. Les dévotes aiment aſſez les ſottiſes. Et quand on nous donnoit une pièce où il y en avoit, nous diſions quelquefois: c'eſt du répertoire de la Reine.

XXIX-275

Elle nous grondoit, en riant, et disoit qu'il falloit ajouter au moins que c'étoit de celui qui l'avoit précédée. On n'osoit pas risquer devant elle, un propos trop libre, une histoire trop gaye, ou une grosse méchanceté. Elle avoit du goût et du jugement, et pour les Graces elle les réunissoit toutes les trois en elle seule. On ne lui a réproché avec raison, quoique sans raison, mille cinq cent francs de pension donnés à Garat et Stzévédo. Ce n'étoit pas le Roi qui les payoit, c'étoit sur un bon de fermier général. La voilà declarée *protectrice de Chanteurs*.

Voici son dernier forfait que j'étois près d'oublier. Oh! que j'avois raison quand elle me disoit qu'on la privoit de tous ses petits plaisirs, en les empoisonant, d'appeller les François ses charmans vilains sujets. Au moins que ceux qui s'acquièrent tant de gloire sous les Drapeaux de leur Empereur, plaignent cette malheureuse Princesse qu'ils auroient bien servie, n'etant pas capables, ni coupables d'ingratitude comme ceux à qui elle faisoit ou vouloit faire du bien.

XXIX-276